



Le prix de la vie

Par Eilisande

CHAPITRE 1

LEONARD

La première chose que les gens remarquent à propos du cadet James Tibérius Kirk, c'était à quel point il est en quelque sorte... tangible. C'est comme si sa seule présence rendait le monde plus réel, plus palpable. Ce n'est pas du charisme, c'est autre chose. Le charisme, c'est quelque chose que Kirk ne posséderait qu'après la destruction de Vulcain, qu'après qu'il ait pris les rênes de l'Entreprise et soit devenu le capitaine responsable et dévoué à ses morts et à son navire dont on se souvient désormais.

La deuxième chose que les gens remarquent à propos de James Tibérius Kirk, c'est qu'il aime les gens. Bien sûr, comme tout le monde, il a des affinités avec certaines personnes plus qu'avec d'autres, il déteste quelques cadets et professeurs, en méprise quelques autres... Mais il aime les gens de manière générale, il s'intéresse à eux, aimait parler, et davantage encore écouter. Après une semaine à l'académie Starfleet, il connaissait tous les élèves de sa classe par leur nom, leur prénom, et connaissait un peu leur histoire. Au bout d'un mois, tous les élèves de sa promotion s'adressaient à lui pour avoir un renseignement, nouer un contact, savoir à quelle personne s'adresser...

En le connaissant mieux, les gens remarquent d'autres choses. Qu'il est ambitieux, débrouillard, ouvert d'esprit, bagarreur, insolent, fidèle en amitié, volage en amours, intelligent, un peu vain, serviable, amusant et agaçant,... Qu'il possède en somme une flopée de qualités et de défauts.

Ce que les gens qui fréquentent régulièrement Kirk finissent par remarquer, c'est que s'il écoute les autres parler de leur vie, lui même ne raconte rien de la sienne. Il les connaît tous ces gens, camarades, professeurs, compagnons de beuveries, amants et amantes, mais eux ne le connaissent pas. Même son meilleur ami, le bourru McCoy, qui le connaît pourtant depuis qu'ils sont entrés ensemble à l'académie Starfleet reste souvent figé de stupéfaction en découvrant quelque chose d'insoupçonné chez son ami.

La vérité, c'est que James Tibérius Kirk, cadet de Starfleet âgé de presque 25 ans et fils d'un de ses plus chers héros est un être infiniment plus complexe et secret qu'il ne le laisse voir au monde, y compris à son ami le plus proche.

McCoy commence à le réaliser petit à petit, au bout d'un an à passer la plupart de son temps avec Jim. Son ami déteste les médecins, déteste être malade ou blessé et abhorre devoir rester allongé dans un lit d'hôpital, il le sait depuis le début. Il

déteste aussi devoir prendre des médicaments, et McCoy doit se battre avec lui chaque fois que Jim « oublie » de prendre ses médicaments pour éviter une millième crise d'allergie. Garder le gamin en bonne santé est un combat de tous les instants pour McCoy.

C'est pourquoi il est tout étonné le jour où il découvre sur la table de la petite chambre d'étudiant de son ami une liste soigneusement écrite par la main de Jim. C'est une liste de courses ce qui n'a rien d'inattendu chez Jim : celui-ci préfère faire la cuisine lui-même dans sa petite chambre que de goûter à la nourriture insipide que les cuisines de l'académie servent. McCoy est souvent surpris de ce talent caché chez son ami et de la variété des recettes qu'il connaît et qui sont toutes très réussies. Son ex-femme ne cuisinait pas aussi bien, et lui même est incapable de réussir une vinaigrette.

La liste de course en tant que telle ne surprend donc pas McCoy. Ce qui l'étonne, c'est que la liste détaille les apports en vitamines, en minéraux et en nutriments de chaque aliment, et chaque repas que compte préparer Jim cette semaine est également accompagné de calculs précis sur les apports de chaque repas. Les aliments contenant de la vitamine B1, C et du fer sont particulièrement soulignés. Aucun d'entre eux n'est inscrit dans la longue liste d'aliments auxquels Jim est allergique et que le médecin a mémorisé par cœur dès la première semaine de leur amitié. Pourtant, McCoy sait que Jim ne souffre pas de carences alimentaires, et cela lui ressemble peu de prendre à ce point souci de sa santé.

McCoy repose la liste là où il l'a trouvé. Il devine qu'il n'était pas censée la voir, et que Jim doit l'avoir oubliée là sans s'en rendre compte, trop pressé de se rendre en cours. Il a un examen aujourd'hui et le fait qu'il prenne ses études autant au sérieux, alors qu'il a tendance à se laisser aller dans tous les autres aspects de sa vie est une autre chose étonnante chez le cadet. Malgré tout, McCoy se promet d'aborder le sujet avec Jim, en essayant de ne pas le brusquer.

L'occasion se présente quelques jours plus tard, alors que les deux amis savourent une fricassée de poulet aux légumes préparée par Jim alors que le restaurant de l'académie propose ses habituels brocolis insipides et de la viande dont les étudiants refusent d'envisager qu'elle puisse être d'origine animale tant elle est cartonneuse et filandreuse à la fois. L'académie ne sert pas de plats synthétisés aux étudiants. Elle pense, à raison selon le docteur, que cette bande de jeunes gens est incapable de se concocter un menu équilibré de son plein gré et l'académie préfère donc leur imposer de la nourriture qui est peut être équilibrée, mais certainement pas bonne.

« Délicieux, déclare McCoy en finissant de saucer le plat. Si seulement les cuisiniers de l'académie savaient mitonner quelque chose de moitié moins bon.

-Il faudrait déjà qu'ils apprennent des choses plus simples, comme saler la nourriture, ou la laisser cuire juste assez longtemps, ricane Jim.

-Franchement, la nourriture synthétisée manque peut être de goût, mais au moins elle est mangeable et cuite à point. Alors que ce qu'ils nous servent... On préférerait presque sauter un repas parfois !

Il semble à McCoy que le corps de Jim se tend imperceptiblement. Mais c'est peut être lui qui cherche quelque chose d'inexistant chez son ami. Il fait mine de ne rien avoir remarqué et continue.

-Tout ça pour soi-disant nous fournir un repas équilibré, grommelle-t-il. »

Cette fois il en est certain. Ce sujet rend Jim mal à l'aise. Il s'empresse donc de changer de sujet et Jim éclate bientôt de rire en écoutant la mésaventure d'un cadet qui s'est retrouvé à l'infirmerie de l'académie après avoir bu du café sokad, une horreur surcafféinée. L'étudiant, avait passé grâce à cette boisson huit jours à travailler sur un projet scolaire sans boire, manger ni dormir avant de s'effondrer d'épuisement et de faire un choc cardiaque. L'imbécile croyait s'être servi une tasse de thé, et pris dans ses travaux, n'avait même pas réalisé qu'il était anormal qu'il soit capable de tenir autant de temps sans dormir. Jim raconte ensuite sa journée, mais McCoy en est sûr, son ami lui cache quelque chose en rapport à sa santé. Conscient de la gêne que Jim a ressenti dès qu'ils ont frôlé le sujet, il ne l'aborde pas davantage au cours des mois qui suivent. La santé de Jim semble bonne, McCoy ne remarque pas de signes de carences alimentaires chez lui, et se contente de s'étonner de ce souci constant du jeune homme pour son alimentation.

* * * * *

Deux mois plus tard, peut être trois, McCoy a oublié cette histoire. Il est absorbé par ses études. Le programme de médecine de deuxième année de l'académie est une dureté extrême. Il a passé la première année à apprendre par cœur l'anatomie de toutes les races intelligentes connues par Starfleet, des os aux organes en passant par les caractéristiques de l'épiderme. Il a du aussi assimiler tous les problèmes qui peuvent affecter un patient humain dans un vaisseau spatial. Cette année, il doit mémoriser les maladies connues des races extra-terrestres et la façon de les soigner. C'est un travail de mémorisation sans fin, d'autant plus que Starfleet demande à ses médecins d'être assez qualifiés en linguistique pour pouvoir poser les questions à un patient pour établir un diagnostic dans sa langue. Le soir, Jim le regarde avec pitié travailler sans repos sur ses notes et s'assure qu'il mange et dort correctement.

Lui-même est pourtant écrasé de travail. Il a juré de terminer le cursus de Starfleet en trois ans et a pris une dizaine de cours avancés supplémentaires par rapport aux élèves de sa promotion. Jim étant Jim, ce jeune homme brillant qui surprend McCoy par son savoir encyclopédique et pratique dans tous les domaines, il arrive à suivre tous ses cours sans perdre la tête et le sommeil tout en restant tête de sa classe. McCoy sais que ces professeurs pensent le faire passer dans la classe supérieure d'ici quelques mois. Décidément, le gosse ne cessera de l'impressionner.

D'habitude, Jim et McCoy travaillent ensemble chacun de leur côté dans la chambre du second. Elle est plus grande et plus aérée que celle que Jim doit partager avec un colocataire bruyant et désagréable. Mais un soir de début d'hiver, Jim s'est absenté, probablement pour une histoire de femme. McCoy avait fermement informé

son ami qu'il ne tenait pas à être mis au courant de ces histoires là. Le médecin profite tranquillement de l'absence de Jim pour travailler sans être perturbé quand son communicateur sonne. Il le prend et l'ouvre sans regarder qui est son interlocuteur. Il a bien trop l'habitude des appels survenant à n'importe quelle heure du jour et de la nuit de Jim. Celui-ci est sans doute trop saoul pour rentrer et l'appelle pour lui demander de l'aide, pense-t-il.

« Qu'est-ce qu'il y a ?, demande-t-il en bougonnant.

-Leonard ?

McCoy se raidit et regarde son communicateur avec incrédulité. La voix qu'il vient d'entendre n'est pas celle de Jim, mais celle de son ex-femme.

-Jocelyn ?, demande-t-il en essayant de cacher sa stupéfaction et sa colère.

Comment cette femme ose-t-elle l'appeler, se demande-t-il. Lui avoir pris tout ce qu'il avait, jusqu'à sa fille ne lui suffit-il donc pas ? Il faut encore qu'elle vienne le harceler alors que par sa faute, il n'a pas d'autre avenir que dans l'espace, lui qui a peur dès qu'il doit monter dans un engin s'élevant à plus de dix centimètres du sol.

En même temps que la colère, l'angoisse l'envahit en même temps. Jocelyn ne l'a pas contacté depuis le divorce, il y a un an et demi. Il ne voit pas d'autres raisons pour Jocelyn de l'appeler que Joanna. C'est tout ce qu'il leur reste en commun. Et en une seconde, il l'imagine déjà malade ou blessée.

-J'espère que tu vas bien Leonard, reprend Josselyn sans lui laisser à McCoy le temps de se reprendre ou de formuler une question. J'ai appris que tu avais rejoint Starfleet bien sûr. Ce que tu fais te plait-il ?

-Ne jouons pas à ça Josselyn, grogne McCoy. Tu me déteste, je te déteste, alors inutile de faire semblant de s'intéresser l'un à l'autre pour respecter tes chères conventions sociales. Qu'est-ce que tu me veux ?

Jocelyn se tait pendant quelques secondes. Elle se retient visiblement de l'insulter, ce qui signifie que ce qu'elle lui veut est très important. Au moins pour elle.

-Je reçois des invités pour la semaine. Des gens importants. Ma famille désire nouer des contrats commerciaux hors planète, rien qui ne t'intéresse. Mais ce que tu dois savoir, c'est que pour garder le secret sur cette rencontre, le personnel de ma maison sera réduit au minimum le plus strict cette semaine. Et je n'aurais pas le temps de m'occuper de Joanna.

-Et cela ferait mauvais genre que tu te débarrasses de ta fille une semaine pour de stupides contrats, persifle McCoy. Pas après avoir autant insisté pour avoir sa garde exclusive.

-Si tu veux le voir comme ça, à ton aise, répond Jocelyn sans renier l'accusation de son ex-mari. Contre ton silence total, je suis donc prête à te confier Joanna une semaine. Appelons cela officiellement un « geste de conciliation » si on te le demande. Ta réponse ?

Comme si un père qui n'a pas vu plus de 24 heures sa fille en un an pouvait répondre non à une telle question. En bredouillant presque, tellement l'émotion est grande, McCoy accepte. Il écoute machinalement le reste des instructions de Jocelyn et les notes sur un papier en tremblant. Jocelyn lui souhaite finalement le bonsoir,

avant de couper la communication. Sous les yeux encore incrédules de McCoy, une note s'affiche désormais sur une feuille de brouillon « aller chercher Jo demain à 13 h à l'entrée de l'académie ».

Toujours sous le choc, il se lève et va machinalement se servir un verre de whisky. Il le porte à ses lèvres sans le boire, fixant la boisson pendant une longue minute. Puis il vide le verre dans l'évier. Le contenu de la bouteille suit, suivi par deux autres.

Une heure, peut être deux heures plus tard, Jim pousse sans s'annoncer la porte de la chambre de son ami qui est resté assis immobile depuis qu'il a vidé les bouteilles, fixant les instructions de Jocelyn. Jim porte la trace d'un coup de poing sur sa pommette, mais a son air des jours heureux fixé sur son visage.

Dès qu'il entre, il se fige toutefois sur le pas de la porte et renifle.

-Bordel Bones, s'exclame-t-il en refermant derrière lui. Ça pue l'alcool ici ! Que s'est-il passé ?

-Jocelyn a appelé.

-Merde. Qu'est ce qu'elle te voulait la mégère ? Tu as bu ?

-Non, répond McCoy, un peu incrédule en le réalisant. J'ai tout jeté.

Le soulagement se peint sur le visage de Jim. Celui-ci peut parfois boire jusqu'à s'évanouir ou vomir, mais il n'a pas des problèmes d'alcoolisme, lui. McCoy sait que son ami surveille de très près le niveau de ses bouteilles d'alcool quand il passe le voir.

-Joanna vient demain, explique Bones en tendant la note qu'il a écrite à Jim. Je vais l'avoir toute la semaine.

McCoy ne s'est jamais demandé si Jim aimait les enfants. En y réfléchissant, il aurait probablement supposé qu'il était le genre à avoir peur d'être père et à ne pas savoir s'occuper d'un enfant. Il ne pense pas que l'intérêt que Jim montre envers Joanna et toutes les petites histoires que McCoy a besoin de partager sur elle soit feint. Mais il pense qu'il ne fait ça que pour lui faire plaisir.

Alors le grand sourire radieux de Jim, un sourire qu'il n'a jamais vu, ébahit McCoy.

-C'est merveilleux, déclare le jeune homme. Tu te rends compte ? Une semaine avec ta fille ? J'ai hâte de la rencontrer la petite Jo !

-Mais comment vais-je pouvoir m'occuper d'elle ? Entre les cours, les gardes à l'infirmerie, les appels de l'hôpital de Starfleet pour du renfort à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, j'ai à peine une minute à moi dans la journée. Et si je foire le moindre détail, Jocelyn va me le faire payer au prix fort.

-En te privant de Jo pour les dix années à venir, au moins. Mais ne t'inquiète pas, tu as un atout dans ta manche.

-Ah oui, ricane McCoy tristement. Et lequel ?

-Moi, répond très sérieusement Jim.

Et l'idée de Jim s'occupant d'une petite fille de sept ans est absolument hilarante. McCoy se retient d'éclater de rire.

-Et dit moi Jim, où-as tu appris à t'occuper d'enfants ? Parce que l'image est terrifiante tu sais !

Jim se détourne de Bones pour se mettre à éponger l'alcool qui s'est répandu dans l'évier.

-Quand j'étais ado, on m'a souvent chargé de garder mes cousins et cousines plus jeunes, répond-il tout en s'attelant à la vaisselle. Je t'assure, j'étais super bon pour m'occuper d'eux ! A nous deux on va bien s'en occuper de la puce. Je te la garderai quand je suis pas en cours, et je suis sûr que les infirmières seront aux petits soins avec elle si je suis pas disponible.

Il se retourne vers McCoy, une louche pleine de liquide vaisselle à la main, et s'en sert pour menacer son ami.

-Alors maintenant au travail papa ! Je m'occupe de la vaisselle, range la chambre que tout soit propre pour la petite princesse.

Jim a raison, et McCoy se lève pour ranger sa chambre, qui ne diffère guère de l'habituelle porcherie de tout homme célibataire. En même temps, Jim fait à voix haute la liste des personnes qui pourront s'occuper de Joanna, des endroits que McCoy pourra l'emmener voir, et d'autres idées en tout genre.

Le médecin sourit tout en déblayant la place sur sa table. Jim a raison, la semaine va être merveilleuse. Les deux amis s'organisent pour le lendemain. McCoy ne pourra pas s'occuper de Joanna après l'avoir récupéré, mais Jim promet d'occuper la fillette jusqu'à ce qu'il puisse les rejoindre vers une heure de l'après midi.

Ce n'est que lorsque que Jim est parti que McCoy réalise que c'est la première fois qu'il entend parler de ces cousins et cousines. En fait, Jim n'a jamais parlé que de son frère, rarement, mais avec beaucoup d'affection. Le nom de sa mère n'a du franchir qu'une fois ses lèvres, et à contrecœur. McCoy n'a jamais cherché à approfondir la question. Si Jim souhaite parler, il l'écouterait. En attendant, il se contente d'enregistrer le peu qu'il sait de la famille Kirk. Un père mort en héros, une mère dont le fils préfère ne pas parler, un grand frère qu'il ne voit pas souvent, des cousins et cousines maintenant. McCoy réalise qu'au fond, il ne sait rien de cette famille.

Le lendemain matin, Bones et Jim accueillent ensemble une petite Joanna radieuse à l'entrée de Starfleet. McCoy serre sa fille pendant de longues minutes, incapable de la lâcher. Quand enfin il s'éloigne un peu d'elle, c'est pour admirer à quel point elle a grandi, et combien elle est belle dans son manteau d'hiver. Un an, c'est long. Joanna a presque sept ans maintenant, et a pris plusieurs centimètres. Ses cheveux sont tressés et elle a un peu perdu de ses rondeurs enfantines. Bien sûr, McCoy est horrifié de tout ce qu'il a raté, mais elle est là et elle lui sourit.

La main de Jim se pose sur son épaule.

« Désolé de te presser Bones, mais l'heure passe et tu as une permanence à faire à l'infirmerie, puis un cours à suivre. »

Le médecin acquiesce à regret. Le regard peiné de Joanna est insoutenable.

« Je vais faire tout ce que je peux pour me libérer les prochains jours, promet son père. Mais là je n'ai pas le choix. Je te vois tout à l'heure, d'accord ? Je t'ai parlé de Jim dans mes lettres, il va s'occuper de toi jusqu'à une heure. »

Il part à regret, en essayant de ne pas perdre courage en voyant les yeux pleins

de larmes de Jo. Derrière lui, Jim tente de consoler la petite.

« Je sais que c'est nul de ne pas pouvoir être avec ton papa. Mais tiens, on va déposer tes affaires dans sa chambre, et ensuite on préparera à manger. On lui fait une surprise ?

-Papa déteste les choux, répond très sérieusement Joanna.

-Alors on n'en cuisinera pas, promet Jim. On va faire un gâteau, je vais te montrer comment faire. »

Joanna acquiesce avec joie, et son père parvient enfin à partir travailler, un peu moins triste de la laisser.

Quand il rentre dans sa chambre, deux heures plus tard, il est accueilli par deux figures barbouillées de mousse au chocolat.

« On a fait un gâteau !, s'écrie Joanna en courant embrasser son père, mettant des traces de chocolat partout sur son uniforme de cadet.

-Je peux voir ça, oui. Tu t'est bien amusée avec Jim ?

La petite fille s'empresse aussitôt de raconter sa matinée, tandis que Jim met une table rapide. McCoy et lui n'ont qu'une heure pour manger avant d'avoir cours toute l'après-midi. Le père et la fille se quittent à nouveau à regret, mais Joanna a promis de s'amuser tranquillement dans la chambre. Le soir, ils se retrouvent tous les deux seuls dans la petite chambre, à manger le gâteau de Jim et Jo et pour la première fois depuis plus d'un an, Bones est vraiment heureux.

Joanna l'aime toujours. Elle ne lui en veut pas du divorce, elle n'a pas laissé Jocelyn la retourner contre son père. C'est une petite fille intelligente qui refuse d'être un outil dans la querelle de ses parents.

Le lendemain matin, il l'emmène à l'infirmerie où il doit prendre sa garde. Le nombre de cadets qui peuvent se blesser en une matinée est proprement effarant, et Jim n'est pas le plus casse-cou, même si Bones n'avait pas cru ça possible. En avançant avec Joanna le long des couloirs de l'académie, il se demande ce qu'il va pouvoir faire d'elle pendant ce temps. Avec un peu de chance, une infirmière de garde voudra bien l'occuper, espère-t-il.

Une cadette en uniforme d'infirmière les accueille à l'entrée de l'infirmerie. Carey est encore jeune et peu expérimentée, mais une infirmière compétente.

« Bonjour docteur McCoy, dit-elle en souriant. C'est votre petite fille ?

-Oui, répond Bones en réussissant à ne pas sourire comme un imbécile à la seule idée d'avoir amené Jo à son travail. C'était quelque chose qu'elle demandait beaucoup étant petite, mais Jocelyn avait toujours refusé. Alors Carey, qu'il y a-t-il pour moi aujourd'hui ?

-Pas grand chose docteur, répond Carey en consultant son padd. Le docteur Koshi veut que vous le rejoignez dès votre arrivée pour un examen pratique avec un étudiant andorien. Vous devez ensuite contrôler vos patients. Voilà tout. Comme convenu, je m'occupe de votre fille, et vous devriez être libre vers 10 heures.

McCoy est soufflé. C'est la première fois qu'il a aussi peu de travail à l'infirmerie en un nombre incalculable de semaine.

-Comment savez-vous que j'ai besoin de quelqu'un pour garder ma fille ? Et

comment se fait-il que j'ai aussi peu de travail ?

L'infirmière fronce les sourcils.

-Votre ami, Kirk, il ne vous a pas dit que tout était réglé ? Il a appelé hier soir l'infirmière de garde, et nous nous sommes organisés pour travailler davantage cette semaine, et vous rattraperez vos heures ensuite.

Joanna claque dans ses mains, ravie de passer plus de temps avec lui. McCoy se promet de rendre un énorme service à Jim dès qu'il le pourra. Vraiment, il ne s'attendait pas à découvrir une telle prévenance chez son ami.

Lorsqu'ils se retrouvent brièvement le soir même et que Bones le remercie, Jim hausse les épaules.

-Hé, dit-il comme si ce qu'il avait fait n'était rien. J'allais pas laisser la petite Jo être toute triste sans son papa. Avoir une famille qui vous aime, c'est trop précieux pour le gâcher.

Jim a un petit sourire en disant cela, comme s'il se souvenait de quelque chose de très heureux. Puis il se ferme tout d'un coup et quitte la pièce, sans dire un mot de plus. Silencieusement, Joanna se glisse dans les bras de son père pour un câlin. Elle a l'air d'avoir besoin de réconfort.

-Hier oncle Jim a pleuré, dit-elle tout doucement, et McCoy la regarde avec stupéfaction. Il a cru que j'ai pas vu, mais j'ai vu. Je ne lui ai pas dit.

-C'est bien. Il n'avait sans doute pas envie que tu le vois pleurer. Les adultes n'aiment pas qu'on les voit pleurer. Tu sais pourquoi il a fait ça ?

-Je lui ai demandé si je pouvais l'appeler oncle Jim, et il a dit oui. Pourquoi ça l'a rendu triste ?

-Je ne sais pas mon cœur. Je ne sais pas.

Tout le reste du séjour de Joanna, Jim ne cesse d'étonner Bones par sa patience envers la petite fille. Il l'écoute parler, lui pose des questions sur sa journée, joue avec elle au parc, fait des farces à McCoy. Quand celui-ci les regarde, il a l'impression de voir un grand frère et une petite sœur.

Au bout de la semaine, Joanna repart, et c'est un déchirement pour McCoy. Elle laisse derrière elle des dessins d'enfants et une petite peluche qu'elle a fait exprès d'oublier pour que son père ait quelque chose d'elle. Lui, il l'a comblé de cadeaux, et il a vu Jim lui donner discrètement quelque chose avant son départ. Ils se promettent de s'appeler au moment des fêtes de Noël. Bones espère que Jocelyn le laissera parler à Jo et lui envoyer des cadeaux.

Quelques jours plus tard, en rendant visite à Jim dans sa chambre, il découvre deux holos sur sa table de chevets, alors qu'il n'y en avait jamais eu aucun. Le premier montre une Joanna souriante dans le parc. Le second montre un Jim adolescent, un air ennuyé sur le visage à côté d'un homme et d'une femme adultes, au physique sud américain, et de trois enfants souriants. Une semaine plus tard, Bones revient dans la chambre et ce second holo a disparut. Comme si Jim ne supportait pas de le voir.

* * * * *

Le mois de décembre de leur deuxième année de cadet débute dans un froid glacial et inhabituel à San Francisco. On est en 2256, et la Terre s'apprête à commémorer un triste événement. Le 11 décembre 2246, le vaisseau USS Discovery de la flotte de la Starfleet a pénétré dans l'atmosphère de la planète coloniale Tarsus IV, après un voyage de trois semaines pour livrer la nourriture nécessaire à la survie de la colonie. Quelques heures plus tard, les mondes de la Fédération découvraient les images horribles de la population exsangue et des cadavres sans nombre. Le lendemain, ils apprenaient que la plupart n'étaient pas victimes de la famine, mais d'un massacre inhumain et froidement planifié.

C'était dix ans plus tôt.

Personne sur Terre, Vulcain ou sur aucune autre planète de la fédération n'a oublié. Sur chacune d'elle, les drapeaux sont en berne et les gens en habit de deuil. Les cérémonies de commémoration se succèdent, les témoignages défilent dans tous les médias. La majorité des victimes étaient humaines, mais la plupart des races de la Fédération ont envoyé un représentant pour rendre hommage aux victimes.

La veille de la commémoration, une journée spéciale a été annoncée pour les étudiants. Le jour de la commémoration les cours seront tous centrés sur les événements de Tarsus IV. En médecine, la famine, les signes de malnutrition, les soins à apporter et les conséquences psychologiques seront étudiés. Les cours d'histoire de la Starfleet ne parleront que de cela. Les leçons que suivent les futurs officiers, comme Jim, sur le commandement porteront sur la responsabilité, le devoir, la nécessité d'accepter l'échec. Personne n'a oublié le suicide du capitaine du USS Discovery un an après les événements. Il s'en voulait trop de n'être pas arrivé à temps. Personne ne serait capable de compter tous les gens qui se sont suicidés après être revenus de Tarsus, victimes ou simples secouristes.

Au centre de la Starfleet, à San Francisco, tout le monde, professeur, cadet, simple personnel ou officier porte un brassard noir en signe de deuil. L'ambiance est morose. Même les plus jeunes cadets de l'académie sont assez vieux pour se remémorer de l'horreur des images que les médias diffusaient en boucle. Aucun ne les oubliera jamais. Le matin, toute l'académie est réunie en uniforme pour assister au lever du drapeau et saluer les victimes. Aucun nom n'est prononcé.

Tout le monde s'est mis tacitement d'accord dix ans plus tôt pour épargner la souffrance de la médiatisation aux victimes de Kodos. La plupart des survivants n'ont jamais dit un mot de ce qui s'était passé là bas. D'autres, rares heureusement, s'en revendiquent pour obtenir de la pitié et de la reconnaissance. Quelques rares personnes ont écrit, composé ou peint sur ce qu'ils avaient vécu là bas, mais la plupart le font sous de faux noms, ou ont adopté une autre identité civile.

Toute la matinée, les étudiants et les professeurs vont de cours en cours d'un air grave. Chacun pleure les victimes en silence et avec respect. Jamais le restaurant de l'académie n'a été aussi calme.

« C'est que des conneries, s'exclame Jim à voix haute, et la moitié de la salle se retourne vers lui, outrée par ce manque de respect envers les morts.

Même McCoy le regarde horrifié.

-Quoi ?, lui demande Jim en grognant, et Bones voit soudain qu'il a bu. Je n'ai pas raison ?

-Je ne sais même pas de quoi tu parle.

Il a bu. McCoy ne comprend pas. Boire dès le matin, ce n'est pas Jim. C'est lui quand Jocelyn refuse qu'il parle à Joanna, qu'elle renvoie ses lettres. Jim n'est pas un alcoolique dépressif, même s'il peut boire jusqu'au coma éthylique si l'envie lui en prends. Puis, McCoy remarque son visage porte les signes d'une nuit blanche, si ce n'est deux. Comment a-t-il fait pour ne rien remarquer ?

-Toute cette commémoration, explique Jim d'une voix toujours trop forte. C'est qu'une gigantesque mascarade.

A la table derrière eux, Uhura se retourne et fixe Kirk d'un air colérique et dégoûté.

-Comment ose-tu te moquer ? Des gens sont morts !

-Oui, et en quoi ça va les faire revenir tous ces trucs ?, répond Jim en grimaçant. Ce n'est que de l'hypocrisie. Une façon de cacher la honte de n'être pas arrivé à temps. Un moyen de redorer le blason de la Starfleet et de la Fédération.

-Tu va un peu loin Jim, le coupe McCoy.

-Même pas assez, répond Jim. Et tous ces gens qui disent à quel point ils compatissent ? Vous voulez que je vous disent ce qu'ils pensent, ce qu'ils ont pensé en apprenant ce qui s'était passé ? Ils ont pensé « Dieu merci, je n'étais pas là-bas » et « ouf, personne que je connais n'y étais ». Et s'ils pleurent aujourd'hui, c'est qu'ils ont honte d'avoir eu une pensée égoïste il y a dix ans. »

Et personne ne répond à cela parce que c'est vrai. Bones avait vingt ans, et lui et Jocelyn s'étaient serrés l'un contre l'autre, soulagés d'être vivant et sur Terre. Sa mère l'avait appelé en larme pour lui dire qu'elle l'aimait. Il regarde autour de lui, et voit le même air de culpabilité sur les visages des autres cadets, y compris d'Uhura. Jim ricane, et se lève en faisant racler bruyamment sa chaise. Il sort sous les yeux braqués vers lui de la moitié de la salle.

C'est seulement à ce moment là que Bones remarque que l'assiette de Jim est toujours pleine. Son ami a trop bu et n'a rien mangé, et il n'est que midi. Il passe les quatre heures suivantes à s'inquiéter pour lui, et n'écoute même pas ce que raconte le professeur sur les désordres alimentaires post-traumatiques chez les humanoïdes.

Il sait que Jim a cours en amphithéâtre jusqu'à quatre heure avant de devoir se rendre au gymnase pour étudier le combat au corps à corps. A l'heure fixe, il est devant la salle de cours avec un sac plein de barres nutritionnelles et d'un médicament contre la gueule de bois auquel Jim n'est pas allergique. Il regarde les étudiants sortir un à un, mais son ami n'apparaît pas. Bones s'inquiète de plus en plus et saisit un des cadets au passage.

« Je cherche Kirk, où est-il ?

-Kirk ?, répond le jeune homme. On ne l'a pas vu de la journée. Enfin, sauf au déjeuner, mais il était avec vous non ?

-Il était aussi là ce matin, interrompt un autre cadet. Enfin c'est beaucoup dire... Il s'est installé tout au fond de la salle, et dès que Archer - c'est lui qui faisait

ce cours sur l'eugénisme-, a commencé à parler, Kirk s'est levé et est parti. Archer est un sale bâtard qui ne laisse rien passer à personne, mais là il n'a rien dit et a continué son cours comme si rien ne s'était passé. »

C'est la première fois que Jim rate un cours sans être alité. Il n'a jamais séché depuis qu'il est rentré à l'académie, son but d'être diplômé en trois ans est trop important pour lui. Il a bu, et il n'a rien mangé de la journée.

Plus tard, bien plus tard, McCoy s'en voudra. Il se dira qu'il aurait dû comprendre, que c'était évident. La vérité, c'est qu'il n'a pas voulu comprendre. Trop concentré sur ses propres malheurs, son auto-apitoiement. Un coup de téléphone de Jocelyn la veille l'a chamboulé, c'est vrai, mais c'est juste une excuse.

Et puis, en venant voir Jim à la sortie de son cours, il s'est mis en retard pour sa garde à l'hôpital. Il arrête donc d'écouter la conversation -les ragots- entre les cadets, et se précipite à vive jambes vers l'autre bâtiment.

En chemin, il croise le général Archer qui discute avec une femme en uniforme que McCoy n'a jamais vu, mais qu'il reconnaît quand même, tellement elle ressemble, dans ses gestes et dans sa posture, à son fils. Curieux, Bones ralentit légèrement en les approchant. Winona Kirk est une femme de peut être quarante, quarante cinq ans, très belle, mais terriblement dure. Elle rappelle un peu Jocelyn à McCoy : comme son ex-femme, la mère de Jim interdit à quiconque de lui marcher sur les pieds. S'il se souvient bien, elle est lieutenant. Pourtant elle parle à Archer comme à un égal, et celui-ci n'a pas l'air de s'en offusquer. Pire encore, comprend McCoy en passant à côté d'eux, elle l'engueule copieusement.

« Je me contrefiche de ce que vous pensez Archer, vous et Pike, dit elle en grondant, tout ce je veux... »

Elle s'interrompt quand McCoy arrive trop près d'elle à son goût et le suis d'un œil colérique jusqu'à ce qu'il se soit suffisamment éloigné avant de continuer sur un ton plus bas, inaudible pour le docteur.

Bien sûr, il s'interroge sur cette scène, mais il est quatre heure vingt, et il va avoir une demi-heure de retard alors qu'il était censé aider à une opération. Alors il met de côté ses réflexions, accélère, et ne pense plus à Jim jusqu'au soir.

Mais en arrivant à la cantine de l'académie, il a beau scanner la foule des yeux, il ne voit Jim nul part. Son inquiétude augmente encore, et il fait demi-tour sans se servir pour rejoindre la chambre de Jim. Celle-ci est vide. McCoy rebrousse chemin sans s'attarder. A cette heure-ci, il sait que Jim est souvent à la cafétéria de l'académie, où on laisse les étudiants boire de l'alcool plutôt que de les voir semer la pagaille dans les bars de la ville. Malheureusement, le jeune cadet n'est pas là non plus.

Cette fois, l'inquiétude laisse place à de la panique. En rentrant vers le bâtiment où loge son ami, Bones consulte son padd, guettant un message de Jim. Mais il n'y a rien. Pas un mot. Heureusement, en tant que docteur affilié à la Starfleet, McCoy a accès à d'autres informations. Il ouvre un accès aux dossiers de l'infirmerie et de l'hôpital, puis des autres hôpitaux de San Francisco et scrute la liste des admissions. Mais aucun James T. Kirk n'a été admis ces dernières 24 heures, ni aucun

individu non identifié de son sexe et de son âge.

C'est un soulagement. Mais cela n'explique pas la disparition et le silence de Jim. McCoy revient à sa chambre et retape le code d'entrée. Il se place en plein milieu de la chambre et regarde autour de lui. Le lit de Jim est fait, la table et la minuscule cuisine sont propres. Il en est de même du côté de son colocataire.

Sur le bureau, un livre ouvert et un padd traînent. McCoy essaie d'allumer celui-ci, mais il est à court d'énergie, comme si Jim l'avait simplement laissé là à décharger en plein travail. Un bout de papier déchiré est coincé dessous, il le saisit. La main de Jim y a écrit une adresse, d'une main peu sûre pour ceux qui connaissent son écriture. Sans hésiter, Bones place le papier dans sa poche. Il le regarda plus tard, quand il aura fini de chercher des indices sur l'absence de son ami dans la pièce vide.

En reculant, il sent qu'il marche sur quelque chose et regarde à ses pieds. C'est une manche d'uniforme de cadet qui dépasse de sous le lit de Jim. En se baissant, le docteur peut voir que le reste de l'uniforme est roulé en boule là-dessous. Ce qui signifie que Jim est quelque part dehors, en civil.

Des bruits de pas résonnent dans le couloir, et instinctivement, McCoy se relève et du bout du pied fait disparaître à nouveau l'uniforme sous le lit. Au cas où le colocataire de Jim rentrerait, il sort son padd et commence à envoyer un message à Jim pour se donner une contenance.

La porte s'ouvre, mais à sa grande surprise, ce n'est pas le colocataire de Jim qui entre dans la pièce, mais sa mère. Tous deux se fixent quelques secondes, étonnés, puis la femme fronce les sourcils.

« Qui êtes vous et que faites vous ici, cadet ?, demande-t-elle d'une voix dure.

-Cadet Leonard McCoy, lieutenant. Je suis ici pour voir un ami, mais il est absent.

Par mesure de précaution, il ajoute un salut réglementaire. Winona Kirk n'est pas une femme à qui on manque de respect, il peut le voir du premier coup d'œil.

-Le nom de votre ami ?

-James Kirk, lieutenant. Mais il n'est pas là, j'essayai de le contacter.

Winona le regarde de travers, et McCoy se demande ce que ce regard signifie. Puis elle se détourne et commence à fouiller la pièce. Bones fronce les sourcils. Elle est peut être la mère de Jim, mais elle n'a pas le droit de faire ça. Il fait un pas en avant et ouvre la bouche, mais elle se retourne vers lui l'air furieux.

-N'avez-vous pas autre chose à faire, cadet ? Le couvre-feu est proche je crois.

C'est un ordre sans appel. McCoy préfère ne pas s'attirer d'ennuis et quitte la pièce. Tout en rejoignant sa chambre, il envoie un dernier message à Jim.

« Savais-tu que ta mère est à San Francisco? »

Si les demandes répétées de l'assurer de sa santé ne suffisent pas, ce message devrait attirer son attention se dit-il. A raison, puisque trois minutes plus tard, son communicateur sonne.

« Comment sait-tu que ma mère est là ?, demande Jim aussi sec.

Sa voix est tendue, rauque.

-Bonsoir à toi aussi Jim, persifle McCoy, soulagé en fait d'entendre son ami. Je le sais parce que je l'ai vu parler avec Archer tout à l'heure. S'engueuler avec lui en fait. Et j'étais dans ta chambre pouvoir voir si tu étais là, je t'ai cherché toute la soirée.

-Désolé, j'étais...

-Ta mère m'y a rejoint, le coupe McCoy. Elle m'a viré et a commencé à fouiller ta chambre.

-Merde !, jure Jim.

-Une idée de pourquoi elle a fait ça ?

-Deux ou trois. Elle doit chercher à savoir où je suis. Et je crois que j'ai laissé l'adresse sur mon bureau.

-Non, c'est moi qui l'ai.

Le soulagement est palpable à l'autre bout de la communication.

-Jim..., commence Bones.

-Ne commence pas à me faire la leçon.

-Je n'en ai pas l'intention. Pas tout de suite du moins. Dis-moi juste que tu n'a pas quitté le campus sans autorisation.

-J'en ai une. Signée par Pike et Archer.

-Alors c'est de ça dont ta mère parlait avec Archer. Il refusait de lui dire ou donner quelque chose. Sans doute l'adresse où tu est.

-Sans doute, répond Jim avant de s'interrompre, puis de reprendre avec hésitation. Désolé de ne t'avoir pas tenu au courant. C'est juste que... C'est quelqu'un que je connais. Connaissais. Elle s'est suicidée ce matin.

Il n'y a rien à répondre à cela. Un silence gêné s'installe, puis Jim reprend.

-Elle m'était très proche. Pas de la famille, mais c'était pas important. C'était presque ma sœur. Pike m'a accordé trois jours de congé. Elle n'a pas de famille, c'est moi qui me charge de tout. On se voit jeudi Bones.

-Pas de problème Jim. Juste... Préviens moi la prochaine fois, d'accord. Et si tu veux de la compagnie, appelle-moi.

-Merci. »

Jim raccroche. Cette nuit-là, Bones a du mal à trouver le sommeil. Trois jours plus tard, Jim revient, l'air exténué. Bones ne lui posera pas de questions sur ce qui s'est passé. Il faudra quelques années avant que Jim en parle.

Pour McCoy, l'amie que Jim venait de perdre devait être une survivante ou avoir perdue quelqu'un sur Tarsus IV. C'est suffisant pour ne pas chercher plus loin.

Il se reprocherait longtemps, en tant que médecin et ami, de ne pas l'avoir fait.

INTERMEDE

WINONA

Les deux premières années de Jim avaient été un moment merveilleux. Winona

aurait voulu que ces années ne s'achèvent jamais et que son second fils reste à tout jamais un petit garçon aux joues toutes rondes.

Elle avait pensé sincèrement pendant ces deux années arrêter définitivement sa carrière à la Starfleet - ou au moins jusqu'à ce que ses fils aient au moins 15 ans et puissent se débrouiller seuls - pour vivre une vie simple dans l'Iowa. Elle avait acheté une ferme non loin de la maison de ses beaux-parents pour qu'ils puissent voir grandir leurs petits enfants. Sam était ravi d'avoir sa mère auprès de lui, et elle passait des heures à jouer avec lui et à lui raconter des histoires. Elle s'occupait avec soin de Jim, le berçait et lui chantait de vieilles balades apprise sur les vaisseaux où elle et George avaient servi. Le jour, elle était une mère heureuse. La nuit par contre, elle pleurait et ne s'endormait qu'au petit matin en pensant à George.

Peu après que Jim ait atteint ses deux ans, un jour où Winona était avec lui dans le jardin à le regarder jouer, il se tourna soudain vers elle et lui sourit. Ce jour-là, le cœur de Winona qui était déjà brisé après les événements du Kelvin commença à mourir. Le sourire de Jim était le même que celui de George.

À partir de ce jour, elle ne vit plus en Jim qu'une mauvaise copie de George, une épine dans son cœur qui lui rappelait ce qu'elle avait perdu.

Elle avait essayé. Vraiment, de toute son âme, elle avait essayé de continuer à aimer l'enfant, son fils. Pendant deux ans elle continua à lui sourire et à s'occuper de lui, mais c'était avec des gestes machinaux dépourvus d'affection. Sa vie devient d'une monotonie soporifique. Elle s'occupait de ses enfants, rendait visite à ses beaux-parents, s'occupait d'un potager s'en y prêtait attention, accueillait voisins et visiteurs de la Starfleet venus saluer la veuve du héros... Ce n'était pas une vie, et Winona s'enfonçait dans la dépression.

La vie sans George lui semblait dépourvue de saveur, mais pire encore, coincée sur le sol avec ses enfants elle avait la sensation d'étouffer. Bientôt elle se mit à faire des crises d'angoisse qui la laissait tétanisée de terreur. Rapidement, elle réalisa qu'il lui fallait repartir dans l'espace sous peine de devenir folle.

Trois mois plus tard, elle repartait dans l'espace en laissant ses deux fils à ses beaux-parents. Elle eut une bouffée de culpabilité en les quittant, mais le soulagement prédomina. Et puis, se disait-elle pour se reconforter, ses beaux-parents adoraient les enfants, et ils seraient heureux avec eux. Et elle pouvait leur parler une fois de temps à autre, ou écouter les messages enregistrés qu'ils lui laissaient.

Elle resta trois mois dans l'espace, participant à une mission pacifique de la Starfleet sur une planète éloignée, puis redescendit sur Terre, une semaine après le quatrième anniversaire de Jim. Elle lui ramenait un cadeau, mais il le prit sans dire merci et ne l'ouvrit pas de tout le temps de son séjour. Winona n'essaya même pas de s'excuser ou de câliner son fils. Elle ne pouvait pas tellement c'était George qui semblait lui faire des reproches quand elle le regardait. Sam aussi semblait lui en vouloir.

Cette fois, elle resta presque un an sur Terre. Puis l'anniversaire de Jim approcha à nouveau, et elle réalisa qu'elle ne pouvait pas rester à sourire et applaudir devant son fils qui soufflait sur ses bougies alors que cela ferait cinq ans jour pour

jour que George était mort.

Un soir, quinze jour avant cette date, elle prit une décision et appela un vieil ami haut gradé de la Starfleet. Quelqu'un dont elle savait qu'il se montrerait compréhensif. Quelques instants plus tard, le visage soucieux du vieil amiral Archer apparut sur son écran. Il lui sourit d'un air paternel, les soucis semblant disparaître de son front quelques instants.

« Winona, cela faisait longtemps que je n'avais pas eu de tes nouvelles. Toi et les enfants allez bien ?

-Parfaitement Jonathan. »

La jeune femme était probablement l'une des très rares personnes à appeler le célèbre amiral par son prénom. Il se trouvait qu'elle était la petite fille d'un de ses vieux camarades et quelque chose comme une petite nièce aux yeux du vieil homme. Il avait toujours suivi sa carrière, lui avait donné des conseils paternels, et c'était lui qui lui avait présenté George Kirk. Après la destruction du Kelvin, il l'avait aidé dans toutes ses démarches, et lui avait juré qu'il serait là pour l'aider si elle avait besoin d'elle. Et maintenant, Winona avait un service à lui demander. Dès qu'elle eut fini de lui raconter son quotidien, la vie dans l'Iowa et quelques histoires sur les enfants, elle aborda le sujet.

« J'ai besoin que vous me rendiez un service Jonathan.

-Tout ce que tu veux Winona. Il y a un problème ?

Winona resta silencieuse un long moment à essayer de rassembler ses idées.

-Je n'y arrive pas, finit-elle par dire, et elle savait que sa voix était tremblante. Je n'arrive pas à rester là, et à faire comme si tout était normal, comme si je n'étais pas en train de devenir folle clouée au sol avec tous ces gens qui me regardent avec pitié.

-Je sais ce que c'est, répondit Archer avec une note de pitié dans sa voix. Quand je suis devenu amiral, l'espace semblait m'attirer. C'était comme de goûter à une sensation de manque. On peut quitter l'espace, mais lui ne nous quitte jamais. Mais tu es jeune Winona, tu as deux enfants magnifiques, profite d'eux. Dans quelques années, quand ils auront grandi...

-Je ne peux pas attendre, le coupa Winona d'une voix sèche. Je suis partie trois mois, mais j'ai déjà à nouveau l'impression de devenir folle. Il faut que je reparte.

Archer resta silencieux un long moment. Il connaissait suffisamment Winona pour savoir qu'un tel aveu lui pesait.

-Que veux tu de moi Winona ?

-Je me suis renseignée. La Starfleet organise tous les ans une mission de visite des stations spatiales et planètes les plus proches, la mission Uranus. Elle dure six mois et commence la semaine prochaine. Un mot de ta part pourrait m'accorder un poste à bord du vaisseau. Je passerai six mois à bord, six mois sur Terre. Je crois que comme ça, je réussirai à tenir le coup.

-Entre ma recommandation et tes capacités, c'est certain que tu peux te trouver une place à bord de n'importe quel vaisseau en moins de deux jours, reconnu

Archer. Mais réfléchis-y Winona. Tu raterai l'anniversaire de ton fils. Ne pourrais-tu pas attendre plutôt la mission suivante ?

-Je ne peux pas être sur Terre ce jour-là, reconnu Winona d'une voix qu'elle tenta de rendre la plus détachée possible. Je n'y arriverai pas, pas une fois de plus.

Le visage d'Archer se voila de reproche.

-Et ton fils Winona ?

-Il comprend, mentit-elle en réponse. Je lui ai expliqué, et il est très intelligent. On fêtera son anniversaire en avance.

En réalité, elle savait que Jim ne comprenait pas. Il était trop petit pour cela. Mais dans quelques années, elle lui expliquerait. Dans quelques années, il serait assez grand pour qu'elle puisse s'absenter plus longtemps. Il comprendrait le mal que ça lui faisait à elle d'être là et de faire semblant d'être heureuse ce jour là.

En attendant, elle continuerait à fuir cet enfant qui ressemblait trop à son père.

Archer essaya de la convaincre pendant un long moment, mais elle réfutait chacun de ses arguments. Enfin, il accepta de parler au responsable de la mission Uranus. Winona commença à le remercier, mais il la coupa abruptement.

-J'espère que tu ne me demandera plus jamais de telle faveur Winona. Pense à tes enfants avant tout. Ils ont besoin de toi. »

Sur ces mots, il arrêta la conversation.

* * * * *

Six ans passèrent, chaque année ressemblant à la précédente. La mission Uranus s'était révélée très satisfaite du travail de Winona, et elle avait poursuivi ces missions semestrielles, se remettant ainsi à travailler au sein de la Starfleet. Les autres six mois de l'année, elle s'occupait de ses deux fils, approchant Jim aussi peu souvent qu'elle le pouvait sans le blesser. Elle n'était jamais sur Terre lors de son anniversaire.

Ses beaux-parents étaient de plus en plus critiques à son égard. Sandra, sa belle-mère, la regardait comme une mère indigne, Winona le savait. Comme si cette femme pouvait comprendre ce qu'elle vivait.

Dès que la navette qui la ramenait à la maison atterrit sur le petit aéroport de l'Iowa après la fin de la sixième mission, Winona vit Sandra qui l'attendait, toute vêtue de noir. En la voyant, Winona fronça d'abord les sourcils. Elle n'était pas prête à subir ses reproches dès son arrivée. Mais ensuite, elle commença à s'inquiéter. Elle s'approcha de sa belle-mère à grands pas, sans attendre d'avoir récupéré son bagage.

Les premiers mots de Sandra furent simples.

« Tibérius est mort, annonça-t-elle.

Winona fut choquée de la nouvelle. Son beau-père était d'une santé de fer six mois plus tôt.

-Quand ? Demanda-t-elle. Comment ?

-Il y a deux semaines. Un arrêt cardiaque foudroyant. Personne n'avait rien vu

venir... »

Sandra était à deux doigts de s'écrouler. La mort inattendue de son mari l'avait visiblement écrasée. A partir de là, Winona fut obligée de prendre les choses en main. Sa belle-mère était trop effondrée pour s'occuper de la préparation des obsèques ou des démarches administratives. Cependant, elle s'occupait des enfants, comme elle l'avait toujours fait, et avec autant d'amour qu'elle leur en avait toujours montré. Les enfants devenaient sa raison de vivre. Winona regardait cela avec étonnement et un peu de jalousie. Sam et Jim n'avaient jamais pu lui faire garder le goût de vivre. Pour elle, tout s'était arrêté à la mort de George. Pour Sandra, tout continuait.

L'enterrement vit défiler de nombreuses personnes venues apporter leur soutien à la famille d'un héros. Il y avait aussi beaucoup de charognards venus voir si cette famille ne conservait pas quelques squelettes dans ses placards. Heureusement, tout le village se ligua du côté des Kirk, et personne, aucun journaliste notamment, ne réussit à approcher suffisamment des enfants pour leur poser des questions ou les prendre en photo.

Durant les semaines qui suivirent, Winona se mit à réfléchir. Sandra se faisait vieille elle aussi et un jour elle ne serait plus là. Que se passerait-il si à ce moment là Winona était dans l'espace et incapable de revenir avant plusieurs mois ? Ses deux fils deviendraient pupilles de la Starfeet, n'ayant pas d'autres parents, et il était hors de question que ses fils subissent la médiatisation que la Starfleet aurait voulu leur donner au moment de la mort de George. Ses enfants ne seraient pas deux visages sur les affiches de recrutement. Arrivée à cette conclusion, Winona réalisa qu'il lui fallait trouver un tuteur légal pour ses enfants, quelqu'un qui ne soit pas de la Starfleet.

Elle passa alors plus de temps dans le village, discutant avec ses voisins comme elle ne l'avait pas fait depuis son veuvage. Ensuite, tout s'enchaîna à grande vitesse. Winona détestait faire traîner les choses. Trois mois après la mort son beau-père, Winona épousait l'un de ses voisins, Frank. Il la désirait ardemment depuis longtemps, avant même son premier mariage, était prêt à accepter les enfants d'un autre homme et à les aimer, était un homme responsable et sans histoire.

Avant de rendre leur mariage officiel, Winona expliqua précisément ce que leur mariage serait et ne serait pas. Frank n'aurait jamais le droit de la forcer à vivre sur Terre, ni de choisir quelles missions de la Starfleet elle pouvait accepter ou non. Ce serait à elle de décider si il y aurait du sexe dans leur relation. Il prendrait bien soin des enfants en son absence. Frank accepta tout.

Le matin du mariage, Sandra vint voir Winona dans sa chambre.

« Pourquoi fait-tu ça ? Demanda-t-elle d'une voix triste. Je croyais que tu pleurais toujours George.

-Pour mes fils répondit Winona d'une voix glaciale. Ne doutez jamais de mon amour pour George.

Sandra eut un ricanement moqueur.

-Pour tes fils... Comment ose-tu dire que c'est pour eux ? Depuis que mon

Georgie est mort, tu est dans l'air le plus souvent possible, cela fait huit ans que tu n'a pas été là au moment de l'anniversaire de Jimmy, et tu ose dire que c'est pour lui que tu te marie ?

Winona se retourna vers sa belle-mère, furieuse. Celle-ci ne se démonta pas une seule seconde.

-Tout ce que tu as fait depuis dix ans, tu l'a fait uniquement pour toi Winona. Parce que tu est une lâche égoïste qui se complaît dans sa souffrance. Jimmy et Sammy sont malheureux parce qu'ils n'ont pas leur mère auprès d'eux, et maintenant tu leur trouve un beau-père parce que tu pense que je ne suis plus capable de m'occuper d'eux ?

-Vous ne savez pas ce que je ressent !, hurla Winona.

-Si ! C'est mon fils que j'ai perdu Winona, mon seul fils ! Mais toi tu en as deux, bien vivants, et tu est incapable de les regarder et de les chérir ! »

Le geste fut instinctif, mais Winona ne le regretta pas. Une claque fusa et une seconde après, Sandra la regardait en se tenant la joue. Du sang perlait sous ses doigts. Winona quitta la pièce sans regarder en arrière.

Trois heures après, elle était l'épouse de Frank, et leur contrat oral de mariage contenait un terme de plus.

Il était hors de question que Sandra vienne voir Jim et Sam pendant que Winona était dans l'espace. Elle ne laisserait pas cette femme monter ses fils contre elle.

Winona fut une épouse responsable et exemplaire les premiers mois de son mariage. Elle resta huit mois au sol, même au moment de l'anniversaire de Jim. Ce jour-là, elle s'arrangea toutefois pour être absente et alla assister aux cérémonies de commémoration à San Francisco. L'amiral Archer la salua froidement et ne lui adressa que quelques mots. Il lui en voulait encore, visiblement. Le soir, dans sa chambre d'hôtel, elle appela la maison. Elle parla de sa journée à Frank, lui sourit faiblement, l'écouta parler de sa journée puis demanda à voir Jim. Celui-ci apparut à l'écran, un air buté sur son visage.

« Bonsoir Jim. Je voulais te souhaiter un bon anniversaire, déclara-t-elle sans réussir à se forcer à sourire cette fois.

Le visage de Jim devient incrédule.

-Je suis désolée de ne pouvoir être là, mais on m'a demandé de venir pour la cérémonie, et je pouvais difficilement refuser. Je suis sûre que tu compr...

-Menteuse, la coupa Jim d'une voix glaciale.

Et sur ce mot, sans lui adresser la moindre salutation, Jim coupa la conversation. Winona réussit à hocher les épaules, et à se dire que dans quelques années, Jim comprendrait et accepterait, et qu'ils pourraient repartir sur des bases saines. Bien sûr, ils ne seraient jamais vraiment proche, mais ils pourraient au moins s'entendre. Elle se mentait à elle même, bien sûr.

La vie de femme mariée n'était pas très excitante, mais elle s'occupa des deux garçons par intermittence. Elle peinait à croire que Jim avait déjà onze ans et Sam seize. Sam voyait même une fille et voulait lui demander son avis pour les études qu'il

voulait entreprendre. Dans un autre monde, elle aurait été curieuse de rencontrer sa petite amie, et ravie de l'encourager dans sa voie, mais ici ce n'était pas vrai. Ce fut Frank qui fut aux côtés de Sam pour lui expliquer certaines précautions à prendre et le féliciter de ses notes excellentes. Frank et Sam s'entendaient à merveille. Jim par contre détestait son beau-père. Winona aurait dû faire quelque chose à ce sujet, mais elle laissa Frank s'en occuper. Elle avait cessé de s'occuper de Jim alors qu'il avait deux ans, et elle ne savait pas quoi faire du préadolescent qu'il était devenu.

Durant les premiers mois de son remariage, Winona essaya à plusieurs reprises de communiquer avec Jim, mais celui-ci se fermait aussi tôt, ne répondait pas ou s'exprimait uniquement par monosyllabes et la regardait avec mépris. Il ressemblait tant à George que cette expression rendait Winona malade, comme si son époux la regardait par les yeux de son fils.

C'est pourquoi pour la première fois en onze ans elle tenta de parler vraiment à Jim, pas par amour pour l'enfant mais pour que George cesse de la regarder avec de la tristesse et de la déception à chaque fois que Jim croisait son regard.

Elle s'arrangea pour être seule avec lui un jour, et lorsqu'il descendit de sa chambre, Winona s'avança vers lui. Aussitôt, Jim commença à remonter l'escalier.

A ce moment-là, Winona comprit enfin une vérité qu'elle s'était refusée à envisager. A force d'éviter son fils, celui-ci en était venu à la détester. Cela n'aurait pas dû la surprendre, mais elle avait imaginé que l'amour d'un petit garçon pour sa mère surpasserait tout le manque d'attention qu'elle lui avait offert.

Au lieu de cela, Jim lui offrait un regard hostile.

« Je crois qu'il faut qu'on parle Jim, commença Winona d'une voix incertaine, toujours choquée de cette soudaine révélation.

Jim ne répondit pas, mais la regarda en croisant les bras.

-Je sais que je ne suis pas toujours une mère idéale, continua sa mère en s'accrochant à des phrases répétées de nombreuses fois en préparation de cette discussion.

-Tu parles, l'interrompit Jim. La définition du mot « mère » englobe le fait d'élever l'enfant qu'on a mis au monde. A ce compte là, c'est Grand-ma qui est ma mère.

-Tu es encore très jeune Jim. Un jour tu comprendra ce que cela peut être pour une femme de perdre son mari et de se retrouver seule avec deux enfants.

-Tu plaisante là ?, répondit Jim d'un ton abasourdi. D'où ça te vient cette envie soudaine de jouer à la maman modèle avec moi ? En onze ans tu n'as pas été présente une seule fois pour moi.

-Ce n'est pas parce que je n'étais pas là à tes anniversaires que...

-Parce que tu crois qu'il n'y a que ça ? Où tu étais quand je suis tombé du pommier chez Grand-pa ? Quand Sam a été malade quand j'avais six ans ? Alors n'essaie même pas de devenir ma mère, parce que j'en ai jamais eu.

Sur ces mots, Jim remonta dans sa chambre sans regarder sa mère. Winona resta un long moment à contempler l'escalier, cherchant à comprendre comment elle avait pu laisser son fils, la dernière chose qui lui restait de George, s'éloigner à ce

point d'elle.

-Pardon George, finit-elle par murmurer. Je n'y arrive pas.

Le lendemain, Sam eut beau la supplier de rester encore et Frank eut beau essayer de la convaincre avec tous les arguments à sa portée, Winona s'engageait dans une mission de découverte de cinq ans. Elle quitta la Terre sans dire au revoir à Jim, promettant simplement à son époux d'appeler le plus souvent possible. Encore une fois, elle fuyait plutôt que de se confronter à Jim.

CHAPITRE 2

JANICE

Les femmes aiment James Tibérius Kirk. Pour être exact, la majorité des femmes l'aiment. Les autres le haïssent avec constance. Quand il deviendra capitaine, cela deviendra sujet de plaisanterie parmi les membres de la Starfleet. On parlera de Jim Kirk, le capitaine qui laisse une femme en pleurs en quittant chaque planète sur laquelle il pose le pied même une minute. On racontera cette fois où il séduisit un bosquet de femmes arbres et passa la nuit avec elles. On éclatera de rire en racontant comment sur une autre planète une femme vautour s'empara du capitaine et refusa de le rendre car elle voulait en faire son compagnon et comment il fallu à l'équipage escalader nuitamment un pic de plus de cent mètres de haut pour le récupérer. Ce genre de choses n'arrive que sur l'Enterprise, et uniquement au capitaine Kirk.

Mais dès l'époque où il n'est qu'un étudiant à l'académie Jim Kirk se fait remarquer par les femmes, étudiantes ou professeurs. Le règlement est strict en matière d'interactions sexuelles entre les membres de l'académie. La Starfleet réproouve le fait que des futurs officiers et subordonnés entament une relation sexuelle. Le mariage et le concubinage sont eux aussi désapprouvés, mais pas empêchés.

Malgré tout, ces réglementations vieillottes issues des siècles passés n'empêchent pas le flirt et les relations secrètes d'avoir lieu. Elles n'empêchent pas l'amitié, l'admiration et le désir de s'entremêler. Et d'ailleurs, comme la Fédération entière l'apprendra quelques années plus tard, rien ne peut empêcher James Tibérius Kirk de se faire remarquer.

Dès ses premiers jours à l'académie Jim envoie ses grands sourires à toutes les filles qu'il croise. Elles se retournent quand il passe et rient de son assurance. Un garçon qui agit ainsi est ridicule à leurs yeux.

Janice ne pense pas comme elles. Dès la première fois où elle voit Jim, elle sait qu'elle est face à une personne exceptionnelle. Elle est dans la promotion au-dessus de celle de Jim. Plusieurs fois dans l'année, les nouveaux élèves et ceux de sa classe sont réunis pour des activités où ils doivent collaborer et échanger leurs expériences et connaissances. Souvent, on leur demande de mener des simulations d'état de crise sur le pont d'un vaisseau, où les secondes années jouent le rôle d'officiers et les premières années ceux des sous-officiers et des membres d'équipage. Le but est de jauger de la capacité à être un bon officier, tout autant qu'à obéir aux ordres. La

première fois, Janice est absente car malade, mais ses amis lui ont parlé de ce jeune cadet insolent qui n'en a fait qu'à sa tête la plupart du temps. Selon la meilleure amie de Janice, on aurait dû infliger un blâme au jeune homme.

Trois mois après, Janice a presque oublié cette histoire quand a lieu la seconde opération de ce genre. Le professeur lui attribue le rôle de capitaine, à sa grande panique. Elle veut devenir capitaine, bien sûr, mais elle sait qu'elle n'en a pas les capacités, pas encore. Elle pense passer d'abord par plusieurs autres postes, acquérir de l'expérience, et dans quinze, vingt ans peut être elle pourra être capitaine. Mais à l'heure d'aujourd'hui, elle est tétanisée par la peur de faire des erreurs.

On lui donne comme yeomen une jeune femme noire de première année. Celle-ci se présente à elle en souriant.

« Je suis Uhura. Ravie de travailler avec vous miss Rand.

-Ravie également, répond Janice. Vous vous préparez à être yeoman ?

-Pas du tout. Ma spécialité ce sont les langues et les communications. Je me demande pourquoi ils m'ont mis à ce poste.

-Justement parce que ce n'est pas ta spécialité, répond un jeune homme blond assis nonchalamment sur la console des communications.

Janice regarde le jeune homme et le reconnaît immédiatement. Elle a vu sa photo dans les journaux quand il a rejoint l'académie. Elle se souvient des gros titres, « le fils du héros rejoint la Starfleet », « James Kirk sur les traces paternelles », « Kirk, futur de la Stafleet ? » et autres annonces fracassantes. Le James Kirk qu'elle a devant elle est différent des photos, plus souriant, mais avec une dureté quelque part au fond des yeux. Non, rectifia mentalement Janice. Pas de la dureté, mais une détermination sans faille. Le sourire gouailleur cache presque parfaitement cette détermination, mais Janice est très forte pour voir qui étaient réellement les gens derrière leurs masques. Et ce qu'elle voit l'intimidait presque.

-Et à quelle place vous a-t-on mis cadet ?, finit-elle par demander pour rompre le silence qui s'installait entre eux.

-Oh, ils m'ont mis au poste des communication. Certaines personnes aimeraient que je m'y casse le nez, c'est sûr, ricane le jeune homme. Et c'est « tu » et pas « vous » et « Jim », pas « cadet ».

En disant ça à Janice, il lui offre un sourire séducteur et insolent qui la fit rougir. Uhura lève les yeux au ciel. Immédiatement, le sourire de Jim s'agrandit et il fait un clin d'œil à Janice qui ne peut s'empêcher de laisser passer un petit rire devant son jeu.

-Moi c'est Janice Rand, future yeoman normalement. Vous êtes prêts à commencer ?

-Toujours, répond Jim. On se tient à vos ordres !

Janice sourit nerveusement en réponse et va se présenter au dernier élève de première année interprétant un des officiers de pont de la simulation. Elle leur présente à tous ses deux camarades de promotion qui participent à l'exercice. Quelques mots sont échangés puis l'attente commence. Les professeurs font toujours patienter les élèves, pour que leur stress augmente et qu'ils commettent des erreurs.

C'est logique bien sûr, comme cela les futurs officiers apprennent à gérer en situation de crise, mais la tension psychologique est rude. A chaque seconde qui passe, l'incertitude de Janice augmente. Elle n'est pas prête, elle ne va jamais réussir à diriger le test.

La voix d'un professeur interrompt ses pensées.

« La simulation va commencer, déclare-t-elle, invisible. Vous êtes l'USS Odysseus, en route vers la colonie Béta IV dans le cadre d'une mission médicale. Vous convoyez des médicaments en provenance de la Terre pour répondre aux besoins de la population locale qui subit une épidémie. La situation n'est pas critique, mais ces médicaments doivent arriver à bon port dans le plus court délai. Vous êtes actuellement à trois jours de votre objectif. Début de la simulation. »

Les six cadets saluent et rejoignent leurs postes respectifs. Janice examine les informations qui s'affichent sur son écran, des données supplémentaires sur l'état du vaisseau et la cargaison. Les autres étudiants font de même. La jeune femme est plus calme maintenant, elle sait comment commence une simulation de ce genre. Elle observe l'écran, l'espace intersidéral est vide. Elle se tourne vers la « yeomen », Uhura. Celle-ci est toujours plongée dans sa lecture des données. Janice interpelle alors le pilote.

« Comment se déroule notre course Karteny ?

-Dans des conditions optimales capitaine, répond le jeune homme. Notre vitesse est constante et nous devrions arriver à destination dans trois jours.

-Parfait. Kirk, contactez la salle des moteurs. Je veux un rapport sur la situation et savoir s'il est possible d'augmenter la vitesse.

Kirk acquiesce et transmet l'appel. Une voix d'étudiant qu'elle ne connaît pas confirme que tout va bien et qu'ils peuvent augmenter la vitesse si nécessaire. Janice hésite un instant, puis en donne l'ordre. Puis elle écoute les rapports de tous les membres de l'équipe. C'est le calme plat, il n'y a aucun malade ni blessé, des réserves en suffisance, ils traversent un coin de la galaxie tranquille... Tout est tellement parfait que Janice se demande ce que les professeurs leur réservent comme scénario catastrophe. Elle essaie de ne pas paniquer, mais c'est difficile.

Il ne se passe rien pendant quelques minutes. A sa console, Kirk fredonne un air paillard et Uhura le regarde comme si elle hésitait sur la manière de le tuer.

Enfin, quelque chose se passe et Janice en est presque soulagée.

« Je reçois un appel de détresse déclare Kirk d'un air très professionnel, mais en roulant des yeux. Des négociations commerciales qui se déroulent mal sur Candar et les deux partis réclament l'arbitrage de la Fédération. Il y a eu une émeute et trois blessés grave.

-A combien de distance sommes nous ?

-Une dizaine d'heure seulement, répond le navigateur.

Uhura tape déjà frénétiquement sur son padd pour rechercher des informations sur la planète en question avant de le tendre silencieusement à Janice. Celle-ci hésite un long moment. Puis elle se tourne vers Kirk, et lui demande, hésitante, de voir si d'autres vaisseaux de la Fédération sont plus proches. Le jeune

homme lui sourit avec approbation. Il pense qu'elle a fait le bon choix, comprend Janice, mais elle doute. Ce ne serait qu'un détour de quelques heures si tout va bien mais au pire ils pourraient arriver avec un retard de trois ou quatre jours si la situation s'enlisait sur la planète.

-Deux vaisseaux peuvent répondre à la demande, finit par dire Kirk. Ils peuvent y être dans respectivement 24 et 32 heures.

-Alors nous poursuivons notre route, décide Janice qui luttait contre son angoisse de plus en plus présente.

Elle allait tout rater. Il allait se passer quelque chose, elle a pris la mauvaise décision, elle en est sûre.

C'est à peu près à ce moment-là qu'une alarme résonne.

-Que se passe-t-il Badger ?, demande Janice au navigateur.

Celui-ci se retourne vers elle, l'air perturbé.

-Il n'y a rien sur mes détecteurs ni sur mes écrans.

-Je ne détecte rien non plus, déclare l'officier scientifique.

-Tout est normal, confirme le pilote.

-Rien ne va plus, déclare alors Kirk d'une voix presque ennuyée.

Tous les étudiants se retournent vers lui. En faisant tourner son siège comme un gamin, Kirk explique qu'ils ont perdu tout contact avec la salle des moteurs il y a deux minutes et avec tout le département d'ingénierie depuis une minute.

-Et c'est maintenant que vous le signalez ?, s'étrangle Janice.

-Je voulais voir combien de temps l'alarme mettrait à se déclencher, répond le jeune homme en haussant les épaules. Normalement la console reçoit un signal toutes les trente secondes indiquant si tout va bien. Une alerte retentit immédiatement dans le cas contraire.

-C'est exact, confirme Uhura, et Janice se souvient qu'elle se spécialise dans les communications. Si la console n'a rien reçu...

-C'est que quelqu'un a fait en sorte que nous ne recevions rien. L'alarme a été déclenchée à l'entrée du département d'ingénierie au niveau 15 et de l'intérieur de celui-ci, mais manuellement, pas par l'ordinateur.

Un grand sourire totalement inapproprié illumine le visage de Kirk.

-Nous avons des mutins à bord.

Les autres cadets le regardent, abasourdis. Janice hésite, se demande si c'est une blague. Elle se tourne vers Uhura pour lui demander si son camarade est sérieux et voit celle-ci froncer les sourcils. Elle se penche sur la console de communications et observe les informations que leur ont envoyés les professeurs.

-Ce ne peut pas être une panne informatique, déclare-t-elle le réseau de secours aurait pris le relais. Il a été débranché. Quand à l'alarme...

-Ils ont voulu nous avertir qu'ils étaient là, poursuit Kirk en souriant. Nos mutins ont un message à nous faire passer. La bonne nouvelle c'est que le vaisseau ne devrait pas exploser, mais la mauvaise c'est que nos examinateurs nous ont concoctés un scénario-négociations.

-On est censé faire comme si c'était réel Kirk, marmonne Badger.

-Assez, déclare Janice en sentant Badger prêt à agresser Kirk.

Il faut qu'elle reprenne la situation en main avant que tout ne dégénère. Elle prend une grande goulée d'air et commence à donner des ordres à son pseudo équipage.

-On reprend. Kirk, examinez les communications internes du vaisseau, isolez les mutins et tenez nous informés. Uhura, je veux un bilan complet de la situation. Pour le moment, nous poursuivons notre route. »

Alors qu'elle se rassoit au poste de commandement, elle surprend le sourire approbateur et le clin d'oeil que Kirk lui adresse. Elle ne le comprend pas sur le moment. A partir de cet instant, le reste de la simulation se passe parfaitement bien. Contrairement à ce qu'elle aurait pu craindre, Kirk ne cause pas le moindre incident par la suite. Au contraire, il apporte des renseignements clairs, propose des solutions efficaces et deux heures plus tard, Janice et les autres cadets quittent la salle de simulation en ayant résolu le scénario de négociation préparé par les professeurs.

Janice réalise parfaitement que sa note ne sera pas mirobolante, elle ne l'escomptait même pas. Elle est une étudiante attentive, intelligente, mais elle commencera au bas de l'échelle du commandement pour se former. Ce n'est pas grave, et cela lui convient.

Sa note lui parvient une semaine plus tard. À sa grande surprise, elle est bien plus haute qu'elle ne l'escomptait. Le commentaire des examinateurs parle d'une confiance grandissante tout au long de l'épreuve, d'une bonne prise en main de son équipe malgré un léger incident au début de l'épreuve. Elle repense alors au comportement du cadet Kirk, et elle réalise qu'il a agit ainsi, non pas par dédain envers l'épreuve, mais pour elle. Il lui a fourni une distraction pour qu'elle surmonte son stress. Son comportement l'a forcée à se concentrer sur l'immédiat au lieu de paniquer à l'idée de l'échec.

C'est là le genre de chose que fait un ami, pas un inconnu. Janice est surprise par ce cadet et se renseigne un peu autour d'elle. De ce qui ressort des conversations qu'elle a avec d'autres cadets, Jim Kirk est un élève brillant, qui a réussi à passer une partie du cursus de première et de deuxième année en même temps et qui devrait finir le cursus en trois ans. Il semble être aussi quelqu'un ayant du mal à répondre à l'autorité. Le jeune homme intrigue Janice, et après quelques jours, elle se décide à aller lui demander une explication sur son comportement.

Elle le croise au détour d'un couloir, chargé de livres. Avant même qu'elle ne tente de l'aborder, il la reconnaît et lui adresse un sourire incroyable. Physiquement, il n'est pas son genre. Mais ce sourire fait flageoler ses jambes. Elle imagine que ce genre de réaction doit être fréquent devant ce sourire.

« Cadet Rand, c'est ça ?, demande-t-il en lui tendant la main.

Elle lui rend sa poignée de main.

-Janice Rand, répond-elle. J'avais quelque chose à vous demander, si vous avez le temps ?

-Tout à fait ! J'allais à la bibliothèque. On peut parler en marchant si ça ne vous dérange pas ? J'ai une pause de deux heures et une dissertation à terminer.

-Oh, je ne vous retiendrais pas longtemps !, répond Janice en calant son pas sur le sien.

Le silence s'installe pendant quelques secondes inconfortables. Janice cherche ses mots, mais l'autre cadet prend ses devants.

-Comment s'est passé le test de l'autre jour ?

-Pas mal. Je veux dire, j'ai la moyenne de justesse, mais je ne m'attendait pas à avoir autant !

-Ils ne vous ont pas donné le poste le plus facile à assumer.

-C'est le but du jeu, reconnaît Janice. Nous placer là où on est confronté à nos faiblesses. Moi c'est le commandement. Je ne suis pas faite pour commander.

-Hé, vous vous êtes pas mal débrouillée, répond Kirk en souriant à nouveau.

-J'ai l'impression que c'est parce qu'un cadet a tenté de me faire sortir de mes gongs pour que je prenne sur moi et que je surmonte mon stress, osa Janice.

Le sourire du cadet s'élargit et soudain il à l'air de perdre dix ans et d'être un adolescent qui vient de réussir la meilleure blague de sa vie. Il hausse les épaules en la regardant droit dans les yeux.

-Qui sait ?, demande-t-il.

-Pourquoi avoir fait ça ?

-Vous aviez l'air d'en avoir besoin. Et je ne peux pas résister à une jolie fille qui a besoin d'aide, répond Kirk de la voix de quelqu'un qui veut se tirer d'une sale situation par une plaisanterie.

Elle pourrait continuer à essayer d'obtenir une réponse précise, mais Janice est suffisamment intelligente pour savoir quand s'arrêter. Et vraiment, d'une certaine manière, elle a sa réponse. James Kirk est tout simplement le genre d'homme à aider les autres à donner le meilleur d'eux-même et à s'accrocher. Mieux encore, il est de ceux qui ne font pas ça par désir de reconnaissance, juste parce que c'est sa nature. Les deux cadets continuent leur chemin vers la bibliothèque, et pendant tout le trajet, Kirk détaille tous les pièges du test dans lesquels elle est tombée et ceux qu'elle a évité. Un camarade de Janice l'a traité de « petit génie » d'un air méprisant. Maintenant elle voit l'étendue de cette intelligence. James Kirk est un individu qu'elle a du mal à cerner, intelligent, attentif, réfractaire à l'autorité, mais doté d'un certain charisme.

Lui, pense Janice, c'est quelqu'un que je voudrais avoir comme capitaine. Quelqu'un en qui j'aurais confiance, qui me pousserait à donner le meilleur de moi-même.

Lorsqu'elle quitte le cadet à l'entrée de la bibliothèque, elle est décidée à donner le meilleur d'elle-même, et à suivre la carrière du jeune homme.

CHRISTOPHER

Le capitaine Pike passe une semaine dans le coma et sur plusieurs tables d'opérations avant de se réveiller. Durant les premières minutes après son réveil, les médicaments qu'on lui a injectés le laissent dans une semi-inconscience. Il y a de la

lumière, et il entend quelqu'un tenter de lui parler, mais il est incapable de se concentrer suffisamment sur son environnement. La vie d'un capitaine étant ce qu'elle est, il est hélas habitué à ce genre de réveil. La médecine de son temps, malgré toutes ses découvertes depuis le XXI^e siècle, est toujours incapable de rendre facile le réveil d'un patient après un coma ou une anesthésie. Plutôt que de lutter pour rester éveillé, Pike décide donc de sombrer dans un sommeil bien plus réparateur que le coma dont il vient de surgir. Le sommeil vient à lui presque instantanément malgré l'agitation qu'il sent autour de lui.

Quand il se réveille à nouveau, c'est en douceur et avec la sensation d'être en bien meilleure forme physique et mentale. Sans ouvrir les yeux, il essaye de se redresser sur son lit, mais se découvre trop faible pour le faire. Une lumière naturelle chauffe doucement son visage, lui indiquant qu'il est sur Terre, ou une planète de la Fédération similaire à celle-ci.

En ouvrant les yeux, il découvre une chambre d'hôpital comme il en a vu des dizaines : claire, aérée, avec une table surchargée d'hypospays et de compte-rendus. Les murs sont blancs et vides de vie. Le capitaine Pike est laissé là comme à l'abandon en attendant qu'un docteur ne vienne l'examiner. Entre temps, il est libre de paniquer tout son content sur l'état de son navire et de ses hommes.

Il rêve de se réveiller un jour face un message déclarant quelque chose comme « votre vaisseau est intact, vos hommes sont vivants, inutile de vous inquiéter ». Les médecins s'imaginent toujours que la santé d'un patient passe avant son devoir de capitaine envers ceux qu'ils commande et son amour pour le pont qu'il arpente.

En soupirant, Pike tend la main vers un bouton d'alerte situé sur le bord du lit pour signaler qu'il est éveillé. Le bruit qu'il fait en bougeant tire un grognement à une figure assise sur un fauteuil près de son lit. Il ne l'a pas vu en faisant un rapide tour d'horizon de la pièce, trop habitué à se réveiller seul dans ce genre de situation. Aucune femme, aucun parent quelconque ne reste depuis longtemps pour se soucier de lui.

La personne qui occupe le fauteuil s'est recroquevillée dans celui-ci pour dormir dans une position des plus inconfortables. Le bruit qu'a fait Pike l'a réveillé et le jeune homme endormi commence à s'étirer pour se réveiller, révélant au capitaine la figure légèrement tannée par le soleil et les cheveux blonds de Jim Kirk. En clignant des yeux pour les forcer à rester ouverts, le jeune homme se tourne vers le lit pour voir quel bruit l'avait réveillé. Il a un grand sourire en voyant Pike l'observer tout en se redressant sur ses coudes.

« Capitaine !, s'exclame-t-il, ça fait plaisir de vous voir réveillé !

-Croyez-moi cadet, je partage ce plaisir, répond Pike d'un air imperturbable. Et maintenant dites moi comment va l'Enterprise. Vous et Spock me la rendez en bon état j'espère ?

Le regard du jeune homme se remplit de culpabilité.

-Scotty dis qu'il faudra bien trois à six mois pour la remettre en état.

Le cœur de Pike se fige d'horreur. Est-ce que la bande de gamins qu'il avait sous ses ordres avait réussi à endommager à ce point son vaisseau en quelques

heures ? Il fallait à tout prix qu'il mette la main sur un rapport.

-Bon sang cadet !, s'écrie-t-il, qu'avez vous pu faire pour la mettre dans un tel état ?

Kirk est incapable de soutenir son regard et marmonne une réponse dans laquelle Pike ne réussit à saisir que les mots ''trous noir''. Il s'apprête à demander des éclaircissements - il n'arrive pas à imaginer une seule raison valable d'approcher son vaisseau d'un trou noir - quand un docteur et deux infirmières pénètrent dans la pièce. Le jeune cadet en profite pour s'éclipser. Au moment de passer le pas de la porte, il se retourne toutefois et se mettant au garde à vous déclare au capitaine :

-Je prends toute la responsabilité de ce qui est arrivé à l'Enterprise et à son équipage, monsieur. »

Pike n'a pas le temps de s'interroger plus en avant sur ces paroles. Il passe les heures qui suivirent à tenter de faire avouer aux médecins qui viennent l'examiner ce qui ne va pas chez lui. Le premier médecin arapidement froncé les sourcils en l'examinant et appelé deux collègues à sa rescousse. Ils ont alors examiné en chuchotant chaque feuillet qu'ils avaient devant eux ainsi que le tableau indiquant son état au dessus de son lit sans daigner répondre à ses questions. Pike finit par s'endormir à nouveau, épuisé et toujours un peu assommé par les médicaments.

Il se réveille à nouveau en pleine nuit. Le fauteuil à ses côtés est vide, mais, de l'autre côté du lit, une silhouette est assise très droite sur une chaise à l'air inconfortable. Dans la semi-obscurité, Pike ne distingue pas les traits de l'homme. Il est légèrement plus grand et moins large d'épaules que Kirk, et sa tête repose sur sa poitrine qui se soulève légèrement au rythme de sa respiration.

En s'accoutumant à l'obscurité, Pike reconnaît Spock. Une bouffée de colère l'envahit. Était-il donc en si mauvais état que ces deux gamins qui avaient abîmé son navire se sentent obligés de le veiller toutes les nuits ?

Le capitaine se retient toutefois de réveiller le jeune homme pour lui ordonner d'aller coucher ailleurs. Il l'a chargé de commander l'Enterprise, et le semi-vulcain devait être submergé de travail. Il pourrait toujours lui demander des explications à son réveil. Pike essaye de se rendormir, en vain. Il tente de bouger sans faire de bruit pour essayer d'estomper la douleur qu'il ressent dans ses jambes, mais en est incapable. Il doit donc se contenter de regarder les ténèbres de la pièce s'éclaircir tandis que le soleil se lève. Finalement, il sent le sommeil venir et ferme les yeux.

C'est à ce moment là que la porte s'ouvre le plus doucement possible. Entrouvrant un œil, Pike voit Kirk entrer. Il prend la décision de faire semblant de dormir. D'expérience, il sait qu'on en apprend parfois bien plus quand les gens ne savent pas que vous les écoutez. Il voit Kirk s'approcher de la chaise de Spock et lui secouer légèrement l'épaule pour le réveiller. Celui-ci redresse aussitôt la tête et retrouva une posture droite et éveillée digne d'un vulcain.

« Hey Spock, le salue Kirk en chuchotant. Vous avez rattrapé votre quota ?

Le demi-vulcain le regarda en fronçant les sourcils.

-Je crains de ne pas comprendre cette expression, répond Spock en chuchotant également. Et je pense avoir plus urgent à faire que d'essayer de comprendre vos

circonvolutions de langage.

-Quelqu'un s'est levé du pied gauche aujourd'hui. Et oui, c'est une expression aussi, je vous ferais un dictionnaire un de ces quatre, entre une rédaction de rapport et une réunion de crise. Comment va Pike ?

-Toujours endormi.

-J'ai fait promettre à Bones de passer tout à l'heure. Il pourra peut-être faire plus.

-Toute la compétence du docteur McCoy ne sera peut être pas suffisante. Il n'est pas logique de mettre trop d'espoir en lui.

-Allez dire ça à un terrien, répond Kirk avec un sourire à moitié amusé.

Pike doit s'avouer surpris. Même s'il avait pensé en leur confiant son vaisseau qu'ils pouvaient faire une bonne équipe, il est étonné de ne pas les voir encore se contempler comme deux chiens s'apprêtant à égorger l'autre.

« Je prend la relève, poursuit Kirk. Je veux parler à McCoy de toute façon. Allez dormir ou méditer, ou ce que font les vulcains.

-Un peu de repos supplémentaire me ferait du bien, reconnaît Spock en se levant. Je dois toutefois finir mon rapport d'abord.

Kirk l'arrête alors qu'il s'apprête à sortir de la chambre en saisissant son bras. À la grande surprise du capitaine, Spock ne rejette pas ce contact physique, lui qui en a horreur la plupart du temps comme tous les vulcains.

-Je vous ai envoyé mon rapport sur... tout ce qui s'est passé. Vous l'avez...

-Lu avec la plus grande attention. Il doit encore être complété toutefois, vous avez omis des détails.

-Vous étiez émotionnellement compromis Spock. Savoir ça devrait suffire à l'amirauté. Sinon, ils n'auront qu'à vous demander des précisions. Mais croyez-moi, étant donné les circonstances, ils ne vous demanderont rien.

La posture de Spock trahit ses doutes face à la proposition de Kirk. Celui-ci soupire.

-Il y a une distinction entre mensonge et préservation de sa vie privée Spock. Je le sais, et l'amirauté aussi. Il est hors de question que je rajoute une ligne à ce sujet à mon rapport. Restez avec Pike une minute d'accord ? Je sens que je vais avoir besoin d'un café bien corsé pour commencer ma journée. »

Spock reste figé au milieu de la pièce, un air d'incertitude sur le visage. Son capitaine n'a jamais vu pareille incompréhension chez son subordonné. Il envisage quelques secondes de montrer qu'il est éveillé et de parler avec le jeune demi-vulcain. Mais il sent le sommeil venir, et il remet sa conversation avec Spock pour plus tard.

Les jours suivants, il n'a guère l'occasion de parler avec Spock, pas plus qu'avec Kirk. L'essentiel de ses visiteurs sont des médecins venant voir comment se remettaient ses jambes et sa colonne vertébrale. McCoy lui a annoncé tout de go dès sa première visite qu'il ne marcherait plus jamais sans une canne ou un fauteuil roulant et que sans lui il serait probablement resté paralysé à vie. Pike ne peut que se féliciter d'avoir eu l'un des meilleurs chirurgiens de la Fédération à bord de l'Enterprise. Une fois le docteur McCoy rassuré sur son état, il lui accorde la

permission de recevoir du monde. À ses grommellements, Pike comprend qu'il avait pu réussir à empêcher l'amirauté de troubler son repos mais que Spock et Kirk avaient été une toute autre paire de manches.

Entre deux séances de rééducations, Pike reçoit la visite d'une bonne partie de l'amirauté demandant à écouter son rapport. C'est en analysant leurs questions qu'il comprend peu à peu ce qui c'était passé à bord de l'Enterprise après son départ : l'échec à sauver Vulcain, l'abandon de Kirk pour insubordination, son retour à bord par un usage jamais tenté de la téléportation, la reconnaissance par Spock de la détresse émotionnelle dans laquelle la perte de Vulcain l'avait plongé et enfin la réussite par les deux jeunes hommes d'un plan voué à l'échec pour empêcher la destruction de la Terre.

Tout cela laissait beaucoup à penser au convalescent. Il peine à associer l'image des héros qu'on lui présentait aux deux hommes qu'il avait laissés sur le pont de l'Enterprise. Bien sûr, il a toujours vu un énorme potentiel chez Kirk, mais c'était différent d'imaginer l'avenir d'un homme et de le voir accompli. À vingt-cinq ans, Kirk a montré plus de sang-froid et d'humanité dans le rôle de capitaine que bien des hommes à la fin de leur carrière. L'amirauté, les officiers de la Starfleet, les médias, le personnel de l'Enterprise, la Fédération entière semblent patauger à chercher la bonne façon de les traiter. Pike a l'impression que plusieurs amiraux désiraient rendre responsables Spock et Kirk de tout ce qui avait mal tourné dans la mission de sauvetage de Vulcain, sans croire vraiment à pouvoir rendre ce désir possible. À vrai dire, Pike lui-même ne sait plus trop comment percevoir les deux jeunes gens.

Il a sa réponse la fois suivante où il les voit, deux semaines après son réveil alors qu'il profite du soleil des jardins de l'hôpital dans son fauteuil roulant. Les deux jeunes gens, vêtus de leurs habits de cadets, s'approchent de lui d'un pas imperturbable pour le vulcain et réticent pour l'humain. Ils ont l'air fatigué, amaigri même dans le cas de Kirk. Le manque de sommeil marque le visage du jeune homme qui doit suivre ses derniers cours à l'académie en plus de remplir des rapports et de répondre aux questions des commissions d'enquête.

Tout dans leur posture trahit pour Pike à quel point ils sont gênés face à lui. Il a l'impression de se retrouver face à deux gamins retrouvés la main dans un pot de confiture et le visage tout barbouillé. Pour la première fois depuis la destruction de Vulcain il a envie d'éclater de rire. Il fronce pourtant les sourcils d'un air sévère.

« Et bien messieurs, commence-t-il, j'ai cru comprendre que vous en avez fait subir de belles à mon vaisseau.

La honte face au reproche se lit sur la figure de Kirk tout entière et dans les yeux de Spock. Cette fois, Pike ne contient pas son sourire.

-Je suis très fier de vous deux. Vous avez dû affronter un véritable Kobayashi Maru et l'avez battu avec les pires cartes en main. Vous pouvez être fiers de vous.

À ces mots, la posture de Kirk se fait plus droite, comme s'il accepte enfin les honneurs qu'on lui faisait. Spock ne montre aucune émotion, mais Pike imagine qu'il ressentait la même chose.

-Soyez fiers de ce que vous avez accompli, du nombre de personnes que vous

avez sauvé, poursuit-il d'une voix sévère. Ne vous dites pas que vous n'en avez pas fait assez, que vous auriez dû sauvé plus de monde. On peut battre un scénario sans victoire, mais jamais sans pertes. C'est une vérité difficile qu'il vous faudra accepter si vous voulez devenir de bons officiers. Votre travail d'équipe a sauvé une planète entière, même si nous sommes hélas arrivé trop tard pour en sauver une autre. Et ne vous sentez pas coupable pour moi non plus. J'étais déjà officier quand vous traîniez dans les jupes de vos mères, je suis capable de prendre mes décisions et d'en assumer les conséquences.

Un petit sourire se dessine sur les lèvres de Kirk.

-Pourtant on dirait que vous avez encore besoin d'une nourrice pour vous surveiller. McCoy vous couve des yeux comme le chaton le plus faible de sa portée. N'est ce pas Spock ?

-Je crois me souvenir d'avoir vu le docteur agir de la même manière envers vous quand vous avez réussi à vous foulez la cheville la semaine dernière en examinant l'avancement des réparations, répond Spock imperturbable.

-Cet homme a un problème, grommelle Kirk. On ne devrait pas le laisser s'approcher d'un patient si c'est pour qu'il le traite de la sorte.

-Fascinant. Vous faites tout pour éviter le moindre contact avec le docteur alors que vous en avez besoin, et pourtant vous êtes si peu soucieux de votre sécurité que vous finissez par aboutir chez lui de toute manière. Les contradictions humaines sont fascinantes. »

Kirk répond par un reniflement moqueur et un sourire en coin. Après cela, sans laisser à Pike le temps d'essayer d'analyser le dialogue dont il venait d'être témoin, le cadet commence à énumérer les dégâts faits à l'Enterprise, les réparations déjà effectuées et celles à venir. Chaque fois qu'il semble hésiter, Spock complète les données. À eux deux, ils fournissent de mémoire au capitaine un rapport plus détaillé que tout ce que l'ordinateur avait pu lui fournir.

La conversation toute entière lui paraît après coup hilarante, sans qu'il comprenne très bien pourquoi. Il y avait quelque chose de presque comique à les voir finir la phrase l'un de l'autre par moment avant de s'écharper verbalement car leurs vues sur un point du rapport était diamétralement opposé. Comme un vieux couple murmure une pensée insidieuse dans le cerveau de Pike. Il ne prend pas le temps de s'attarder sur cette pensée, son esprit se dirigeant à nouveau vers l'Enterprise et son équipage.

De voir le navire entre les mains attentives de Kirk et Spock, il peut désormais accepter la réalité. Il ne remontera pas sur le pont d'un navire spatial avant au moins un an, plus probablement cinq. De longues années de thérapie et de travail de bureau l'attendent. On ne peut cependant pas laisser un navire neuf et moderne sans capitaine pendant tout ce temps, surtout après les pertes que vient de subir Starfleet. En tant que capitaine de l'Enterprise, Pike pouvait proposer un remplaçant à l'amirauté. La veille encore, il était arrivé à la conclusion que Spock ne pouvait pas diriger l'Enteprise - trop inexpérimenté, trop rigide - et il s'était à moitié résolu à laisser la belle dame entre des mains étrangères.

D'un coup une nouvelle solution apparaît devant ses yeux. Le capitaine Kirk, héros, fils de héros et âme intrépide et instinctive, secondé par le vice-capitaine Spock, héros, esprit analytique et froid. Un duo improbable mais qui, à sa grande surprise en le redécouvrant après la destruction du Nerada, semblait fonctionner. Il comprend maintenant qu'une partie de l'amirauté avait probablement cette idée en tête quand les dirigeants de la Starfleet l'avaient interrogé sur les deux jeunes gens. Ce serait une mesure désespérée, mais peut être la plus inspirée que la Starfleet pouvait prendre.

Le lendemain, quand il commence à émettre la suggestion à l'amiral Archer, celui-ci soupire. Il hésite, puis se montre terriblement sincère avec le capitaine.

« Je préférerais personnellement avoir quelqu'un sur qui me débarrasser de tout cet embrouillamini. Nous avons besoin d'un responsable mais Nero est mort et vous avez été incapacité trop tôt dans l'action pour être le bouc émissaire qu'il nous faut. Spock est vulcain, et le sentiment général de pitié pour les Vulcains ces temps-ci le protège également. Kirk est le responsable idéal : trop jeune, tête brûlée, insolent...

-Je m'étonne alors de ne pas encore avoir reçu son avis d'arrestation, répond Pike d'un ton pince sans rire.

Archer grimace et le fusille du regard.

-Ce serait fait depuis plus d'une semaine si ça ne tenait qu'à moi. Mais quelqu'un l'a offert à la presse sur un plateau d'argent. Vous n'avez pas suivi les médias depuis votre réveil ?

-J'évite autant que possible, amiral. La vérité est rarement telle que les médias la proclame et je n'ai pas très envie de voir comment ces vautours utilisent l'incident du Nerada.

-Et bien la prochaine fois tenez-vous mieux informé. Un petit malin a jugé bon de déclarer à un journaliste que Kirk et Spock avaient sauvé la situation. Maintenant tous les médias encensent Kirk comme le, et je cite « le héros dont Starfleet avait besoin ».

Pike retient un sourire amusé.

-Je vois en effet en quoi cela gêne vos plans. Qui a vendu la mèche ?

-Nous n'en avons pas la moindre foutue idée, reconnaît Archer en laissant sa colère percer. Nous avons fait interroger l'équipage au grand complet, mais ils ont tous l'air sincère quand ils disent qu'ils n'ont rien dévoilé. Comme leurs communications étaient sous surveillance pour empêcher que la presse soit informée et qu'eux même sont soumis au silence jusqu'à la fin de l'enquête, j'ai tendance à les croire. Mais alors qui ?

-Qu'allez vous faire alors ?

-Nommer Kirk capitaine de l'Enterprise avec Spock pour second s'il ne quitte par la Starfleet pour aider les Vulcains à se reconstruire un foyer et une civilisation. Dans ce cas nous trouverons un vieux briscard pour le surveiller et l'empêcher d'accumuler les bêtises. Si Spock reste... Et bien, en six mois maximum ils auront prouvé qu'ils sont loin d'être prêts pour le commandement et on leur donne un poste de lieutenant sur un vaisseau moins important de la flotte. Quand à vous, vous serez

nommé amiral. On ne peut pas promouvoir ces deux là sans leur chef. De toute façon, vous l'auriez probablement été d'ici quelques années. »

Le capitaine Pike approuve les décisions de l'amirauté, puis remercie et salue le départ d'Archer. Quand il est parti, il se laisse retomber dans son fauteuil et se prend la tête entre les mains. Son instinct lui dit que les choses ne seront pas tout à fait conforme aux souhaits de l'amiral. Il se demande toutefois qui a bien pu contacter les médias - un geste osé, mais intelligent selon lui - et si l'on découvrirait son identité. Ses pensées dérivent vers Kirk et Spock et il sourit. Ces deux là allaient être un phénomène très intéressant à surveiller de loin, il le sentait. Il ne peut pourtant s'empêcher de s'inquiéter pour eux. Assister à une telle catastrophe que la destruction de Vulcain - et Pike a lu le dossier de Kirk, il sait que le jeune homme a déjà vu des choses qu'aucun homme ne devrait voir ou vivre - ne peut hélas que laisser des traces terribles.

CHRISTINE

La cérémonie de graduation des cadets qui a lieu six semaines après la destruction de Vulcain est la plus sinistre à laquelle Christine ai jamais assistée. Les cadets sont désespérément peu nombreux à se tenir au garde à vous sur la pelouse de l'académie, devant le drapeau en berne. Chacun d'eux porte un brassard noir en commémoration de leurs camarades de promotion décédés.

Ce n'est pas normal, ne peut-elle s'empêcher de penser. Sa propre graduation l'année précédente a été un moment joyeux. Mais là, la moitié de la promotion a les yeux baissés, manque de sommeil, ou porte les cicatrices des combats. Christine se rappelle un livre qu'elle a lu longtemps auparavant, qui parlait de générations sacrifiées. Ces gens-là étaient partis enfants et étaient revenus adultes. Ils avaient des rêves, mais désormais des cauchemars les hanteront longtemps.

Christine n'a pas toujours voulu aller dans les étoiles. La vie sur Terre lui plaît. Elle est peut-être moins excitante, mais Christine est une fille qui a les pieds sur Terre. Elle sait que l'on a autant besoin de médecins sur Terre que dans l'espace, que les gens se blessent et tombent malade aussi facilement et bêtement ici que là bas. Alors, même si des aventures peuvent perturber le quotidien quand on travaille dans un vaisseau ou une base spatiale, la vie d'une infirmière ne change pas vraiment. Elle reste faite de bandages, de patients récalcitrants, de fatigue, de pertes également.

On meurt dans l'espace aussi bien que sur Terre.

Si Christine a décidé de rejoindre Starfleet, c'est que l'homme qu'elle aime y est depuis plusieurs années et qu'elle refuse que l'espace les sépare. Elle avait déjà plusieurs années d'études d'infirmière derrière elle et la Starfleet avait accepté sa candidature. Quatre ans de mise à niveau et elle avait été envoyée sur une base spatiale. Roger était sur un vaisseau d'exploration, elle ne le voyait donc pas davantage, mais elle se préparait à demander sa mutation dès que possible pour le rejoindre. Un an après avoir rejoint le service actif de la Starfleet, elle pouvait voir qu'elle avait eu raison d'un bout à l'autre : être infirmière dans l'espace était

absolument identique au même métier sur Terre.

Aujourd'hui, pour la première fois, elle était heureuse d'avoir choisi cette carrière. Enfin, heureuse n'était pas le terme exact. Mais avec ce qui c'était passé sur Vulcain, ce qui avait failli se passer sur Terre, sa vision du monde avait changée. L'espace était un lieu dangereux. Ceux qui y partaient avaient besoin de personnel qualifié pour protéger leurs vies. Christine était compétente, ne paniquait pas sous le stress et plus important encore savait comment réagir face à des malades et blessés aliens. Sans être xénophobes, de nombreux médecins terriens étaient incapables de présager les réactions psychologiques d'aliens face à des blessures ou en détresse mentale. Elle en était capable. Et maintenant que la Fédération venait de perdre une partie de son personnel médical, elle avait d'autant plus besoin de personnel qualifié comme Christine. Si elle n'avait pas déjà été membre de la Starfleet au moment de la destruction de Vulcain, la jeune femme était quasi-certaine qu'elle se serait engagée immédiatement après.

Et aujourd'hui elle se tient droite dans son uniforme officiel, à écouter pour la seconde fois en deux mois la liste interminable des cadets de dernière année morts dans l'exercice de leur devoir. Christine se dit que si elle s'était engagé un an plus tard, si elle avait été assignée à un vaisseau au lieu d'une station, son nom serait peut être parmi les morts. Cette connaissance lui donne un devoir envers les morts : celui de protéger ceux qui restent.

La voix de l'officiel récitant la liste s'est tue, et un silence respectueux se fait dans l'assemblée. Après de longues minutes, la voix entame une nouvelle liste, celle des cadets diplômés. Contrairement à l'an passé, il n'y a aucun discours de félicitation, pas de logorrhée interminable sur l'espoir que portent ces nouveaux officiers. Ce seraient des discours vides de sens aujourd'hui.

Certains des nouveaux officiers présents au premier rang portent une médaille, mais la cérémonie a eu lieu en privée, sans caméra ni témoins, avec pudeur. Christine se souvient des cérémonies après les massacres de Tarsus IV. Un même silence respectueux s'était fait. Une cérémonie de remise publique de médaille pour le héros du jour est toutefois prévue plus tard dans la journée.

Quand l'énumération des diplômés se termine, tout le personnel de la Starfleet présent se met au garde à vous. Enfin, l'interminable cérémonie s'achève. Christine quitte les gradins avec un soulagement certain. Se tenir en plein soleil à midi n'est guère agréable.

Les étudiants, anciens et nouveaux, se répartissent en petits groupes sur la pelouse du campus. Christine reconnaît une coiffure blonde familière et bientôt Janice Rand lui tombe dans les bras.

« Pas trop déçu ? Lui demande-t-elle en lui rendant son étreinte.

-Non, répond Janice. Je m'y attendais. Mes résultats ont toujours été trop justes pour que j'espère devenir sous-officier. Je vais avoir un poste de yeoman troisième classe et je m'élèverai dans la hiérarchie à force d'expérience, voilà tout. »

Christine sourit à son amie. Elle aime cette confiance à toute épreuve que manifeste Janice envers l'avenir. La jeune femme n'est peut être pas brillante - elle

avait mis cinq ans à finir le cursus de la Starfleet pour devenir sous officier -, mais travailleuse et déterminée et aux yeux de Christine, elle vaut en cela beaucoup mieux que la plupart de ces génies nouvellement diplômés. Elle n'a pas de doute qu'un jour elle deviendra un bon officier. Mais sa cadette doit encore progresser.

« Il faut que je te présente à quelqu'un, continue Janice.

-Encore un garçon dont tu est tombée amoureuse ?

-Non, pas du tout, répond Janice en rougissant. Pourquoi est-ce que les gens s'imaginent de suite...

-Parce que quand tu as cette tête c'est que tu est tombée amoureuse.

Janice s'arrête et fait face à son amie, l'air terriblement sérieuse.

-Je n'en suis pas amoureuse. Je suis beaucoup de chose, mais pas idiote au point de tomber amoureuse de cet homme. D'accord, il me fait de l'effet, mais je n'ai pas encore rencontré une seule fille à qui il ne fasse pas ça.

-Qui est-il alors ?

-C'est l'homme qui sera mon capitaine, déclare Janice d'une voix solennelle.

-Tu as déjà eu ton affectation ? Il faut quelques jours d'habitude.

-On est déjà plusieurs à l'avoir reçu depuis ce matin. Avec ce qui c'est passé, le commandement a accéléré le processus. Ils ont besoin qu'un maximum de nouveaux officiers et sous-officiers soit capable de remplacer des officiers plus chevronnés le plus rapidement possible.

C'était logique. La fédération devait montrer sa force à ses adversaires pour qu'ils ne soient pas tentés d'envahir ses frontières. Elle avait donc besoin d'officiers expérimentés pour prendre en main les vaisseaux qui lui restait. Les officiers nouvellement promus, comme Janice, allaient combler les trous. Christine elle même risquait de recevoir des propositions de mutation pour pallier aux besoins les plus urgents. Même si cela éloignait encore ses espoirs de rejoindre son fiancé sur son vaisseau, elle accepterait. La situation était trop grave.

-Mais non, ça ne va pas être mon capitaine. J'ai reçu mon affectation ce matin en même temps que mes résultats. Je suis affectée sur l'USS Asimov. Je ne connais même pas le capitaine de nom. Non, celui que je vais te présenter c'est l'homme qui sera un jour mon capitaine. Je ferais tout ce qu'il faut pour !

Christine éclate de rire.

-Et bien, on peut dire qu'il t'a fait de l'effet ! Donc, tu n'est pas amoureuse, mais tu veux servir à tout prix sous ses ordres. Qui est-ce donc pour que tu ai déjà une telle dévotion envers lui ?

-Je l'ai rencontré l'an dernier durant un exercice commun, confie Janice en souriant. C'est quelqu'un... J'ai tout de suite qu'il deviendrait quelqu'un d'exceptionnel. Il y avait quelque chose, tu sais... dans son regard. Et bon, la suite a prouvé que je ne me trompais pas. Même si j'aurai préféré que rien de tout ça n'arrive. »

Christine est soudain prit d'un affreux soupçon. Avec sa veine, Janice doit forcément être en train de parler de la dernière personne à qui Christine souhaite s'adresser aujourd'hui, ou même tout autre jour. Il lui faut à tout prix savoir le nom

de cet homme.

Tout en parlant, les deux jeunes femmes se sont frayées un chemin à travers la foule tout en parlant. Janice tape sur l'épaule d'un jeune homme blond qui parle avec animation avec une jeune femme noire très belle. Il se retourne et Christine réprime un mouvement de recul et un froncement de sourcil.

Bien sûr, son instinct était juste. Le crush monumental que Janice avait développé sans le lui dire durant l'année écoulée au cours de leurs conversations longue distance était Jim Kirk. Celui-ci leur offrit le sourire éclatant qu'il affichait en permanence quand Christine l'avait rencontré. Janice le salue joyeusement et son aînée voudrait la prendre par le bras et la forcer à reculer. Son sourire sonne faux. Il n'atteint pas ses yeux.

« Content de te voir Janice, salue Kirk en faisant rougir la jeune blonde. Alors ? Diplômée ?

-Avec le rang de Yeoman de troisième classe. Je ne pouvais pas espérer mieux, alors je suis contente.

-Fantastique ! Tu me présente ton amie ? »

Christine ne se sent même pas capable d'un mouvement outragé. Elle est à peu près certaine que la question est sincère, que le cadet - l'ancien cadet plutôt - ne se souvient pas d'elle. Son manque de réaction quand Janice prononce son nom le confirme.

Tout en serrant la main du nouvel officier et en prononçant les félicitations d'usage, Christine scrute attentivement le jeune homme des yeux. Le fait qu'il ne se souvienne pas d'elle rend la situation pire encore.

La jeune infirmière aime profondément son fiancé. Ils ne se sont pas vu face à face depuis cinq ans, parlant uniquement via l'intercom, quand le vaisseau de Roger est à portée de transmission. Malgré la distance, son amour est aussi intact qu'à leur rencontre lorsqu'elle avait été séduite par son brillant intellect. Le physique ne l'a jamais intéressé chez un homme, elle préfère l'intelligence posée des hommes murs.

Pourtant, trois ans plus tôt, alors qu'elle était infirmière de garde à l'hôpital de l'académie, elle avait accepté la proposition d'un cadet blessé et légèrement euphorique sous l'effet des sédatifs d'aller boire un verre le lendemain. Elle ne faisait jamais ça. Elle était trop occupée par ses études pour perdre du temps à flirter alors qu'elle était engagée ailleurs.

Mais le jeune homme avait de beaux yeux bleus, un grand sourire charmeur et beaucoup d'humour. Même si il était plus jeune qu'elle de quelques années et un peu trop grande gueule pour vraiment lui plaire, elle avait accepté. Christine aurait du se douter dès le départ que c'était une erreur mais, d'après les rumeurs du campus, elle croyait le jeune homme en couple. Le terme de « couple » se dit-elle plus tard était peut-être un peu exagéré pour un garçon qui ne désirait pas que ses amours durent plus de quelques jours.

Une fois qu'elle avait accepté d'aller boire un verre avec Jim Kirk, Christine n'avait pas pu empêcher la suite. Elle s'était amusée, avait trop bu, s'était laissé reconduire chez elle, avait invité le jeune homme à monter... Le matin venu, il était

parti et la jeune femme était restée seule pour regretter son acte et maudire le séducteur qui ne l'a jamais recontactée et aujourd'hui ne se souvient même plus d'elle. Durant les deux années suivantes, avant que Christine ne soit diplômée et ne rejoigne les étoiles, elle l'a croisé une fois ou deux tandis qu'il rejoignait son ami le docteur McCoy. Il ne lui a jamais prêté la moindre attention. Il s'est conduit en tout point comme un mufle songe Christine, pas pour la première fois.

En vérité, elle était tout aussi coupable que Kirk. Même si elle avait trop bu, elle était consciente de ses actes et consentante. Lorsqu'il avait commencé à l'embrasser, la première pensée de Christine avait été pour son fiancé, mais elle l'avait volontairement mise de côté. Consciemment ou non, elle en voulait à Roger d'avoir toujours mis sa carrière avant leur couple, la forçant à courir pour le rattraper. Ce soir-là, elle avait voulu lui faire du mal. Par la suite, elle avait pourtant été incapable de lui avouer qu'elle l'avait trompé. Elle avait honte d'elle, et trop peur de le perdre en lui disant la vérité.

Christine se l'avoue tout en faisant semblant de suivre la conversation entre Janice et le héros du moment, elle voudrait pouvoir porter toute la faute sur le jeune homme. Mais il n'y a pas eu de vil séducteur, seulement un acte consenti mutuellement entre deux adultes consentants. Elle a juste été l'une des premières sur la longue liste des femmes auprès desquelles Kirk a papillonné au cours de ses études. En deux ans, Christine a dû reconforter beaucoup trop d'amies persuadées qu'elles seraient celle qu'il aimerait vraiment. Elle en était venue à l'accabler de tous les maux parce qu'il était plus facile de haïr et mépriser quelqu'un d'autre que soi-même.

Tandis que Janice explique par le détail et avec beaucoup d'enthousiasme ses résultats au jeune homme, Christine se mit à scruter le visage de ce dernier avec attention. Elle avait du mal à réunir l'image du jeune homme insouciant avec qui elle avait eu une aventure d'une nuit trois ans plus tôt et celle du héros que la Fédération encensait depuis six semaines.

Le sourire qu'il adresse à Janice manque décidément de spontanéité et de chaleur songe Christine. Cependant, la façon dont il se tient, bien droit, le regard attentif qu'il affiche tout en écoutant la jeune fille dénotent un sérieux qui était absent chez lui lorsque Christine l'a rencontré. Elle ne peut qu'espérer que ce sérieux nouvellement acquis l'empêche de jouer avec les sentiments de Janice. Celle-ci quoi qu'elle en dise, est désespérément amourachée du jeune héros. Elle ne sait pas si cet amour remonte plus loin que l'assaut du Narada sur la Fédération mais elle serait soulagée d'apprendre que les deux jeunes gens sont affectés à des bâtiments différents de la flotte.

« Christine Chapel ?

En entendant son nom, Christine détourne son regard de Kirk et de Janice et se retrouve quasiment nez à nez avec le docteur McCoy.

-Bonjour docteur.

-J'ignorais que vous étiez sur Terre, s'étonne celui-ci en lui serrant la main d'un geste plein de son affection bourrue coutumière.

-Je suis rentrée pour voir ma famille il y a quelques jours. Je me suis dit

qu'avant de repartir je pouvais consacrer une journée à venir féliciter quelques amis pour leur promotion.

-C'est un plaisir de vous revoir en tout cas. Tout se passe bien pour vous dans votre boîte de conserve spatiale ? »

Christine entreprend de raconter au docteur quelques anecdotes sur la vie d'une infirmière dans une station spatiale. Ils dévient rapidement sur les maladies qu'elle a pu observer là-haut et ce qu'elle pense de son travail. L'infirmière est ravie de pouvoir partager son opinion avec le docteur McCoy. De tous les docteurs avec qui elle a pu travailler, c'est un de ceux qu'elle respecte le plus pour son intelligence, son dévouement pour ses patients et son éthique.

« Avez-vous déjà reçu votre affectation docteur ?, finit-elle par demander quand la conversation finit par s'épuiser.

-Pas encore. Je n'arrive pas à décider ce qui serait le pire. Se retrouver coincer dans une station spatiale ou dans un vaisseau. J'imagine que c'est trop demander que de rester ici à effrayer les nouvelles recrues. Bon sang, je préférerais même donner des cours plutôt que de me retrouver dans l'espace !

-Mensonges Bones, s'exclame Kirk d'un ton joyeux en se joignant à la conversation. On sait bien que tu t'injecterai la peste bubonique plutôt que d'enseigner à des cadets « ignares et dangereusement incompetents », je te cite !

-J'ai été obligé de participer à ta folle aventure depuis, grommelle McCoy. Rien ne peut être pire que ces quelques minutes à échapper à un damné trou noir en formation. »

Christine ne peut retenir un frisson. Il ne circulait que des rumeurs sur ce qui s'était passé à bord de l'USS Enterprise, des rumeurs souvent abracadabrantesques mais la réalité semblait être plus incroyable encore. Elle n'aurait voulu vivre ça pour rien au monde.

Janice semble hésiter à presser les deux hommes de questions. Mais elle se retient, réalisant que l'amirauté leur a sans doute ordonné de garder le silence sur la plupart des détails, au moins le temps que les amiraux aient épluché tous les rapports. Un silence gêné s'installe entre les quatre participants à la discussion.

C'est un jeune vulcain en qui Christine reconnaît Spock, l'autre grand héros du jour, qui vient clore ce silence. Il est accompagné des autres protagonistes de la défaite de Nero, tous portant sur leur torse la médaille des actes de bravoure exceptionnel. De fait, seul Kirk ne la porte pas. Christine est épouvantée par leur jeunesse qu'elle avait déjà réalisée en voyant leurs visages aux informations. À l'exception du docteur et d'un autre homme, aucun de ces hommes et femmes n'a plus de vingt cinq ou vingt six ans.

Pourquoi, se demande-t-elle, a-t-il fallu qu'un destin si lourd se pose sur les épaules de ces jeunes gens ? Elle même du haut de ses presque vingt huit ans se sent encore terriblement jeune et inexpérimentée. Ces héros félicités par tous ressemblent à des enfants qu'on a forcé trop vite à devenir adultes. Tout, de leur façon de bouger à leur regard trahissaient cette incertitude face à ce qui leur était arrivé.

« Déjà l'heure ? Et bien j'imagine qu'il est tant d'y aller. Ravie de vous avoir vu, Janice, miss Chapel. »

Après un rapide salut, Kirk s'éloigne, suivi de près par ses compagnons. Christine les suit du regard et comprend rapidement que les jeunes gens circulent en groupe serré tout en faisant mine de discuter pour éviter les quelques journalistes acceptés sur le campus pour retranscrire la cérémonie. Depuis qu'ils ont posé le pied sur Terre après la destruction du Nerada ils doivent sans nul doute être la proie des journalistes en quête de l'interview choc des héros.

De dos, protégé des importuns par McCoy et les autres, Kirk parut soudain fragile à Christine. S'il s'était tenu fier et droit en parlant avec Janice, donnant l'image du parfait héros à tous, lui et Spock semblent maintenant profiter de cet écran protecteur pour s'effondrer un instant. Christine n'a pas envie d'apprécier Kirk, mais elle ressent soudain de la pitié pour lui.

Janice la détourne de ses pensées en s'excusant de la quitter. Comme toute sa promotion, elle est conviée à assister à la remise de médaille malgré le fait qu'elle n'a pas participé aux événements. La jeune femme était malade ce jour-là, ce qui lui a probablement sauvé la vie. En dehors de cette maigre promotion de survivants, seuls quelques officiels de la Fédération et journalistes ont reçu une invitation.

Christine embrasse donc son amie au front soudain voilé de tristesse et part à la recherche d'autres connaissances présente dans la foule.

Traditionnellement, la cérémonie de graduation se termine par un buffet auquel la presque totalité des officiers de la Starfleet présents sur Terre assistaient. C'est l'occasion pour eux de « faire leur marché » comme en plaisantent les cadets. Les meilleurs cadets de la promotion se font aborder par des capitaines et chefs de départements à la recherche de la perle rare pour servir sous leurs ordres.

Tout en se faufilant entre quelques groupes pour se procurer un verre au buffet le plus proche, Christine surprend quelques potins auquel elle ne prête pas attention. Mais tandis qu'elle se sert, le nom de Kirk lui fait dresser l'oreille.

« Après ce qu'il a fait pour arrêter le Narada je m'attendais à ce qu'il soit récompensé bien sûr, déclarait un homme qui tournait le dos à Christine. Mais de là à ce qu'ils le nomment capitaine, et de l'Enterprise en plus ! Le fleuron de la flotte !

-Tout le monde s'attendait à ce qu'il soit nommé directement second d'un vaisseau. Sincèrement, après le talent qu'il a montré là-haut j'aurais compris et approuvé. Mais là, c'est aller trop loin. Il y a quand même assez d'officiers expérimentés dans la Starfleet pour ne pas nommer un gamin de vingt-cinq ans capitaine. J'attends une promotion depuis trois ans pour devenir lieutenant et lui est propulsé directement capitaine. C'est incroyable. »

Christine s'éloigne, tout aussi estomaquée que l'officier. Trois ans plus tôt Kirk lui a laissé l'impression d'un électron libre incapable d'accepter des responsabilités et avec plus de culot et de je-m'en-foutisme qu'un troupeau d'adolescents. Que l'amirauté lui fasse assez confiance pour lui confier l'Enterprise dans la situation actuelle est incroyable. Autour de la jeune femme, la promotion de Kirk est désormais sur toutes les lèvres. Elle capte des bribes de conversations tout en marchant à

grands pas vers les porte-fenêtres donnant sur les jardins de l'académie.

« ... Sera jamais à la hauteur.

-Trop jeune !

-Le plus jeune de l'histoire ! Que croyez-vous...

-... Triché au Kobayashi Maru. J'imagine qu'ils ont préféré oublié...

-Pourquoi lui et pas moi ?

-... chouchou de Pike.

-Il craquera sous la pression. Je lui donne pas six mois. »

D'autres voix s'élèvent pour encenser la promotion de Kirk, mais Christine ne les entend pas. Elle est suffisamment dégoûtée des critiques. Certes, elle n'est pas sûre que le jeune héros soit à la hauteur de la situation mais entendre les loups déchirer leur victime par pure jalousie mesquine est quelque chose qu'elle n'a jamais supporté.

Dehors, loin de la foule étouffante, Christine recommence à respirer. Bientôt les invités se répandront sur la pelouse pour profiter de la fraîcheur de cette soirée de début d'été. Pour le moment, elle est seule et profite du silence après une journée à converser avec de vieux amis. Tout en sirotant son verre, la jeune femme se penche à la rambarde de l'escalier.

Contrairement à ce qu'elle pensait, elle n'est pas seule. Au-dessous d'elle, assis sur un banc une personne est assise. À la lumière qui s'échappe par les baies vitrées elle reconnaît Kirk. Il est penché, le dos voûté comme écrasé par une charge trop lourde.

Le premier réflexe de Christine est de partir le plus discrètement possible. Mais la peur qu'il l'entende et voit qu'elle l'avait surpris dans son moment d'abandon la retient. Une curiosité mal appropriée la pousse à se pencher davantage.

Un verre est posé à côté de Kirk, de même qu'une assiette sur laquelle repose une petite pyramide de toasts et d'amuse-gueules. Tous deux sont visiblement intacts. Le jeune homme prend l'un des toast mais est saisi d'un haut le cœur avant même de le mettre en bouche et il le repose avec un dégoût visible même dans l'obscurité. Sa main tremble en le faisant. Kirk l'attrape brutalement et la plaque sur sa jambe, mais le tremblement persiste visiblement.

Christine est infirmière. Elle est entraînée à reconnaître les signes de traumatismes émotionnels et de stress post-traumatique. À quel point, se demande-t-elle, un humain est-il capable de supporter le chaos et les responsabilités quand rien ne l'y a préparé ? Kirk peut être un héros, mais il reste un homme et dresser un piédestal aux gens n'est jamais bon pour eux.

Un bruit de pas fait lever les yeux de Kirk et de Christine. C'est le docteur McCoy, un verre à la main qui se dirige vers son ami. Sous le regard de Christine, Kirk se métamorphose, se redressant d'un coup, ses yeux brillant à nouveau d'une étincelle résolue.

Couverte par la voix de McCoy, Christine s'éclipse le plus discrètement qu'elle le peut. Le lendemain, elle envoie un message au docteur McCoy, autant par conscience médicale que par inquiétude sincère.

« Je sais que ce n'est pas vraiment ma place, mais certains membres de l'équipage de l'Enterprise m'ont paru abattu. Un suivi psychologique a-t-il été mis en place ? »

Le docteur répond rapidement par un laconique « Je contrôle la situation ». Une réponse qui n'est guère rassurante. Aux yeux de Christine

Le feu du combat renforce certaines personnes mais il en brise d'autres. La compassion envahit Christine qui se prend à prier pour que Kirk soit de la première catégorie. Elle n'a peut être aucune amitié pour lui mais à le revoir ainsi, luttant pour montrer à ses amis l'image d'un homme fort dont ils ont besoin tandis qu'il hurle de peur intérieurement, elle se sent prise d'un soudain respect pour lui, et de l'espoir qu'il s'en sorte. S'il ne se pose pas un phaser sur la tempe dans les prochains mois, celui-là est amené à faire de grandes choses, songe Christine.

CHAPITRE 3

HIKARU

Les premières semaines à bord de l'Enterprise sont éprouvantes pour tout l'équipage. Jamais vaisseau de la flotte n'a eu un équipage si jeune et inexpérimenté et, du capitaine au dernier homme d'équipage, tous cherchent leur place à bord.

C'est peut être plus dur pour les rares officiers d'expérience à bord qui se retrouvent obligés d'obéir à une bande de jeunes gens imberbes. Ils ne s'attendaient pas à devoir obéir à une équipe d'officiers dont la moyenne d'âge avoisine les 24 ans, dont un petit surdoué de 17 et une grande gueule de 25. Ceux qui pouvaient espérer une promotion se retrouvent à stagner à une place subalterne.

Le premier jour, Chekov se retrouve à devoir donner un ordre à un sous-officier moins gradé mais trois fois plus âgé que lui. Le jeune homme bafouille, rougit, et rajoute un « s'il vous plait » à la fin qui fait exploser de rire le capitaine Kirk. Assis à sa console, Hikaru retient difficilement son propre éclat de rire. C'est comme de voir un bébé cocker essayer de s'imposer face à un mâtin. Le sous-officier blêmit mais accomplit la tâche que l'enseigne lui a assigné. Hikaru comprend bien à quel point la situation doit être difficile à accepter pour ce sous-officier et les autres. Le problème, c'est que du coup ils rendent la vie infernale à leurs jeunes supérieurs.

Hikaru rit beaucoup moins quand il se retrouve à devoir redonner trois fois un ordre à une enseigne de dix ans son aînée de l'équipe bêta parce que celle-ci refuse de voir au-delà de son manque d'expérience. Tout le monde à bord du vaisseau sait que l'Enterprise est encore entière uniquement parce qu'il a raté la manœuvre de départ le jour de la destruction de Vulcain, ce qui est tragiquement comique. Un jour peut être il pourra en rire. Pour le moment, il est surtout de plus en plus énervé en voyant certains officiers et sous-officiers vérifier dix fois son travail sous ce prétexte.

Les premiers jours, le groupe de jeunes officiers laisse faire. Ils ont encore du mal à se repérer dans le navire, font régulièrement des erreurs et sont à vrai dire un peu soulagés d'avoir quelqu'un pour vérifier leur travail. Petit à petit, ce soulagement se transforme en un agacement de plus en plus prononcé. Hikaru, Chekov et Uhura sont la principale cible des critiques des plus anciens officiers du navire : ils sont les plus jeunes, n'ont pas le grade de Scott ou l'expérience de Scott et McCoy. Se retrouver si jeune dans l'équipe alpha du pont ne leur fait pas beaucoup d'amis.

La première à craquer, à la grande surprise d'Hikaru, est la lieutenant Uhura. Le jeune lieutenant ne la connaissait pas avant l'incident du Nerada, et ils ont tous été trop occupés à prendre leur place sur l'Enterprise pour commencer à faire

vraiment connaissance. Elle lui a donné l'impression d'une jeune femme intelligente, calme, voire froide. Hikaru a entendu quelqu'un la qualifier de « Mr. Spock au féminin », et c'est vrai qu'elle donne la même impression d'impassibilité vulcaine.

C'est donc une surprise de la voir surgir en salle de repos, l'air excédé, à la fin de la première semaine à bord de l'Enterprise. Elle se dirige droit sur Karchiekan, l'un des linguistes du vaisseau et pose brutalement devant lui un pad.

« Vous savez ce que c'est que ça ? », lui demande-t-elle d'une voix glaciale dans laquelle la rage est parfaitement audible.

La salle de repos, jusque là emplie de conversations amicales, devient silencieuse. Tous les officiers présents sentent venir la confrontation entre officiers seniors et juniors. Karchiekan regarde le pad d'un air ennuyé.

-C'est une transcription de la transmission klingonne que nous avons intercepté hier matin.

-Exactement. Et en dessous ?

-Sa traduction. Écoutez Uhura, est-ce que vous voulez en venir quelque part ? Parce que...

-Pour vous c'est lieutenant, le coupa froidement la jeune femme. Je ne crois pas vous avoir permis d'employer mon nom. Et pouvez-vous me dire qui a effectué cette traduction ?

-Vous. Est-ce que...

-Moi, vraiment ? C'est étrange. Parce que j'aurais juré que cette tournure syntaxique n'est pas la mienne. Je peux me tromper bien sûr. Je suis également presque certaine de n'avoir jamais traduit Kal'Hyah par rencontre. Vraiment, on pourrait croire que quelqu'un a révisé ma traduction. Si je n'avais pas relu mon travail avant de l'envoyer à la base il serait parti tel quel.

-Il nécessitait des corrections. Je les ai apporté voilà tout.

Uhura reste figée la bouche ouverte une bonne dizaine de seconde. Hikaru n'est pas sûr qu'elle se souvienne de la manière dont on respirait. Elle finit par reprendre son pad d'un geste très calme. Karchiekan a un petit sourire satisfait sur les lèvres. Dans la salle tous croient un moment qu'elle accepte la remontrance, mais elle reprend la parole.

-Ce serait un comportement acceptable si ma traduction avait eu besoin d'être revue. Cette transmission était dans un dialecte klingon particulier, comportant des expressions qu'on ne trouve dans aucun autre dialecte. N'ayant pas connaissance des évolutions de ce dialecte, vous avez fait trois approximations, deux contresens et une erreur monumentale qui bouleverse le sens du texte. S'il avait été envoyé ainsi le haut commandement aurait pu faire des erreurs stratégiques terribles.

Le sourire de Karchiekan disparaît.

-Il se trouve que je maîtrise parfaitement mon sujet, poursuit Uhura. Et quand je ne le maîtrise pas, je cherche un spécialiste ou un bon dictionnaire. Si vous n'êtes pas capable de vous mettre régulièrement à jours sur les évolutions d'un langage, je me demande ce que vous faites en xénolinguistique. J'ai pris la liberté de vous rayer des missions diplomatiques tant que je n'aurai pas vérifié vos capacités. »

Le visage de Karchiekan se congestionne. Uhura ne sourie pas mais la satisfaction se lit tout de même en grand sur son visage. Cette fois, c'est son vis-à-vis qui est incapable de trouver un mot. La lieutenant choisit de ne pas l'accabler et sort d'un pas presque guilleret. Un sifflet appréciateur accompagne sa sortie. Hikaru, lui, se retient d'applaudir.

Après cet épisode, la tension s'accroît brutalement, puis les choses tendent à s'améliorer doucement. Les jeunes officiers, poussés par l'exemple d'Uhura confrontent les membres seniors de l'équipage et mettent les choses au point. Conseils et ordres sont plus facilement acceptés des deux côtés. Cette tension se tassant, Hikaru commence à noter que lui, Chekov et Uhura ne sont pas pas la seule cible des critiques exacerbées de certains membres de l'équipage, et des regards concernés de tous les autres.

Certes, l'équipage est très jeune et cela perturbe la vie du vaisseau. Mais que le capitaine soit aussi jeune et dénué d'expérience que l'est Kirk est beaucoup plus inquiétant. Petit à petit Hikaru commence à repérer les discussions dans les couloirs et le mess des officiers. Beaucoup craignent que Kirk ne soit pas prêt à être capitaine et que l'intelligence et l'ingéniosité qu'il a montré lors de l'incident du Nerada ne soit un coup de chance qui ne se reproduira pas.

Hikaru doit bien s'avouer qu'il connaît mal ce jeune homme qui est devenu son capitaine. Après la destruction du Nerada toute leur petite équipe a pris un verre ou deux et assisté aux enterrements et commémorations ensemble, mais ce sont là les seuls moments où Hikaru lui a un peu parlé. Le reste du temps, Kirk l'a surtout passé à travailler avec Scott et Spock pour les rapports et la réparation de l'Enterprise. Hikaru réalise que s'il a passé ces premiers jours de voyage si mal à l'aise, c'est aussi qu'il ne sait pas à quel point ce jeune capitaine est fiable. Il a du charisme, de la volonté, un brin de génie et de folie, mais le lieutenant ne sait pas si cela suffira à faire de lui un bon capitaine.

Le lendemain, il s'installe à côté d'Uhura au moment du dîner. Celle-ci le salue sans sourire et écarte les documents qu'elle consultait pour lui faire de la place.

« Bonsoir lieutenant, la salue-t-il. Je me demandais...

-Ce que je peux vous dire sur Kirk j'imagine, finit-elle à sa place en soupirant. Vous n'êtes pas le premier à me demander ça depuis notre départ. Ni le dernier j'imagine.

-Vous avez étudié ensemble à l'académie...

-McCoy aussi, pourtant c'est moi qu'on vient interroger. Je ne dois pas avoir l'air aussi menaçante que lui hélas.

Hikaru ne relève pas le sarcasme et se contente de commencer à manger, laissant le choix à la jeune femme de répondre ou non. Après un instant d'hésitation, celle-ci commence à parler.

-La première fois que j'ai rencontré Kirk, il m'a dragué de manière éhontée, a déclenché une bagarre de bar et posé la main sur mes seins. J'ai passé les trois années suivantes persuadée que malgré son intelligence c'était un bon un rien qui ne serait jamais capable de devenir officier parce que totalement dépourvu du sens des

responsabilités. Je reconnais que nous n'avons pas commencé notre relation de la meilleure façon, mais son comportement ne m'a pas une seule fois donné tort par la suite.

-Le Kobayashi Maru...

-N'est que la surface d'un iceberg, croyez-moi. Demandez à n'importe quel membre de notre promotion il vous en racontera de belles. Irresponsabilité est le mot que vous entendrez répéter le plus souvent.

Le silence s'installe entre les deux lieutenants qui continuent de manger en silence. Hikaru doit s'avouer horrifié de ce qu'il entend. Il espérait que le manque d'expérience serait le plus grand problème avec ce capitaine. Maintenant, il a l'impression que ce sera le moins grave. Uhura termine rapidement et réunit ses affaires pour s'en aller. Avant de se lever, elle se ravise et regarde Hikaru droit dans les yeux.

-J'ai rencontré Kirk il y trois ans. Je découvre aujourd'hui que je ne le connaît pas pour autant. Je ne crois pas être capable de dresser son portrait mieux que vous et je ne sais pas à quel point je me suis trompée sur son compte. Je tends à le croire aujourd'hui, et je lui laisse sa chance de faire ses preuves. Faites en de même. »

Cette conversation laisse Hikaru songeur. Les jours suivants, il se surprend à examiner Kirk du coin de l'oeil et voit plusieurs personnes sur le pont en faire de même, dont Spock et Uhura, mais jamais Chekov. Tous attendent de voir comment Kirk va réagir la première fois qu'il devra agir en capitaine, non pas dans une situation d'urgence mais dans ses tâches de tous les jours.

Leur première mission les amène après une semaine de voyage sur Kazor, une planète en voie de rejoindre la Fédération. La veille de leur arrivée, Kirk réunit son équipe dans la salle de réunion pour un briefing. Au moment de rentrer dans la salle, tous se demandent avec des degrés d'inquiétude divers à quel point le jeune capitaine maîtrise la situation.

Celui-ci se place nonchalamment dans le fauteuil de capitaine, laissant glisser son pad jusqu'à un coin de la table où il reste en équilibre précaire, ce qui fait froncer les sourcils d'Uhura. Une fois que tout le monde est assis, Kirk étouffe un bâillement.

« D'ici seize ou dix-sept heures nous arrivons sur Kazor où nous nous téléporterons pour la mission. Je n'ai pas lu le dossier, quelqu'un a des informations ?

Pendant une longue seconde le cœur d'Hikaru manque de s'arrêter. À ses côtés le docteur McCoy a un soupir excédé.

-Bon sang Jim, grommelle-t-il, est-ce que tu étais obligé ?

Kirk lui adresse un sourire éclatant et se redresse sur son siège.

« Kazor est une planète pacifique qui a demandée il y a trois ans son rattachement à la Fédération. La planète est riche en minerais et a été soumise au fil des siècles à des raids de pirates et quelques attaques romuliennes, raids auxquels ils pouvaient difficilement répondre, n'ayant jamais eu de flotte spatiale. La Fédération lui offrant une meilleure protection et des patrouilles dans les environs, Kazor a accepté de réfléchir à rentrer dans la Fédération. Les tractations étaient en bonne voie, il ne restait au gouvernement qu'à signer pour rendre les choses officielles.

Maintenant, la planète doute de la solidité de la Fédération et de sa capacité à faire régner l'ordre dans ses frontières avec la destruction d'une partie de la flotte. L'amirauté a pensé que la venue du fleuron de la flotte et des héros du jour peut faire changer d'avis l'opinion et le gouvernement kazoriens. Nous allons donc nous présenter là-bas en grand uniforme pour une réception au cours de laquelle nous devons les convaincre de changer d'avis.

-La Fédération ne nous a pas détaché de diplomate ?, s'étonne Uhura.

-Non. Ce n'est pas pour nous mettre la pression, mais l'amirauté a envie de s'assurer que nous sommes une équipe cohérente et capable et pas une bande de gamins sortis du bac à sable. Notre échec est envisagé et dans ce cas une autre équipe, chevronnée elle, prendra le relais. Maintenant, et pour nous mettre la pression, j'aimerais assez leur montrer notre efficacité. Heureusement il ne nous sera pas demandé d'utiliser de langage diplomatique, les kazoriens révèrent l'honnêteté et la franchise à un point rare. Une fois sur la planète, nous serons censé en faire de même. Des questions? »

Il y en a un certain nombre et les voix du groupe de jeunes officiers s'élèvent toutes en même temps. Kirk lève la main pour leur demander de ralentir, puis répond à chaque question. Il a une réponse à tout, même si c'est pour dire qu'il n'en a aucune idée et consulter le dossier. Bientôt, chacun est à court de question et sait quoi faire le lendemain. Le capitaine se lève pour signifier la fin de la réunion.

« Une dernière chose avant de se quitter. Puisque tout le monde ici descend sur Kazor demain, il me faut au plus vite des noms pour tenir la barre en notre absence. Réfléchissez-y et envoyer moi vos propositions d'ici une heure. Essayer de me proposer à la fois des anciens et des jeunes officiers, afin de ne mécontenter personne. »

Finalement, se dit Hikaru en quittant la salle de briefing, Kirk était peut être bien un capitaine.

...

Le lendemain, le groupe d'officiers se retrouve en salle de téléportation, tous vêtus de leur uniforme d'apparat. Hikaru ne sait pas pour les autres, mais c'est la première fois qu'il a l'occasion de porter le sien et il ne se sent pas à son aise dedans. Non loin de lui, Kirk se gratte le cou tout en cherchant à élargir le col étroit. Il l'entend pester à mi-voix contre ceux qui ont conçu cet uniforme. Uhura lève les yeux au ciel mais fait de même dans son dos. Kirk leur jette un bref coup d'œil d'inspection et donne l'ordre de les téléporter.

Ils sont accueillis sur Kazor par un comité d'accueil à l'air impassible. Les Kazoriens sont d'une espèce physiquement très proche de l'homme et du vulcain, mais les quelques différences suffisent à rendre leurs visages difficiles à lire. Leur nez est presque inexistant et leurs yeux enfoncés dans leurs orbites bien plus profondément que chez les humains. Ils n'ont que trois doigts, très longs, à chaque main. Les deux groupes s'observent, puis une femme d'âge mur, mais remarquablement belle, s'avance d'un pas lent et s'incline rituellement devant le capitaine. Kirk lui rend son salut à la manière de la Fédération.

« Je vous souhaite la bienvenue capitaine Kirk, mais vous perdez votre temps. Notre gouvernement s'est presque décidé à ne pas rejoindre la Fédération.

-Nous sommes là pour vous convaincre du contraire.

-Nous en discuterons donc. J'ai hâte d'entendre vos arguments. J'avoue être aussi curieuse d'écouter votre récit de vos aventures. Un souper a été préparé. Vous ne serez pas venus pour rien ainsi. La nourriture ne sera pas exceptionnelle : nous avons connaissance de votre arrivée, mais puisque nous sommes presque décidés à ne pas rejoindre la Fédération, vous comprendrez que nous n'ayons pas grévé notre budget avec des dépenses exceptionnelles. »

Le groupe de diplomates fait signe aux officiers de les suivre. Suivant les instructions protocolaires qu'ils ont reçu, ceux-ci maintiennent un espace de quelques mètres entre les deux groupes. Tout en avançant, Hikaru écoute d'une oreille la conversation entre Kirk et Spock.

« Je dois avouer qu'après tous ces interrogatoires par l'amirauté, voir des politiques ne pas pratiquer la langue de bois, le non-dit et le suggéré est reposant.

-Je dois m'avouer de votre avis, répond Spock au capitaine. Toutefois, cela ne veut pas dire que cette mission diplomatique est plus aisée qu'une autre. »

Intérieurement, Hikaru donne raison au lieutenant-commandant. Mais tout au cours du repas qui suit, il doit s'avouer conquis par le franc-parler des kazoriens. Il est difficile toutefois de se calquer sur ce comportement après s'être vu inculqué dès l'enfance des règles de politesse utilisant abondamment le mensonge. Lorsque Hikaru essaie de se forcer, par politesse, à manger l'infâme mixture qu'on lui a mise sous le nez, Uhura, assise face à lui, lui tape sur le pied avant de hocher négativement la tête. Hikaru repousse alors l'assiette avec un certain soulagement. Une kazorienne se penche vers lui.

« Vous n'aimez pas ?

-Je dois avouer que non, s'excuse-t-il. C'est un peu fort à mon goût.

-Vraiment ? C'est pourtant délicieux. Enfin, j'imagine que les goûts des terriens sont différents. Servez-vous à votre convenance surtout ! »

Uhura approuve son comportement d'un léger hochement de tête et retourne à sa conversation sur les subtilités de langage terriens et kazoriens avec son voisin. Les deux personnes qui entourent Hikaru sont peu bavardes, ce qui lui donne l'occasion d'écouter les conversations alentours, et surtout celle de Kirk et de Talmari, la ministre kazorienne qui les a accueillis.

Selon le jeune lieutenant, Uhura et Kirk sont ceux qui se débrouillent le mieux, abandonnant toute politesse de surface pour une sincérité totale. Kirk explique les avantages à rejoindre la Fédération, tout en reconnaissant la faiblesse actuelle de celle-ci. Les choses manquent toutefois de se corser lorsque la ministre Talmari demande combien de vaisseaux la Fédération possède encore.

« Je n'ai pas le droit de vous révéler une telle information, reconnaît Kirk soudain tendu. Nous respectons vos coutumes d'honnêteté totale, mais pour la protection de la Fédération, certaines informations doivent n'être connues que de ces membres. Sur Terre, on dit qu'il vaut mieux n'être que deux pour garder un secret.

-Vous craignez que nous ne répandions l'information, demande Talmari avec réprobation.

-Moi, non. C'est simplement la règle parmi les membres de la Starfleet. Et même si nous avons confiance en vous, vous même ne pouvez pas savoir avec certitude jusqu'où peuvent se répandre ces informations, ou qui les écoute.

-C'est exact, reconnaît gracieusement la politicienne. Des pirates ont a plusieurs reprises réussis à espionner nos conversations pour savoir quand et où serait transféré notre minerai jusqu'à nos entrepôts.

-Merci de votre compréhension. Je suis toutefois autorisé à vous dire combien de navires Starfleet est prête à mettre à votre disposition pour le moment. »

Le soupir de soulagement de Uhura n'échappe pas à Hikaru tandis que la conversation reprend entre Kirk et la ministre. Un drame diplomatique semble avoir été évité sous leurs yeux par le capitaine. La conversation reprend, tournant cette fois autour de l'aide que peut apporter la Fédération Au bout de quelques heures, l'équipe rejoint l'Enterprise avec soulagement. Ce n'est pas la première mission diplomatique d'Hikaru, mais il ne la qualifierais certainement pas de plus facile que les autres. Devoir être sincère est aussi épuisant que de devoir utiliser un langage ampoulé et vague : surveiller sa langue pour en révéler le moins possible est aussi difficile dans les deux cas.

Ils restent trois jours en orbite autour de Kazor. Durant ces trois jours, Kirk fait sans arrêt l'aller-retour entre la planète et le vaisseau, généralement accompagné de Spock ou d'Uhura. Pour l'équipage, c'est l'occasion d'apprendre à se connaître, à repérer les comportements et les petites manies. Entre une discussion diplomatique et une prise en main du fonctionnement de l'Enteprise, Hikaru commence à lier contact avec Uhura, Scott et McCoy, et surtout Chekov, qui devient Pavel au fil de leurs discussions même si l'adolescent, lui, est encore un peu gêné de l'appeler par son prénom.

Le matin du troisième jour, alors que les négociations sont au point mort, les kazoriens éprouvent le besoin de faire une pause et proposent au capitaine que lui et les protagonistes de la défaite de Nero leur racontent les événements autour d'une collation. Kirk ne semble pas ravi, mais n'ose pas refuser.

C'est ainsi qu'ils se trouvent bientôt réunis, assis en tailleurs sur des coussins surchargés de broderies, à siroter une boisson qui a l'épaisseur du caramel fondu et un goût crémeux, mais qui parvient à rester délicieuse une fois passée la surprise initiale.

Écouter Kirk raconter leur combat contre Nero est... fascinant, pour reprendre les mots de Spock. Depuis sa console et pendant la tentative de désactiver à temps la foreuse, Hikaru a assisté à la plupart des événements. Mais Kirk les raconte différemment. Hikaru est étonné de le voir avouer son incertitude et glorifier le rôle joué par ses compagnons plutôt que le sien propre. Il joue un jeu difficile, essayant d'être sincère pour plaire aux kazoriens, tout en disant le moins de chose possible sur ses émotions. Les kazoriens s'agitent un moment, sentant que Kirk leur ment sur la façon dont il a rejoint l'Enteprise en plein vol. Une pirouette lui permet de ne pas

vexer ces gens, déclarant, en toute sincérité semble-t-il, qu'il préserve là le secret d'un ami.

Quand son récit est terminé, les kazoriens restent silencieux un moment, les yeux fermés comme pour assimiler ce qu'ils ont entendu. Kirk en profite pour boire quelques gorgées, la bouche asséchée par la conversation. Dès qu'il a fini, le plus jeune des politiques kazorien lui pose une question. Celle-ci, Hikaru est persuadé que tout l'équipage présent dans le poste de commandement lors des derniers instants du Nerada se l'est posée. Il ne croit pas que quelqu'un ait eu le courage de le faire.

« Pourquoi avoir proposé aux romuliens de se rendre ? »

Kirk n'hésite pas un seul instant avant de donner sa réponse.

-Un très vieux proverbe terrien dit ''si tu veux la paix, prépare la guerre''. Je n'ai jamais été d'accord. Pour obtenir la paix il faut se montrer fort pour ne pas tenter ses ennemis. Mais il faut aussi se montrer indulgent, compatissant. On ne bâtit pas une paix sur la peur et la haine mais sur la compréhension et l'entraide.

-Mais vous aviez affaire à des dissidents, pas à l'empire romulien. Votre acte n'ouvrait la porte ni à la paix, ni à la guerre avec l'empire. De plus, vous vous retrouviez face aux meurtriers de votre père. La plupart des civilisations auraient compris que vous les détruisiez sans sommation.

-Mon enfance n'en aurait pas moins été dépourvu de père, répond Kirk avec une âpreté nouvelle dans sa voix. Et après avoir exterminé Nero, et ces hommes qui n'étaient probablement pas tous aussi fous et extrémistes que lui ? Je serais parti me venger sur sa race comme lui ? Nero était fou, mais je peux comprendre sa rage et son désespoir. Si j'étais parti en croisade vengeresse contre quelqu'un, ce n'aurait pas été lui. »

Kirk se tait, le regard plongé dans sa boisson, sa main crispée sur le bol qu'il tient. Son teint est légèrement verdâtre, comme s'il se retenait de vomir. Hikaru se détourne. Il est rongé par la curiosité, mais le capitaine en a visiblement dit plus qu'il ne le comptait. Uhura émet un toussotement et l'attention se tourne vers elle. Elle pose une question d'éthique particulièrement pointue à laquelle les kazoriens acceptent de répondre, avant de poser une nouvelle question sur le déroulement des événements à bord pendant la crise. Cette fois, c'est McCoy qui se précipite pour répondre, avant que Hikaru lui-même prenne le relais. Scott, Pavel, et même Spock lui font de même. Le groupe d'officiers semble s'entendre silencieusement pour faire oublier Kirk des kazoriens. Tout en suivant la conversation d'une oreille attentive, Hikaru réalise qu'aucun d'entre eux n'a hésité à protéger ainsi leur capitaine alors même qu'ils doutent encore de ses capacités. Peut-être, songe-t-il, que la confiance aveugle qu'ils ont eu envers lui pendant la poursuite du Nerada a persisté plus longtemps qu'il ne le croyait.

À la fin de la journée, c'est un groupe d'officiers épuisés par une dernière tentative de convaincre les kazoriens qui remonte à bord de l'Enteprise. Kirk leur déclare d'aller se coucher, décidant qu'il serait toujours temps le lendemain d'annoncer leur échec à Starfleet. Sans plus s'attarder, le capitaine part, suivi par McCoy. Hikaru, qui les suit de près, entend le docteur enjoindre à Kirk de manger un

peu avant de se coucher. En y réfléchissant bien, le lieutenant ne se souvient pas d'avoir vu son capitaine avaler quoi que ce soit depuis la collation matinale. Tout en ouvrant la porte de ces quartiers, il entend un Kirk en colère enjoindre le docteur de le laisser tranquille. Une fois sa porte fermée, il n'entend pas la suite de la conversation.

Le lendemain, quand Hikaru arrive pour prendre son poste sur la passerelle, Kirk est en train de contacter Starfleet. Il a l'air fatigué, des poches sous les yeux indiquant son manque de sommeil. Tandis qu'Hikaru s'installe à sa console, le visage d'e l'amiral Pike apparaît sur l'écran.

« Capitaine Kirk au rapport amiral.

Le visage de l'amiral s'illumine.

-Ah, Kirk, nous attendions votre appel. Félicitations !

-Je vous demande pardon ?, demande Kirk tandis que les personnes présentes s'interrogent du regard sans davantage comprendre.

-Vous venez nous rendre compte du succès de la mission non ? Vous en avez mis du temps, les kazoriens nous ont contacté il y a quatre heures pour nous signifier leur accord pour rentrer dans la Fédération.

Chekov a la bouche béante de stupéfaction et Hikaru imagine que son visage trahit la même incrédulité.

-Je dois avouer mon étonnement amiral, reconnaît Kirk. Quand nous avons laissé les représentants du gouvernement kazorien ils ne semblaient pas décidés à franchir le pas.

-De ce que j'ai compris une réunion nocturne de leur parlement a voté en faveur de l'union. La ministre Talmari nous a dit que vous aviez fini de les convaincre hier matin. Vous semblez les avoir impressionnés Kirk. Pour citer la ministre, « tant que la Fédération aura des hommes avec ce courage et cette étique, nous vous ferons confiance pour assurer notre protection. »

-J'en suis... honoré. J'imagine.

-Je dois avouer que cela en a surpris plus d'un ici. Il n'est pas impossible que certains enjeux soient réclamés auprès de parieurs manquant de clairvoyance.

-Et maintenant amiral, quels sont nos ordres ?

-Restez en orbite autour de la planète jusqu'à qu'un vaisseau arrive pour vous remplacer et patrouiller dans le secteur. Ce devrait être l'affaire de quelques jours, vous pouvez accorder des permissions pendant ce temps. Ensuite, vous prendrez à bord une délégation de diplomates kazoriens et les ramènerez sur Terre afin de finaliser leur entrée dans la Fédération. L'arrivée des kazoriens montrera que certains maintiennent leur confiance en la Fédération, et cet exemple a de bonnes chances d'être suivi par d'autres. Encore une fois, excellent travail. »

La communication s'arrête peu de temps après, laissant les personnes présentes sur le pont se regarder en silence quelques longues secondes. Puis Pavel pousse une exclamation de joie, bientôt suivi par la plupart des autres personnes. Anciens et nouveaux, tous sont d'accord pour encenser le travail du capitaine. Les félicitations fusent vers le capitaine dont le sourire s'élargit de plus en plus. Uhura

daigne reconnaître en essayant de ne pas lui rendre son sourire qu'il s'est bien débrouillé. Kirk finit par se tourner vers Spock, le seul à être resté impassible assis à son poste.

« Et bien monsieur Spock, lui demande-t-il avec un petit sourire impertinent, pensez-vous pouvoir me faire confiance pour garder ce navire en bon état ou dois-je me méfier d'une mutinerie ?

Spock lève un sourcil et sa bouche se plisse dans une expression qui semble hésiter entre ironie, incompréhension, amusement, affection et exaspération.

-Dans un cas comme dans l'autre ce serait mon devoir de vous le faire savoir capitaine. Je crains de devoir vous laisser dans l'incertitude pour le moment. »

A leur poste, Hikaru et Pavel échangent un sourire amusé, partageant une même réflexion. Lors du premier tragique voyage de l'Enterprise, Kirk et Spock ont été à couteau tiré, allant jusqu'à une tentative de meurtre. Cette première semaine dans l'espace les a vu s'observer avec précaution. Maintenant, un semblant d'amitié semble s'instaurer. Tout d'un coup, il semble à Hikaru que quelque chose se met à fonctionner et qu'il peut croire à leur équipe bancaire et inexpérimenté. Sans s'en rendre compte, il est déjà presque prêt à suivre le capitaine Kirk en enfer s'il le lui demandait.

PAVEL

Pour Pavel, les choses sont différentes. Dès le début il respecte énormément Kirk. Il est une des ces rares personnes qui le traitent immédiatement en adulte, il ne se moque pas de son accent russe. Il écoute et prend en compte ses avis sans demander que quelqu'un vérifie ses calculs. Il se sent à sa place sur le pont et il a trop l'habitude de se faire rabrouer à cause de son âge pour vraiment se laisser perturber par ce que le lieutenant Sulu appelle la « guerre des générations ». Pour lui de ce côté là l'Enterprise n'est pas différente de l'Académie ou de l'école. Alors que pendant la première semaine de vol les autres officiers sont tout entier impliqués dans leur petit conflit, Pavel prend sa place derrière sa console et mène sa vie sans se soucier des adultes, observant ceux-ci de loin.

C'est sans doute pour cela qu'il est le premier à remarquer le sérieux du capitaine Kirk pendant ces premiers jours. Spock est trop occupé à faire le temporisateur entre les anciens et les nouveaux - sur l'ordre de Kirk, arguant que puisqu'il était déjà lieutenant-commandant il est tout à fait indiqué pour cela - et McCoy passe la plupart de son temps à l'infirmerie. Loin de se mêler des mesquineries du pont, Kirk passe son temps avec un pad à la main, à étudier des informations. Il observe également ce qui se passe sur le pont et échange parfois avec Pavel des regards amusés devant le comportement de l'équipage. En tout point, il se comporte comme un parfait capitaine prenant connaissance de son navire et de ses hommes.

Si on oublie bien sûr le fait qu'il tire la langue à Uhura et Spock quand il pense qu'ils ne regardent pas.

Leur première mission est un succès, ce qui n'est pas vraiment une surprise pour Pavel, chez qui l'admiration pour Kirk se renforce. Chez lui, plus de doute, cet

homme est son capitaine, un héros, et il n'en changerait pour rien au monde. Maintenant, il attend que les autres voient la même chose que lui.

L'arrivée d'un vaisseau plus lourdement armé déployé par la Fédération survient après cinq jours d'attente. Une délégation d'une vingtaine de personnes est amenée à bord d'une navette depuis Kazor et logée dans les quartiers des invités. Pavel assiste à la procession d'hommes et de femmes au visage presque humain, tous vêtus de longues robes flottantes grises et noires, voilant tout d'eux sauf leur cou et leur visage, jusqu'à leurs quartiers. Sur le chemin, Kirk leur explique le fonctionnement du vaisseau, répondant à leurs questions le plus simplement possible. Les kazoriens ont une technologie sophistiquée mais n'ont jamais développé le vol dans l'espace, pas même dans leur atmosphère. Leur premier contact s'est fait en captant grâce à leur technologie des communications spatiales se déroulant à plusieurs systèmes solaires de distance.

La ministre Talmari qui conduit la délégation se retourne et salue gracieusement le capitaine au moment de pénétrer dans les appartements qui leur ont été fournis. Deux autres diplomates font de même.

« Il serait préférable je crois que nous restions dans nos appartements pour le moment, déclare-t-elle d'un air gêné.

-Nous adapter à l'atmosphère et la pesanteur de votre vaisseau risque de prendre un peu de temps, déclare un second diplomate, avec un accent plus prononcé dans son standard. Nous nous joindrons à vous plus tard.

-Il n'y a aucun problème. Le premier voyage dans l'espace est une épreuve pour certains. Si l'un de vous souffre du mal de l'espace, notre docteur pourra vous aider. Il a beaucoup d'expérience dans ce domaine. »

Sur un dernier salut, les kazoriens se retirent. L'Enteprise peut alors quitter l'orbite de la planète pour entamer son voyage de retour vers la Terre. Une fois l'accélération donnée, Sulu baille en se rejetant en arrière sur son siège.

« C'est parti pour une semaine de voyage ennuyeux à mourir, murmure-t-il.

-Tout de même pas, sourit Kirk. On va pouvoir continuer à jouer à qui dit le mieux la vérité avec nos invités. À moins que la loi de Murphy s'invite dans l'équation bien sûr.

-La loi de Murphy ?, demande Spock d'une voix intéressée. Je ne crois pas avoir jamais entendu parler de cette loi scientifique.

-Oh c'est une vieillerie du vingtième siècle. Elle dit en somme que "tout ce qui peut tourner mal, tournera mal".

-Superstition ridicule, conclut Spock en se retournant vers sa console. »

Superstition peut-être, n'empêche que l'Enterprise apprendra vite que la loi de Murphy s'applique à elle dans des proportions jusque là inégalées. Sans le soupçonner, Pavel rit de la grimace de Kirk à son second et retourne à ses équations.

Le soir même, quelques uns des diplomates se joint aux officiers pour le repas. La conversation se tourne une fois de plus vers le fonctionnement des vaisseaux spatiaux. Pavel sent Uhura avide de continuer ses questions sur le fonctionnement des langues kazoriennes. Elle se restreint, gardant ses questions pour une autre fois. Le

repas se déroule sans incident, mais Pavel a l'impression d'assister à une discussion à sens unique, les kazoriens répondant à beaucoup moins de questions qu'ils n'en posent.

...

Le lendemain, alors qu'il sort d'un laboratoire, Pavel se retrouve presque nez à nez avec le capitaine Kirk. Il commence à s'excuser, mais celui-ci lui offre un grand sourire.

« Et bien Chekov, je croyais que c'était votre jour de congé. Que faites-vous au laboratoire ?

-Je faisais des équations capitaine. Pour le plaisir.

-Il va falloir redéfinir votre définition des congés, plaisante Kirk. Mais j'ai l'impression que vous n'êtes pas le seul à avoir ce problème.

-Et vous capitaine ? Je veux dire, ce n'est pas votre jour de congé ?

-Si, mais la ministre Talmari m'a demandé de passer la voir. Je peux difficilement dire non malgré mon envie d'une sieste. J'espère ne pas y passer la journée ! Je vous vois plus tard Chekov. »

Le jeune enseigne salue et quitte son capitaine à l'entrée des quartiers de leurs invités avant de vaquer à ses propres occupations. Sa journée de congés passe à toute vitesse. En se rendant au mess, il croise un officier des communications qui l'arrête au vol. Le capitaine n'a pas été vu depuis le début de l'après-midi lui apprend-t-il, et le second le cherche. Pavel s'imagine qu'il est toujours coincé avec la délégation kazorienne et décide de faire un détour pour vérifier.

Il frappe à la porte des appartements de l'ambassade et celle-ci s'ouvre. La ministre Talmari l'accueille de l'autre côté, une femme de grande taille se tenant tout près d'elle.

« Excusez-moi, le capitaine est-il encore là ? Il est demandé sur le pont, demande Pavel, intimidé par la froideur des deux femmes.

-Non. Il nous a quitté il y a plusieurs heures déjà. Il parlait d'aller se reposer je crois.

-Oh. Je m'excuse alors je pensais qu'il était peut-être chez vous. Je vous... »

Pavel s'interrompt soudainement. En essayant d'éviter le regard des deux femmes si intimidantes, Pavel a porté son regard sur le sol. Une petite tache de sang rouge écarlate s'étale sur le sol. Une information issue de la réunion préalable à la rencontre avec les kazoriens surgit dans le cerveau du jeune garçon : le sang des kazoriens est beaucoup plus clair que celui des humains. Ses yeux cherchent fébrilement un indice, puis s'écarquillent. Il vient d'apercevoir un pied portant la botte réglementaire de l'uniforme de la Starfleet. Il n'a pas le temps de se précipiter pour appeler à l'aide qu'un choc l'assomme. Le jeune enseigne tombe comme une pierre sur le sol.

Quand il se réveille, il lui semble qu'un tambour bat à l'intérieur de sa tête, pire que lorsqu'il a goûté de la vodka pour la première fois. Dès qu'il arrive à rassembler ses idées il se souvient de ce qui s'est passé et se redresse à toute vitesse.

Il est dans une espèce de débarras, sans doute dans la suite des kazoriens. Plusieurs caisses occupent l'espace et des vêtements compliqués sont accrochés dans

une penderie. Adossé à l'une des caisses repose le capitaine Kirk. Pavel s'inquiète immédiatement. Du sang sèche sur son front en quantité inquiétante. Il s'approche pour constater la gravité de la blessure et sa peur pour le capitaine augmente en voyant son visage livide et couvert de sueur. Il saisit son bras pour tenter de le réveiller et Kirk ouvre immédiatement ses yeux. Ceux-ci font rapidement le tour de la pièce avant de se fixer sur Pavel.

« Chekov. Ils vous ont eu vous aussi ?

-Oui capitaine. Pardon. Monsieur Spock vous cherchait et je pensais que vous seriez encore ici.

-Quelqu'un sait où vous êtes ?

-Non. J'ai dit à un officier que je savais où vous étiez, c'est tout. Pardon. Que c'est-il passé ?

-La plupart des sois-disant ambassadeurs étaient des contrebandiers voilà quoi. Ils tenaient la ministre Talmari en otage pour la forcer à signifier le refus des kazoriens de rejoindre la Fédération. Ils ont trop d'intérêt à ce que les mines kazoriennes restent sans protection. Ils portaient des sortes d'écrans électroniques leur donnant l'apparence de kazoriens.

-Et vous les avez découvert ?, s'émerveilla Chekov.

-Non. Ces bâtards ont drogué mon thé. J'ai compris que quelque chose clochait quand j'ai commencé à faire une réaction allergique à leur mixture. J'ai tenté de me défendre et ils m'ont assommé. Je crois avoir une concussion et pour une fois je serais ravi que Bones et ses vaccins soient ici.

Kirk épongea la sueur et le sang de son visage.

-Il nous faut sortir d'ici pour prévenir tout le monde. Et j'ai besoin d'aller à l'infirmerie avant que ma gorge ne gonfle d'avantage. Mieux vaut que j'évite de me lever pour le moment. Chekov, fouiller ces caisses et voyez si vous trouvez des armes à poing ou à feu ou quoi que ce soit qui puisse nous aider à ouvrir cette porte de l'intérieur.

Hochant la tête avec ferveur, Chekov se met à l'ouvrage. Le bilan n'est pas bon. Les caisses sont pleines d'explosif, mais trop puissants pour ne pas les blesser dans l'explosion de la porte. Il n'y a pas d'armes, mais le jeune homme mets la main dans la garde robe des ambassadrice sur de longues aiguilles à cheveux qui ravissent le capitaine. Celui-ci les saisit et s'approche de la porte en s'efforçant de ne pas s'effondrer.

« L'avantage d'avoir un passé de voyou, dit-il en souriant, c'est qu'on apprend quelques trucs qui ne sont pas dans le manuel d'officier. Voyons ce que je peux faire...

Se servant de ses mains, il parvient à faire sauter la plaque de sécurité derrière laquelle se cache le système d'ouverture de la porte. Aussitôt, il se met à enfoncer les aiguilles à l'intérieur avec précautions

-Comment ça se fait qu'il y en ai une sécurité de ce côté ? C'est juste une garde-robe.

-Oh j'ai trouvé la réponse dans un bouquin d'anecdotes sur la Starfleet, ricane Kirk. Un capitaine il y a cinquante ans environ avait sa femme et sa maîtresse sur le

même navire. Un jour elles se sont croisées au mauvais moment. Plutôt que de s'écharper elle se sont alliées contre lui et l'ont enfermé dans le débarras. Il est resté coincé trente six heures jusqu'à ce que quelqu'un l'entende cogner à la porte. La Starfleet a mis des sécurités des deux côtés de chaque porte depuis. Bien sûr, nos clandestins ont coincé la porte, mais j'espère réussir à... oui !

La porte s'entrouvre et Pavel s'empresse de repousser les battants. Heureusement, le petit salon sur lequel elle ouvre est vide. Il n'en est hélas pas de même pour la porte menant vers le salon principal et la sortie des appartements des passagers, bloquée aussi. Pavel colle son oreille à la porte et entend un homme de l'autre côté. Une sentinelle. Kirk se traîne jusqu'à la table où il renifle puis avale un grand verre d'eau. Il continue à suer et a commencé à trembler de manière irrésistible.

-Regardez s'il y a des armes dans les pièces voisines.

Aucun garde n'est resté, heureusement pour Pavel dont la maîtrise des armes est à peu près nulle. Dans une des chambres, il trouve cependant la ministre Talmari ligotée sur son lit. Il se précipite pour la libérer et la reconforte du mieux qu'il le peut tandis qu'il l'amène à Kirk. La froideur de la politicienne s'est effacée et c'est en tremblant et en s'excusant constamment qu'elle explique ce qui s'est passé. À part elle, tous les autres membres de l'ambassade étaient membres d'un équipage pirate se servant de la technologie kazorienne pour se donner une autre apparence. De qu'elle a entendu de leurs plans, ils comptent droguer les officiers au cours du repas et s'emparer ainsi du navire. Un tel acte, si audacieux, a de grandes chances d'effrayer toute planète souhaitant rejoindre la Fédération et mettrais le secteur de Kazor sous la coupe des pirates et contebandiers.

« C'est insensé mais... Soyons sincère, le fonctionnement de l'Enterprise est encore chaotique. Les deux tiers de l'équipage en sont à leur première affectation. Pour les officiers, on atteint les trois quart. Les kazoriens étant connus pour leur pacifisme et leur honnêteté, personne n'imaginera que ces vingt personnes ont la volonté et la capacité de prendre un vaisseau comme l'Enterprise. Et avec des explosifs comme ceux qu'on a vu dans la garde-robe, ils ont la possibilité de créer une diversion de taille. Ça peut marcher. Combien de temps s'est-il écoulé depuis l'arrivée de Chekov ?

-Une demi de vos heures, tout au plus, répond la ministre.

-Ils doivent donc être au repas prévu en votre honneur au mess des officiers. Si la drogue qu'ils leur ont donné est aussi efficace que celle que j'ai reçu, on peut compter ceux-là comme hors service. Ce qu'il faut, c'est réussir à contacter le pont, l'infirmerie et les machineries pour leur signifier de se barricader à l'intérieur et de s'apprêter à recevoir de la visite.

-Ils n'ont laissé aucun appareil de communication capitaine. Il faut passer par le garde pour sortir, si vous parvenez à forcer la porte. Mais il est probablement armé.

-Comment vous vous débrouillez au corps à corps et avec une arme Chekov ?

-Pas très bien, avoue celui-ci, en rougissant.

-Il faudra remédier à cela.

Pavel opine de la tête, mais l'homme derrière la porte l'inquiète bien moins que l'état du capitaine. Ses tremblements se font plus forts et sa respiration devient sifflante. Il bois en continu toute l'eau qu'il peut. Le jeune enseigne voudrait pouvoir l'aider, mais le seul à pouvoir le faire est le docteur McCoy.

-Je vais forcer la porte, décide Kirk. Ministre Telmari, cachez vous dans votre chambre et n'en sortez pas. Dès que la porte est ouverte, je me charge du garde, en espérant qu'il n'y en ait qu'un. Chekov vous ne vous occupez pas de moi, vous courrez du plus vite que vous pouvez au communicateur le plus proche. Alerte les machineries en priorité puis la passerelle et l'infirmierie.

-Je ne déclenche pas l'alerte générale ? S'étonne le jeune homme.

-Surtout pas. Ils sauraient que leur plan est tombé à l'eau et pourraient déclencher des explosifs, s'ils les ont déjà mis en place. Dès que vous avez fait ça, allez chercher un responsable de la sécurité. Ordonnez-lui d'envoyer des hommes sur le pont et en salle des machines pour empêcher un sabotage. Ensuite, allez vous occupez des officiers au mess et envoyez moi une équipe médicale.

-Pardonnez-moi capitaine, s'excuse Pavel d'une voix un peu effrayée où l'accent russe se fait plus fort. Mais est-ce que vous êtes en état...

-J'ai plus de chance de mettre à terre ce garde que de réussir un sprint Chekov, le gronde Kirk. C'est mon vaisseau et mes hommes qui sont en danger.

-Vous tremblez capitaine, remarque la kazorienne.

-Une réaction allergique. J'ai l'habitude, et si elle ne m'a pas encore tué, il y a peu de chance qu'elle le fasse maintenant. Ne discutez plus Chekov, on y va. »

Le regard décidé de Kirk met fin aux hésitations de Pavel. Le capitaine a raison, le vaisseau doit passer le premier, et l'état du capitaine ne peut qu'empirer s'ils attendent qu'on viennent les libérer. Il n'y a plus qu'espérer que le gonflement de la gorge de Kirk n'empire pas et ne l'empêche pas de respirer. Pavel sait qu'il tient sa vie entre ses mains. C'est à lui d'être assez rapide pour prévenir le vaisseau de la menace et envoyer quelqu'un soigner le capitaine. Il opine de la tête et Kirk lui donne les épingles dont il s'est servi pour ouvrir la porte.

« Mes mains tremblent trop pour le faire, déclare-t-il et il me faudra sauter sur le garde dès que la porte sera suffisamment ouverte. Suivez bien mes instructions. »

Avec les conseils du capitaine, la porte s'ouvre en quelques minutes. Kirk se précipite immédiatement sur son adversaire. La réaction de celui-ci est immédiate et il renvoie Kirk à terre d'un coup de poing. D'abord figé d'effroi, Pavel se reprend et cours à toute vitesse jusqu'à la porte. Celle-ci s'ouvre heureusement sans peine et il entame une course frénétique dans les couloirs.

Une salle de relaxation pour l'équipage qui n'est pas en service se trouve heureusement non loin. Sans prendre le temps de saluer, Pavel se précipite sur l'intercom et lance ses deux appels. Il ne laisse pas la moindre occasion au lieutenant Scott et à ses deux autres interlocuteurs de protester et leur répète que l'ordre vient du capitaine. Cela fait, il se tourne vers les hommes d'équipage.

« On ne lance pas l'alerte générale ?, demande un grand homme baraqué en

uniforme rouge que Pavel a entendu le capitaine surnommer ''Cupkake''.

-Non. Ordre du capitaine. Il veut qu'on envoie du soutien à la passerelle, aux machineries et au mess des officiers. Le capitaine va avoir besoin d'un médecin également.

-D'accord. Toi et moi on y va, décide Cupkake, retenant visiblement le mot ''gamin'' à la dernière seconde. Il est blessé ?

-Peut-être. Il a fait une crise d'allergie et il se battait contre un des pirates quand je l'ai quitté. »

L'homme de la sécurité donne l'ordre d'aller quérir un docteur et de l'amener auprès du capitaine au plus vite, puis il leur fait adopter un pas rapide pour aller porter secours au capitaine pendant que le reste des hommes s'occupe de reprendre le navire. En quelques minutes, ils rejoignent la pièce où Pavel a laissé le capitaine. Cupkake rentre le premier, son phaser à la main. Il le rabaisse immédiatement pour se précipiter aux côtés du capitaine.

L'ambassadrice le soutient, ses mains placées sur une tâche de sang qui s'élargit à son côté. Au fond de ses orbites creuses, ses yeux sont terrorisés.

« Le pirate avait un couteau. Je ne sais pas quoi faire, je ne connais pas la médecine humaine !

-Chekov, faites lui un bandage d'urgence, ordonne Cupkake.

Pavel saisit le premier tissu qui passe sous sa main, une nappe tombée à terre dans la bagarre et suis les ordres de son compagnon. Celui-ci s'empare du voile de la politicienne et s'en sert pour nouer les mains de l'adversaire du capitaine, assommé par celui-ci, dans son dos. Il ramasse ensuite le couteau et le phaser tombés dans la bagarre et les mets hors d'atteinte.

Sous les mains de Pavel, le capitaine se met à bouger. Il ouvre les yeux, respirant avec encore plus de difficultés que lorsque le jeune enseigne l'a laissé.

-Oh, Cupkake, murmure-t-il en un sifflement ténu. Vous venez encore pour m'arrêter ?

-Pas cette fois capitaine. Tenez-bon, de l'aide arrive.

-Mon navire ?

-On s'en occupe. »

Visiblement rassuré par ces propos, Kirk sombre dans l'inconscience. Au même moment des bruits de course résonnent dans le couloir. Pavel n'a jamais été aussi soulagé de voir arriver des médecins. Il regarde le capitaine être placé sur une civière puis se remet à courir vers le mess des officiers. En se réveillant, Kirk voudra savoir l'état de l'équipage et du navire, et mieux vaut informer le second des informations découvertes par le capitaine.

...

Quand Kirk ouvre les yeux, allongé sur un lit de l'infirmerie, sa première parole est pour demander où est Pavel. Celui-ci, assis sur une chaise, saute immédiatement à ses côtés.

« A vos ordres, capitaine, salue-t-il avant de poursuivre sans y avoir été invité. Le navire est intact, l'équipage aussi, les pirates ont été appréhendés et monsieur

Spock fait son rapport à Starfleet. La plupart des officiers ont été drogués et se sont endormis. Sauf monsieur Spock sur qui elle n'a pas agit et qui se battait contre deux pirates dans le mess quand je suis arrivé. Les autres essayaient de forcer l'entrée du pont.

Kirk pousse un soupire de soulagement et s'apprête à poser une autre question. Le docteur McCoy surgit à son côté avant qu'il n'ait pu dire un mot et commence à vérifier toutes ses constantes.

-Bon sang Jim, il fallait que tu nous ressorte tes allergies au pire moment. Trente personnes ont été droguées, une dizaine d'entre elles non humaines et donc plus susceptibles que toi de faire une réaction à une drogue humaine, et bien sûr tu es le seul à commencer à gonfler et à suer. On a failli te perdre.

-Je n'ai pas fait exprès Bones. Je n'ai pas demandé à être drogué. Ni à être poignardé.

-Il semblerait toutefois que vous attiriez les ennuis, remarque Spock en entrant dans la pièce. Votre ''loi de Murphy'' s'appliquerait-elle particulièrement à vous ?

-Je crois que c'est pire encore que ça, sourit Uhura en s'approchant à son tour du lit de Kirk. Il cherche tellement les ennuis que ceux-ci finissent par venir à lui. Beau travail pour arrêter ces pirates, capitaine.

-Quand je pense qu'on a dormi pendant toute l'action, gémit Sulu. Vous nous appellerez la prochaine fois j'espère capitaine !

-Je promet de vous laisser gérer tous les ennuis la prochaine fois, promet Kirk avec un large sourire. Je m'essayerai dans un coin et je compterai les points en mangeant des cacahuètes.

-Certainement pas. C'est marqué dans la liste des aliments auquel tu es allergique Jim. »

Uhura retient un léger pouffement. Pavel lui ne peut pas retenir son sourire. Tout est rentré dans l'ordre, et il peut entendre dans la voix des officiers présents un respect qui n'y était pas pour le capitaine. Tous les yeux pétillent d'affection et de fidélité pour le blessé. Celui-ci se rallonge en poussant un soupir de satisfaction tandis que l'Enterprise continue en ronronnant sa route vers la Terre.

INTERMEDE

GEORGE

Arrivé à l'âge de seize ans, George Samuel Kirk avait acquis quelques certitudes sur sa vie et l'univers. Premièrement, être le fils d'un héros était une chose largement surestimée, surtout quand on rajoutait les termes « orphelin de père » à l'équation. Deuxièmement, grandir comme orphelin de héros était pire quand votre mère décidait de fuir ses responsabilités et de s'envoler régulièrement à l'autre bout de la galaxie. Troisièmement, être élevé par un père adoptif certes assez affectueux,

mais de plus en plus en colère contre sa femme, aurait été plus simple si George avait pu faire sa crise d'adolescence, crier contre sa mère et son beau-père, fuguer une fois ou deux puis discuter avec eux et se muer doucement en un jeune homme responsable.

Malheureusement, son petit frère Jim avait décidé unilatéralement de commencer sa crise de révolte contre toute autorité à l'âge de sept ans et ne s'était jamais arrêté depuis. Et c'était là la quatrième certitude de George : être le grand frère d'un petit génie qui ne savait pas quand se taire était la pire des multiples choses qu'il reprochait à sa vie.

Jim posait des questions gênantes depuis qu'il était en âge de parler. Pourquoi Maman n'était jamais là ? Pourquoi elle regardait parfois Sam mais jamais lui ? Pourquoi George se laissait appeler Sam par tout le monde alors qu'il n'aimait pas ça ? Et est-ce qu'il avait remarqué qu'il y avait de plus en plus de cadavres de bouteilles dans la poubelle après les départs de Winona ?

George était loin d'être un imbécile. Ses résultats scolaires étaient excellents, il était capable de raisonner remarquablement bien pour son âge depuis qu'il était enfant, mais rien ne l'avait préparé à la précocité de Jim. Un enfant de cet âge là n'aurait pas dû réaliser toutes les failles de leur parodie de famille. Leur mère l'appelait Sam parce qu'elle détestait tout ce qui lui rappelait leur père, la même raison qui la poussait à éviter tout contact avec Jim et qu'elle regardait rarement George dans les yeux. George haïssait ça et mentalement s'était mis à s'appeler George depuis qu'il avait dix ans. Jim le faisait aussi, principalement pour énerver leur mère. Pour George, le pire c'était d'entendre Jim dire « elle » ou « Winona », jamais « maman ». Inconsciemment, il se mit à faire pareil.

George avait treize ans quand Frank devint son beau-père. Il décida rapidement qu'il l'aimait bien. C'était facile de parler de Winona avec lui, d'imaginer de construire un futur tous ensemble. Elle allait rester sur Terre, enfin, et George pourrait la voir à nouveau comme sa mère. Elle l'écouta parler en souriant de Kate, sa petite amie, et de combien il adorait la biologie. Mais au bout de quelques semaines, elle annonça qu'elle partait en mission pour cinq ans et le futur merveilleux se désagrégea sous les yeux de George. La semaine suivante, Jim crashait la voiture de Frank dans un ravin en manquant de se tuer.

Selon George, Frank réagit avec un remarquable sang-froid. Il alla chercher Jim au poste de police, lui fit calmement la leçon devant les policiers. Quand ils arrivèrent à la maison, il déclara à Jim qu'il lui rembourserait cette voiture à raison de six heures de travaux dans la ferme et la maison par semaine jusqu'à sa majorité. George savait que ça ne rembourserait pas le prix que valait cette antiquité, un héritage familial que Frank prenait plaisir à garder en parfait état de marche. Il ne hurla pas une seule fois. Jim l'écouta en silence, une expression d'ennui peinte sur le visage et monta dans sa chambre en haussant les épaules.

Ce comportement glaça d'effroi George sans qu'il sache pourquoi. Il suivit son cadet jusqu'à sa chambre, l'empêchant au dernier moment de verrouiller la porte derrière lui. Jim s'allongea sur son lit, une vieille bande-dessinée en papier dans les

mains, sans le regarder. George s'assit sur la chaise du bureau, essayant de comprendre comment Jim pouvait ainsi se comporter comme si rien ne le touchait.

« Tu aurais pu mourir, finit-il par dire, la voix tremblante de peur et de rage contenue.

-Et après ?, fut la seule réponse de Jim qui tourna la page qu'il lisait, ou faisait semblant de lire.

-Et tu imagines ce que ça nous aurait fait ? À Frank, Wino.. maman et moi ? Cette fois, Jim leva les yeux de sa lecture.

-Frank s'occupe de nous parce qu'il espère qu'elle finira par revenir vers nous et donc dans son pieu. Elle serait soulagée de ne plus avoir à faire semblant de m'apprécier. Et ta vie serait bien plus simple sans moi. Tu penses que je ne suis qu'un fardeau. »

C'était tellement proche de ce que pensais parfois George que celui-ci vit rouge. Sans avoir le temps de réfléchir à ce qu'il faisait, son poing heurta violemment la joue de Jim. Une minute s'écoula durant laquelle les deux frères se fixèrent du regard, aussi abasourdis l'un que l'autre, attendant un geste, un mot d'amour et de pardon. Rien ne vint, et George sortit de la chambre, abattu. Il avait le sentiment d'un échec terrible. Même s'il trouvait parfois Jim une présence pesante, il l'aimait beaucoup, c'était son frère, son ami, son complice. Mais un poing levé sans réfléchir avait brisé toute la confiance et l'intimité qu'il y avait entre eux.

Il recommencèrent à se parler au bout d'une semaine, mais jamais aussi facilement qu'avant. George ne se confia pas à son frère quand il rompit avec Kate, ni quand il perdit sa virginité sur le siège arrière de la voiture de Frank avec Sofia. Ils ne montèrent plus regarder les étoiles la nuit, ne s'aidèrent plus à réviser leurs leçons. George ne savait plus quoi dire pour réparer son erreur. Il ne frappa plus jamais Jim.

* * * * *

Six mois après ces incidents, Frank frappa Jim à son tour. George n'en fut pas témoin, mais il comprit rien qu'à l'hématome sur l'épaule de son frère. À sa grande honte, il ne dit rien. Frank et Jim non plus. Tous les soirs, George continua à s'asseoir quelques minutes avec Frank sur le porche pour discuter. Ils parlaient de l'école, de la ferme, du temps, de n'importe quoi sauf de Jim qui se claquemurait dans sa chambre dès la fin du repas avant de s'échapper par la gouttière pour traîner Dieu seul savait où. Surtout, ils parlaient de Winona. Elle leur manquait à tous les deux et ils priaient constamment pour que rien ne lui arrive dans l'espace et qu'elle ferait enfin son deuil. George arrivait petit à petit à un âge où on a plus besoin d'une mère, mais où cela ne signifie pas pour autant qu'on ne désire pas l'avoir à ses côtés.

« Qu'est ce que tu veux faire de ta vie Sam ?, lui demanda un jour Frank alors qu'ils regardaient la pluie s'abattre devant la maison.

-Sais pas, répondit George, comme tout gamin de quinze ans découvrant que le jour où il devrait choisir un futur approchait de plus en plus vite. J'aime bien la bio.

J'adore ça, mais... Est-ce que je veux en faire ma vie ?

-Quand j'étais jeune, mon père voulait que je fasse des études. Il me disait que fermier était un métier dur, épuisant et peu rentable. J'ai fais comme il voulait et j'ai commencé à faire des études de loi. J'ai échoué et j'ai tenté la socio. J'ai raté mon semestre et je me suis retrouvé avec une année perdue. Je suis rentré pour l'été et mon père avait l'air déçu. Moi je ne l'étais pas mais cet argent foutu en l'air par mon père pour mon futur, ça ça me foutait les boules. Alors je lui ai dit que pendant les vacances j'allais l'aider.

Il se tut un long moment.

-Et ?

-Et j'ai découvert qu'il avait raison. C'était fatiguant, j'ai chopé des coup de soleil, je me suis froissé un muscle mais... Là j'étais à ma place. J'ai découvert que j'étais doué pour la compta, qu'avec un peu d'exercice je me fatiguais moins vite, et que j'étais très fier de chaque sous gagné en cultivant nos hectares de champ de maïs. C'est ingrat, épuisant, peut être pas stimulant intellectuellement. Mais c'est là où je suis doué et ça me rend fier. Tout ça pour te dire, essaye et tu verras. C'est acceptable de se planter, pas de ne pas se relever.

-Il y a cette université qui me tente, en Floride. Mais c'est dans trois ans et je veux être sûr...

-Et un stage ? Ça n'existe pas des stages te permettant de toucher un peu à ce que tu aimes ? »

Cela donna à réfléchir à George. Quelques jours après il montra à Frank un appel à candidats entre quatorze et dix-huit ans pour un mois de stage dans une station de botanique et de zoologie hors planète. Frank acquiesça, Winona donna son accord lors d'une de leurs rares conversations et Jim lui accorda un sourire de fierté quand il fut prit.

La bulle de bonheur dans l'estomac de George explosa quelques heures après avoir atterri, quand il réalisa qu'il avait laissé Frank et Jim seuls l'un avec l'autre pour un mois. Il s'efforça de ne pas y penser, de se convaincre que rien de trop grave ne pouvait arriver mais il savait qu'il se mentait à lui-même. Jim et Frank se méprisaient mutuellement et George avait toujours fait guise d'écran entre eux deux. Pour oublier, il se plongea avec délice dans les expériences et les cours que le stage proposait. Quand il rentra enfin, ravi, rasséréné sur son avenir, Jim n'était même pas là pour l'accueillir. Il n'était pas là le lendemain matin non plus, ni le lendemain soir. Frank mit deux jours à tenter de tirer les vers du nez à Frank.

« Si ce petit con repointe son nez ici à la fin de l'univers, ce sera toujours trop tôt », fut la seule réponse qu'il obtenu.

Jim revint au bout d'une semaine avec un œil au beurre noir qui commençait à peine à dégonfler, une légère claudication et son t-shirt déchiré. Son frère eut beau essayer de lui parler, il refusa de répondre à la moindre question. Mais de ce jour-là, il n'adressa plus jamais la parole à Frank. À ce moment là, George avait seize ans, était la seule personne raisonnable de leur improbable famille depuis dix ou douze et en avait plus qu'assez.

Il abandonna.

Il abandonna, et le regretta toute sa vie. Mais il avait seize ans, une petite amie qu'il aimait vraiment très fort, avec qui il voulait que ça dure et des résultats scolaires à maintenir au meilleur niveau pour intégrer le cursus qu'il voulait. Il n'avait plus l'énergie de tenter pour la millième fois de faire revenir sa mère, pour convaincre Jim de donner sa chance à un système éducatif qui ne savait pas quoi faire de son génie, de sa notoriété, de son énergie et de son malaise, pour parler avec Frank plutôt que de le laisser boire seul sur son porche.

Quelques mois plus tard, le lendemain de ses treize ans, Jim failli perdre un œil en se battant avec un camarade de classe. Les raisons et le déclencheur de la bagarre restèrent inconnus. George décida qu'il ne pouvait plus rien faire pour aider Jim depuis des années, monta dans sa chambre sans essayer de le réprimander et appela leur mère.

Le visage de la femme qui apparut sur l'écran en face de lui semblait de plus en plus étranger chaque fois qu'il le voyait. Ce n'était pas qu'il n'éprouvait plus d'amour pour elle, mais il était étouffé par la peine et le regret.

« Sam !, s'exclama-t-elle avec un mélange visible de surprise et de plaisir. Que se passe-t-il ?

-Pardon maman, je te dérange ?

-Pas du tout, répondit-elle avec le sourire affectueux mais presque invisible qu'elle discernait toujours à son aîné. Je finissais un rapport, rien d'urgent.

George ne lui posa pas de questions sur sa vie là haut, si loin d'eux. Cette vie à part que menait Winona, il ne voulait pas la connaître. Trop de rancunes le submergeaient rien qu'à y penser.

-C'est Jim, annonça-t-il. Il devient... Je ne sais plus quoi faire.

Le visage de Winona se referma à toute vitesse tandis qu'il lui expliquait la situation. Son fils ne lui demanda pas de venir, il savait que cela ne ferait qu'empirer les choses. Toutefois, en silence il la supplia de proposer quelque chose, n'importe quoi qui le déchargerait du poids de la culpabilité de ne plus savoir quoi faire lui-même. Pendant de longues minutes, Winona ne dit rien, une expression songeuse sur le visage. Quand elle reprit la parole, ce fut pour poser une question incongrue.

-Ton stage de l'été dernier, tu l'as aimé ?

George sentait monter en lui une envie pressante de gifler cette femme qu'il aimait mais qu'il n'arrivait ni à comprendre, ni à aider. Comment pouvait-elle se montrer si peu concernée pour son - pour ses - fils ? Elle ne lui avait jamais posé la moindre question sur son stage ou sur ses projets d'avenir.

-Oui, répondit-il en grinçant des dents. C'était passionnant.

-Frank m'a dit que ça t'avait fait du bien de t'éloigner, que tu étais plus sûr de toi et plus posé maintenant. Peut-être qu'il faut cela à Jim. »

Une fois remis de l'étonnement de voir que finalement, Winona s'intéressait un peu plus à lui qu'il ne le pensait, George réfléchit à la proposition de sa mère. Elle lui plaisait, c'était certain. Jim ne savait pas quoi faire de son génie précoce. Le confronter à autre chose que le système scolaire classique dans lequel George, lui

s'épanouissait à merveille... Oui, ils tenaient là une solution au moins temporaire.

Franck fut consulté, bien sûr, et montra lui aussi un enthousiasme certain. Son soulagement était grand à l'idée d'être débarrassé de Jim pour quelques mois. Mais ce n'était pas un mauvais homme et il consacra autant de temps que George à chercher ce qui pourrait le plus convenir à Jim. Il contacta personnellement plusieurs personnes pour obtenir des renseignements supplémentaires. Quand enfin les deux époux et George se furent mis d'accord, le projet fut proposé à Jim deux jours avant les grandes vacances.

« C'est une super opportunité, expliqua George à son frère renfrogné devant cette idée. C'est une structure spécialisée dans l'encadrement des jeunes surdoués. Pas de cours, du moins au sens scolaire du terme, exercice, vie en plein air,... Tu feras partie d'un petit groupe d'adolescents encadré par des spécialistes en éducation, en sciences dures et humaines. Il y a quelques uns des plus grands esprits de la Fédération là-bas, qui participent à la création de cette nouvelle colonie. Par exemple, Hoshi Sato, tu en as entendu parler ?

Jim roula des yeux d'un air exaspéré.

-Évidemment. Spécialiste des langues, développeur de la technologie de traduction actuelle, officier de Starfleet à la retraite... Une personne fascinante. La moitié des linguistes de la galaxie tueraient pour une entrevue avec elle mais elle a cessé tout contact avec le milieu scientifique et la Starfleet en prenant sa retraite. Un appât parfait pour se débarrasser de moi hein ? Envoyons ce petit surdoué de Jim gager devant les grands cerveaux de l'univers !

Il ne dit pas un mot de plus, mais son intérêt était évident. D'une main indolente, il attrapa la documentation assemblée par George et Frank. Pour la première fois depuis très, très longtemps, George vit son petit frère accorder véritablement toute son attention à autre chose qu'à attiser la colère de sa famille contre lui. Pour un peu, il en aurait dansé de joie.

Après une minute penché sur les documents qu'on lui avait présenté, Jim redressa la tête.

-C'est d'accord. Je pars quand ?

-Après demain à midi de l'astroport de San Francisco, répondit Frank. Sam t'accompagnera. »

Le soulagement à l'idée d'être débarrassé de son beau-fils était lisible en lettres de feu sur son visage. George craignait qu'il en soit de même sur le sien. La grimace ironique qu'afficha Jim en les saluant avant de remonter dans sa chambre le lui confirma.

Le pire, c'est qu'il n'arrivait même plus à avoir honte de ne pas avoir envie d'aider son frère.

* * * * *

San Francisco était bondée, bruyante et bouillante. Ni Jim, ni George n'y avaient jamais mis les pieds et se sentaient terriblement provinciaux au milieu de la

foule bariolée. L'agitation semblait pire encore dans l'astroport, où humains et aliens marchaient à toute vitesse vers leur destination, sans prendre garde à leurs voisins. Même les quelques Vulcains qui circulaient dans la foule marchaient rapidement, sans rien de leur lente dignité actuelle.

Jim et George se réfugièrent dans un recoin de l'immense hall d'accueil. Assis l'un à côté de l'autre sur un banc, ils regardaient en silence la foule passer. Ils allaient se quitter pour deux mois, mais ils n'avaient rien à se dire. Cela faisait des mois, peut être des années qu'ils n'avaient plus rien en commun, à part le sang et le même poids à porter.

« Ça va te plaire, finit par dire George en voyant que le moment de la séparation approchait à grands pas. Les deux mois vont passer comme une flèche, tu verras.

Jim poussa un soupir d'agacement comme seuls les adolescents semblaient capable d'en pousser.

-J'ai treize ans. Je n'ai pas besoin de me faire rassurer comme un gosse George. Huit semaine c'est vite passé et bientôt vous subirez à nouveau ma présence. C'est toi et Frank qui me faites partir, tu ne vas pas te mettre à regretter non ? Tu as droit à huit semaine à être un fils unique heureux à la campagne, à voir ta petite amie, tes copains, alors me dis pas que tout d'un coup tu réalises à quel point c'est merveilleux d'être mon grand frère.

Comme toujours, Jim tapait là où il était sûr de faire mal ou de vexer. George serra les dents et refusa de répondre. Il ne voulait pas que son dernier moment avec son frère soit une dispute.

Un premier appel à l'embarquement résonna dans le hall et Jim se leva, effectuant une parodie de salut militaire à son frère.

-Cadet Kirk paré au départ, monsieur ! On évite les larmes et on passe directement à la poignée de main ? Les crises de larme c'est pas mon truc.

George repoussa brutalement la main tendue.

-Bon sang Jim, tu ne pourrais pas de temps en temps prendre les choses au sérieux ?

-Tu veux dire comme un adulte ?, répondit sardoniquement Jim. J'en suis pas encore un et même si je l'étais... Depuis quand Frank et Winona se conduisent en adultes eux ? Je tiens de ma mère, pas de mon père, l'irresponsabilité est inscrite dans mes gènes.

-Jim...

-Tu te débarrasse de moi. Ne fais pas semblant de le regretter, ne fais pas semblant de te soucier de moi, je ne suis qu'une nuisance pour toi. Alors pas de faux-semblants, on se dit au revoir, et tu retrouvera le fils prodigue dans le même état où tu l'as laissé dans deux mois. »

Sans tenter le moindre geste d'affection, Jim se détourna et, les épaules hautes, la démarche assurée, se dirigea vers les sas d'embarquement. En le regardant partir, George soupira. La véracité des paroles de Jim l'avait sévèrement touché. Tout ce qu'il espérait désormais, c'est que son frère lui reviendrait changé, mûrit, moins empli de rancœurs. Alors, peut-être, pourraient-ils redevenir des frères.

Hélas, le garçon qui descendrait de la navette ramenant sur Terre les survivants des massacres de Tarsus IV serait tout sauf ce qu'espérait George en cette radieuse journée d'été. Il était parti l'air conquérant et décidé, il reviendrait maigre, abattu, et chargé d'une agressivité renouvelée envers sa famille et le monde.

Tarsus devait le sauver, elle le ravagea. Et George ne pourrait que se le reprocher jusqu'au dernier jour de sa vie. Jamais il ne pourrait se pardonner de ne pas avoir été capable de corriger son désir mesquin d'être débarrassé de la responsabilité de faire de Jim un adulte pendant deux mois, deux jours, deux minutes seulement. Lui, Frank et Winona avaient éloigné Jim et aucun d'eux ne put le ramener du gouffre où ils l'avaient laissé tombé, par négligence, par lassitude.

Cela, ce serait la famille que se construirait Jim des années plus tard qui le ferait.

CHAPITRE 4

UHURA

Le pire après une catastrophe comme les actions terroristes de Khan Noonien Singh, ce n'était pas les cérémonies de commémoration et les enterrements, songe Uhura en fixant d'un œil vide l'écran de son ordinateur. Non, pour elle, le pire c'est l'instant où le devoir vous force à interrompre trop tôt le travail de deuil. Cela fait un mois que Khan a été arrêté, deux semaines que le capitaine Kirk est sorti du coma, six jours depuis l'enterrement des pauvres membres de l'équipage qui n'ont pas survécu aux plans de Khan et de l'amiral Marcus. L'Enterprise ne sera pas réparée avant au moins trois mois, et pourtant Uhura et les autres officiers du vaisseau doivent oublier leurs camarades pour commencer à recruter leurs successeurs.

Devant son ordinateur, en contemplant les curriculum vitae étalés d'une dizaine de candidats potentiels, Uhura a l'impression d'être un charognard. Elle finit par relever ses yeux de l'écran. Elle est pour le moment incapable de se concentrer suffisamment sur sa tâche.

Comme à chaque fois qu'elle a redressé la tête durant toute l'heure passée devant son écran, Uhura s'étonne de voir que la vie continue normalement à San Francisco. En deux ans elle a vu trop de scènes de destruction, mais l'Enterprise reste rarement longtemps pour aider à réparer les dégâts. Voir la ville se reconstruire pas à pas est étrange.

Le parc où elle s'est installée n'a pas subi trop de dommages. Ce sont les grattes ciels, de l'autre côté du parc, au bord de la baie, qui ont reçu le plus de dégâts lors de l'atterrissage brutal du vaisseau de Khan. Des dizaines de grues s'intercalent entre les géants de verre et d'acier et tournent lentement en montant les matériaux au niveau des étages les plus endommagés. La jeune femme contemple la scène quelques minutes avant de reporter son regard vers le parc et de sursauter.

Pendant sa rêverie, quelqu'un s'est silencieusement installé sur le banc à côté d'elle. Il y a un an à peine, elle aurait froncé les sourcils et serait partie dans un silence méprisant. Aujourd'hui, elle sourit doucement à son capitaine et le scrute discrètement du regard. Il a l'air épuisé, ce qui n'a rien d'inattendu après sa mort et sa résurrection. Mais les soucis sont également inscrits sur son visage. Uhura comprend et compatit. Elle sait que la mort de l'amiral Pike l'a durement marqué. La jeune femme devine que le vieil homme a été la seule véritable figure paternelle que Jim Kirk avait connu.

Jim Kirk est une personne bruyante, qui aime à entendre le son de sa propre

voix. Ou plutôt, se corrige mentalement Uhura qui le connaît mieux désormais, qui ne supporte pas de rester seul avec ses pensées. Pourtant, il se contente de rester tranquille et silencieux aux côtés de son officier, les yeux fixés sur les tours en reconstruction.

S'il ne parle pas, ses yeux aussi manquent de leur vivacité habituelle. Uhura manque de frissonner en se rappelant ces yeux bleus grand ouverts, figés dans une expression de peur tandis qu'il repose contre la porte de sécurité du réacteur de l'Enterprise.

« Tout va bien capitaine ?, finit-elle par demander pour arrêter les souvenirs qui affluent dans sa tête.

-Tout va bien, répond trop rapidement Kirk. Et vous Uhura ? J'ai appris...

Uhura ne peut retenir un soupir d'agacement. Depuis sa rupture avec Spock tout les membres de l'équipage semblent être décidés à l'approcher avec de gros sabots pour voir comment elle va. La jeune femme envisage de se déplacer partout avec un panneau expliquant que la rupture s'est faite par consentement mutuel, couvait depuis longtemps et que toutes les personnes impliquées vont bien et restent amies. Le problème quand on cohabite pendant un an avec autant de personnes, chaque membre de l'équipage finit par se comporter comme un membre de votre famille. Uhura a appris à renoncer à une bonne partie de son intimité.

-Tout va bien capitaine, et rien de tout ceci n'influera notre manière de nous comporter sur le pont.

-Je le sais parfaitement. Vous êtes tous deux des parangons de discipline et s'il ne tenait qu'à moi vous auriez reçu une récompense depuis longtemps pour votre parfait professionnalisme. Non, je veux savoir comment vous allez, vous.

-Je vais bien, répondit-elle sincèrement. Vous deviez bien avoir réalisé que cela couvait et... je vais bien.

-Mais quelque chose ne va pas.

Des fois, Uhura voudrait frapper son capitaine pour être aussi obtus et frivole qu'il l'est le plus souvent. D'autre fois c'est à cause de sa clairvoyance qu'elle voudrait le frapper.

-C'est juste le recrutement capitaine. C'est un mauvais moment à passer, voilà tout.

Kirk hoche la tête. Nul ne le sais plus que lui. Il est le capitaine, il porte le poids de chaque mort qui a eu lieu sous son commandement. Uhura aurait voulu qu'il ne la fasse pas lui rappeler ces soucis. Elle connaît les accusations dont il s'accable. Elles se lisent dans son regard.

-C'est un mauvais moment à passer, approuve Kirk d'une voix qui trahit ses doutes. Des personnes prometteuses au moins ?

-Oui, quelques unes. Je n'en suis encore qu'au premier coup d'œil, je vous soumettrais mes candidats dès que j'aurais fait le tri. Il y a encore le temps.

-Trois mois si tout va bien. On a tout le temps du monde pour le recrutement tant qu'on est coincés à terre.

Soudain, le regard du capitaine s'illumine. Il se penche vers elle, comme pour

une confiance.

-D'ici là, il est temps de vous joindre à mon petit complot. Venez. »

Par réflexe - elle connaît son capitaine et s'attend au pire - Uhura fronce les sourcils. Kirk lui répond par un sourire, sincère cette fois. C'est parce qu'elle est soulagée de le voir aller mieux et qu'elle est décidée à le garder occupé pour qu'aucun d'eux ne se mette à ruminer encore que la jeune femme décide de le suivre, cette fois.

Il l'entraîne dans des rues étroites de San Francisco et se déplace avec aisance entre les flux et reflux de la marée humaine qui caractérise la ville. Uhura, qui a passé deux ans de plus que lui à l'académie, réalise vite qu'il connaît bien mieux la cité qu'elle-même. Bientôt, elle est totalement perdue. Les buildings familiers ont fait place à des rues aux vieilles maisons serrées et à la peinture écaillée.

« Où sommes-nous capitaine ?, finit-elle par demander. Je ne reconnais pas le quartier.

-Ça ne paye pas de mine n'est-ce pas ? Le quartier n'a quasiment pas changé depuis la fin du XXIème siècle. Ses habitants tenaient à ne pas subir la proximité des buildings qui se construisaient alors à toute allure. Ils se sont réunis en association et ont réussi à patrimonialiser leur quartier vers 2087. Les buildings environnant étaient obligés d'avoir des murs végétalisés pour limiter la ''pollution visuelle'', c'était le terme de l'époque. Le problème, c'est que les habitants avaient obtenu qu'une loi soit votée pour tout préserver. Du coup, il a été impossible de rien changer et quand le quartier a périclité, tout c'est dégradé, les murs végétalisés ont disparu mais il a été impossible de tout détruire et reconstruire.

Une fois de plus, Kirk surprend Uhura par sa culture. Sans doute son étonnement doit se voir car le capitaine hausse les épaules en souriant.

-J'adore cette ville. J'ai appris à connaître deux trois coins comme celui-ci qui ne sont pas dans les guides touristiques. Le quartier n'est pas bien beau mais il recèle des surprises. Venez. »

Uhura le suit sans se poser davantage de questions. Bientôt, ils s'arrêtent devant une boutique à la devanture miteuse et si poussiéreuse qu'on peine à voir l'intérieur. L'intérieur est loin d'être à l'avenant. Dans la boutique, tout est propre et bien rangé, sans un gramme de poussière. Pendant un petit moment, la jeune femme se demande à quel point l'endroit et la marchandise sont légaux. C'est avec un certain soulagement qu'elle remarque la présence d'étiquettes indiquant le prix et la provenance sur chaque objet présent. Il y a là des livres et des objets d'arts de toute provenance, quoique principalement terrienne. Elle reconnaît entre autres quelques très beaux exemples d'art bambara, ifé et coréen.

« Où sommes-nous capitaine ?

-Il y a pas mal de boutiques d'art dans le quartier, tenues par des gens qui préfèrent la tranquillité à l'afflux des touristes venus de toute la Fédération. J'ai repéré quelque chose dans celle-ci et je veux votre avis. Tenez, qu'en dites-vous ?

Uhura se penche vers l'objet que lui tend Kirk. Du coin de l'œil, elle voit la propriétaire de la boutique, une asiatique d'âge moyen, les observer avec précaution

tout en les laissant tranquille. Elle reporte son attention vers l'objet, un lourd volume relié de cuir. Quand elle l'ouvre, elle se retrouve à admirer les illustrations qui entourent une série de textes en russe. Sa connaissance de la langue écrite est rouillée pour le moins - elle a plus l'occasion de pratiquer des langues extra-terrestres à l'oral que des langues terriennes - mais elle pouvait déchiffrer le texte sans problème. C'était une série d'anecdotes sur la série, des contes, des histoires de personnes célèbres et d'inventions.

La jeune femme interrogea Kirk du regard. Elle ne comprenait toujours pas pourquoi il l'avait entraîné ici.

-Je l'ai dit, on trouve de tout dans ces boutiques. Parfois il y a de vrais œuvres d'art, parfois des arnaques. C'est la première fois que je viens dans celle-ci et je veux être sûr qu'on ne m'a pas menti sur le contenu de ce bouquin. Alors Uhura, dites-moi : est-ce que c'est le cadeau parfait pour Chekov ?

-Je pense, oui, finit par répondre Uhura. C'est son anniversaire ? Je n'avais pas noté la date !

Elle se sent presque mal de cet oubli, même si les événements de ces derniers mois sont une excuse. Cela lui revient maintenant, Chekov va fêter sa majorité, même s'il a déjà été émancipé pour pouvoir prendre sa place sur un vaisseau spatial.

-Je crois qu'on a tous besoin de se rappeler que la vie continue, murmure Kirk sans la regarder en reprenant le livre. Je pensais organiser quelque chose, un repas au restaurant avec les membres de l'équipe qui sont à San Francisco pour le moment.

-Je m'occupe de contacter tout le monde, décide Uhura. Vous faites les réservations, je suis sûre que vous connaissez l'endroit parfait. »

Elle n'admet aucune protestation de Jim qui, pendant tout le temps où ils effectuent l'achat puis retournent vers des quartiers plus animés de San Francisco, tente de la persuader qu'il peut se charger de tout. L'aspect le plus gamin du jeune capitaine, le voilà : il est incapable de ne pas tout porter sur ses épaules, que ce soit la préparation d'une soirée ou la responsabilité d'une catastrophe. Si ses officiers le laissaient faire, il tenterait de manier l'Enterprise à lui tout seul et se tuerait à la tâche avant son vingt-septième anniversaire.

Quand elle contacte les autres officiers de l'Enterprise, puis les membres de l'équipage amis avec Chekov, Uhura découvre qu'elle est la première à qui Kirk ait parlé de son idée. Elle en est flattée, sans trop savoir pourquoi.

L'idée de Kirk, elle s'en convainc peu à peu, était parfaite. C'est la première fois depuis les attentats de Khan que l'équipage montre autant d'entrain et d'optimisme. Du premier au dernier, chaque membre de l'équipage la contacte pour confirmer sa présence ou sinon, pour envoyer un cadeau personnel ou demander comment ils peuvent participer. Elle reçoit des centaines de mots touchants pour Chekov de la part des absents, à l'intérieur desquels elle découvre des rappels d'anecdotes sur la vie à bord durant les derniers mois qui côtoient des promesses de resservir tous ensemble à bord. Plus fort encore, certains messages que réceptionne Uhura déclarent que la personne envisageait jusque là de demander sa mutation pour un poste moins dangereux, mais que l'événement lui a rappelé que l'Enterprise est une

famille et qu'elle restera finalement.

Uhura est touchée par chaque message. Quand elle en fait part à Spock, alors qu'ils discutent à distance, celui-ci étant pour quelques semaines à la Nouvelle-Vulcain, il hoche la tête.

« La faculté des humains à se renforcer en tant que groupe autour d'un événement est fascinante, déclare-t-il.

-Pas d'un événement, rétorque-t-elle, d'une personne. Kirk a assez de charisme pour lever une armée s'il voulait s'en donner la peine.

-Alors espérons... quelle est l'expression ? qu'il n'utilise pas ses pouvoirs au service du mal. »

Le lendemain, Spock lui annonce sa décision de rentrer plus tôt pour participer à la fête. Uhura coche son nom sur la liste et se promet de signaler plus tard l'énorme effort de sociabilité qu'il a décidé de faire à Kirk et Chekov.

La petite fête en l'honneur de Chekov prend vite des proportions inattendues. Le tiers de l'équipage veut être présent. Uhura est obligé d'écrire un message collectif pour s'excuser auprès de la plupart de ces personnes et de leur expliquer qu'il serait impossible de trouver un lieu assez grand pour tous les accueillir et leur donner l'assurance personnelle du capitaine Kirk qu'ils se retrouveront de toute manière tous à bord de l'Enteprise dans quelques mois pour fêter son second départ. Au final, c'est une dizaine d'officiers, une quinzaine d'amis proches de Chekov à bord du navire et quelques membres de sa famille et de ses amis de Russie qui accueillent le jeune homme stupéfait dans un immense entrepôt des débuts de l'ère spatiale reconvertit en restaurant, bar et dancing. À eux seuls, ils constituent la moitié de la clientèle présente et l'autre moitié leur jette des regards à la fois exaspérés par le bruit et avides d'examiner le célèbre équipage.

Chekov est visiblement ému aux larmes en arrivant et Kirk s'empresse de préserver la dignité du jeune homme en s'intercalant entre lui et les invités pour un petit discours impromptu. Quand il pousse l'enseigne vers la foule, si celui-ci a les yeux un peu rouge, personne n'en fait mention.

Après le repas, les discours de circonstances et la remise des cadeaux à un Chekov qui bafouille d'émotion, les invités commencent à se lever et discuter en petits groupes. Il y a même une petite piste de danse où bientôt Kirk et Sulu font danser les amis du jeune homme. Uhura reste l'une des dernières assise à table, sirotant sa boisson tout en fixant le capitaine en plissant des yeux. Scotty, l'un des rares à ne pas s'être joints aux danseurs, s'installe sur sa droite.

« Que se passe-t-il Uhura ?., demande-t-il en s'appuyant sur la table d'un geste nonchalant. On dirait que vous essayez de résoudre un puzzle particulièrement difficile.

C'est à peu près le cas. Uhura n'a jamais vu d'énigme plus complexe que James Tibérius Kirk. Quand il lui a parlé de son projet d'anniversaire, qu'il surnommait projet Matriochka, elle avait manqué levé les yeux au ciel, tout en étant touchée de son attention pour son équipage. L'idée qui lui a traversé l'esprit, qui a traversé l'esprit de tout l'équipage, c'est celle-ci : il n'y a que Kirk pour penser qu'une fête est

la solution à tous les problèmes. Uhura avait tort, elle le reconnaît : cette fête était la solution à tous leurs problèmes. L'équipage s'est renforcé et elle a reçu ces derniers jours de nouvelles candidatures. Dans chaque lettre de motivation est cité le désir d'appartenir à une équipe si soudée. Encore une fois, le charisme de Kirk a frappé.

Dans sa tête, Uhura manipule les pièces du puzzle Kirk. Fin psychologue. Tête brûlée. Tour à tour respectueux et odieux avec les femmes, comme s'il cherchait volontairement à se faire rejeter. Brillant stratège fonçant droit devant lui sans réfléchir la plupart du temps. Meilleur ami d'un docteur, ne supportant pas ceux de sa profession. Il se construit une famille sur l'Enterprise mais ne contacte jamais la sienne. Il est autoritaire mais ne supporte pas l'autorité. Une maniaquerie incroyable dans le suivi de son régime alimentaire, un manque total de considération pour sa santé dans tous les autres domaines. Dévoué toujours, égoïste parfois. Polyglotte, joueur d'échec émérite, passionné d'histoire, d'architecture, d'ethnologie. Doué avec les enfants, pas avec les adultes.

Uhura est certaine qu'il lui manque quelques pièces pour assembler le puzzle qui donnera sens à la personne qu'est aujourd'hui Kirk. Tant de contradictions, tant de secrets. Pourquoi ?

À cause de cela, Uhura est encore incapable de considérer Kirk comme un ami. Elle ne supporte pas les secrets. C'est pour cela qu'elle est devenue linguiste et qu'elle est rentrée à la Starfleet : pour décrypter les secrets des peuples qu'elle rencontre. Pour trouver véritablement sa place dans l'équipage, elle a besoin de déchiffrer le mystère Kirk.

-Je connais ce regard, déclare McCoy en prenant place de l'autre côté de la jeune femme.

-Vraiment ?

-Oh oui... J'ai arboré le même durant mes deux premières années à l'académie. Vous êtes en train d'essayer de disséquer Kirk à distance. Mais est-ce pour le comprendre ou pour le tuer ?

-J'ai renoncé à contre cœur à l'idée de le tuer il y a des mois, plaisante Uhura. J'ai calculé mes chances de survie et de promotion plus élevées si je reste à ses côtés.

-Sage décision. Je détesterai avoir à vous envoyer des oranges en prison pour les cinquante prochaines années.

-Oh ne vous inquiétez pas, si je change d'avis je ne me ferais pas prendre. Je ferais accuser l'un de vous et je deviendrais le capitaine de l'Enterprise.

-Voilà qui nous promettrait plus d'heures de sommeil et moins de manœuvres désespérées pour nous tirer d'affaire, intervient Scotty. Je suis prêt à vous aider à nous débarrasser de ce bruyant énergumène !

Tous trois rient doucement puis le visage du docteur se fait plus sérieux tandis qu'il rapproche sa chaise d'Uhura.

-Ne vous mettez pas martel en tête à essayer de déchiffrer le comportement de Jim, Uhura. Vous n'arriveriez à rien. Je le sais, j'ai essayé pendant trois ans. Vous

attraperez une migraine pour seul prix de vos efforts.

-Il doit bien y avoir quelque chose, marmonne Uhura d'un ton qui ressemble au geignement d'un enfant à qui on refuse une friandise. Quelque chose qui explique pourquoi Kirk est... Kirk.

-Oui, il y a quelque chose, répond d'une voix presque solennelle McCoy. Je ne l'ai pas trouvé. Je doute même qu'on découvre ce dont il s'agit même en fouillant dans les archives de Starfleet. Jim est trop bon hackeur quand il s'en donne la peine pour ne pas avoir effacé ses traces. Il refuse d'en parler et même d'y penser. J'ai fini par accepter Jim comme il est, avec son exubérance, ses incohérences et tout le reste. Pouvez-vous faire de même ?

-Cela ne me plaît pas.

-Bien sûr que non. Vous détestez les secrets Uhura.

Elle l'interrompt d'un farouche hochement de tête.

-Ce n'est pas que ça. Oui, je n'aime pas ne pas comprendre Kirk. Mais cela ne m'empêche pas de lui faire confiance comme capitaine. C'est... je ne peux pas être son amie comme cela, seulement son officier. Et je m'inquiète pour lui.

-Moi aussi, déclare Scott qui s'est tenu en retrait pendant la majeure partie de la conversation. Ce n'est pas sain de se cacher derrière autant de couches et de faux sourires que le capitaine le fait. Il finira par se faire du mal, sans le vouloir.

-Pas sous ma garde, gronde le docteur. »

Uhura a envie de le croire. Par considération pour McCoy, le meilleur et le plus vieil ami de Kirk, elle retient la phrase cruelle qui cherche à sortir.

Et s'il décidait de se faire volontairement du mal, docteur, arriverions-nous à l'en empêcher ? Qu'est-ce qui dit d'ailleurs qu'il ne l'a pas déjà tenté ?

C'est une autre pièce du puzzle. Jim Kirk est tellement prêt à risquer sa vie pour les autres que cela frôle le comportement suicidaire. À moins que cela ne fasse plus que le frôler.

Le cœur au bord des lèvres, elle finit par se lever, saluant d'un demi sourire ses compagnons de table. Kirk a quitté la piste de danse et discute avec Chekov, qu'elle n'a pas vraiment eu le temps de féliciter.

« ...Uhura a fait la moitié du travail d'ailleurs, entend-elle déclarer le capitaine en la voyant arriver. Au moins.

Elle lève les yeux au ciel.

-Jim Kirk qui refuse de s'attribuer tous les lauriers. J'aurais vécu pour vivre ce jour. »

Bien sûr, Kirk lui répond par un sourire ravi. Il aime autant qu'elle leurs échanges de piques assassines. Chekov sourit devant leur routine et s'empresse de remercier Uhura. La joie du jeune garçon - non, jeune homme désormais - est contagieuse et Uhura oublie ses questions sur Kirk pour demander des nouvelles de sa famille au jeune enseigne. Cinq ans dans l'espace, c'est terriblement long et lui comme elle comptent profiter un maximum des trois mois qu'il leur reste. À côté d'eux, Kirk écoute la conversation avec un sourire qui cache mal sa tristesse. La famille est un sujet tabou avec lui. Il est difficile de décider si c'est parce que le sujet lui rappelle

de bons ou de mauvais souvenirs. Uhura finit par changer habilement le sujet de la conversation pour lui permettre de participer.

Peu à peu autour d'eux les gens viennent saluer Chekov et Kirk et s'en vont doucement. McCoy, Sulu et Scotty partent ensemble parmi les derniers, à la recherche d'un bar pour un dernier verre. Chekov et sa famille font aussi leurs adieux, leur navette pour Saint Pétersbourg partant tôt le lendemain.

Uhura se retrouve à partir la dernière avec Kirk et Spock. Tous trois logeant dans le même hôtel réservé aux officiers sur le campus de Starfleet, ils se retrouvent à marcher côte à côte en silence dans les rues de San Francisco. Le temps est doux pour un mois d'octobre et de nombreuses personnes profitent de la vie nocturne de la ville. De temps en temps, quelqu'un les reconnaît et leur offre un salut plus ou moins discret. Leur deuil récent leur offre, si ce n'est l'anonymat qu'ils ont définitivement perdu sur Terre, au moins un peu de solitude de la part de la foule compatissante.

« Jimmy ?

Kirk interrompt sa marche, reconnaissant clairement la voix qui l'interpelle. Curieuse, elle se retourne pour voir un jeune garçon, à peu près de l'âge de Chekov, brun, le regard honnête, la carrure un peu frêle pour son âge. Il s'avance vers le capitaine avec un grand sourire ravi et des yeux pleins d'admiration. À la dernière seconde, il s'arrête d'un air gêné.

-Excusez-moi, vous ne me reconnaissez peut-être pas mais...

Sans attendre la suite de son discours, Kirk attire le jeune homme dans une chaude étreinte.

-Kevin Riley, bien sûr, murmure-t-il d'une voix rauque d'émotion. J'ai failli ne pas te reconnaître. Les dernières photos que j'ai de toi remontent à quelques années.

-Vous... vous avez des photos de moi ?

-Bien sûr. Qu'est-ce que tu crois, que je n'ai pas gardé un œil sur vous tous ?

Pour Uhura, qui est une spécialiste des langages, y compris de l'expression corporelle, il est clair que quelque chose ne va pas. Le regard de Kirk, qui cherche toujours consciemment ou inconsciemment le regard de ses officiers, qu'ils soient sur le pont ou en dehors, est fuyant. Ses épaules sont contractées, comme lorsqu'il se prépare à un combat physique. Son sourire envers le jeune homme est réel, certes, mais sa mâchoire est serrée. Quelque chose ne va pas.

Le problème ne vient pas du jeune homme, le plaisir de Kirk n'a pas l'air feint. Non, réalise Uhura, le problème c'est leur présence à elle et Spock. Ils sont de trop, même si elle ne sait pas pourquoi. Peut importe, elle s'empresse d'imiter un bâillement.

-Si vous devez discuter entre vieux amis je préfère vous laisser, je suis exténuée. Spock ?

Le demi-vulcain la regarde en levant un sourcil interrogatif. Ils se connaissent depuis si longtemps qu'il comprend immédiatement son ordre silencieux de la suivre, même si le langage corporel de Kirk lui a échappé. Après des adieux rapides à un Riley étonné et un Kirk soulagé, ils s'éloignent à grand pas.

« Le capitaine avait un comportement étrange, finit par dire Spock une fois que tous deux sont hors de portée de vue et d'oreille.

-Oh, tu as remarqué ?

-Non. Le langage corporel des humains m'est encore étranger. Toutefois, en analysant après coup la posture du capitaine je lui ai trouvé certaines ressemblances avec celle qu'il adopte en cas de combat. Que se passe-t-il ?

-Tu veux chercher à comprendre le comportement d'un humain ? De Jim Kirk ?

-Oui.

Voilà qui laisse Uhura un instant sans voix. Spock a renoncé depuis longtemps à comprendre les incohérences de l'humanité. Il les accepte tout simplement. Uhura est même persuadé qu'il les apprécie secrètement. Même elle, il n'a jamais cherché à comprendre ses incohérences, et c'est l'une des raisons de leur rupture. Ils ont réussi à dépasser leurs différences culturelles mais pas à laisser pénétrer l'autre dans leur intimité. Ils n'ont pas vraiment essayé non plus.

C'est pourquoi Uhura est surprise de voir le vulcain faire autant d'efforts pour comprendre Kirk.

-Il est logique qu'un officier cherche à comprendre le comportement de son capitaine, répond Spock en réponse à sa question muette. Une bonne compréhension permet d'améliorer la cohésion et l'efficacité d'un équipage.

Uhura lui sourit affectueusement. Bien sûr, ce n'est qu'une question de logique. Spock n'accepterait jamais d'avouer que le mystère Kirk le rend aussi curieux qu'elle.

-Quelle explication donne-tu à son comportement alors ?

-Le capitaine a montré tous les signes caractéristiques de la joie chez un humain qui retrouve un congénère apprécié. Pourtant il a montré une crispation inhabituelle dans ces mêmes circonstances. Je ne comprend pas pourquoi.

-Parce qu'on était là. Je ne sais pas non plus la raison de cette réticence à notre présence, mais je suis certaine de mon analyse.

-Le capitaine n'a pourtant jamais montré de réticences à nous présenter ses connaissances.

C'est exact et son comportement en est rendu plus étrange encore. C'est en réfléchissant silencieusement au comportement de Kirk que les deux amis arrivent sur la base de Starfleet et à leur hôtel.

-Bonne nuit Spock, salue Uhura au moment de rentrer dans sa chambre. Merci d'être venu aujourd'hui, Chekov était très touché.

-Ce n'était que naturel, répond Spock, ce qui est sa manière de dire que l'équipage lui manquait. Que les actes du capitaine ne t'empêchent pas de dormir. »

Uhura émet un petit rire et referme sa porte. Elle est contente et soulagée de voir que son amitié avec Spock est toujours là. Elle lui paraît même plus naturelle que la gêne qu'ils ressentaient l'un envers l'autre depuis avant l'attaque de Khan.

Quand elle se réveille le lendemain, la rencontre avec Riley lui est complètement sortie de la tête. Elle pense à d'autres choses autrement plus importantes et urgentes, comme le personnel qu'elle doit sélectionner et soumettre au capitaine, aux colloques linguistiques qui vont se tenir prochainement dont deux qui lui ont proposé

de soumettre un papier, à son prochain départ pour Kinshasa où elle va passer quelques semaines en famille.

La jeune femme se met au travail rapidement dans la salle commune de l'hôtel. Elle pourrait travailler au calme dans sa chambre, mais après un an à bord de l'Enterprise, il lui est devenu étrange de travailler sans avoir autour d'elle des dizaines de personnes en train de circuler et discuter. La promiscuité permanente ne l'a pas rendu agoraphobe mais plutôt le contraire. Tout en travaillant, elle observe les employés de la Starfleet qui utilisent l'hôtel de la base et salue une connaissance ou deux.

Lorsqu'elle rejoint la salle de restaurant de l'hôtel, c'est sans surprise qu'elle retrouve plusieurs collègues attablés ensemble et qu'elle les rejoint. Scotty est là, de même que Sulu et Kirk, des plans et des pages de calculs s'étalant entre eux, au risque de faire tomber leurs plats. Aucun serveur ne tente de remédier à la situation, trop habitués au génie et à la frénésie travailleuse qui caractérisent la plupart des officiers de Starfleet. L'arrivée d'Uhura et de McCoy force toutefois les trois officiers à ranger leurs travaux pour leur faire de la place.

Après quelques bouchées et plaisanteries partagées avec ses collègues et amis, elle remarque deux choses incongrues. Kirk est inhabituellement silencieux et son assiette est pleine. La surprise sur le visage d'Uhura doit se voir car McCoy fronce les sourcils.

« Bon sang Jim, pas encore, grogne-t-il dans sa barbe. »

Seule Uhura, assise à ses côtés, et Kirk, qui devine le reproche plus qu'il ne l'écoute montrent qu'ils ont entendu la remarque. Le capitaine a un sourire apaisant - et faux selon Uhura - pour son ami et reprend sa conversation avec Sulu. C'est alors qu'Uhura note à quel point les cernes sous ses yeux sont énormes. Il n'a pas dormi de la nuit.

Uhura n'est pas une idiote. Elle sait additionner deux et deux. Après un an à bord de l'Enterprise, elle peut détecter quand le comportement du capitaine Kirk n'est pas normal. La veille au soir, son moral était parfait, jusqu'à leur rencontre avec le jeune Riley. Maintenant, Kirk est sombre, Kirk ne dort pas, Kirk ne mange pas. Or, s'il y a un aspect de sa vie où Kirk est maniaque, c'est la nourriture. Ne pas le voir manger est aussi incroyable que d'imaginer Spock souriant et serrant les mains de chaque personne qu'il rencontre.

Ce n'est pas seulement que Kirk ne mange pas, c'est sa façon de se comporter vis à vis de sa nourriture qui est inquiétante. Uhura le voit triturer sa nourriture du bout de sa fourchette, embrocher sur celle-ci de petits morceaux de nourriture, l'élever de quelques centimètres avant de la reposer dans l'assiette en contenant un haut le cœur, avant de recommencer ce manège.

Comment une simple rencontre peut-elle mettre l'homme qu'une rencontre avec l'assassin de son père a laissé de marbre dans un tel état ? Uhura tente de se souvenir s'il a eu un comportement menaçant d'une quelconque façon envers son interlocuteur, mais rien ne lui revient. Riley n'avait rien de particulier, à part peut être un accent prononcé que Uhura ne parvient pas à remettre. Elle connaît pourtant

la plupart des accents terriens et ceux des humains d'autres planètes. Celui-là, elle ne l'a entendu nulle part. Tout au plus retrouve-t-elle une façon d'avaler certaines lettres assez similaire chez Kirk. Elle a toujours noté quelque chose de particulier dans l'accent du capitaine, quelque chose qui ne lui vient pas de ses années en Iowa. L'accent plus prononcé de Riley pourrait indiquer qu'il est né ou a passé son enfance sur un monde où Kirk est arrivé à un âge plus avancé.

Riley et Kirk pourraient donc avoir passé un temps de leur vie au même endroit, probablement durant leur enfance et adolescence respective, vu leur différence d'âge et le temps qu'il a fallu à Kirk pour reconnaître Riley. Si le Kirk enfant avait le dixième du charisme du Kirk actuel, le regard d'admiration de Riley devient limpide à comprendre. Il est plaisant d'imaginer un Jim Kirk adolescent, boutonneux et tout en genoux, la voix muant à peine, ulcéré d'être suivi partout par un gamin à peine sorti de ses couches.

Uhura a reçu une formation de diplomate. Elle devrait donc savoir quand il est préférable d'abandonner un sujet plutôt que de braquer son interlocuteur. Sa curiosité est son défaut et en cet instant elle est accentuée par l'inquiétude qu'elle ressent pour son ami.

« Au fait capitaine, qu'est devenu le jeune homme d'hier soir ? Je me serais attendue à le voir près de vous si vous ne vous êtes pas vu depuis longtemps.

La main de Kirk se crispe sur son couvert.

-Oh il avait des choses à faire, répond-il d'un ton qui pourrait passer pour nonchalant auprès d'un observateur peu attentif. Il s'apprête à tenter de rentrer dans Starfleet.

Uhura a un petit sourire. Que le jeune homme tente de suivre les pas de celui qui a l'air d'être son héros n'a rien de surprenant. Il est probable que dans les années à venir nombreux soient ceux qui tentent de suivre la voie de Jim Kirk, capitaine et héros de la fédération.

-De qui parlez-vous ?, demande Sulu avec curiosité.

-Nous avons croisé un jeune admirateur du capitaine hier soir. Les yeux pleins d'étoile, comme Chekov.

-Il me suivait partout quand il était gamin, se souvient Kirk avec un sourire nostalgique mais des yeux chargés de lourds souvenirs. Impossible de le garder éloigné de plus de quelques mètres. J'ignorais qu'il voulait rentrer à la Starfleet. J'ai dû mal à m'imaginer ce gamin qui avait toujours la morve au nez sur un vaisseau spatial.

-Vous vous étiez perdus de vue ?

-J'avais des nouvelles par des amis communs. Des photos, ce genre de chose.

-Et d'où vous connaissez-vous ?

En un an à bord de l'Enterprise, l'équipage a dû croiser une trentaine d'amis de Kirk, anciens amants et amantes compris. Kirk est toujours ravi de leur présenter ses compagnons de voyages. Uhura, Sulu et Scotty en particulier se sont pris à apprécier ces rencontres qui leur permettent d'en savoir plus sur leur capitaine et qui sont aussi l'occasion d'entendre un certain nombre d'anecdotes truculentes sur celui-ci. Ils ont

pris l'habitude de poser des questions et celle de Sulu n'a rien d'exceptionnelle.

Pourtant, elle prend visiblement Kirk de court. Il saisit un verre d'eau pour se donner une contenance mais est obligé de le reposer presque immédiatement pour ne pas le renverser. Il s'efforce de regarder ailleurs.

-J'ai un moment vécu près de chez lui, arrive-t-il à dire, les yeux rivés dans son assiette. Quand... Ça n'a pas duré, mais nous sommes restés en contact. »

Sentant un malaise, ses compagnons abrègent la conversation et le repas. Kirk est le premier à se lever et dès qu'il est hors de portée de voix, tous se tournent vers McCoy, inquiets, mais ne sachant pas comment phraser cette inquiétude.

« Que se passe-t-il ?, finit par demander Sulu. Je n'ai jamais vu le capitaine agir comme ça.

-Si je le savais..., répond McCoy le front chargé de soucis. Depuis que je le connais je l'ai vu cinq ou six fois dans cet état. Il est tendu, cesse presque complètement de manger pendant quelques jours puis reprend sa vie comme si tout était normal. Il y a au moins deux fois où je suis presque sûr que ce comportement avait quelque chose à voir avec un décès dans ses relations. Le reste du temps, seul Jim sait ce qui peut causer chez lui ce comportement. Il refuse absolument d'en parler.

McCoy a l'air de subir un affront personnel, comme pour tout ce qui concerne la santé de son ami. Uhura repose ses propres couverts, l'appétit coupé.

-Si j'avais su je n'aurais jamais parlé de la rencontre d'hier soir.

-Vous ne pouviez pas savoir Uhura.

-Il n'empêche... Je vais aller m'excuser. »

Elle n'écoute pas la tentative de McCoy de la convaincre que laisser Kirk seul est la meilleure chose à faire. Tout en sortant du restaurant, elle se fustige mentalement pour sa curiosité et son impétuosité. Le fait de décortiquer l'énigme Kirk est-il donc plus important pour elle que les sentiments de son capitaine ? Certes, elle ne pouvait s'attendre à une telle réaction, et elle n'est qu'en partie responsable de l'état mental actuel de Kirk, mais elle s'en veut tout de même. Elle a démontré au cours du repas qu'elle était capable d'autant d'insensibilité qu'un... qu'un vulcain, par exemple.

Tout en préparant mentalement ses excuses, elle s'engouffre dans le hall d'entrée de l'hôtel. Ne voyant pas Kirk, elle prend le chemin de sa chambre, espérant qu'il n'est pas carrément sorti de l'hôtel. À son grand soulagement, elle le voit bientôt et accélère pour le rattraper. Le capitaine, les yeux fixés au sol, s'apprête à tourner au bout du couloir quand son chemin croise celui de Spock. Celui-ci, surpris, entame un geste de salutation machinal envers le capitaine. Kirk, incapable dans son état de remarquer la présence du Vulcain, s'encastre quasiment dans celui-ci. Spock transforme instinctivement son salut en un geste destiné à repousser le contact physique.

Quand il écarquille les yeux de surprise et presque d'effroi, Uhura réalise que leurs mains se sont accidentellement touchées. Kirk sait, bien sûr, à quel point un tel contact est un viol de l'intimité la plus profonde pour un vulcain. Pris dans le tourment

de ses émotions, il se raccroche pourtant de tout son instinct humain à ce contact familial et agrippe la main de Spock comme un noyé sa bouée. Il s'effondre contre Spock et seule la force vulcanienne de celui-ci les empêche de tomber par terre.

Uhura accourt pour les aider. Elle souffre pour eux en imaginant ce qu'ils doivent ressentir à ce contact télépathique que ni l'un ni l'autre n'a souhaité. La jeune femme saisit Kirk par l'épaule, s'efforçant de son autre bras de dénouer les mains emmêlées de Kirk et Spock sans toucher celle du second pour ne pas ajouter à son inconfort. Les yeux de Kirk la transpercent sans la voir et s'agitent dans tous les sens. Il n'a pas l'air de réaliser où et avec qui il se trouve.

« Capitaine, Jim, tout va bien, vous pouvez le lâcher, murmure-t-elle, espérant l'atteindre.

-Vais vomir, réussit à balbutier le capitaine sans toutefois lâcher la main de Spock.

-Nyota, ordonne celui-ci. Ma clé, dans la poche droite de mon uniforme. »

Uhura lâche Kirk et attrape la clé. Elle court ouvrir la porte de son ami, fort heureusement peu éloignée et s'écarte immédiatement. Spock guide Kirk vers la salle de bain en étant presque obligé de le porter tellement les jambes du capitaine flageolent. Uhura ferme vivement la porte de la chambre en s'assurant que nul n'a été témoin du spectacle qu'ils devaient donner. Kirk a à peine le temps de se pencher vers le lavabo avant de vomir le peu qu'il a réussi à avaler depuis le matin. Bientôt seule de la bile sort de sa bouche. Sans mot dire, Spock le soutient tout du long.

Quand il a finit, Kirk s'effondre dans les bras de son second, à moitié inconscient. Uhura fait signe à Spock de garder le silence et de déposer Kirk sur le lit. À peine sa tête s'est-elle posée sur l'oreiller que Kirk s'endort. Uhura se penche immédiatement pour l'examiner. Il est pâle comme un mort et seul un léger souffle indique qu'il est vivant. Son état est toutefois rassurant, assez pour que Uhura n'éprouve pas le besoin urgent de faire venir McCoy.

« Le docteur McCoy est-il présent dans l'enceinte la base ?

-Oui, mais ne l'appelons pas Spock, s'il te plaît.

-Pourquoi ? Le capitaine a certes l'habitude de repousser ses séjours à l'infirmierie mais son état...

-Si à son réveil nous avons l'impression que sa santé est en danger, je serais la première à appeler McCoy. Mais je pense que Jim sera suffisamment humilié que nous l'ayons vu dans cet état. N'en rajoutons pas.

Le silence de Spock est réprobateur, mais il ne fait pas mine de saisir son communicateur. Uhura se laisse tomber sur l'unique fauteuil de la pièce, mentalement épuisée. Tout en massant ses tempes, elle observe, soulagée, la poitrine de Kirk se soulever lentement. Spock s'empare de la chaise de bureau qui constitue le seul autre siège de la chambre d'hôtel et s'installe près d'elle. Lui aussi concentre toute son attention vers le dormeur.

-Que lui est-il arrivé ?, finit-il par demander.

-Il n'était pas bien ce midi. Il n'avait pas dormi je crois et pas mangé.

-C'est des plus inhabituels. Le capitaine a une certaine tendance à oublier de

dormir lorsque nous sommes en mission mais le pourcentage de fois où il a sauté volontairement un repas est très faible, pour le même laps de temps.

-Combien ?, demande Uhura avec curiosité.

-0,0000003%.

-Oh, fait la jeune femme, qui s'attendait d'après ses observations à un résultat très bas, mais pas autant. Je... je l'ai interrogé sur le jeune homme d'hier soir, Riley. J'étais curieuse, et Kirk est d'habitude plus que d'accord pour parler de ses amis.

Spock opine de la tête.

-Le capitaine est avide de partager ses expériences et ses amis, plus que la plupart des terriens.

-C'est pourquoi je n'ai rien vu de mal à ma curiosité. Il... s'est dérobé. Il ne voulait pas en parler et il est parti rapidement. J'ai voulu m'excuser et je l'ai suivi. Je ne pensais pas... J'imagine que c'est le fond du problème, je n'ai pas pensé du tout.

Un silence inconfortable s'installe dans la pièce. Uhura reporte finalement son regard de Kirk vers Spock. Le visage de celui-ci est inhabituellement expressif. Rien d'étonnant, sans doute, étant donné qu'il n'était pas préparé à ce que Kirk viole sans le vouloir l'un des plus profonds tabous vulcains.

-J'ai vu... commence Spock, les yeux hantés, avant de s'interrompre.

Cette fois-ci, Uhura refrène sa curiosité.

-Ne me dis rien. Ce que tu as vu lui appartient.

-J'ai entendu, poursuit Spock comme s'il ne l'avait pas entendu, j'ai entendu des cris d'enfants. Des hurlements de peur, des coups. J'ai vu du feu, du feu, du sang et de la fumée. Je ne saisis pas. Cela n'avait pas de sens.

-Ce n'était peut-être pas des souvenirs mais la réminiscence d'un cauchemar, suppose Uhura.

-Oui, répond Spock d'un ton peu convaincu. Un cauchemar. »

Le communicateur d'Uhura bippe et elle s'en empara. La voix de McCoy résonne à l'autre bout.

« Uhura, enfin. Êtes-vous avec Jim ? Je n'arrive pas à le joindre.

Uhura lance un regard rapide vers le lit. Kirk a ouvert les yeux et la fixe, les yeux sans vie.

-Je viens de le quitter, finit-elle par dire, choisissant le mensonge plutôt que d'accabler encore son capitaine et ami.

-Comment allait-il ?

-Mieux. Retentez de le joindre plus tard, sans doute répondra-t-il. Si vous me permettez...

-Très bien, je vous laisse. Tenez-moi au courant si vous le revoyez. »

Uhura n'est pas sûre que le docteur ait gobé son mensonge. Elle est toutefois prête à le répéter en face de lui s'il le faut. Kirk affiche un air soulagé que la jeune femme peut comprendre. Elle hésite un moment sur ce qu'elle doit lui dire.

S'excuser ? Elle ne pense pas qu'il voudrait de sa pitié en cet instant. Elle finit par se lever et affiche un mince sourire sur son visage.

« Je vais vous laisser vous reposer capitaine. Si vous avez besoin de moi,

n'hésitez pas à me joindre.

Elle ferme la porte derrière elle et s'effondre instantanément contre le mur. De lourds sanglots silencieux la secouent. Spock sort à son tour et se tient à ses côtés, attendant que son débordement émotionnel soit terminé. Même si le Vulcain est au-dessus de cette faiblesse humaine, il l'accepte et ne la juge pas chez elle. C'est une des choses qu'elle apprécie le plus chez son ami.

-J'ai conseillé au capitaine de se reposer là où il est tant qu'il en a besoin. Il semblait d'accord avec cette idée quand je l'ai quitté.

-Veux-tu venir dans ma chambre en attendant qu'il quitte la tienne, finit par demander Uhura une fois qu'elle a retrouvé une contenance.

-L'invitation est appréciée. Il me faut méditer. »

Méditer. Uhura aimerait pouvoir en faire autant, ou être capable d'oublier purement et simplement ce qu'elle a vu. Elle ne peut hélas qu'espérer qu'avec le temps, la douleur immense qu'elle a vu chez Kirk diminuera ou qu'il se tournera vers ses amis pour l'aider. Ce jour-là, elle se jure qu'elle sera là.

CHAPITRE 5

SPOCK

L'équipage présent sur le pont de l'Enterprise montre une agitation 1.5 fois supérieure à la normale quand Spock y pose le pied. Il reconnaît le frémissement d'excitation qui saisit les humains lorsqu'ils reçoivent un nouvel ordre de mission.

Assis à son poste, le capitaine Kirk lève les yeux de son PADD et lui adresse un sourire étincelant et aussi peu professionnel que possible.

« Spock, s'exclame-t-il joyeusement, vous tombez bien ! J'allais vous envoyer chercher. La Starfleet nous dérouta légèrement. C'est la troisième fois depuis notre départ de la Terre et à ce rythme je crois que nous n'atteindrons pas les régions inexplorées de l'espace avant la fin de l'année !

Spock retient comme tous les jours les remarques qu'il devrait faire à son capitaine. Son comportement envers lui, envers tout ses officiers n'est pas professionnel. Il devrait se soumettre au règlement, se tenir plus droit, sourire moins, être moins familier, montrer plus de respect envers les grades et l'institution de la Starfleet. Il ne dit rien. Il refuse de s'avouer qu'il apprécie Jim Kirk tel qu'il est, même s'il doute de jamais réussir à le comprendre.

-En quoi consistent ces ordres capitaine ?

-Une mission diplomatique, encore. Vous vous rappelez de Cykax ?

-Effectivement.

Le cas de Cykax fait l'objet de rapports réguliers dans la Starfleet et Spock a lu un bon nombre d'entre eux. La planète est entrée en contact avec la Fédération quarante et deux ans auparavant. Les dirigeants de la Fédération avaient alors pensé entamer des négociations pour commercer avec Cykax avant d'être obligée de faire marche arrière huit mois plus tard lorsque Cykax avait effectué un deuxième premier contact. Ils avaient alors réalisé que, contrairement à ce que leurs premiers interlocuteurs leur avait dit, la planète n'avait pas un gouvernement unique. On y trouvait à l'époque onze pays en guerre les uns contre les autres. Leur course à l'armement avait mené au lancement d'un programme spatial, assez similaire avec ce que la Terre avait connu dans la seconde moitié du XXème siècle. En quatre ans, sept pays effectuèrent un premier contact avec la Fédération et témoignèrent du souhait de la rejoindre. Celle-ci avait dû alors expliquer que sa politique était de refuser toute planète n'ayant pas encore d'unité politique.

Depuis, la Fédération se contente d'observer la situation d'un œil neutre. En quarante deux ans, il y avait eu trois conflits d'envergure planétaire et de nombreux

pays étaient apparus ou avaient disparus. Régulièrement, la Fédération se propose comme intermédiaires entre les belligérants, en vain.

-Il semblerait qu'il y ait du nouveau à la surface, poursuit le capitaine. Il n'y a plus que deux blocs rivaux et les deux se sont adressés à la Fédération pour servir d'intermédiaires dans des tractations.

-Les derniers rapports sur la situation étaient très pessimistes. Voilà qui est... inattendu, remarque Spock.

-Inespéré même. Et comme nous sommes le vaisseau le plus proche - et le plus célèbre - c'est à nous que Starfleet a confié la tâche de vérifier la bonne volonté des deux camps avant d'envoyer une équipe de diplomates.

-Donc la situation est potentiellement explosive, remarque Uhura depuis sa console.

-Oui. Starfleet croit à la bonne volonté des dirigeants des deux camps, mais la méfiance est de mise. On débarque en pleine Guerre Froide après tout.

-La comparaison me semble assez juste, approuve Uhura. Quoique, cela me rappellerait même Vulcain avant la réforme de Surak. »

Spock approuve de la tête, sans répondre. Parler de Vulcain, même deux ans après est encore difficile. Il doute de jamais pouvoir en parler sans avoir ensuite besoin de méditer pour maîtriser ses émotions. Il refuse de s'appesantir dessus et concentre son attention sur la mission.

Les quarante huit heures qui suivent sont occupées à préparer celle-ci. Il faut décider qui descendra à terre, qui jouera les intermédiaires auprès de tel ou tel haut personnage de Cykax. Surtout, il leur faut apprendre tout ce qui risquerait de compromettre la mission. Les Cykaxiens se vexent pour un rien. Spock, comme les autres, apprend la bonne façon de s'adresser à un officier de la Cykax Unie, le groupe qui domine actuellement les trois quart du globe, et à un officier de la République de Cykax.

Le plus difficile à régler, c'est la décision de l'endroit où l'équipe de l'Enterprise posera pour la première fois le pied sur la planète. Les Unionistes comme les Républicains veulent avoir la prééminence. Leur volonté d'apaisement ne va pas jusqu'à avoir déjà réussi à décider d'un lieu de tractation commun. Le capitaine tranche en tirant au sort en direct devant les représentants officiels des deux factions qui le regardent faire à travers l'écran de l'Enterprise.

Les Unionistes les accueillent chaleureusement, avec parade militaire et démonstrations de tir. Spock ne peut s'empêcher de se sentir gêné devant ce bellicisme exacerbé. Malgré les menaces qui pèsent sur la Fédération, celle-ci ne s'est jamais montrée aussi belliqueuse. Le reste de l'équipe diplomatique semble tout autant gênée. Bien sûr, autre monde, autres mœurs, mais Spock doute que ce comportement soit un bon prétexte à la paix.

Le soir, le capitaine réunit l'équipe descendue à terre autour de lui dans les appartements qui leur ont été attribués. En plus de Spock se tiennent là Uhura et trois linguistes et diplomates sous ses ordres, Chekov et deux ingénieurs présents pour montrer aux Cykaxiens les avantages d'une alliance avec la Fédération, un

médecin et quatre membres de la sécurité.

Spock écoute l'équipe se féliciter de ce premier contact, avec raison. Les Unionistes se sont montrés favorables à l'idée de la paix. Ils envisagent même une rencontre prochaine avec les Républicains sous l'arbitrage de la Fédération. Si Kirk et ses hommes arrivent à en convaincre les Républicains demain, ce sera le plus grand pas vers la paix jamais réalisé sur cette planète.

L'équipe de sécurité est un peu moins satisfaite de la situation.

« Ce n'est pas que je n'ai pas confiance envers ces gens, capitaine, déclare Fial, une grande Andorienne d'une cinquantaine d'années au visage sévère. Si les diplomates disent qu'ils veulent la paix je veux bien les croire. Mais mon boulot c'est de vous garder tous en vie. Et...

-Je sais lieutenant, répond Kirk d'une voix lasse. L'impossibilité de la téléportation sur la planète vous gêne.

-Ce n'est pas que ça capitaine. Cette impossibilité je la comprend, et même elle me rassure. Sur une planète de paranoïaque comme celle-ci, je préfère être certaine qu'un commando contre la paix ne va pas surgir pour tenter de nous assassiner pendant la nuit. Le problème, c'est que l'on n'arrête pas de me dire depuis notre arrivée qu'il est normal que ce champ anti-téléportation nous empêche également de communiquer avec l'Enterprise. D'après ce que leurs techniciens ne cessent de me répéter, le champ anti-téléportation a été renforcé ici pour notre protection ce qui empêche les communications extra-planétaires. Pour contacter l'Enterprise nous sommes obligés de transmettre nos messages au centre de commandement de l'Union qui relaiera le message. Nous aurions dû être informés de cet état de fait.

Spock fronce les sourcils. Effectivement, cette information est capitale.

-Vous voulez-dire que toute communication est impossible et qu'on ne nous a pas prévenu ?, demande le capitaine.

-Oui. J'ai essayé à plusieurs reprises de contacter l'Enterprise. Je n'obtiens qu'un bruit statique.

-Cela ressemble à un piège, murmure Uhura, l'inquiétude visible sur son visage.

-Un peu trop à mon goût oui, approuve Kirk. Que la moitié de l'équipe de sécurité se tienne éveillée cette nuit. Demain matin nous rejoignons un avant poste républicain. Nous devrions y être en sécurité.

-Et si le blocage persiste, capitaine ?, demande Spock.

-Alors cela signifiera que que les deux camps nous ont tendu un piège et que nous devons nous en remettre aux mains de Scotty pour passer outre le blocage. D'ici demain, reprenons des forces. »

La petite équipe opine de la tête d'un air sombre et bientôt chacun rejoint la chambre qui lui a été attribuée. Spock se repose dans la sienne quelques heures avant de se relever, frais et dispos. Il fait encore nuit noire, à l'extérieur comme sur l'Enterprise en orbite, aussi est-il surpris de voir le capitaine levé et assis à la table de conférence dans la salle commune de leurs appartements.

« Je n'arrivais pas à dormir, explique le capitaine en souriant. Les nouvelles de Fial m'ont gardé éveillé.

Cet homme semble vivre avec l'idée qu'un sourire lui permettra de faire passer n'importe quelle excuse. Étant donné le nombre de fois où ces sourires ne lui ont valu que d'avantage d'ennuis, que ce soit auprès de McCoy, d'Uhura, d'un flirt ou d'un ennemi, Spock ne comprend pas pourquoi le capitaine persiste à utiliser cette vaine tactique.

Parfois, il s'accorde à reconnaître que ce sourire a une étrange puissance.

Toutefois, il ne s'y laisse pas prendre, et s'assoit en face de Kirk, lui intimant du regard de retourner se coucher. Aucun humain de sa connaissance ne montre moins de souci de préservation de sa santé.

-Très bien, soupire Kirk avec un nouveau sourire d'excuse. J'irais dormir quelques heures avant le départ. Je veux juste finir ça.

-Finir quoi ?

Kirk tend à son vice-capitaine l'objet qu'il tient en main. C'est un communicateur qu'il a commencé à désosser.

-J'essaie de modifier cet engin pour outrepasser leur blocus. En vain pour le moment. Si seulement j'avais accès à un de leurs ordinateurs je devrais y arriver, mais ces paranoïaques ont trop peur que nous transférons des informations à leurs ennemis pour nous laisser nous en approcher. Peut-être que si...

-Si je puis émettre une suggestion capitaine, le coupe Spock, je doute que le manque de sommeil et de matériel vous fasse parvenir à une solution. Je m'occupe de ceci. »

Il s'accroche au peu de sang-froid qu'il arrive à conserver face au capitaine en déclarant ces mots et en lui prenant le communicateur. Parfois, il doute que même un Vulcain ayant subi le rituel de Kohlinar puisse rester calme en présence de Jim Kirk. Étonnamment, le capitaine ne rechigne pas et retourne se coucher d'un pas presque titubant.

Spock se met à examiner le communicateur aux pièces éparpillées sur la table par le capitaine. L'intérieur de l'appareil a été légèrement modifié et Spock observe avec intérêt les modifications, les ajouts et les retraites que Kirk a effectué. Mais il a beau faire, il ne parvient pas à comprendre ce que son supérieur tentait d'obtenir. Il le reconnaît, son supérieur le dépasse dans un certain nombre de domaines. Ce qu'il a tenté d'accomplir dans son état semi-comateux, Spock n'arrive pas à le comprendre et décide de le laisser finir son œuvre au matin. Il finit donc par reposer l'appareil et se met à méditer.

* * * * *

Dans l'équipe, personne ne se montre particulièrement surpris quand au matin on leur annonce que le problème de communication avec l'Enteprise n'est pas réglé. Les Unionistes promettent de faire de leur mieux pour rétablir les communications à défaut de la téléportation d'ici un jour ou deux.

Le capitaine leur adresse un sourire aimable et les remercie de leurs efforts avant de saluer les officiels qui les ont accompagnés durant leur court séjour dans

l'avant poste.

« Sortons vite de ce panier de crabes, grince-t-il en se retournant, juste assez fort pour que Spock l'entende.

-Je crains que ce ne soit pour retrouver une situation comparable de l'autre côté de la zone de démarcation, répond Spock tout aussi bas. »

Ils sont les premiers à franchir ensemble la lourde porte blindée de l'avant poste de l'Union. Après vingt-trois heures passées sous terre, retrouver l'air de la surface est agréable et chacun pousse un soupir de soulagement avant de goûter à cet air frais.

Quand tout le monde est sorti, la délégation se met à avancer avec précaution vers l'avant poste républicain, à peine visible à presque cinq kilomètres de là. Enfoncé dans la terre, cet avant poste est le jumeau du bâtiment qu'ils viennent de quitter, forteresse enterrée et martelée d'impacts. Quand la porte blindée se referme derrière eux, Spock voit quelques membres de l'équipe frissonner légèrement. L'expression terrienne « il y a comme un malaise dans l'air » lui paraît très appropriée pour décrire la situation.

Ils marchent en silence pendant un long moment, faisant attention à ne pas dévier du chemin qu'on leur a indiqué, matérialisé de loin en loin par un bâton enfoncé dans la terre meuble.

« Comment peut-on infliger autant de dégâts à sa propre planète ?, finit par demander Uhura en essayant de cacher le mépris et le dégoût dans sa voix.

La jeune femme ne supporte pas la bêtise et cette longue guerre semble en être une énorme. En contemplant le paysage désolé devant ses yeux, Spock ne peut que donner raison à son amie. Sur des centaines de mètres à la ronde, il ne reste plus que de la terre et de la roche criblée de traces d'impact de balles et de bombes. Les rares troncs déchiquetés qui se dressent encore sur les collines environnantes témoignent qu'une forêt touffue se dressait là il n'y a pas si longtemps.

-Ça ressemble aux descriptions des champs de bataille du vingtième siècle terrien, approuve un des linguistes. J'ai lu quelque chose sur la bataille de Stalingrad.

-Verdun et la Marne plutôt, le reprend un second. Il y a même des tranchées.

En effet, plus ils se rapprochent de la ligne de démarcation entre les deux camps, plus ils peuvent voir des tranchées à moitié effondrées. Sous la terre du sentier, ils entendent parfois un craquement terrible, celui des os de cadavres enterrés à la va vite.

-Je n'aime pas ça, frissonne un ingénieur. Comment peut-on laisser ses morts à pourrir ainsi ?

-'' Cette tranchée toute neuve était ourlée de terre fraîche, comme une fosse commune. C'était peut-être pour gagner du temps qu'on nous y avait mis vivants'', murmure le capitaine.

Uhura regarde avec étonnement celui-ci.

-C'est une citation ? D'où vient-elle ?

-Les croix de bois, un vieux roman français sur la Grande Guerre.

Comme trop souvent encore, Spock est étonné par la culture et la mémoire de

son capitaine. Les regards des autres personnes présentes est tout aussi parlant. Sans se soucier de ces regards, Kirk se penche sur le sol pour ramasser un minuscule objet. Regardant par dessus son épaule, Spock reconnaît une sorte de médaille porte-bonheur comme en portent les soldats de l'Union. On y voit un enfant tenant une gerbe de céréales.

-Dans ce sol sans couleur
Sous ce ciel sans couleur,
Qui délayait les silhouettes,
Il fallait attaquer
A trois heures trente.
A trois heures trente,
Les troupes, coûte que coûte...
Coûte que coûte !
Mon général, qu'est-ce que ça vous coûtait ?

Le capitaine se relève avec un regard lointain puis secoue la tête comme pour chasser des souvenirs sinistres. Il finit par croiser le regard de Spock.

-Ils ont raison, l'endroit est sinistre à souhait. Ne nous y attardons pas.

Ils se remettent tous en marche. Bientôt, certains se mettent à parler de tout et de rien pour éloigner l'inquiétude qui les submerge. Le capitaine, lui, reste silencieux et marche en arrière, les yeux en alerte constante. Spock ralentit pour se mettre à sa hauteur.

-Que se passe-t-il capitaine ?

-Je ne sais pas. Il y a quelque chose que je n'aime pas du tout ici. Un instinct idiot peut-être mais... »

Spock a appris à se fier aux instincts de son capitaine. Il se met lui aussi à examiner le paysage qui les entoure. Rien ne lui semble anormal. Bientôt, ils arrivent en vue d'un tronc encore debout mais fendu sur toute sa longueur. On leur a expliqué que celui-ci marquait la frontière actuelle entre les terres de l'Union et celles de la République. Encore quelques pas, et ils seront sur le territoire de la seconde. C'est l'un des membres de la sécurité qui franchit le premier cette frontière invisible.

Aussitôt, l'enfer se déchaîne autour de la délégation. Quelque chose explose sous les pieds de l'homme de la sécurité. Il s'écoule tout au plus une demi seconde avant que Spock entende des détonations retentir au même instant devant et derrière lui. Avant qu'il n'ait le temps de réagir, il est plaqué au sol par quelqu'un et s'effondre dans un trou, la tête la première.

Il sent sa tête heurter violemment une pierre et il perd conscience. Quelques instants ou quelques heures plus tard, il l'ignore, il reprend conscience progressivement. Sa tête bourdonne et il lui semble qu'on la martèle de coups. Il lui faut quelques minutes pour retrouver ses esprits et réaliser que le bruit n'est pas dans sa tête, mais tout autour de lui. C'était le son produit par des dizaines d'obus percutant le sol, envoyant en l'air des mètres cubes de poussière, de terre et de roche. Certains tombent trop près de là où Spock se tenait, et la terre tremble sous l'impact.

À côté de lui, Uhura a plaqué ses mains contre ses oreilles, dans un effort inutile pour faire cesser le bruit. Son uniforme est déchiré à l'épaule, mais elle ne semble avoir que quelques égratignures. À côté d'elle, Stephan Cho, l'un des ingénieurs, s'efforce de bander sa jambe couverte de sang. Ils sont les seuls à avoir pu se mettre à l'abri dans la minuscule dépression qu'ils occupent, sans doute créée par des obus lors d'une ancienne bataille. À quelques mètres au-dessus de la tête de Spock, un bras portant une manche rouge repose lâchement. Du sang s'égoutte le long de sa manche.

Au-dessus de lui, entre deux salves de tirs, il entend un blessé gémir. Il n'y a personne d'autre en vue, et Spock ignore si le capitaine ou Chekov sont encore vivants. Il espère qu'ils auront trouvé une tranchée comme lui et ses deux compagnons.

Les tirs durent jusqu'au crépuscule, presque sans interruption. Ni Spock, ni ses deux compagnons ne parlent durant cette longue journée. Ils ne parviendraient de toute façon pas à s'entendre au-dessus des explosions régulières. Chaque seconde de silence leur paraît une bouffée d'oxygène, durant laquelle Spock retient son souffle, espérant que ce silence annonce la fin des combats. Cet espoir est toujours trop vite déçu.

Avec la nuit, vient le silence. Le blessé s'est définitivement tu quelques heures plus tôt.

Spock et ses compagnons sont alors trop fatigués pour réfléchir ou se soucier de leurs camarades. Ils s'endorment quasi instantanément. Dans leurs rêves, le canon continue de tonner. Spock se réveille en sursaut, avec l'impression d'être encore plus épuisé qu'avant de dormir. Les obus ont recommencé à tomber autour d'eux.

Cette seconde journée se déroule exactement comme la première. Spock, Uhura et Cho se tiennent serrés les uns contre les autres, se protégeant ainsi des débris qui tombent du ciel. La pluie de métal et de pierre dure pendant quinze heures avant de s'interrompre aussi brutalement qu'elle a commencé. Cette fois, le crépuscule n'est pas encore tombé et Spock peut observer la fatigue sur le visage de ses deux compagnons. Le teint de Cho est livide et le bandage sur sa jambe imbibé de sang.

« Il faut s'occuper de cette blessure, murmure Uhura à Spock une fois qu'ils se sont éloignés de quelques pas en restant accroupis. Et je m'inquiète pour les autres.

-Je vais sortir et voir.

Uhura l'approuve et retourne auprès de Cho pour voir ce qu'elle peut faire pour lui. Spock s'éloigne encore un peu et entreprend de sortir du trou sans faire tomber davantage de terre sur eux. Il tombe presque nez à nez avec le cadavre du docteur qui les a accompagnés. Voilà qui réduit les chances de Cho de s'en sortir. Spock continue à ramper avec précaution jusqu'à rejoindre le sentier que l'équipe suivait. Il y découvre les restes mutilés d'un homme, mais pas d'autres traces de son équipe. Il s'apprête à continuer vers l'est quand une tête sort du sol à sa gauche.

« Spock, vous êtes en vie !

Le visage tuméfié de Fial est empreint d'un immense soulagement que Spock

doit s'avouer partager.

-Le lieutenant Uhura et Cho sont un peu plus loin. D'autres sont avec vous ?

-Le capitaine et quelques autres. On a eu la chance de trouver cette tranchée à moitié comblée. Je venais voir s'il y avait d'autres survivants.

-Vous êtes en sécurité ?

-La tranchée semble bien étayée, pas de risques qu'elle s'effondre, grimace Fial.

-Alors je fais venir les autres, décide Spock. Notre position est bien moins protégée.

-Aidez-moi à monter alors, je vais vous aider.

Spock aide la jeune femme à le rejoindre et, toujours à plat ventre ils retournent vers le trou où se terrent Uhura et Cho. Ils les aident à sortir avant de suivre Fial en sens inverse.

-Attention à ne pas nous faire remarqué, leur enjoint celle-ci. J'ai essayé de sortir hier soir et ils ont recommencé à tirer autour de nous. Ils ne tiennent pas à ce qu'on s'échappe.

-Mais pourquoi ?, demande Uhura. S'ils tiennent tant que ça à nous tuer pourquoi ne pas concentrer leurs tirs sur nos refuges ?

-Le capitaine a une idée. Il vous dira lui-même. »

Ils poursuivent leur route en silence, allongés, puis accroupis dans la tranchée. Celle-ci se termine en un brutal cul de sac causé par un effondrement. Fial et Uhura aident Cho à s'allonger auprès d'un autre blessé tandis que Spock examine leur environnement. Ils sont en effet mieux protégés des explosions ici, pourvu que celles-ci ne soient pas assez proches pour causer un effondrement de la tranchée. Malheureusement, il n'y a pas d'abri souterrain, ce qui signifie qu'ils sont condamnés à rester en extérieur quel que soit le temps.

Par contre, il y a suffisamment de place pour que chacun des survivants soit à son aise. Des quatorze membres de l'équipe diplomatique, ils ne sont plus que huit. Spock reconnaît Liliane VanDyck, linguiste émérite, dans la blessée qui se repose auprès de Cho et Joss Jones, un autre membre de la sécurité, qui examine l'état de santé de Cho. Soulagé, Spock voit le capitaine et Chekov accroupis autour d'une pierre, en pleine discussion, et s'empresse de les rejoindre.

« Capitaine, salue-t-il. C'est un soulagement de vous voir en vie.

Une étrange expression s'étale sur le visage du capitaine, comme s'il avait commencé à sourire de joie et de soulagement mêlés avant d'opter pour une grimace d'horreur. Kirk s'empresse d'effacer cette expression et serre brièvement le bras de Spock. Celui-ci se surprend à amorcer un geste de réciprocité avant de s'interrompre.

-Content de vous voir aussi Spock. Chekov, nous reprendrons plus tard.

Le jeune homme comprend la demande implicite et rejoint le reste des survivants. Spock tourne aussitôt un œil inquisiteur vers le capitaine.

-Vous vous rappelez le communicateur que j'essayais de modifier pour joindre l'Enterprise ?, lui demande celui-ci en s'asseyant sur le sol. J'ai mis Chekov là dessus.

Je doute qu'il y parvienne avec la technologie qu'on a sous la main, même si on a trouvé deux trois trucs dans des caisses abandonnées lorsque les troupes qui occupaient la tranchée se sont repliées.

-Des choses utiles ?

-Un vieux communicateur qu'on a désossé pour ses composants, une trousse médicale d'urgence, deux trois couvertures. Rien d'autre hélas.

-La Fédération sera rapidement prévenue. Notre situation ne devrait pas se prolonger trop longtemps. »

Kirk reste silencieux un long moment, trop long aux yeux de Spock. Finalement, il se lève et rejoint les autres. Inquiet, Spock lui emboîte le pas.

« Comment va Cho ?, demande le capitaine.

-Inconscient depuis notre arrivée, déclare Fial. Il a perdu beaucoup de sang. Trop peut-être, et la blessure ne veut pas se refermer. Il a besoins de soins urgents.

-Et VanDyck ?

-Ca ira capitaine, répond celle-ci.

-Trois fractures de la jambe et deux dans le bras, complète Fial. Tant qu'on ne la déplace pas son état ne risque pas d'empirer.

-Très bien, murmure Kirk, comme s'il cherchait à s'en convaincre lui-même.

Uhura lance un regard scrutateur à son capitaine. Spock comprend que son impression que quelque chose ne va pas avec le capitaine est correct. Il espère que son amie comprend mieux que lui ce qui se passe.

-Je vais être tout à fait sincère avec vous, déclare le capitaine d'une voix tellement neutre qu'elle en est inquiétante. Nous n'étions pas censés en sortir vivants. Un des deux camp, non, les deux camp probablement, ont miné le sentier à l'endroit du passage de la frontière pour pouvoir rejeter la faute sur l'autre. Ils espéraient visiblement obtenir ainsi le soutien de la Fédération obligée de montrer le sort qu'elle réserve à ceux qui s'attaquent à ses représentants, surtout des représentants aussi célèbres que nous. Malheureusement, certains d'entre nous ont survécu, ce qui signifie que la Fédération va intervenir, mais pour tâcher de nous sortir de là.

En quoi est-ce une mauvaise nouvelle capitaine ?, demande Uhura. L'intervention de la Fédération...

-Arrivera trop tard.

Un silence incrédule accueille cette déclaration. Le capitaine ne leur laisse pas le temps de digérer cette nouvelle.

-Elle arrivera trop tard pour Cho, c'est certain. Et elle arrivera presque certainement trop tard pour nous. Les deux camp n'ont pas intérêt à ce que nous soyons retrouvés vivants. Ce serait courir le risque que nous disions qu'une mine a explosé devant nous et que tout ceci était prémédité. Si nous sommes mort, chaque camp peut encore espéré convaincre la Fédération que ce sont les autres qui ont tiré les premiers. Plus ils tergiverseront, plus ils auront de chance qu'aucun ne nous ne puisse parler. Leurs tirs d'hier et d'aujourd'hui sont là pour nous empêcher de nous évader. Nous sommes prisonniers.

-L'Enterprise...

-Aura reçu l'ordre de ne rien faire en attendant l'arrivée des renforts pour ne pas donner plus d'otages aux belligérants. Et puisque la téléportation est impossible ici, ils risqueraient de se faire abattre en plein vol.

-Mais la Fédération arrivera bientôt, insiste Chekov sur un ton de supplication. Elle nous sortira de là.

-Mettons que les officiers agissent au plus vite et mettent en place une équipe de secours militaire et diplomatique. Le vaisseau de la Fédération le plus proche doit être à une semaine d'ici. Cela veut dire qu'aucun officier avec le rang nécessaire pour négocier ne sera là avant six jours au moins. Et je vais être franc, nous n'avons pas assez de vivres pour tenir jusque là. Du moins, pas tous.

Jamais de sa vie Spock ne s'est senti aussi... étranger. Il n'avait pas réalisé. Il est à moitié vulcain. Il n'a pas mangé depuis trente six heures et pendant ce temps a dormi six heures d'affilée. De la nourriture serait la bienvenue, mais il peut encore s'en passer sans problème. Les Andoriens et les Humains n'ont pas cette résistance.

Il observe les visages de ses compagnons. Tous affichent déjà des cernes immenses dues à la fatigue. La faim ne se lit pas sur leurs visages. Pas encore. Mais tous ont désormais saisi la situation dans laquelle ils se trouvent.

-La bonne nouvelle, poursuit Kirk, c'est que dans les caisses que nous avons trouvé il y a de la nourriture, et qu'elle devrait être encore mangeable. Ce lieu était un théâtre d'opération juste avant qu'on nous appelle et n'a du être évacué que pour que les ''pourparlers'' puissent se dérouler ici. Nous avons également les quelques rations d'urgence que Fial et Jones transportaient.

-Est-ce assez pour tenir une semaine ?, souffle Uhura.

-Si nous les rationnons suffisamment, oui. Je dois donc vous demander à tous de nous remettre vos armes à Spock et moi-même.

-Est-ce nécessaire capitaine.

-Poussés par la faim, l'homme est réduit aux pires extrémités, murmure Kirk les yeux fermés. Spock et moi seul accèderont à nos provisions. La distribution sera équitable, en fonction des besoins de chacun.

Personne n'émet de protestation. Les phaseurs sont remis au capitaine qui les range soigneusement dans une caisse. Il fait signe à Spock de garder la sienne, et fait de même.

-Merci, finit-il par déclarer de la voix monocorde qu'il a adopté depuis le début de son discours. Maintenant dormons. Profitons de ce répit. »

En silence, chacun s'installe. Comme Kirk, Spock s'allonge près de la caisse des vivres. Uhura, elle, s'allonge près de Chekov qu'elle entreprend de rassurer à mi-voix. Personne ne fait mine de remarquer les larmes du jeune homme, visibles malgré la nuit qui tombe. Comme la veille, Spock s'endort comme une masse dès que sa tête a touché le sol.

Un cri dans la nuit le réveille.

« A boire ! »

Ce cri pitoyable qui les fait tous se redresser, c'est Cho qui l'a poussé. Spock

se lève pour fouiller dans leurs réserves à la recherche d'une bouteille d'eau, mais la main de Kirk l'arrête.

« Non, déclare le capitaine, implacable.

-Il a besoin...

-Il va mourir de toute façon. J'espérais qu'il meure dans son sommeil. Cela aurait été... plus facile. Pas d'eau pour lui. Nous n'en avons pas beaucoup, ne la gaspillons pas pour ceux qui n'en auront bientôt plus l'utilité. »

C'est une décision logique, mais ce raisonnement chez Jim Kirk est choquant aux yeux de Spock. Il scrute le visage de son capitaine mais ne parvient pas à y déceler la moindre émotion. Il finit par acquiescer à l'ordre qui lui est fait et Kirk cesse d'emprisonner sa main d'une poigne de fer.

Le capitaine se lève et rejoint le blessé. Le reste de l'équipe s'est réunie autour de lui et lève les yeux vers Kirk, attendant qu'il offre l'eau tant réclamée par le blessé.

-A boire, murmure encore celui-ci, à boire !

Ses lèvres sont desséchées et sa peau livide. Ses yeux tournent dans les orbites sans réussir à se fixer sur quoi que ce se soit. Uhura pose la main sur son front.

-Il a la fièvre. Il délire. Il lui faut de l'eau.

-Il n'y en a pas pour lui. Il n'y en a pas assez pour nous s'il ne pleut pas rapidement.

-Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?, hurle Uhura en se redressant pour faire face à son capitaine. Vous allez le laisser mourir ainsi ?

Le visage de Kirk se crispa.

-Non, déclara-t-il en sortant son phaseur. Ecartez-vous Uhura.

-Vous n'allez-pas... ?

-Il le faut. Notre survie dépendra des mesures que nous prendrons. Allons-nous préférer une mort lente pour tous ou une mort rapide pour quelques uns ? Ecartez-vous. »

Uhura trébuche plutôt qu'elle ne s'écarte de l'arme que tient Kirk et s'effondre, les genoux tremblants, cherchant un soutien dans le regard de Spock. Celui-ci reste silencieux. Il ne se sent pas capable d'arrêter ou d'encourager Kirk. En cet instant, la logique vulcaine à laquelle il se raccroche n'est pas capable de lui apporter la moindre réponse ou du réconfort. Elle semble bien vaine face à l'homme qui agonise en gémissant.

Pendant une trop longue seconde Kirk semble prêt à tirer, puis sa main tremble et l'arme tombe à ses pieds. Il s'éloigne vivement, et personne ne croise son regard.

« Comment a-t-il pu penser un instant à tuer Cho ?, siffle Uhura, horrifiée et ulcérée à la fois. C'est un meurtre de sang froid ! »

Spock n'a aucune réponse à lui donner. Il rejoint le capitaine, assis près des caisses, sa tête entre les mains. En l'entendant arriver, Kirk lève un visage défait.

« J'ai raison n'est-ce pas ?, souffle-t-il. Il faut faire ce qu'il faut pour qu'un maximum survive.

-C'est ce que dicte la logique, acquiesce Spock, incertain.

-La logique ! Si on écoute la logique... !

Le capitaine saisit la main de Spock d'un geste impérieux et Spock retient un coquettement de stupéfaction. Il y a bien longtemps que Kirk a appris à respecter l'appréhension vulcaine envers les contacts corporels et les risques de violation de l'intimité qui l'accompagnent. Mais en cet instant, Jim Kirk est visiblement bien trop submergé par l'émotion pour y penser. Spock ne retire pas sa main mais ferme ses pensées et s'efforce d'ignorer la sensation de peur, de nausée et d'horreur qui submerge Kirk.

-La survie dépendra de mesures drastiques, murmure celui-ci. Est-ce que le laisser vivre signifie la mort lente pour d'autres ?

-Capitaine...

-Non, non, continue Kirk en accentuant sa pression inconsciente, sa voix devenant presque inaudible. Je refuse. Je ne serais pas... Il avait tort. Il avait tort.

-Jim...

S'arrachant à la folie qui semble l'avoir saisi soudain, Jim rive son regard dans celui de Spock.

-J'assumerai ma décision, déclare-t-il d'une voix plus claire. Je me laisserai pas dicter mes actes par... Jamais. »

Sans laisser le temps à Spock de l'interroger sur son comportement, le capitaine se redresse et ouvre la caisse de vivres où il saisit l'une des trois outres d'eau qui constituent leurs seules réserves. Il rejoint Cho et en verse quelques gorgées entre ses lèvres. Un soupir de soulagement s'échappe de la gorge du blessé.

« Ceci, déclare Jim, est prit sur ma part. Personne d'autre ne sera privé.

-Absurde, répond Spock. Je suis vulcain et plus à même de résister une longue période sans eau. Que cette eau soit retenue sur ma part.

-Spock...

-J'insiste capitaine. Vous devez garder votre clarté d'esprit le plus longtemps possible pour nous tirer de là.

Cet argument atteint le capitaine comme Spock l'a espéré. Il hoche la tête et donne une dernière gorgée d'eau au moribond. Uhura pose sa main sur l'épaule de Kirk.

-Vous avez prit la bonne décision capitaine.

-Non, répond celui-ci avec un regard hanté. La moins pire seulement. »

Sans un mot de plus, il part se rallonger à côté des caisses. Spock reste aux côtés du blessé, sachant qu'il sera incapable de dormir, pas après avoir senti une telle détresse émaner de son capitaine et ami. Il n'a jamais rien ressenti de pareil sauf à deux reprises, la première lors de la destruction de Vulcain, lorsqu'il perdit tout contrôle de lui-même. La seconde avait également émané de Jim, lorsque celui-ci l'avait involontairement touché alors qu'il était en état de détresse émotionnelle après avoir retrouvé un ami d'enfance. Spock avait alors ressenti la même horreur, le même dégoût de soi et du monde.

Tout en écoutant la respiration sifflante de Cho, Spock tente de méditer, en

vain. Les paroles de Jim ne semblent pas pouvoir quitter son esprit. Pourquoi ces mots semblaient ne pas sortir de la bouche de Jim mais d'un autre ? L'expression humaine ''n'être plus soi-même'' s'applique à Jim Kirk comme jamais auparavant.

Spock voudrait pouvoir... Il ne sait quoi faire pour épauler Jim. Il ne voit pas ce qui le trouble tant. Ils ont été dans des situations tout aussi risquées pour eux et leurs hommes sans que le capitaine ne perde ainsi son sang-froid. Alors pourquoi celui-ci semble perdre pied ?

Ses questions restent sans réponse. Il renonce à méditer et rouvre les yeux, réalisant que Cho s'est tu. L'ingénieur a cessé de respirer et fixe le ciel, les yeux grands ouverts dans une expression de souffrance et d'étonnement. Spock lève les yeux et observe le soleil se lever, ses muscles se crispant déjà d'appréhension. Bientôt, trop tôt, les bombes recommencent à tomber.

* * * * *

A la huitième aube, Spock est réveillé par le silence. Pour la première fois depuis semble-t-il une éternité les obus ne tombent pas autour d'eux. Cette absence réveille les survivants exténués tout autant que la présence permanente de ce bruit désormais familier. Peu à peu, les têtes se redressent, un espoir désespéré affiché sur leurs visages creusés. Six jours sans manger plus que quelques miettes, à dormir la face contre le roc et la terre sèche, c'est beaucoup, c'est peu par rapport à ce qui les attend peut-être.

« Est-ce que c'est fini ?, murmure Uhura d'une voix vide. On vient nous chercher ?

-Non, répond Kirk. La Fédération est arrivée voilà tout. Les Républicains et les Unionistes leurs montrent qu'ils sont prêts à être raisonnables, pourvu que la Fédération fasse exactement ce qu'ils veulent. Dès que les nôtres auront refusé, les échanges de tir reprendront. La Fédération doit comprendre qu'elle n'a pas le choix. Mais cette tactique ne marchera pas avec la Fédération. Les bombes vont recommencer à tomber.

Quelques heures plus tard, un énorme bruit retentit, faisant résonner ciel et terre. Aucune des personnes terrées dans la tranchée ne sursaute. Ils sont déjà résignés et la plupart n'ont plus la force de se révolter contre cette tempête de métal qui les environne. Uhura reste recroquevillée dans son coin. Elle n'a pas changé de posture depuis deux jours, ne relevant la tête que lorsque Kirk distribue la nourriture. Chekov reste concentré sur le communicateur qu'il continue à essayer de modifier jour et nuit, même lorsque l'absence de lumière devrait l'empêcher de continuer. Les deux membres de la sécurité sont ceux qui tentent le plus d'entretenir le peu de forces qui leur reste, se forçant à marcher de long en large dans leur prison en plein air. Fial insiste là dessus tous les matins. Il faut qu'ils soient en état de se défendre si quelqu'un décide que les achever discrètement est la meilleure solution.

Spock approuve cette décision et accompagne Fial et Jones dans leurs exercices matinaux avant de recommencer à méditer, afin de ne pas penser à la faim

qui commence à le dévorer de l'intérieur. Il a encore de grandes réserves de force, mais son esprit semble refuser de penser à autre chose qu'à de la nourriture. Des odeurs des repas de son enfance sur Vulcain envahissent ses narines. Des images de viande, crue ou cuite s'imposent à lui, lui mettant l'eau à la bouche.

Il se force à détourner ses pensées de la nourriture et rejoint le capitaine, assis à côté de la caisse de nourriture. Celle-ci est vide désormais, mais il semble être plus à l'aise quand il reste près d'elle. Étrange, pense Spock.

« Capitaine, salut-il en s'asseyant pour économiser ses forces.

-Spock, sourit son interlocuteur, nous sommes en train de mourir de faim ici. Faites-moi le plaisir d'oublier un peu que je suis votre supérieur.

-Jim, reprend Spock. Vous n'allez pas tenir encore très longtemps. Il faut faire quelque chose.

-Inquiet pour nous autres faibles humains ?

-Oui. »

Spock l'avoue, il a peur. Peur pour Nyota et Chekov qui maigrissent à vue d'œil depuis deux jours, peur pour VanDyck qui souffre le martyr à cause de ses multiples fractures, peur pour Fial qui ne tient le choc émotionnel que par une discipline terrible prête à craquer à tout moment.

Spock lui-même est compromis. Face à la souffrance des siens, il ne peut rester aussi détaché que d'habitude. La souffrance de Jim, surtout, l'effraie. Il est déjà amaigri, et Spock le soupçonne d'avoir moins mangé que les autres. Il se referme sur lui-même et ne cherche même pas à reconforter son équipage et se contente de le regarder de loin, comme s'il voulait s'en détacher. Il ne bouge presque plus, avec des mouvements lents, comme pour ménager ses forces. Son regard est celui d'un homme épuisé, qui a déjà abandonné. Spock cherche quelque chose à dire, n'importe quoi qui puisse ramener son capitaine et ami vers lui, vers eux.

Avant même qu'il parle, un sourire ravi, le premier qui soit sincère depuis l'explosion, s'étale sur le visage de Jim.

-De la pluie Spock, chuchote-t-il avec une joie d'enfant, c'est de la pluie.

Ayant grandi sur Vulcain, Spock considère d'habitude la pluie avec un mélange de répulsion et d'envie. Aujourd'hui, c'est avec délectation qu'il lève la tête pour recueillir les gouttes d'eau sur son visage et dans sa bouche. Uhura éclate de rire et se relève, esquissant un pas de danse. Chekov, lui, recouvre aussitôt le communicateur démantibulé pour le protéger avant de s'abandonner à la même joie enfantine.

Jim se redresse, manifestant enfin de l'énergie et quelque chose qui ressemble à de l'espoir.

« Vite, enlevez vos chemises, déclare-t-il en suivant son propre ordre.

-Je vous demande pardon ?, s'offusque Fial.

-L'eau va imprégner nos vêtements. Il suffira de les presser pour la récupérer. Laissez-les s'imbiber d'eau et venez m'aider à ouvrir ces caisses ! »

En quelques secondes, tous s'activent, à l'exception de VanDyck toujours clouée au sol. Les couvercles des caisses sont arrachées et leur maigre contenu éjecté pour recueillir l'eau de la pluie.

Celle-ci semble s'arrêter et tous les cœurs se serrent d'angoisse, puis tout d'un coup se transforme en un rideau serré et violent. Le froid est brutal sur la peau nue, surtout pour Spock, mais tous continuent de presser leurs uniformes au-dessus des deux seules caisses non percées qu'ils peuvent utiliser.

Lorsque la pluie s'arrête, il y a trois centimètres d'eau au fond des deux caisses. C'est peu, mais c'est la chose la plus précieuse au monde aux yeux de Spock. Épuisés par cette agitation, les humains et l'andorienne se laissent tomber sur la terre transformée en boue, la respiration erratique. Spock, lui, frissonne de froid. La pluie semble avoir pénétré jusqu'à ses os.

Jim lui offre un sourire de compassion et retient à son tour un léger frisson. Il se redresse, le dos plein de boue. Spock est satisfait de le voir repousser la tentation d'émettre une remarque sur la vision qu'Uhura et Fial offrent à leurs compagnons d'infortune. Malgré le grondement ininterrompu des obus, tous ont repris courage. Ils ne parlent pas, le sifflement des bombes couvrant le bruit des paroles, mais il y a des sourires et des poignées de main échangées.

Ils accueillent le crépuscule avec soulagement, se redressant pour boire un peu dès que les canons se taisent. Le sourire de Jim a disparu tandis qu'il tend à chacun un minuscule bout de pain rassi.

« C'est la fin de nos provisions. Mangez-le maintenant.

-Je peux encore tenir un peu, proteste Fial.

-Il n'y a rien de pire que de garder un morceau de nourriture pour le manger après trois tours de famine. Il vous retournerait l'estomac et vous n'arriveriez pas à le garder. Et vous prenez le risque que l'un de nous ne cède à la tentation de vous l'arracher par la force. Mangez. »

Tous avalent cette dernière bouchée sous le regard scrutateur du capitaine. Lui garde son quignon, le faisant tourner et retourner entre ses doigts. Finalement, il le met de force dans la main de Chekov. Celui-ci fait mine de le lui rendre.

-Capitaine, je ne peux pas accepter.

-Si, c'est un ordre. Vous êtes le plus affaibli de nous tous par la faim.

-Vous n'avez pas plus mangé que nous capitaine, proteste Uhura. Je vous soupçonne même de vous être privé.

-Et après ? C'est mon droit. Je peux tenir plus longtemps que vous sans manger.

-Comment le savez-vous ?

-Je l'ai déjà fait ! »

Ces derniers mots, Jim les hurle presque avant de se taire, réalisant ce qu'il vient de dire. Il se lève brusquement et s'éloigne à l'autre bout de la tranchée où il envoie un poing rageur dans la paroi ameublie par la pluie.

« Il l'a déjà fait, souffle Chekov avec horreur. Qu'est-ce que ça veut dire ?

-Je ne sais pas, répond Uhura. Je ne suis pas sûre de vouloir savoir.

Son visage est marquée par l'angoisse tandis qu'elle tourne son regard vers Spock.

-Nous ne pouvons pas le laisser faire Spock. Se sacrifier ainsi pour nous...

-C'est son choix. La survie dépend de mesures drastiques.

Fial se fige en entendant ces mots.

-Comment osez-vous dire ça ?

-Je ne fais que répéter...

-Les paroles d'un assassin.

-Je vous demande pardon ?

-Ces mots, ils ont été prononcés par Kodos lors du massacre de Tarsus IV. Ils lui ont servi à justifier son massacre. Je faisais partie de l'expédition de secours. J'ai pu entendre son discours enregistré au moment du massacre. Il n'a pas pensé à l'effacer en fuyant. Vous êtes allé fouillé dans les archives de la Starfleet pour l'écouter ? Il n'a jamais été publiquement diffusé.

-Ce ne sont pas les mots de Kodos, ce sont ceux de Jim, explique Spock. Il...

L'expression de compréhension horrifiée qu'affiche Uhura doit se lire également sur son visage se dit Spock. Il fait un rapide calcul mental et le résultat le plonge dans une colère froide. Rien, mis à part la mort de sa mère ne l'a jamais mis autant en fureur contre l'univers.

-Ce n'est pas possible, gémit Uhura. Il aurait eu treize ans. Ce serait trop affreux. »

Elle est coupée dans ses réflexions par la reprise des tirs. Il fait nuit noire désormais mais la lueur des explosions illumine leurs visages défaits.

Après cela ils se taisent. Aucun d'entre eux ne dit mot pendant les trois jours et trois nuit que dure le pilonnage. Il est impossible de dormir, de penser. Le bruit les rend sourd, les vibrations du sol les empêche de dormir. Il semble à Spock que chacun de ses battements de cœur n'est plus que l'écho des détonations incessantes. La seconde nuit, une bombe explose trop près de la tranchée et ce n'est qu'au matin qu'ils découvrent le cadavre de VanDyck, morte étouffée et écrasée sous l'avalanche de pierre et de terre dont elle n'a pas pu se dégager. Seul Spock a encore la force d'aller recouvrir complètement son corps de terre.

Après cela, ils se sont tous silencieusement regroupés, comme si le fait de se toucher pouvait être un réconfort. Seul Spock est resté à l'écart, tâchant de conserver le peu de contrôle sur lui-même qui lui reste. La méditation ne lui est plus d'aucune aide. Seul le besoin de manger et de dormir occupe ses pensées. Mais il n'y a plus rien à manger, et il ne reste que quelques gorgées d'eau pour chacun d'eux. En silence, ils attendent la mort ou les secours.

Quand les bombes se taisent, ils réalisent qu'ils sont incapables de dormir. Sans le tonnerre des obus, ils sont comme perdus dans un monde trop silencieux. Ils restent étendus sous un soleil de plomb, affalés les uns contre les autres. Spock finit par bouger et tend une main hésitante vers leur trésor, qu'ils ont conservé jusqu'au dernier moment. Il fait passer la dernière coupe d'eau à son voisin et chacun y pose ses lèvres. Après l'avoir finie, Jim lève vers Spock un visage marqué par la douleur, aux lèvres craquelées par la soif.

« Ce ne sera plus long maintenant, exhale-t-il en un soupir.

Il a raison, Spock est obligé de le reconnaître, même si cela lui coûte. Jim est à bout de forces. Il ne cherche même pas à se battre contre la faim. Pour la première

fois depuis leur rencontre, Spock voit Jim abandonner un combat, et c'est la chose la plus terrifiante qu'il ait jamais vu. Les autres ne sont pas dans un meilleur état. Nyota n'a jamais été bien épaisse mais sa maigreur est désormais éprouvante à observer.

Un rire pitoyable sort de la bouche de Jim.

-Je croyais que c'était fini. Mais j'y suis toujours n'est-ce pas ? Il semblerait que ma destinée soit de crever de faim le nez dans la boue.

-Tarsus. Vous étiez à Tarsus n'est-ce pas Jim ?, demande Uhura en serrant la main de Jim entre les siennes, tout aussi maigres.

-Oui. Et vous savez quoi ? Tout ce à quoi je pense maintenant, c'est que je ne vaudrais pas mieux que lui. Kodos. Et s'il avait raison ?

-Il avait tort, déclare Fial d'un ton péremptoire. C'était un monstre.

-Si j'avais pu être certain que même un seul d'entre vous survivrait si les autres mourraient... L'aurais-je fait ?

Le regard de Jim est très loin de cette tranchée, dans un autre lieu et un autre temps.

-Tu n'es pas Kodos Jim, lui assure Nyota. Tu n'as pas pu achever Cho, et cela aurait été miséricordieux de le faire.

-Elle a raison, poursuit Spock. Je ne prétend pas comprendre ce qui s'est passé sur Tarsus, mais dans les mêmes circonstances, je sais que vous auriez agi différemment.

-Et si il n'y avait pas d'autres solutions que celle qu'a adopté Kodos ?

-Vous auriez cherché un moyen. Cela suffit à vous distinguer de lui.

Jim secoue la tête visiblement peu convaincu.

-Vous ne pouvez pas comprendre. Tarsus c'était...

Il se tait, et réunit visiblement ses pensées. Il ouvre la bouche pour parler et renonce. Instinctivement, Spock pose sa main sur l'avant-bras de Jim pour le soutenir. Il veut lui signifier silencieusement que, qu'il parle ou qu'il se taise, Jim ne vaudra pas moins à ses yeux, qu'il est le centre de son monde, qu'il l'a bouleversé et réduit en miettes pour le reconstruire, meilleur encore. Qu'il le suivra partout où il ira, qu'il est son capitaine, le seul que Spock puisse suivre désormais. Qu'il est son ami, le plus sincère et dévoué des amis. Le regard de Jim remonte de la main de Spock à ses yeux et il hoche la tête pour montrer qu'il vient de comprendre la profession de foi silencieuse du demi-vulcain. Le capitaine serre doucement son bras en remerciement.

Il se soulève à grand peine pour faire face aux autres survivants, refusant le soutien de leur présence tandis qu'il s'adresse à eux. Sa main est restée posée sur le bras de Spock qui le laisse faire, accordant à Jim la seule aide qu'il peut lui offrir.

-Autant le raconter une fois avant de mourir, déclare Jim, avant de poursuivre si doucement que Spock est certain d'être le seul à l'avoir entendu. Cela les distraira de notre mort prochaine. Racontons leur une histoire.

Ces mots sont douloureux pour Spock, mais il ne les relève pas. Le capitaine ferme les yeux, incapable de regarder quiconque en face en cet instant. Il ouvre la bouche, avale une grande goulée d'air et commence à parler.

-Tarsus, c'était pire. »

INTERMEDE

JIM

Comment raconter Tarsus ? Tarsus, c'était pire, voilà. Pire que tout. La seule chose qui m'a permis de tenir, de survivre c'était cette unique pensée : je n'aurais pas dû être là. C'était la faute à ma mère, à mon frère, à mon beau-père. À mon père surtout. S'il n'était pas mort, s'il ne nous avait pas abandonné pour mourir en héros, j'aurais grandi normalement sur Terre et je ne l'aurais jamais quittée pour aller crever de faim sur une planète éloignée de tout.

Aujourd'hui je sais que ce n'est pas vrai. Dans un autre univers je serais peut être allé sur Tarsus, un peu plus tôt ou un peu plus tard. Peut-être l'ai-je fait. C'est quelque chose que je ne demanderais jamais même à celui qui pourrait me répondre. À quoi bon ?

J'y étais. Je n'aurais pas du être là mais j'y étais, moi et 8 234 autres personnes. Je connais les chiffres. Il y avait 8235 personnes sur Tarsus à mon arrivée. À l'arrivée des secours il restait 3977 survivants. 3958 personnes sur les 4000 qui devaient vivre, 19 sur les 4000 qui devaient mourir. Et Kodos. J'ai entendu quelqu'un dire aux dernières commémorations qu'il fallait se réjouir qu'autant de personnes aient quand même survécu.

Mais ces chiffres sont faux. Il n'y a pas 3958 survivants. Il y en a 2421. 125 personnes sont mortes des suites de la famine dans les trois semaines qui ont suivi l'arrivée de la Starfleet. 36 autres ont du être placées dans des endroits où on prend soin d'eux. Une jolie périphrase pour dire qu'ils sont enfermés, réduits à l'état de légume après ce qu'ils ont vu. Leur esprit a décidé que c'était plus simple ainsi. Parfois, je les envie. Les autres se sont suicidés.

Je me trompe sans doute en disant qu'il y a 2421 survivants. Nous sommes là depuis une dizaine de jours. J'ai perdu le fil du temps. Il s'étire tellement ici. Dix jours donc, peut être. Les chiffres peuvent avoir changé. Il peut y avoir eu un autre suicide, un autre stupide accident, un autre sacrifice héroïque. Il y a tellement de façons de mettre volontairement fin à ses jours sans en avoir l'air.

Non, je ne fais pas partie de ceux-là. Je sais que mon comportement en donne parfois l'impression mais la vérité, c'est que j'ai toujours été un casse-cou. Je ne cherche pas à être tué dans l'action, je cherche juste l'action elle-même. Quand l'adrénaline vous submerge, vous oubliez tout le reste, toute la souffrance, tous les souvenirs que vous devez traîner derrière vous comme des boulets. Vous êtes libre et vivant. Le reste du temps, je ne suis pas sûr d'être en vie. Je ne suis qu'un survivant qui lutte pour la prochaine goulée d'air.

Je connaissais plus ou moins bien 231 personnes sur Tarsus. Je vous l'ai dit, je connais les chiffres. Je ne peux pas les oublier. Ceux que je connaissais ? C'était des

gens biens, des connards fini, des professeurs, des agriculteurs, des commerçants, des camarades de classe. C'était des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, humains et non-humains. Juste des gens en somme, et au final, juste des noms qui ont rejoint une liste ou l'autre. Je ne connaissais pas leur nom à tous. Certains, je ne les connaissais que de vue. Un marchand, un type qui passait tous les jours du matin devant ma fenêtre en chantonnant, ce genre de personnes. Des inconnus, mais c'étaient des vraies personnes et après, après Tarsus, après la faim, j'ai regardé les listes et les photographies. Pour apprendre chaque nom, retenir chaque visage. Sur ces 231 personnes, 127 sont morts. Sur ces 231, 28 enfin étaient des gens à qui j'étais lié, que ce soit par l'amitié, le respect ou des vulgaires rancunes de gosse. 7 ont survécu. Les autres, leur existence, selon Kodos, était "une menace pour le bien être de la société". Il n'étaient pas des "membres valables de la colonie".

Voilà. Ça ce sont les chiffres. Ceux qu'on trouve dans les rapports, et ceux que nous autres survivants nous répétons jours et nuits. Ces chiffres sont importants. Mais ils sont néfastes. Ils changent les gens en statistiques.

Moi par exemple. Je suis un pourcentage. Une minuscule ligne sur un graphique. Je fait partie des 8235 personnes vivant sur Tarsus au moment de la famine. Je fais partie des 3958 survivants de départs, des 2421 survivants actuels, des 4000 condamnés à mort.

Uhura, ne me regardez pas comme ça. Quelle différence cela fait que j'étais sur une liste ou l'autre ? Que je sois sur la colonne de gauche ou de droite sur un tableau statistique ? Mais oui, j'étais condamné à mort. Un jour j'ai calculé moi même les pourcentages de ma survie, et je vois Spock le faire dans sa tête alors que je parle. 0, 0012. Voilà. C'était mes chances de m'en sortir.

Les chiffres rationalisent Tarsus. Ils ne la racontent pas. Ils ne permettent pas de comprendre, juste de hocher la tête d'un air misérable et de dire que "c'était horrible" et que "plus jamais ça". J'imagine que c'est ce qu'ils ont dit après les tranchées de Verdun ou les douches de Treblinka.

La vérité, c'est qu'il n'y a pas de mot pour expliquer l'horreur de Tarsus, juste des chiffres. On ne peut pas parler de génocide. Kodos nous a désignés pour d'autres raison que la race ou la couleur de peau. Ce n'était pas un ethnocide. Le mot de massacre est juste, mais il ne dit pas toute l'organisation qu'il y avait derrière cet acte. Barbarie ? Ce mot a été trop utilisé pour garder de sa pertinence. Il y a des dizaines de mots que l'homme a employé pour expliquer ce dont il est capable. Le XXe siècle nous a fourni beaucoup de ces mots. Shoah. Solution finale. Holocauste. Ils ne sont pas appropriés pour Tarsus. Pas parce que c'était pire ! Je ne dis pas ça. Je dis qu'on ne compare pas deux horreurs. Peut-être faut-il employer les mots et les phrases des bourreaux et des juges. "Extermination systématique d'une partie de la population", ça c'est l'expression qu'a employé la Fédération. Exécution, ce sont les mots de Kodos. Mais comment ces mots, ces chiffres peuvent raconter Tarsus ?

C'était Tarsus. Ça, c'est ma phrase pour expliquer ce qui c'est passé. Seul le silence peut expliquer l'horreur et les cris et les larmes.

Tarsus ne se raconte pas. Tarsus se vit. Mais, peut-être, ici et maintenant puis-je tenter de le faire.

Tarsus c'était différent de cette tranchée. Déjà parce qu'on avait de l'eau, qu'on pouvait bouger. Ensuite parce qu'on pouvait se battre pour essayer de s'en sortir, courir, hurler, voler, se cacher. Je l'ai fait, nous l'avons tous fait. Tarsus c'était autant une prison que cette tranchée de boue. Mais Tarsus, c'était plus lent encore, et pire, parce qu'on avait toujours l'espoir qu'il y aurait de la nourriture dans la prochaine maison qu'on fouillerait, qu'on trouverait un animal à tuer dans les bois. Et l'eau nous gardait en vie, un peu plus longtemps.

Très bien. Je vais essayer de raconter.

...

Tarsus, c'était le paradis. C'est l'impression que j'en ai eu en arrivant. Jusque là, je n'avais quitté l'Iowa que pour de brèves excursions à San Francisco et je n'avais vu de cette ville que l'aéroport, le cimetière et le campus de Starfleet. Vous savez ce que c'est, cette sensation qu'on éprouve quand on pose le pied pour la première fois sur une planète. Cette sensation d'irréalité, d'être ailleurs physiquement et mentalement. D'être de l'autre côté de l'arc-en-ciel.

En réalité, Tarsus n'était pas différente d'une dizaine d'autres planètes de colonisation. On y trouvait des champs de céréales et des fermes perdues entre des forêts, des montagnes et des marécages. J'étais habitué aux immenses champs de blé de l'Iowa et ces petites fermettes et minuscules champs, c'était bucolique à souhait. Les arbres étaient incroyables. Parfois deux fois hauts comme ceux de la Terre, avec des formes et des couleurs incroyables. C'étaient des arbres tourmentés, noués, avec des feuilles aux teintes brunes et grises. La plupart des enfants ne s'approchaient pas des forêts, pas parce qu'elles étaient dangereuses mais parce qu'elles ressemblaient aux forêts maudites des contes pour enfants.

J'ai posé le pied sur Tarsus au mois d'août terrien. Là bas, c'était le début du printemps. Je devais y rester un mois. Au bout de trois semaines je demandais à ma mère de prolonger mon séjour. Elle ne prit même pas la peine de me répondre, se contentant d'envoyer son autorisation à l'école où je résidais. J'ai vu les champs de Tarsus au moment des semailles et pousser rapidement. Trois mois après mon arrivée, la récolte était imminente. Les céréales étaient deux fois plus hauts que sur Terre, les arbres chargés de fruits. Nous, les gosses doués,...

Je vais trop vite. J'étais dans une école pour enfants trop intelligents, incapable de se fondre dans la masse, brillants mais insolents ou paresseux. Il y en avait plusieurs dans la colonie, et les enseignants circulaient de l'une à l'autre. On était quinze enfants et six adultes présents en permanence dans la ferme-école où je logeais. On jonglait avec les équations le matin, on travaillait aux champs l'après-midi. J'ai appris à pêcher, à réparer un filet ou un moteur, à semer le grain, à résoudre un problème mathématique, à assembler un communicateur. Les professeurs nous traitaient comme des enfants quand on avait besoin de l'être, comme des adultes quand on montrait qu'on pouvait l'être. Ce respect et cet amour qu'on recevait, c'était...

Donc, nous guettions le jour de la récolte des premiers fruits. J'étais là depuis trois mois, et ceux qui étaient déjà là l'année précédente me mettaient l'eau à la bouche en me décrivant la taille des fruits et le festin qui avait été fait. Nous étions tellement concentrés sur les arbres fruitiers que nous n'avons pas remarqué les tâches sur le blé qui mûrissait au soleil.

Et puis un jour, quelqu'un a remarqué quelques plants morts dans un champ. On les a arrachés et le champ a été traité. Quelques jours plus tard, d'autres plants étaient malades. L'une des professeurs était spécialiste en agronomie. Elle les a examinés et je me rappellerai toujours comment son visage s'est figé tandis qu'elle prenait des échantillons à examiner au microscope. Elle est restée toute la journée penchée dessus et je me souviens m'être dit que quelque chose n'allait pas.

Elle est partie dans la soirée pour parler aux responsables de la colonie. Elle n'est jamais revenue.

Je vois les têtes que vous êtes en train de faire. Vous vous demandez ce qui lui est arrivé. Je me le demande encore. Mais voilà, le lendemain, trois hommes sont venus. Ils nous ont expliqué qu'il y avait un problème avec les récoltes et que cette femme, Eva Nowak, allait rester en ville pour aider à le résoudre. Ils venaient chercher ses travaux pour l'aider. L'un d'eux posa des questions à tous les enfants et adolescents, pour savoir sur quoi travaillait le docteur Nowak et si elle parlait avec nous de ses découvertes. Il ne me plut pas.

Je crois qu'elle était encore vivante à ce moment. Ils devaient espérer qu'elle résoudrait le problème. Je crois aussi qu'ils ne voulaient pas que la panique naisse dans la colonie et que c'est pour ça qu'ils ont emportés tous ses travaux.

Je pense qu'elle a voulu parler et qu'ils l'ont fait taire par la suite. Le saviez-vous ? Il y a eu deux appels au secours auprès de la Fédération, un anonyme et le second officiel. Peut-être le docteur a-t-elle payé de sa vie l'appel anonyme, celui qui fut considéré comme une plaisanterie et ignoré. Peut-être. Son corps a été retrouvé. Selon l'autopsie, elle a été tuée d'une balle dans la tête et jetée dans un soubassement des bâtiments de l'administration immédiatement muré. Elle n'a même pas été enterrée.

Était-ce louable de ne pas vouloir que les colons paniquent ? Je ne sais pas. Mais ce fut nocif pour tous. Dans la semaine qui suivit, on récolta le blé. Il n'y avait eu que quelques plans contaminés, nous ne nous inquiétons pas. À l'école, nous savions qu'il y avait un problème mais nous faisons confiance au docteur Nowak.

Le blé fut récolté donc, et envoyé en ville. La colonie fonctionnait sur un juste partage de la nourriture et tout était stocké là bas. Il y avait plus de trois cent fermes sur Tarsus qui ont toutes envoyées leurs récoltes sur quatre lieux de stockage. Selon les témoignages des survivants, on pense qu'environ quinze exploitations étaient touchées par la moisissure. Malheureusement, chacun des lieux de stockage reçut des récoltes issues de ces exploitations.

Il n'était pas trop tard alors je pense. Il aurait suffi... Je ne sais pas. Quand les agronomes ont constatés que les stocks étaient infestés, il aurait fallu prévenir les paysans, interdire d'envoyer les récoltes suivantes en ville, de tout conserver sur

place. Ce ne fut pas fait.

Cela vous le savez. C'est dans les rapports et les livres d'histoire. Nous pendant ce temps, nous étions en train de jouer et d'apprendre. J'ai commencé au bout d'un moment à soupçonner quelque chose, dans la manière qu'avaient les adultes de discuter à voix basse, de nous jeter des coups d'œil furtifs et inquiets.

Le blé était récolté. Quand vint le tour des fruits et légumes d'été, des camions vinrent à la ferme. D'habitude, nous allions nous même livrer le produit de nos récoltes. C'était anormal. Les camions ont tout pris malgré les protestations des adultes.

Je vous l'ai dit, ils étaient six avec nous. Un couple de fermier était là en permanence. Ils s'occupaient de l'entretien de la ferme et de notre bien être. Une poignée d'entre nous auraient voulu que ce soit leurs parents. Pas moi, je ne voulais pas de parents, merci bien. J'avais assez de mal avec ma famille. Mais je les aimais beaucoup. Il y avait quatre autres adultes, un médecin-psychologue et trois pédagogues et scientifiques qui allaient d'une des écoles pour enfants doués de la colonie à l'autre. Des gens brillants. Ils partirent avec les camions. Ils avaient ordre d'aller aider à la résolution d'un problème scientifique. Il n'y eut pas besoin de les forcer. Ils commençaient à se faire une idée de ce qui se passait je pense, et voulaient protester contre le déroulement des événements.

Le lendemain, on apprenait que le gouvernement collégial de Tarsus était démantelé pour incompétence et un gouverneur avait été nommé. Nommé par qui, mystère. Son portrait ne fut pas diffusé.

C'était Kodos.

Notre réaction à tous, adultes et enfants fut de se demander qui était ce type. Il n'était pas au gouvernement. Ce n'était pas un scientifique. Aujourd'hui encore, on ignore qui était Kodos. On n'a que son nom inscrit sur les registres de la colonie. Un homme sans passé, qui détruisit le futur de plus de 8000 personnes.

Le soir, nous étions tous attablés quand un nouveau communiqué fut transmis. Nous gardions tous les appareils de communication allumés en permanence désormais, comprenant que quelque chose d'anormal se passait. Kodos proclama la loi martiale et réquisitionna toutes les récoltes. Mais cela, vous le savez aussi.

Je me rappelle des paroles de Kodos et de sa voix. Cette voix... Elle était grave et profonde. C'était la voix d'un acteur et d'un politicien, chaque syllabe destinée à frapper au ventre l'auditeur. Je n'oublierai jamais cette voix. Elle cherchait à nous charmer et elle réussit. Personne ne se rebella. Tous les midi et tous les soirs, Kodos assurait que la Fédération était prévenue, qu'on nous enverrait des secours, mais qu'en attendant, il fallait faire preuve de courage et de sacrifice. Et nous hochions la tête.

Les professeurs étaient partis, il n'y avait plus de cours. C'était l'été. J'aurais du voir ce qui se passait. Ne me regardez pas comme ça. Oui, je n'avais que 13 ans. Dès fois je me réveille en sursaut avec le besoin de le hurler. Je n'avais que 13 ans et j'étais censé prendre des décisions pour sauver ma vie, pour sauver... Mais même à 13 ans, j'aurais dû voir venir la suite.

Le manque de nourriture ne s'est pas fait sentir tout de suite. Il a été progressif. Les desserts ont disparu, les fruits et légumes devenaient de moins bonne qualité. Les Kheloufian, nos logeurs, revenaient plus sombres du marché et avec des paniers de plus en plus vides. Nous mangions à notre faim pourtant. Tout le monde semblait d'accord pour dire que les enfants avaient la priorité. Difficile à croire aujourd'hui, mais il y avait un véritable esprit d'entraide.

Nous n'avions pas peur. La Fédération allait venir, Kodos s'occupait de nous.

Étrangement, si les chiffres ne peuvent quitter ma tête, les dates resteront à jamais floues. Je suis incapable de dire s'il s'était écoulé deux semaines ou deux mois depuis le départ du docteur Nowak. Toujours est-il qu'un jour, les camions sont revenus.

Nous devions tous aller en ville nous a-t-on expliqué. Le gouverneur Kodos voulait s'assurer que tout le monde aurait sa part dans ces temps difficiles. Des examens médicaux devaient permettre de voir qui devait être prioritaire.

Je suis monté dans le premier camion avec cinq autres enfants. Le second camion transportait les Kheloufian et les quatre autres jeunes du centre. Je sus qu'il se passait quelque chose de mauvais, de vraiment mauvais, dès que nous arrivâmes en ville. L'histoire ne m'intéressait pas à l'époque, je préférais la mécanique, les mathématiques, la littérature. Si j'avais connu l'histoire de la Terre au XXe siècle j'aurais compris immédiatement. À l'époque, bien sûr, personne ne s'y intéressait. On citait cette époque en exemple de l'obscurantisme passé de l'humanité, avec mépris, mais qui aurait pu dire quels étaient les mécanismes de la terreur et du meurtre organisé mis en place à cette époque ?

Des gens en noir, la milice de Kodos, qui maintenait l'ordre depuis son arrivée au pouvoir, nous demandaient nos noms et nous donnaient une plaque avec un chiffre et un endroit où se rendre. Tout était terriblement confus, à dessein bien sûr. Personne ne comprenait la logique de la répartition. J'ai vu deux frères et sœurs rester ensemble tandis que le troisième était envoyé à l'autre bout de la ville. Quand les gens protestaient, les miliciens leur disaient que tout leur serait expliqué là bas.

Avec une camarade de classe, je fus envoyé dans une école, où on nota mes noms et prénoms. Les yeux de la femme qui s'occupait de mon cas s'écarquillèrent en comprenant qui j'étais et elle bafouilla qu'il devait y avoir une erreur. J'avais des soupçons, mais là je sus avec certitude que quoi qu'il était en train de se passer, j'étais du mauvais côté. La femme se reprit rapidement et continua ses questions. Elle tournaient autour de mes études et de mes allergies. Finalement, elle appuya un tampon encreur sur ma main, avec le chiffre deux et une nouvelle adresse pour me rendre.

Sa main tremblait.

Cette femme a survécu au massacre. Elle est venue s'excuser devant chaque personne qui survécu malgré ce fatidique chiffre deux, et devant les familles de ceux qui n'ont pas survécu. Elle s'est suicidée deux ans après. Jetée sous un train je crois.

Derrière moi, il y avait ce gosse minuscule, la morve au nez, tout seul. Il devait se rendre au même endroit et je le pris par la main. Je ne pensais plus clairement à ce

moment et je n'ai absolument aucune idée de comment nous avons rejoint le lieu de ralliement.

Ironiquement, les quatre centres de stockage, vidés de leur nourriture infestée, ont servi à Kodos pour ses plans. C'étaient les seuls endroits assez vaste pour accueillir cinq cent personnes d'un coup. Ils ont utilisé également des piscines, des salles de fêtes et des complexes sportifs. Le gamin et moi, nous avons été envoyé dans un centre de stockage.

Il y avait cette immense pièce de tri, et les miliciens nous y faisaient rentrer à toute allure. Devant nous, quelqu'un essaya de refuser, et les miliciens se précipitèrent pour le maîtriser. J'y ai vu ma chance, et j'ai poussé l'enfant, Kevin, sur le côté. Oui Uhura, ce Kevin. Il avait sept ans.

Le prenant par la main, je l'ai forcé à me suivre à toute allure. On ne nous as pas vu fuir, ou alors, personne n'a rien dit. Les adultes savaient désormais. Nous nous sommes cachés. Il y avait une salle ouverte, et un placard à balais. J'ai fermé la porte derrière nous. Nous commençons à peine à respirer à nouveau qu'elle s'est rouverte et je n'ai jamais eu plus peur de ma vie. C'était un adulte portant le noir des miliciens. Il est resté silencieux et a fait entrer cinq autres enfants dans le placard, puis a refermé. J'ai su plus tard qu'après avoir sauvé ces enfants, il est entré dans la pièce de tri et n'en est pas ressortit. Pas vivant.

Plus tard, une éternité plus tard, une voix a résonné dans un micro. Même là où nous étions on pouvait l'entendre clairement. Un discours enregistré et diffusé au même instant dans tous les lieux de mise à mort choisis par le pouvoir. C'était Kodos et j'entends toujours ses paroles. Il parlait de révolution, de survie. Il nous condamnait à mort, sans possibilité de nous défendre. Il signait de son nom ce discours. C'est le pire je crois. Il n'avait pas peur de revendiquer ce crime.

Il venait de condamner exactement 4000 personnes à mort. Les enfants et les vieillards, ses rivaux politiques qui auraient pu l'identifier, les malades, les asthmatiques, les allergiques. Il gardait en vie les forts, les manuels, les paysans, les bâtisseurs et tuait les artistes et les enseignants.

J'entendis des hurlements. Les enfants avec moi pleuraient. Moi aussi je crois. Nous sommes restés longtemps cachés et morts de peur. On a fini par s'endormir.

La faim m'a réveillé et je suis sorti de ma cachette. J'étais terrorisé bien sûr mais j'avais trop faim. Les autres m'ont suivi. J'étais le plus vieux, alors... J'ai ouvert chaque porte en espérant trouver de la nourriture. L'une d'entre elle ne voulait pas s'ouvrir et j'ai du la forcer. De l'autre côté, il y avait des corps inanimés, et cette odeur, cette odeur de pisser, de sang et de sueur...

J'ai entendu des bruits de pas et j'ai fait signe aux enfants de s'allonger parmi les morts. J'en reconnaissait quelques uns. Le docteur Sato qui venait nous donner des cours. Un marchand à qui j'achetais des friandises. Et cette femme...

Non. Assez. Vous n'avez pas à partager le poids de cette vision.

Il est entré. Kodos. Il venait admirer son œuvre avec ses hommes. Je suis incapable de dire s'il avait l'air satisfait ou repentant et je ne me souviens pas de ce

qu'il a dit. J'ai vu son visage et je l'ai reconnu. C'était l'homme qui nous avait questionné sur les travaux de docteur Nowak.

Après son départ, il a fallu longtemps pour que j'ose me relever. Les petits m'ont suivi. Je ne savais pas où j'allais, juste qu'il fallait partir, qu'il ne fallait pas qu'on nous trouve.

Vous savez combien de personnes de moins de quinze ans ont survécu ? Dix-sept. 17 sur les 932 enfants condamnés à mort. Sur les 19 survivants à l'arrivée de la Fédération parmi les condamnés à mort par Kodos, 17 étaient des enfants. Pour ces enfants, certains adultes ont trouvé des réserves de courage. Il y a eu des cachettes, des sacrifices. Mais pas assez. Pas assez.

Nous, nous nous sommes cachés dans les bois. Je n'osais demander de l'aide à personne. Nous aurait-on dénoncé ? Qui était responsable ? Kodos ou la communauté ? Je me méfiais de tous les adultes à ce moment là. J'avais raison. On appris plus tard que Kodos menait une chasse aux rescapés. Sur les 4000 de la listes, environ 300 avaient survécu, parce qu'ils s'étaient enfui, cachés ou qu'ils étaient absents de leur domicile. Kodos payait les dénonciateurs en nourriture. Désormais, tout le monde se méfiait de son voisin. Et avec la nourriture rationnée comme elle l'était, beaucoup auraient hésité avant de nous aider.

La faim nous a vite saisi. Je n'ai pas besoin de vous la décrire, nous la vivons. Pour un enfant, c'était pire encore. On entrait dans des maisons vides, sachant que les habitants étaient morts comme nous aurions dû l'être et on fouillait désespérément les tiroirs à la recherche d'un quignon de pain qu'il faudrait partager. Je me privais pour ceux qui étaient plus petits que moi au début. Ils avaient plus besoin de manger que moi. Oui Uhura, j'ai fait de même ici. Je puis vivre avec la faim, mieux que vous. Peut-être que je mourrai le premier à cause de cela, mais je ne le regretterai pas. Cela compensera peut être ce que j'ai fait à l'époque.

Je vous l'ai dit, Tarsus c'était pire. Il n'y avait rien à manger, mais qui sait ? La prochaine maison contiendrait peut-être un trésor caché. L'espoir nous déchirait les entrailles aussi sûrement que la faim. Tarsus nous volait tout, amitié, dévouement, sacrifice. À un moment, peu avant la fin, je n'étais plus capable de penser aux autres, même à ces gosses qui me suivaient comme si je pouvais les protéger et les nourrir.

J'étais trop affamé. Je mangeais ce que je trouvais, racines, herbes, sans penser aux autres. J'ai tué un lapin une fois et je l'ai immédiatement mangé cru. J'ai été malade pendant deux jours. Après ça, je n'étais plus capable de manger même de l'herbe. J'avais trop honte d'avoir mangé sans penser à ces six gosses qui m'attendaient désespérément. Hernando est mort pendant que j'étais malade. Je l'ai recouvert de terre. Il n'en a pas fallu beaucoup tellement il était maigre. Il est mort de faim pendant que je vomissais de la nourriture que je m'étais réservé. Sa mort, c'est moi qui l'ai causée. C'est un miracle que les autres...

Des gosses. Nous n'étions que des gosses. Laouna avait 11 ans, Darshan 10 ans et demi, Georgia et Sylvia 9, Jean presque autant et Kevin 7. Le plus jeune survivant. Des chiffres et des statistiques, encore. Des gosses, rien que des gosses, et j'ai échoué à les garder tous en vie.

Aujourd'hui encore j'ai échoué. Est-ce égoïste de vouloir partir le premier pour ne pas avoir à vous voir mourir ? Oui, ça l'est j'imagine.

Quand nous nous couchions dans la boue ou sur un canapé dans une maison vide, on ne s'endormait pas vraiment. On s'évanouissait plutôt. Je n'arrivais pas à dormir, trop peur d'être surpris. Alors pour m'empêcher de dormir, je me récitais les paroles de Kodos. Je n'ai jamais pu oublier. J'en ai retenu chaque syllabe, chaque pause. Je l'entends encore parfois à mon réveil et ses paroles flottent alors dans l'air toute la journée.

J'avais la haine. Je crois que cela seul m'a gardé en vie jusqu'à la fin, cela et la certitude que les maigres chances de survie que j'offrais aux gosses seraient réduites à néant si j'abandonnais.

Que dire d'autre ?

Je pourrai vous parler de la pluie, de l'obscurité, de la peur, de la fuite désespérée. Des moments où nous espérions malgré tout et de ceux où la faim et le désespoir nous gardaient à terre pendant des heures ou des jours. Je pourrais vous parler de la fois où des adultes nous ont aperçus et où nous sommes restés cachés un long moment, les entendant parler pendant qu'ils nous cherchaient. Ils espéraient nous capturer et nous vendre à Kodos. « Sept enfant, ça doit bien valoir une miche de pain sec ou même quelques pommes » disait l'un d'eux. Notre plus grande peur, c'était que les gargouillements dans nos ventres nous révèlent. Ils ont fini par abandonner et nous sommes restés là, cachés dans un bosquet d'épineux qui déchiraient nos vêtements et nos peaux pendant des heures, ayant trop peur qu'ils reviennent. La seule raison pour laquelle j'ai réussi à me relever et à convaincre les autres d'en faire autant, c'est qu'il était hors de question que j'agonise pendant des heures avec la douleur des piqûres en plus de celle au creux de mon ventre.

Mais à quoi bon revivre ces heures sombres ? Cela ne changerait rien. Je n'ai pas été brave, mais je ne crois pas avoir été trop lâche. Certains l'ont été davantage, c'est certain. J'ai pleuré, j'ai hurlé, j'ai couru. J'ai fait ce qu'il fallait pour survivre à Tarsus. Je continue. Des fois, j'ai l'impression de continuer à courir. Il semblerait que je puisse enfin m'arrêter.

Je vais m'arrêter de parler je crois Spock. Vous êtes le seul encore éveillé avec moi. Uhura était la dernière à écouter. Elle s'est endormie. Elle est si maigre. Moi aussi, je le sais. Nos forces nous abandonnent. Bientôt ce sera votre tour. Je regrette que vous soyez obligé d'observer notre agonie Spock, je regrette vraiment. Si Tarsus m'a appris quelque chose, c'est que voir les autres mourir est infiniment plus cruel que notre propre souffrance.

Et je vais espérer que vous teniez jusqu'à l'arrivée des secours. J'ai besoin de ce dernier espoir Spock, parce qu'un monde sans vous me paraît dépourvu de sens. Votre amitié... elle m'a été précieuse. Elle le sera jusqu'à la fin. Essayez de tenir. Essayez pour moi, pour nous. C'est cruel de vous demander cela, je le sais. Mais je ne puis m'en empêcher.

Merci Spock de m'avoir écouté. Ne me jugez pas mal pour ce que j'ai du faire là bas, pour n'avoir pas eu le courage d'écourter nos souffrances ici. Pour continuer à

espérer malgré tout. Croyez-moi, je me dégoûte suffisamment moi-même.

Je vais m'arrêter de parler Spock. Dès que je trouverai le courage de me taire parce que, là, j'ai peur, vraiment peur, pour la première fois depuis Tarsus. Ne lâchez pas ma main je vous prie. Pas avant que je m'endorme.

Ce ne sera plus long.

CHAPITRE 6

MONTGOMERRY

Un vaisseau spatial est un endroit bruyant. On entend ronronner les moteurs, des bips rassurants indiquant que tout est normal, le glissement des ascenseurs, le claquement des talons des membres de l'équipage... Aujourd'hui pourtant, l'Enterprise est silencieuse. Même le ronronnement des moteurs s'est transformé en un gémissement pitoyable. Scotty y entend de la douleur, mais aussi de la peur, comme si la dame d'argent se languissait de nouvelles de ses enfants préférés. Dans les couloirs, les gens marchent vite, silencieusement, les yeux rivés au sol. Personne ne perd de temps à se saluer ou à se parler, seule la tâche en cours compte. En passant, certains posent brièvement leur main sur le bras ou l'épaule de Scotty, lui transmettant tous leur vœux de réussite et leur confiance en lui.

Scotty espère mériter cette confiance. Il n'a jamais été aussi peu sûr de lui.

Pénétrer sur la passerelle de commandement lui serre le cœur comme à chaque fois ces quinze derniers jours. Il lui déplaît viscéralement de voir les fauteuils de Chekov, d'Uhura et de Spock occupés, par des officiers sérieux et talentueux, certes, mais des quasi usurpateurs. Ceux-ci semblent heureusement presque aussi inconfortables que lui, occupant visiblement leurs postes à regret. Le fauteuil du capitaine est vide. C'est le fauteuil de Kirk, et personne n'y touchera en son absence. Sulu se dresse derrière et Scotty s'installe à ses côtés, bien rivé sur ses deux pieds en position respectueuse.

L'écran en face de lui diffuse l'image d'une passerelle semblable à celle de l'Enterprise. Le capitaine Vaillard, de l'USS Tenerife, le salue de la tête.

« Capitaine, la salue Sulu, avec un air résolu.

Le jeune homme est depuis le temps qu'ils sont à bord tout à fait habitué à prendre le relais en cas de disparition ou de blessure du capitaine et de Spock, deux situations hélas trop courantes. Il sait tenir la grappe aux officiers bien mieux que Scotty.

-Lieutenant Sulu. Il y a-t-il du nouveau ?

-Nous progressons. Les deux camps ont accepté de suspendre leurs tirs pour douze heures supplémentaires. Ils refusent toujours de nous laisser évacuer nos hommes, mais nous sommes en train de négocier l'autorisation de leur larguer des provisions depuis le ciel.

S'ils ne sont pas déjà tous morts, pense cyniquement Scotty, tout en s'empêchant de le dire. Critiquer la lenteur des négociations ne fera pas accélérer

celles-ci, il le réalise parfaitement. De plus, il sait qu'il est déjà à la limite de franchir les maigres réserves de patience et de compréhension du capitaine Vaillard.

-Si nous pouvons aider..., commence-t-il, comme tous les jours depuis l'arrivée de l'USS Tenerifle.

-Je vous tiendrais informés. »

Sans autre forme de procès, le capitaine Vaillard met fin à la conversation.

Scotty retient un juron et voit plusieurs personnes faire de même sur le pont. Les phalanges de Sulu sont blanches à force d'être serrées. Tous le regardent, jaugeant sa détermination.

« On ne va pas attendre de récupérer des cadavres, grogne Scotty. Ils manquent déjà de temps.

-On est tous avec vous Scotty, lui assure Sulu. Jusqu'au bout.

-C'est dangereux. Et ça peut nous coûter nos carrières à tous.

-Et alors ?, demande une jeune enseignante, ce qui génère un murmure d'approbation générale.

-Très bien. Alors on y va.

Un frémissement d'excitation, le premier depuis de trop longs jours, parcourt le pont. Scotty est fier d'eux. Jim Kirk les pousse à donner le meilleur d'eux-même. Aujourd'hui, c'est pour sauver sa peau qu'ils vont se démenner.

-Sulu, vous avez la barre bien sûr.

-Je m'occupe de tout ici. Vous ne serez pas dérangés pendant l'opération. Si Vaillard veut savoir ce qu'on fait, elle trouvera à qui parler. »

Scotty quitte le pont, rassuré de se savoir soutenu par tout l'équipage. Il met leurs vies en jeu pourtant. Si ses calculs sont faux... Jim Kirk ne prendrait pas le risque. Risquer la vie de l'équipage entier pour sauver une quinzaine de personnes, il ne le ferait jamais ça. Il se contente de mettre sa propre vie dans la balance, chaque fois avec succès. Chaque personne à bord lui doit la vie une demi-douzaine de fois. Il est grand temps qu'ils remboursent leur dette.

Après tout, le risque est minimal. Il est sûr de ses calculs. Presque.

Dans la salle de téléportation, il est attendu par une douzaine de personnes. La moitié sont des ingénieurs prêts à l'épauler et finissant de vérifier ses calculs, l'autre est composée de McCoy et de docteurs, prêts à prendre en charge Kirk et son équipe, si tout se passe bien.

Il y a trop de si dans cette histoire. Si tout se passe bien, si les calculs sont justes, s'ils sont encore vivants... Il est temps de transformer ces si en certitudes, même si celles-ci ne sont pas plaisantes.

Le silence et l'appréhension règnent.

« Vous êtes sûr de vous ?, demande McCoy d'une voix presque tremblante.

-Peut-être que je le serais peut-être davantage si on me laissait me concentrer, gronde Scotty en réponse pour cacher sa peur.

McCoy s'éloigne en marmonnant une phrase incohérente sur les probabilités de mourir dans l'espace et sur la folie qui l'a prit à s'embarquer sur l'Enterprise. Scotty se désintéresse de son discours. Il n'a pas le temps de s'attarder sur les psychoses

du docteur.

Mentalement, il repasse ses calculs dans sa tête une dernière fois. Cela va marcher, essaye-t-il de se convaincre. Cela fait plus de dix jours qu'il travaille sur ses calculs et qu'il effectue des modifications en salle des moteurs pour permettre son sauvetage.

Il s'agit juste, juste, de transférer pendant une dizaine de secondes, peut-être une minute, toute l'énergie des moteurs de l'Enterprise sur le téléporteur. Pendant ce temps, ils perdront les communications internes, externes, le chauffage, la lumière et la pesanteur artificielle. Scotty s'est arrangé pour maintenir en circuit indépendant l'oxygénation du vaisseau et l'envoi d'énergie à l'infirmerie. Toute cette énergie devrait leur permettre de forcer les boucliers anti-téléportation de Cykax. Les risques sont importants. Ils peuvent griller toute l'électronique du vaisseau et la surchauffe peut créer une explosion assez importante pour creuser des brèches dans la paroi. Ils ont donc quelques secondes pour localiser avec certitude le capitaine et son équipe et les téléporter à bord.

Quelques secondes.

Il ne reste plus qu'à prier.

Scotty s'assoit devant le téléporteur et l'allume avant d'ouvrir un canal de communication vers le pont.

« Scotty à la passerelle. Nous sommes prêts à commencer.

-Très bien, lui répond Sulu d'une voix ferme avant d'allumer tous les hauts parleurs du vaisseau. Ici Sulu. Nous sommes prêts à commencer l'opération sauvetage. Vous avez deux minutes pour vous attacher solidement avant que nous commencions. Je tiens à personnellement vous féliciter de ce que vous êtes prêts à faire pour le capitaine et nos camarades. Je suis certain que dans quelques minutes, il joindra ses remerciements aux miens. C'est parti. »

Scotty boucle sa ceinture et entend les autres personnes présentes faire de même. Les moteurs se mettent à bourdonner loin en dessous d'eux.

« On est prêt lieutenant, annonce un de ses subordonnés.

-Alors allons-y.

Un bruit terrible leur parvient des niveaux inférieurs, mais Scotty refuse d'y prêter attention. Il réduirait sa belle dame d'argent en morceau pour sauver les siens. Il garde toute son attention focalisée sur les écrans, attendant de voir apparaître les signaux de l'équipe coincée sur la planète.

-J'ai un signal !, s'excite quelqu'un.

-Moi aussi. Combien de personnes ?

-Deux... Trois... Six... Six, très concentrés. On en cherche d'autres.

-Pas le temps, décide Scotty en lançant la téléportation.

Il sent le téléporteur vibrer et surchauffer sous ses doigts. Les lumières vacillent, et deux d'entre elles grillent sous l'afflux d'énergie réclamée par le téléporteur. Il ferme les yeux très fort, incapable de regarder si tout a fonctionné.

-Six à bord !, hurle quelqu'un. On les a ! »

Frénétiquement, Scotty appuie sur plusieurs boutons, tâchant de remettre les

circuits de l'Enterprise dans leur fonctionnement normal. Une secousse parcourt le vaisseau et toutes les lumières s'éteignent brusquement. En même temps, les corps en apesanteur des six téléportés retombent sur le sol.

Malgré cela, une vague de cris de joie retentit et Scotty l'accompagne. Ils en ont au moins récupéré six. Cela valait définitivement le coup.

« Laissez-les respirer, hurle McCoy pour couvrir le bruit ambiant. Que personne ne s'approche de la plate-forme tant qu'on n'aura pas un semblant de lumière. Manquerait plus qu'on en blesse un sans faire attention ! »

Les communications reviennent en premier.

« Scotty, dites-moi que vous les avez, crie Sulu.

-On en a six, hurle joyeusement Scotty en réponse. Pas de lumières par contre, on a besoin de celles-ci pour voir qui on a récupéré.

-Je contacte le département d'ingénierie pour qu'on rétablisse l'électricité en priorité chez vous. Dès que vous vous êtes assuré que tout va bien chez vous, rejoignez l'ingénierie. Ils vont avoir besoin de vous pour évaluer les dégâts.

-Bien reçu. »

Moins d'une minute après, une lumière minimale revient. Les ingénieurs ont dû réussir à brancher le circuit d'urgence. La lumière est rouge est faible, mais suffisante pour que les exclamations de joies cessent immédiatement. De toute sa vie, Scott n'a jamais vu de visages aussi faméliques, à part sur de vieilles photographies datant de l'époque où la faim dans le monde n'était pas résolue. Les six rescapés restent étendus immobiles, pâles comme la mort.

McCoy est le premier à surmonter cette terrible vision et se précipite vers eux. Il tend son tricordeur vers Uhura, la plus proche de lui.

« Celle-là au moins est vivante. Faites que... Ils sont vivants. Ils sont tous vivants !

Un soupir de soulagement lui répond, auquel fait écho un gémissement. Spock ouvre les yeux. L'instant d'après il se met à les cligner, une expression de surprise très inhabituelle plaquée sur le visage.

-Docteur McCoy ?

-Lui-même. Vous nous avez fait peur espèce de goblin vert. On s'occupe de vous maintenant.

-Jim ?, demande le vulcain en tentant de se redresser avant d'en être empêché par la main de fer que pose le docteur sur sa poitrine.

-On le transfère à l'infirmerie. On les y transfère tous, puis ce sera votre tour puisque vous êtes en meilleur état. Bénissez votre héritage génétique !

-Uhura ?

-Vivante, de même que Chekov, Fial et Jones. Il y en avait-il d'autres avec vous ?

-Morts, murmure Spock, l'air hanté. Morts, morts.

État de choc, diagnostique Scotty. Pas besoin d'être médecin pour le voir, mais c'est particulièrement effrayant de voir Spock en proie à une réaction si... humaine.

-Au moins on a réussi à vous ramener, vous. Est-ce que vous pouvez rester

éveillé encore quelques instants ? Pendant que le docteur M'benga vous examine, j'ai quelques questions à vous poser pour pouvoir commencer à vous soigner. Le reste attendra. »

Spock ouvre la bouche pour avaler une goulée d'air et commence à parler à mi-voix au docteur. Refusant d'écouter, Scott fait signe à ses ingénieurs de quitter la pièce pour laisser les médecins faire leur travail. Aussitôt dehors, il rallume les communications avec le pont.

« Ici Sulu.

-Le capitaine est vivant. Spock, Uhura, Chekov, Jones et Fial aussi. Pas d'autres survivants selon Spock. Seul Spock est conscient et l'état des autres est préoccupant.

-On a sauvé ceux qui pouvaient l'être, c'est l'essentiel. Maintenant, retournez à vos machines Scott. McCoy et moi gérons la suite. »

Scotty retourne aussitôt à ses écrans et ses moteurs, bien conscience qu'il doit s'en occuper d'urgence. Heureusement, le travail permet à Scotty de détourner ses pensées des blessés. Sa belle dame d'argent est dans un état pitoyable. Les moteurs sont sérieusement endommagés. Heureusement que les incidents du Narada et de Khan ont convaincu Starfleet de renforcer la protection et la solidité des moteurs de l'Enterprise. Les dégâts matériels sont réparables. Ils ne sont pas en état de voler, loin de là, mais au moins ils sont assurés de rester en orbite stationnaire. L'écossais ne peut qu'espérer que les dégâts humains seront également réparables.

Il se passe plusieurs heures avant que des nouvelles ne parviennent jusqu'à la salle des moteurs, chuchotées à mi-voix par des ingénieurs venant prendre leur quart. Les rumeurs sont tout sauf encourageantes. C'est avec soulagement et appréhension que Scotty termine son quart, une fois assuré que l'Enterprise et ses moteurs sont en voie de guérison. Il prend immédiatement la direction de l'infirmerie, sans se soucier du fait qu'il n'a pas dormi depuis presque quarante huit heures. L'angoisse le maintient éveillé.

Sur son chemin, il croise de nombreux hommes et femmes qui comme lui courent aux nouvelles ou retournent à leurs tâches urgentes. En quelques heures cependant, l'ambiance a changée. Les épaules sont toujours crispées par l'angoisse, mais au moins désormais une lueur d'espoir habite les yeux des personnes qui croisent le regard de Scotty.

Quand il arrive à l'infirmerie, il découvre qu'il n'est pas tout seul à vouloir des nouvelles de premières mains. C'est un véritable attroupement qui assiège la place et menace de submerger une pauvre infirmière qui tente de les contenir. Scotty se faufile avec plus ou moins de difficulté dans la foule et atteint l'infirmière. Celle-ci le voit arriver avec soulagement.

« Pouvez-vous me faire rentrer ? », demande-t-il.

-Je pense. Mais tous ces gens...

-Je m'en occupe, répond Scotty en se retournant vers la petite foule. Je sais que vous ne seriez pas là si vous n'étiez pas en période de repos et que nous sommes tous aussi impatient de savoir comment ils vont... mais s'il vous plaît, allez vous

reposer ou si vous en êtes incapables, allez aider à réparer l'Enterprise. Vous serez plus utiles au capitaine comme ça. Et je forcerais McCoy s'il le faut, mais il y aura rapidement une annonce de l'état de nos compagnons. »

Après un vague instant de flottement, l'attroupement finit par se disperser. Scotty est satisfait de voir quelques uns de ses subordonnés se diriger vers la salle des machines. Leur renfort sera apprécié en bas se dit-il en franchissant la porte de l'infirmierie.

À l'intérieur règne une autre sorte d'agitation qu'à l'extérieur. Chaque docteur et infirmier se presse en silence d'un lit à l'autre, prenant des notes ou administrant des soins. Des rideaux empêchent l'écossais de s'assurer de ses propres yeux de l'état de ses camarades. McCoy n'est nulle part en vue et Scotty se faufile dans son bureau.

Le docteur est bien là, assis à son bureau, la tête entre ses mains.

« Hé, le salue Scotty.

McCoy relève brusquement la tête.

-Ah. Je me demandais lequel serait le premier à s'introduire ici, vous ou Sulu.

-Sulu doit avoir toute la hiérarchie de la Starfleet et de la Fédération sur le dos à l'heure qu'il est. Je n'ai que l'Enterprise à garder en l'air, et nos réparations prennent bonne tournure. Je passerais donner des nouvelles à Sulu avant d'aller m'écrouler quelques heures. À ce propos, j'ai promis à l'équipage des nouvelles rapidement.

-Vous promettez plus que je ne peux donner.

Nulle phrase n'aurait pu figer plus rapidement le sang dans ses veines que celle-ci, décide Scotty.

-Comment vont-ils ?

-Spock est hors de danger, physiquement. Il doit manger, boire et dormir de toute urgence bien sûr et j'imagine qu'il lui faudra méditer de nombreuses heures. J'espère qu'on pourra bientôt déclarer Chekov et Fial hors de danger.

Un sourire naissant se fige sur les lèvres de Scotty. McCoy ne dit mot en ce qui concerne Jones, Uhura et Kirk.

-Les autres ?, finit-il par oser demander.

-Ils sont tous sous perfusion et on s'occupe d'un diagnostic complet.

La tête de McCoy retombe entre ses mains.

-Je ne sais pas s'ils s'en sortiront tous, avoue-t-il à mi-voix. Déshydratation, manque de nourriture, plaies infectées, insolations et quoi d'autre encore ? Pour le moment, on parvient tout juste à les maintenir en vie. Reste à savoir si on les a récupéré à temps.

Sans un mot, Scotty se lève et sort de sa cachette la bouteille de whisky qu'il a offert au docteur pour son anniversaire. Il leur sert deux verres et avale le sien cul sec.

-Je me charge d'éloigner les curieux, docteur. Tâchez de nous les remettre rapidement sur pied, et tenez Sulu informé. »

McCoy hoche la tête et se met à boire son verre, toute son attention à nouveau

ournée vers les dossiers de ses patients. Scotty n'insiste pas et le laisse ruminer en paix.

Il ne parvient pas pour autant à quitter immédiatement l'infirmierie. Il parvient à jeter un coup d'oeil sur Uhura et il a immédiatement envie de descendre sur Cykax pour une petite discussion avec les responsables. Uhura n'a jamais été bien grosse, mais elle n'a désormais plus guère que la peau sur les os. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas mangé ? Depuis combien de temps attendaient-ils l'aide de l'Enterprise ? Scotty a cessé de compter après dix jours d'attente angoissée. C'était inutile de se torturer davantage.

Il finit par détourner son regard et s'empêche de chercher à voir le capitaine. S'il le voit dans un pareil état, il ne pourra pas être crédible dans ses tentatives de rassurer l'équipage. Il se décide toutefois à voir Spock, pour pouvoir au moins lui assurer que l'Enterprise est dans de bonnes mains, s'il est réveillé.

Un infirmier lui indique le lit du vulcain en lui marmonnant d'être prudent avant de retourner auprès d'Uhura. Scotty s'en approche et commence à se détendre, rassuré de voir le vulcain amaigri en train de méditer. Spock en train de méditer est une des choses les plus rassurantes à voir qu'il connaisse. Cependant en s'approchant, il réalise son erreur de jugement. Spock ne médite pas, il essaie sans y parvenir. Les yeux fermés, il tremble de tout son corps et ses mains se crispent sans arrêt.

Scotty s'enfuit plus qu'il ne se retire, effrayé à l'idée de croiser les yeux du vulcain si celui-ci réalise sa présence. Après cette épreuve, il n'a même plus la force d'aller tenter de rassurer Sulu ou de rejoindre son lit. Il s'écroule sur un canapé dans la première salle de repos qu'il trouve et s'endort d'un sommeil sans rêves mais angoissé.

Il se réveille sans avoir la sensation de s'être reposé plus d'une minute. Après avoir abandonné l'idée de réussir à défroisser son uniforme, il se sert un café et titube en buvant jusqu'à la passerelle. Là-bas, pas une tête ne se tourne vers lui. Tous les regards sont tournés soit vers Sulu, soit vers l'écran où s'affiche la tête de l'amiral Komack.

« Vous comme moi savons parfaitement que le capitaine Kirk aurait pris les mêmes risques et que..., déclare le premier.

-Là n'est pas la question. C'était des risques inacceptables.

-Avec tout le respect que je vous doit monsieur, ces risques ont payé. Il était inadmissible de laisser des otages aux mains de terroristes, et surtout ces otages là. On ne pouvait ni négocier ni laisser un héros de la Fédération - et je cite les médias monsieur, les médias qui auraient hurlé si la nouvelle s'était répandue - mourir entre leurs mains. La confiance envers la Fédération aurait dégringolé en deux minutes.

L'amiral ouvre la bouche, mais Sulu lui coupe la parole.

-Monsieur, je suis à peu près certain que vous aviez une dizaine de spécialistes à la recherche d'une solution. Nous en avons trouvé une les premiers. Elle a fonctionné et vous allez pouvoir imposer la paix sur Cykax sous peine de représailles. N'est-ce pas la meilleure sortie de crise possible ?

L'amiral ne répond pas et Scotty comprend qu'il a frappé exactement où il

fallait.

-Nous reparlerons d'éventuelles sanctions avec le capitaine Kirk, finit par déclarer l'amiral. Quand sera-t-il possible de lui parler ?

-Il n'est toujours pas réveillé, répond Sulu d'une voix lugubre.

-Informez-nous de la moindre évolution de son état, de même que sur celui de l'Enterprise. Le capitaine Vaillard s'occupera des négociations et vous apportera son aide si nécessaire. »

Sur ces mots qui semblent contenir une menace malheureusement peu explicite pour Scotty, l'amiral coupe la communication. Aussitôt, l'équipage présent se met à respirer plus librement.

Sulu s'écroule dans le fauteuil du capitaine. Nul ne lui en fait la remarque. Maintenant que Kirk est en sécurité à bord de l'Enterprise, qu'on s'occupe de lui, le fauteuil peut être utilisé, car les chances qu'il soit occupé par son légitime propriétaire ont décuplées. Ce n'est plus une usurpation mais un remplacement.

« Mauvaise journée hein ?, le salue Scotty.

-Mauvaise semaine. Mauvais mois. Le capitaine ferait bien de se réveiller rapidement, c'est son boulot d'affronter l'amirauté, le mien c'est d'appuyer sur les bons boutons au bon moment et de protéger son dos.

-Des nouvelles ?

-État toujours stationnaire dixit McCoy, il y a une heure environ. Il est temps que je dorme, je vais passer par l'infirmerie.

-Allons-y ensemble. Je ne serais pas capable de fixer mon attention sur les moteurs sans nouvelles fraîches. »

En silence ils rejoignent l'infirmerie où on les laisse entrer sans protester. McCoy a compris depuis longtemps qu'on ne garde pas un membre de leur fine équipe à la porte quand un autre est étendu là entre la vie et la mort.

L'agitation de la veille s'est calmée. Les blessés reposent sur leurs couchettes, avec plus de couleur aux joues que lors de la précédente visite de Scotty. Sans doute les hyposprays de McCoy font-ils leur effet.

McCoy lui-même est allongé sur un matelas posé par terre et ronfle légèrement. En voyant Sulu et Scotty, l'un des docteurs se penche pour le réveiller. McCoy se dresse aussitôt, l'air aussi groggy que tout le reste de l'équipage.

« Chekov s'est éveillé tout à l'heure, annonce-t-il tout de go tout en essayant de détendre ses muscles endoloris. Et Fial s'est éveillée deux fois. On n'attend plus que le réveil des autres.

-Que des bonnes nouvelles alors, se réjouit Sulu.

-Ce n'est pas sûr qu'ils se réveillent, répond McCoy avec son habituel pessimisme. Et même si c'est le cas, il faudra voir leur état physique et psychologique. Il a fallu droguer Chekov pour qu'il se rendorme et Spock...

Spock, découvrent-ils, est recroquevillé sur son lit, les yeux fermés, les mains crispés sur ses genoux si fort que du sang semble perler.

-Il refuse de répondre et même de montrer qu'il réalise notre présence. Il est hors de question de le toucher dans son état selon M'benga, et il s'y connaît mieux

que moi en physiologie et psychologie vulcaine. Il est en train d'essayer de contacter des docteurs vulcains pour des renseignements. On en sait si peu sur l'effet d'un traumatisme sur les vulcains, même après...

Même après la destruction de Vulcain, complète Scotty mentalement. Et si ce que l'équipe a vécu en bas sur Cykax a pu marqué autant un vulcain même avec tout son entraînement, il n'ose pas imaginer l'état mental des autres. Il va falloir les soutenir, les accompagner.

L'ampleur de la tâche fait peur à Scotty. Mais il n'abandonnera pas son poste auprès de ses camarades, ni maintenant, ni jamais.

LEONARD

Le réveil d'Uhura, à trois heures du matin le cinquième jour après le sauvetage, passe totalement inaperçu dans l'agitation de l'infirmerie. Ce n'est que quand tout est fini, quand McCoy relève ses yeux qu'il croise son regard encore un peu embrumé. Il essuie ses mains, ôte ses gants et s'approche de la jeune femme en s'efforçant de sourire. Avant de s'asseoir à ses côtés, il prend bien garde à faire glisser un rideau pour l'empêcher de voir le reste de la pièce.

« Cela fait plaisir de vous voir de retour parmi nous, lieutenant.

-Qu'est-ce qui se passe ?, demande t-elle d'une voix pâteuse.

-Vous avez dormi plusieurs jours. Vous pouvez me dire ce qui s'est passé ? De quoi vous souvenez-vous ?

Uhura le fixe avec des yeux hantés un long moment avant de répondre.

-De tout, finit-elle par déclarer en un murmure douloureux. De tout.

McCoy lui tapote la main dans un geste de soutien maladroit. Il est parfois difficile d'être le médecin de ses amis.

-J'ai entendu crier, poursuit Uhura après un long silence.

-Vous avez entendu ?, regrette le médecin. Oui. Nous avons perdu Jones. On a fait tout ce qu'il était possible mais... il ne se sera jamais réveillé.

-Ah.

Ce « ah » sonne douloureusement aux oreilles de McCoy. Il a des accents de désespoir et de fatalisme. C'est la voix de quelqu'un qui a contemplé l'horreur dans les yeux et qui y a perdu une partie de son humanité et de son empathie. Ce peut être temporaire, l'effet du choc. Elle peut ne jamais s'en remettre.

Ils peuvent ne jamais s'en remettre. « Je n'arrive toujours pas à croire que c'est vraiment fini » a confié Chekov au docteur, des larmes dans les yeux. Fial n'a ouvert la bouche que deux fois depuis son réveil, la première pour déclarer qu'elle prenait un congé de durée indéterminée pour retourner chez elle et qu'elle serait reconnaissante envers McCoy s'il voulait bien se charger de toutes les démarches. La seconde...

Le médecin laisse le silence s'installer. Il sait qu'il doit laisser Uhura réaliser qu'elle est en sécurité et revenir à la réalité d'elle même. Il la laisse ruminer, profitant de ce moment pour vérifier ses constantes. Satisfait, il retourne à sa

contemplation du mur, et s'efforce de ne pas entendre les infirmiers déplacer le corps du pauvre Jones de l'autre côté du rideau.

Quand Uhura ouvre à nouveau la bouche, c'est pour poser mot pour mot la même question que Spock, Chekov et Fial.

-Et Jim ? Le capitaine ?

-Jim... Il dort encore. Mais son état est stable.

McCoy attend son réveil d'une minute à l'autre depuis deux jours. Jim et Uhura étaient les plus mal des six survivants et leur état de santé s'est d'abord amélioré au même rythme. La différence, c'est qu'au bout de quatre jours Uhura est passée d'un état comateux à un sommeil réparateur, quoi que visiblement perturbé par des cauchemars et s'est réveillée en quelques heures. Jim, lui, ne montre toujours aucun signe d'un réveil prochain.

Étrange, songe McCoy pour se détourner de ses inquiétudes, étrange que la première ou seconde pensée de chacun des survivants ait été pour Jim d'abord, pour le capitaine et leurs camarades ensuite. Une angoisse sourde se renforce dans l'estomac de McCoy. Il s'est passé quelque chose sur Cykax, il en est certain. Ou plus exactement, il s'est passé autre chose que le fait qu'une demi douzaine de membres de la Starfleet y soit morts violemment et qu'à peut près autant ait failli y mourir de faim. Quelque chose qui touche Jim spécifiquement. Il ne veut pas savoir. Il lui faut savoir.

McCoy fait des efforts monstrueux pour retenir le flot de questions qu'il veut poser depuis des jours. Il sent déjà Uhura se refermer sur elle-même, détourner son regard. Il n'insiste pas. Il est médecin, pas psychologue et risque de faire plus de mal que de bien en la forçant à s'exprimer.

Il s'éclipse discrètement et quand il repasse quelques minutes plus tard, Uhura s'est rendormie et ses constantes vitales sont en progression rapide au point qu'il pense la déclarer très vite prête à passer à de la nourriture solide. Il s'abandonne quelques instants au soulagement de l'ami avant de reprendre un comportement plus professionnel. Il note ses observations sur un pad et en profite pour envoyer un message à l'équipe de psychologues pour demander un premier rendez-vous pour Uhura.

Le lendemain, Chekov se lève et fait quelques pas. Uhura mange une demi pêche sans haut le cœur. Spock cesse de trembler. Fial accepte de parler à un psychologue. Jim dort encore, mais l'espoir renâit.

Le jour suivant, Spock brise un miroir et manque de rouer de coups un infirmier durant une tentative infructueuse de méditation. L'estomac d'Uhura refuse toute nourriture. Chekov pleure sans pouvoir s'arrêter. Fial insulte le psychologue. Jim ne se réveille toujours pas.

Cette nuit là, McCoy se tourne dans son lit des heures sans trouver le sommeil. Il finit par abandonner, rallume les lumières de sa cabine et se remet à lire les comptes-rendus de son équipe sur ses cinq patients avant d'abandonner ses décourageantes lectures.

Quand il retourne à l'infirmierie au matin, les patients sont où il les a laissés,

allongés chacun dans son lit, camouflé au fond d'une alcôve et contemplant le plafond d'un regard vide. À cette vision, McCoy décide qu'il en a assez.

« Réunion de crise !, vocifère-t-il à son équipe interloquée en franchissant le seuil de son bureau tandis que ses subordonnés le suivent précipitamment. Je me fout qu'ils soient en fauteuil ou dans leur lits, je veux ces quatre patients dans mon bureau dans cinq minutes, qu'ils soient morts ou vifs. Allez !

Aussitôt les infirmiers et docteurs se précipitent pour obéir à ses ordres, sans doute trop heureux d'avoir quelque chose à faire pour leurs patients prostrés. McCoy utilise ce court instant pour recouvrer son sang froid. Il est à moitié déçu que Jim ne se soit pas éveillé rien qu'en entendant le mot crise et ne soit pas déjà en train de ramper jusqu'à son bureau pour demander des explications et exiger d'être en première ligne face à tout danger potentiel. Si même cela ne peut le ramener à la vie, le médecin se demande ce qui pourra l'éveiller.

Un par un, ses patients arrivent, en chaise roulante sauf Uhura qui est encore trop faible pour quitter son lit. La pièce se retrouve bondée comme jamais. McCoy repère tout de suite que, s'ils croisent facilement son regard, ils évitent tous absolument celui des autres survivants. Spock se retient à grande peine de trembler.

« Je ne suis pas ce genre de docteur alors je ne vais pas me lancer dans une psychothérapie. Vous avez tous refusé de parler à votre psychologue - comme vous y êtes obligés si vous avez envie d'avoir un avenir dans la Starfleet - ou bien vous avez été si peu coopératifs qu'ils sont au bord d'étrangler quelqu'un de frustration. Vous avez tous un rendez-vous cette après-midi et vous avez intérêt à jouer le jeu. D'ici là, je pense que ça vous fera du bien de discuter entre vous. Ou si vous préférez, de vous regarder dans le blanc des yeux en silence. Je reviens dans une heure. Passez un bon moment. »

Il sort en regrettant que les portes soient coulissantes. Il aurait aimé les claquer pour ponctuer son discours. Pendant l'heure qui suit, il tourne dans l'infirmierie comme un ours en cage, cherchant à s'occuper. Il vérifie quinze fois les constantes de Jim sans que celles-ci ne changent d'un iota. Son équipe l'évite de plus en plus visiblement et c'est avec un soulagement visible qu'ils l'observent regagner son bureau.

A son grand soulagement, l'ambiance est cent fois moins explosive qu'à son départ. Chekov et Uhura ont visiblement pleuré et semblent peiner à regagner un minimum de contrôle sur eux-mêmes. Spock... Spock a l'air égal à lui-même, ce qui, bien sûr, ne veut rien dire. Il est peut-être juste en train de refouler des émotions trop humaines pour ce qu'en sait McCoy. Il ne sait pas ce qu'il s'est dit ici, ne le saura peut-être jamais. Il est ami avec quatre de ces personnes, certes, mais les respecte trop pour tenter de déterrer leurs secrets. Il refuse d'écouter la petite voix qui lui dit qu'il est trop ami avec Jim pour ne pas faire l'inverse. Quoi qu'il en soit, ses patients ne semblent plus au bord de hurler ou de gémir de désespoir jusqu'à n'avoir plus de souffle. C'est un progrès. Il voit même dans leurs yeux quelque chose qui n'y était pas jusque là.

De la détermination.

Bien sûr, McCoy ne sait pas exactement vers quoi cette détermination est dirigée, mais il connaît trop l'équipage pour ne pas savoir qu'au moins une partie de cette détermination est dirigée vers Jim, vers la nécessité de l'aider à se réveiller et à guérir. Parfait, pense le docteur. Se soucier d'autrui plutôt que de soi-même est parfois, souvent, une étape nécessaire vers la guérison. Peut-être précipite-t-il cette étape, mais il ne s'en soucie pas.

« Alors, demande-t-il aux cinq survivants, vous vous êtes décidés à être un peu plus raisonnables ?

Uhura se fait le porte-parole du groupe.

-Oui docteur, mais à quelques conditions.

-Depuis quand un patient a-t-il le droit de mettre des conditions à ses soins dans mon infirmerie ?

-Premièrement, poursuit Uhura sans se soucier de l'interruption, l'un de nous restera au chevet du capitaine jusqu'à ce qu'il se réveille. Il y a largement la place pour deux lits ou un fauteuil roulant et un lit dans son alcôve, donc cela ne dérangera pas le travail de votre équipe. Bien sûr, c'est vous qui déciderez le temps maximum que chacun de nous peut passer auprès du capitaine avant qu'on effectue une rotation.

-Vous me laissez le choix ?, demande McCoy, faussement colérique. Encore heureux !

-Deuxièmement, l'un de nous va passer un appel vers la Nouvelle-Vulcain. Cet appel ne sera pas enregistré dans les archives du vaisseau et ne sera entendu par personne d'autre que nous cinq. Toute trace de l'appel sera totalement effacée par Chekov.

L'appel, devine McCoy, est bien entendu destiné à l'autre Spock. Pourquoi veulent-ils en faire un tel mystère par contre, cela il n'en a aucune idée.

-C'est tout ?

-Troisièmement, nous allons écouter et parler à l'équipe de psychologues. Cependant, nous nous réservons le droit de refuser de répondre à certaines questions.

McCoy ouvre la bouche pour protester mais Chekov le coupe avec une fermeté qui ne lui est pas coutumière.

-Secret médical ou pas, il est hors de question que je dise certaines choses si je n'ai pas d'abord l'aval du capitaine, et les autres sont d'accord.

-Ce n'est pas négociable, confirme Fial.

Spock confirme en silence de la tête, comme s'il ne se fiait pas à sa propre voix. Le docteur affronte les regards butés de ses patients pendant une longue minute, puis lève les mains au ciel.

-Très bien. Vous aurez vos trois souhaits. J'y mets cependant une condition. Si j'estime que l'amélioration de l'état physique ou mental de Jim nécessite que moi ou n'importe quel médecin ou psychologue à bord soit au courant de quelque chose qui s'est passé sur cette planète, vous lâchez le morceau illico. »

L'un après l'autre, tous acquiescent en silence. Après quelques remerciements, ils quittent la pièce, seuls ou aidés d'un infirmier. Sans surprise pour McCoy, Spock est le premier à s'installer pour mener une veille silencieuse auprès de Jim. Le demi-

vulcain a mis du temps à adopter Jim comme capitaine mais a désormais la férocité d'une mère quand il s'agit de le défendre. McCoy le contemple longuement depuis son bureau. Bien sûr il a fait installer Jim juste en face pour être certain d'être à ses côtés en cas de problème, ou pour accompagner son réveil. En fait, se dit-il, c'est une bonne idée de laisser les survivants veiller Jim. Spock a déjà l'air plus serein de pouvoir veiller sur son capitaine au lieu de s'inquiéter dans son lit.

Le docteur baisse finalement les yeux et accorde enfin à sa paperasse toute l'attention qu'elle mérite. Quand il relève les yeux, Spock a un paddy à la main et le contemple en fronçant les sourcils. Il jette régulièrement des regards étranges, fermés, à Jim, regards que McCoy n'ose même pas prétendre déchiffrer. Il lève à nouveau les yeux quelques minutes plus tard. Le fauteuil de Spock est désormais vide. Il n'a pas le temps de s'inquiéter que Chekov arrive en boitillant pour prendre sa place. La vieille horloge que McCoy utilise par nostalgie au lieu de se fier aux ordinateurs du bord indique que Spock n'est resté qu'une demi-heure à son poste. C'est un comportement plus qu'inattendu de sa part, et très inquiétant aux yeux du docteur.

Une heure plus tard, Uhura prend la suite de Chekov. Chaque fois que McCoy lève les yeux de sa paperasse ou circule entre ses patients, il la voit parler doucement à Jim en lui tenant la main. Quand le docteur s'approche pour vérifier l'état de santé de Jim, elle ne lève pas la tête. La jeune femme murmure des mots dans ce que McCoy est à peu près sûr qu'il s'agit d'un dialecte klingon avant de se mettre à chantonner dans une autre langue aux sonorités très douces. Il voudrait la soutenir en posant une main sur son épaule, mais sa maigreur lui fait presque peur. Sentir les os de son épaule rendrait la situation plus vraie. Il ne fait donc que la frôler avant de fuir lâchement vers son bureau et se noyer dans de la paperasse.

C'est Carina Ferreira une des membres de l'équipe de psychologues qui l'en sort quelques heures plus tard. Le premier regard de McCoy est pour Jim, toujours inconscient et veillé à nouveau par Spock. Le second pour le dossier que lui temps la femme et qu'il parcourt avant de l'interroger du regard.

« Leur état psychologique s'améliore, annonce Ferreira avec un léger sourire. Ils commencent à parler, même si c'est seulement à mi-mot et sans rien révéler de leurs émotions. Je dirais que nous sommes sur la bonne voie et j'ai récolté quelques informations sur la quantité de nourriture qu'ils ont ingéré durant leur... épreuve (en disant ces mots, la femme ferme son visage). J'ai mis les détails dans mon compte rendu. Page deux.

-Cela va nous être utile. Merci.

McCoy contient une envie de hurler ou de pleurer quand il jette un coup d'œil sur le dossier. Les quantités de nourriture et d'eau à disposition des captifs sont effarantes mais ce sont surtout deux phrases qui anéantissent le docteur et l'ami des victimes.

« Le capitaine Kirk s'est, selon tous les témoignages, plusieurs fois volontairement privé de sa part de nourriture pour augmenter les chances de survies de ses subordonnés »

Il n'est même pas étonné. C'est Jim tout craché. Depuis qu'il a mis le pied sur l'Enterprise, il se ferait tuer vingt fois plutôt que de voir un seul de ses subordonnés mourir. Le nombre de fois où il est passé à deux doigts de la mort pour tenter de sauver leurs vies à tous semble grimper à chaque mission. McCoy voudrait parfois l'enfermer pour le protéger mais il craint parfois, inconsciemment, que ce soit la seule chose qui garde Jim sain d'esprit.

Pour se détourner de ces pensées sinistre, il reporte son attention sur le rapport.

« La quantité de nourriture ingérée par le capitaine pourrait être deux fois inférieure à celle avalée par ses compagnons. D'importantes séquelles physiques et psychologiques sont à craindre pour toutes les victimes. »

Son cœur se serre. Ferreira explique de manière clinique et détachée l'évolution qu'elle pronostique chez ses patients. McCoy contient l'envie irrationnelle de la frapper. Ce n'est pas sa faute. Ferreira est une médecin compétente et avec assez d'ancienneté pour être capable d'autant de distance. C'est une chance que McCoy n'a pas et un don qu'il ne pourra jamais développer. Il aime à croire que cela fait de lui un meilleur médecin, même dans des moments comme celui-ci où l'inquiétude l'empêche presque de faire son travail.

-Votre initiative était bonne, poursuit Ferreira. Une thérapie de groupe me semble la décision la plus adaptée. Le lieutenant Fial demande toujours un congé, et je serais encline à l'accepter, après quelques séances de groupes.

-Et Spock ?, demande McCoy en continuant de feuilleter le dossier.

-Ne coopère pas. Il est resté silencieux toute sa séance avec moi. Le docteur M'Benga a offert des conseils éclairés. Nous attendons de l'aide de la part de la Nouvelle-Vulcain pour commencer à travailler sur son cas.

-Mais vous êtes optimiste ?

Ferreira hausse les épaules d'un air incertain.

-Je ne m'y connais pas assez en psychologie post-traumatique vulcaine.

-Pas que pour Spock. Pour eux tous.

-Si le capitaine Kirk se remet... Oui, je pense. Ils font trop reposer leur rétablissement sur celui du capitaine. Nous allons travailler là dessus, bien sûr, mais...

-Tous nous cachent quelque chose, qui a à voir avec le capitaine. Vous êtes leur ami McCoy. Soutenez-les, mais si j'ai un conseil à vous donner en temps que thérapeute, c'est de rester objectif. Il faut qu'ils parlent, à moi, à mon équipe. Soyez leur ami, mais restez leur médecin.

-Je sais, grogne McCoy.

C'est un air exaspéré que Ferreira darde sur lui.

-Je ne suis pas sûre que les laisser se confier à vous soit une bonne idée docteur. Vous êtes trop proche de cette histoire. Écoutez-les mais envoyez les nous. Dans des cas comme celui-là, l'oreille d'un ami ne suffit pas. »

Sur ces mots et après un court adieu, la psychologue quitte la pièce. Elle a raison bien sûr, songe McCoy. Il est trop impliqué. Il sait quoi faire pour soigner ses amis, mais seulement quand c'est leur corps qui est en souffrance. Il a peur de

découvrir ce qu'il appelle déjà dans sa tête le *Grand Secret*. Tout cela l'inquiète, mais il ne veut retenir pour l'instant que l'essentiel. Tout ira bien. Ils se remettent petit à petit. Ils parlent, un peu. Ils veillent sur Jim, donc ils ne se referment pas sur eux-mêmes.

Tout ira bien, se répète McCoy toute l'après-midi pour se rassurer tandis qu'il observe les survivants se relayer toutes les heures. Tout ira bien, même si Chekov ne lève jamais les yeux des mains de son capitaine qu'il fixe inlassablement, même si Uhura pleure des heures durant quand elle ne vomit pas ce qu'elle se force à avaler, même si Spock dégage une aura meurtrière à trente mètres de distance.

Tout ira bien.

A neuf heures du soir le même jour, le docteur déclare Jim officiellement hors de danger. Ses constantes remontent et le blessé est enfin tombé dans un véritable sommeil réparateur. Le docteur s'attend à voir des sourires chez les autres survivants, des démonstrations de joie. C'est la réaction partagée par tous des salles des machines à la passerelle après tout. Sulu s'est mis à embrasser chaque personne qui croise sa route. Scotty a ressorti ses bouteilles de whisky illégal et organisé une soirée dansante au mess des officiers.

Au contraire, les fronts des compagnons d'infortune de Jim s'assombrissent. Désormais, ils sont deux à veiller en même temps au chevet de Jim, attendant son réveil mais semblant le redouter en même temps.

Tout ira bien, continue de se répéter McCoy. Hélas, il a du mal à y croire.

CHAPITRE 7

SPOCK

« Jim se réveille ».

C'est Chekov qui apprend cette nouvelle à Spock qui tentait jusque là - vainement, encore - de méditer. Les émotions que Spock ressent en entendant ces trois mots sont... contradictoires. Soulagement, peur, colère, joie. Autre chose, non identifiable pour l'instant. Spock ne s'y attarde pas, il est trop occupé à se précipiter auprès de Jim aussi rapidement que son état de santé le lui permet. Au bout de quelques pas, il est déjà essoufflé. Sa faiblesse ne parvient pas à diminuer, même s'il suit scrupuleusement le régime alimentaire prescrit par le docteur. Étant à moitié Vulcain, il aurait du récupérer bien plus vite.

Sa faiblesse, bien sûr, n'est pas que physique.

Il ne s'attarde pas non plus sur cette pensée. Il y a plus important, plus urgent.

Jim. Jim. Jim se réveille.

L'alcôve où il a été installé est emplie de monde. Des infirmiers, des docteurs et des dizaines de visiteurs accourus à la nouvelle. Chekov se faufile à travers la cohue mais Spock ne peut pas. Trop de monde. Ses poings serrés recommencent à trembler.

Il veut être là, il doit être là, aux côtés du capitaine, de Jim. Il ne peut pas.

Il ne peut pas.

C'est McCoy qui le sort sans s'en rendre compte de cette situation inextricable. Ou bien, réalise-t-il soudainement, le docteur réalise parfaitement ce qu'il fait quand il se met à crier sur l'attroupement.

« Bon dieu, vous allez laisser mon patient respirer oui ? Je suis à peu près certain qu'on ne l'a pas ranimé pour vous permettre de l'étouffer. Dégagez tous de mon infirmerie.

Des bouches s'ouvrent sur un concert de protestations. McCoy inspire profondément et reprend :

-Vous, vous et vous, dit-il en désignant deux infirmiers et un médecin, restez. Les autres trouvez de quoi vous occupez ailleurs. Je suis sûr qu'il y a des bandages à plier ou des boulons à visser quelque part dans ce vaisseau. Spock, Fial, Chekov et Uhura, prenez un siège. Je n'arriverais pas à vous empêcher de partir mais il est hors de question que vous vous évanouissiez sous les yeux de Jim. Je promet des rapports rapides et rapprochés et on ouvrira une liste de demande de visites pour quand il sera en état de recevoir du monde.

Cette fois-ci, personne ne proteste. La foule commence à s'écarter et à quitter l'infirmierie. A pas lents, Spock s'approche de son capitaine. Il n'a pas l'air sur le point de s'éveiller. Au contraire, Spock lui trouve les traits plus décharnés que jamais. Son visage est presque jaune, sa peau si tendue qu'elle semble prête à craquer, chaque veine visible sur ses mains amaigries. Quand Spock pose les yeux dessus, il sent sa propre main trembler. Il la cache dans son dos.

Sur le lit, Jim pousse un léger soupir. Ses paupières s'agitent, sans qu'il ouvre les yeux. La main gauche se crispe, se détend. Recommence. Spock s'attend à ce que quelqu'un la prenne - Nyota? - mais non. Il lève les yeux. Nyota pleure, Chekov aussi. McCoy a les yeux humides. Tous sourient.

Jim rêve.

Pendant un instant, un sourire naît au coin de ses lèvres, puis disparaît. Le rêve se transforme en souvenir. Les deux mains de Jim se crispent sur ses draps et, sans prévenir, il ouvre les yeux. Autour de lui, tous soupirent de soulagement, à l'exception de Spock. Sa respiration se bloque pendant six secondes, jusqu'à ce que le regard de Jim croise le sien, une seconde.

Il peut enfin respirer.

« Bon retour parmi les vivants Jim, grommelle le docteur de la voix bourrue qu'il adopte à chaque fois que ces circonstances se répètent.

Trop souvent donc.

Le regard de Jim se reporte sur McCoy. Son regard est plus clair, moins vague.

« Hé, je suis à peut près sûr que je n'étais pas mort, répond le blessé avant d'ajouter par souci de vérité, cette fois.

-Toujours trop près à mon goût.

Jim ne réplique pas et ferme les yeux. Inhabituel, songe Spock. Inquiétant. Jim, le capitaine réagit toujours selon un même schéma à ses expériences de mort imminente. Il se réveille, écoute les remontrances de McCoy, répond par une petite plaisanterie, demande comment va l'équipage et quand il sera autorisé à se lever et à reprendre le contrôle de son navire. Le voir simuler l'endormissement est douloureux pour chaque personne présente. Bientôt, la poitrine de Jim se soulève et se rabaisse lentement. L'endormissement n'est plus simulé. Nul autour de lui ne doute que ce sommeil est amplement nécessaire au capitaine et, d'un commun et silencieux accord, tous s'éclipsent en silence. Nyota entoure de ses bras Chekov et le guide vers son lit. Spock peut voir des larmes couler en silence sur leurs joues.

Un instant il hésite à les accompagner. Logiquement, sa présence, en tant qu'ami et compagnon d'infortune, devrait leur faire du bien. La raison lui montre que ce serait cependant une mauvaise idée. Il rejoint son alcôve, ferme les rideaux, et s'effondre plus qu'il ne s'assit sur son lit, tremblant des pieds à la tête.

Il tente pendant un long moment de méditer. A son grand désarroi, des images, des voix, des odeurs ne cessent de s'insérer dans ses pensées. Il entend un enfant gémir, le bruit de phaser et d'une course effrénée, une odeur nauséabonde qu'il craint d'être capable d'identifier. Pas besoin de méditer pour savoir que ce ne sont pas ses souvenirs qui lui viennent à l'esprit. Ils appartiennent à Jim et il n'a fait que

les capter accidentellement au cours des deux ans passés à servir côte à côte. Seulement, ils ont désormais une signification et Spock ne peut les faire taire. Des pulsions violentes le saisissent, comme il n'en a pas ressentit depuis la disparition de Vulcain. Sans même s'en rendre compte, il commence à tordre le montant du lit qu'il tient dans sa main.

C'est le moment que choisit Nyota pour s'introduire dans son alcôve. Son instinct est impressionnant de justesse, comme toujours. C'est une des choses qui l'a attiré vers elle. Ses yeux sont encore rouges et ses traits fatigués, mais une résolution nouvelle s'affiche sur son visage. Avec un pâle sourire, la jeune femme s'assoit à côté de Spock, assez près pour lui apporter son soutien, mais assez loin pour ne pas l'envahir alors qu'il est loin d'avoir rétabli ses défenses mentales.

La jeune femme ouvre la bouche, hésite puis se lance.

« Le capitaine va se rétablir.

Il y a dans cette phrase une question nettement audible aux oreilles de Spock. Nyota vient chercher du réconfort, mais il ne sait pas comment lui offrir.

-Le capitaine a prouvé à maintes reprises sa capacité à se sortir de n'importe quelle situation.

-Mais même Khan ne l'a pas atteint comme ça. Ce n'est pas que son corps qui est touché, Spock.

Il le sait. Sa main recommence à se serrer sur le montant du lit et il lui faut lutter pour la détacher. Nyota ne le remarque pas. Ses yeux sont fermés et elle refoule ses larmes. Spock hésite et cherche à poser sa main sur son genou, mais renonce. Le geste lui paraît trop intime maintenant que leur couple n'existe plus et elle décèlerait le tremblement qui l'habite.

Durant un long moment, ils restent ainsi assis en silence. D'une manière qui surprend Spock, la seule présence de Nyota l'amène plus près d'atteindre l'équilibre mental qui lui manque depuis des jours. Il profite de cette torpeur qui n'est pas vraiment du calme émotionnel mais qui s'en rapproche suffisamment pour qu'il commence à reconstruire ses barrières.

-Il est temps de contacter l'autre Spock, tu ne crois pas ?, finit par demander Uhura.

Cette phrase détruit tout le travail que vient d'accomplir Spock en quelques minutes. Il ne lui en veut pas pourtant. Elle a raison.

-Le capitaine n'appréciera pas s'il apprend ce que nous faisons.

-Raison de plus pour le faire maintenant, rétorque Nyota. Mais faisons-le discrètement. Quel prétexte pouvons-nous utiliser ?

La logique dicte bien une réponse à Spock. Il se refuse pourtant à l'employer et louvoie.

-Nous trouverons quelque chose. La première étape est de convaincre le docteur McCoy de nous laisser contacter la Nouvelle-Vulcain maintenant. »

Le regard de commisération que ne peut contenir McCoy quand Spock transmet leur requête ne le surprend pas. Au final, il n'a pas vraiment besoin de trouver un prétexte. McCoy se charge tout seul d'imaginer la raison de son appel.

« Bien sûr, décide McCoy après un instant de réflexion. Si cela peut vous faire du bien Spock, il est hors de question que je refuse. Votre santé à tous est ma priorité en ce moment, vous le savez bien.

Spock imagine bien l'air pitoyable qu'il donne à voir. Au moins a-t-il cessé de trembler.

-J'apprécierai que la communication soit cryptée, rappelle-t-il, et que les officiers Fial, Chekov et Nyota soient présents.

-Bien sûr, bien sûr. Je vais les chercher et je vous prête mon bureau. Je veillerai Jim pendant ce temps. »

Quelques minutes plus tard, les quatre survivants évitent de croiser leurs regards tandis qu'ils attendent que le contact se fasse avec la Nouvelle-Vulcain. C'est un soulagement pour tous de voir le visage ridé de l'autre Spock apparaître à l'écran et lever la main en guise de salut. L'inquiétude se lit sur son visage.

« Que se passe-t-il ?, demande-t-il après les salutations d'usage. Je n'ai eu accès qu'à des rumeurs mais mes contacts au sein de la Starfleet ont parlé de prise d'otage.

« Tous ceux que vous connaissez sont sains et saufs, le rassure Uhura.

-Cela me fait plaisir à entendre. Comment va Jim ?

Spock est le seul à avoir la force de sortir quelques mots entre ses dents serrées.

-Les mots "Tarsus" et "Kodos" vous disent-ils quelque chose ?

Sur l'écran, le visage de l'autre Spock devient le plus neutre possible.

« Oui, répond-il. Dites-moi tout ce que vous savez là dessus.

Il faut une dizaine de minutes aux quatre survivants pour mettre au courant le vieux vulcain. Celui-ci reste essentiellement silencieux, ne questionnant que quelques détails. Il est facile de deviner qu'il a déjà entendu l'essentiel de cette histoire.

-Étrange, finit-il par murmurer une fois que ses interlocuteurs se sont tus, combien l'univers semble décidé à mettre les mêmes obstacles sur votre route. Khan, Kodos...

-Alors cela s'est passé aussi dans l'autre ligne temporelle, soupire Nyota.

-Oui, avec quelques légères différences, en mieux ou en pire. Les similitudes restent étonnantes. Je n'ignorais pas bien sûr que les événements de Tarsus IV s'étaient également déroulés ici mais je m'étais empêché de chercher si Jim y était. Bien sûr, avec la célébrité qu'il avait déjà acquise malgré lui à cet âge là, il est logique de penser que toute mention de son nom a été effacée des documents publics.

-Le capitaine Kirk de votre lignée temporelle, l'interrompt Spock. Sur quelle liste était-il inscrit ?

-Sur celle des personnes à épargner, soupire son double. De ce qu'il a bien voulu me révéler - et c'est bien moins que ce que vous savez - Kodos l'exécuteur s'intéressait aux enfants surdoués et pris la décision d'en épargner certains, alors que sa politique constituait à épargner surtout les adultes. Jim s'enfuit en sauvant deux enfants condamnés, Kevin Riley que vous semblez connaître et un autre.

Un instant de réflexion et il ajoute :

-Je subodore qu'il s'est toujours trouvé coupable de ne pas être sur la liste des victimes et que votre Jim comme le mien s'est jugé coupable de ne pas en avoir assez fait.

Spock se retient de défoncer le mur à coup de poing. L'idée que Tarsus IV ou que Khan aient été inévitables, le poids qu'ils ont laissé sur Jim est insupportable. A son grand soulagement, c'est Chekov qui pose la question qui les taraude tous.

-Kodos est-il vivant ?

-Il l'était dans ma ligne temporelle des années après les faits. Nous l'avons rencontré.

-Et ?

-Et ?

-Où se cachait-il ?

Cette fois, la réprobation est claire sur le visage du vieux Spock.

-Pourquoi me demandez-vous cela ?

-Ce ... monstre doit payer, crache Nyota.

-Et qui se chargerait de le faire payer ? Vous ? Ne comptez pas sur moi pour vous encourager à commettre un tel acte.

-Alors vous le laisseriez continuer à vivre en paix quand tant de gens sont morts à cause de lui ?

-Je le laisserai vivre, oui. Je ne dis pas qu'il vit en paix. Mais ce que vous cherchez n'est pas la justice mais la vengeance, au nom d'un homme de bien qui ne vous a pas donné son avis, car vous n'avez pas parlé de cet appel à Jim, n'est-ce pas ?

Le silence des quatre personnes en face de lui en dit assez long.

-Vous ne lui avez pas parlé, mais il vous semble normal de commencer une croisade en son nom et sans sa permission. C'est pourtant ce qu'aurait dû vous dicter la logique et l'amitié, car rien dans ce que vous m'avez rapporté ne suggère un seul instant que Jim Kirk souhaite la vengeance et la compromission de ses amis.

Nyota se penche en avant vers l'écran.

-Vous êtes son ami, commence-t-elle en cherchant ses mots pour le convaincre. N'avez-vous pas éprouvé de haine pour Kodos ? Des envies de violence ?

-Non. Bien sûr, nous étions tous plus vieux et plus matures lors de cette rencontre.

Il semble à Spock que son homonyme évite la question, mais ses paroles touchent durement ses compagnons. La remontrance fait pâlir Chekov. Nyota cherche ses mots et Fial détourne le regard.

-Renoncez, achève le vieux Vulcain avant de clore la conversation. Poursuivre ne vous apportera rien de bon »

Le sang bat aux tempes de Spock. Il n'a pas prononcé un mot depuis cinq minutes, ne se faisant pas confiance. Refusant de croiser le regard de ses compagnons, il se lève brusquement en serrant si fort la table qu'un craquement se fait entendre. En quelques pas rapides, il quitte la pièce et l'infirmierie, ignorant les appels de Nyota et de McCoy. C'est comme s'il ne voyait et n'entendait plus rien que la colère qui pulse en lui. Il lui faut sortir avant de blesser quelqu'un.

* * * * *

Un long moment s'est écoulé quand Spock reprend conscience de son environnement. Il est dans sa chambre et une partie du mobilier autour de lui est détruit.

« Ordinateur, demande-t-il d'une voix rauque, quelle heure est-il ? Suis-je ici depuis longtemps.

-Cinq heures. Il est 17 heures 32 minutes, heure de bord.

Cela fait donc un peu plus de cinq heures qu'il a quitté l'infirmerie, constate Spock avec soulagement. Il a relié directement sa chambre et il met quelques secondes à réaliser qu'il a au moins eu le réflexe de verrouiller sa porte comme il se devait de le faire avant une manifestation d'un tel manque de sang froid.

-Ordinateur, déverrouillez la porte.

Quelques secondes s'écoulaient en silence.

-Vos constantes sont revenues à la normale, je peux ouvrir conformément à vos ordres, répond enfin l'ordinateur.

Le déclic de la porte retentit dans la pièce. Presque aussitôt, on toque à la porte.

« C'est Uhura. Ouvre s'il te plaît. »

La présence de son amie surprend Spock même si en toute logique elle était prévisible. Qu'il ne l'ait pas anticipé est inquiétant. Il est trop préoccupé pour réfléchir sereinement et réaliser ce genre d'anomalies dans son comportement. Pendant quelques instants, il envisage de méditer pour comprendre mais y renonce aussitôt. La seule idée de méditer le fait trembler de rage et d'angoisse.

Au lieu de faire ce qui devrait être sa toute première tâche avant d'interagir avec quiconque à bord de l'Enterprise, il déplace une chaise près de la porte, s'assoit sur son lit face à celle-ci et pose ses mains sur ses genoux. La chaise est entre lui et la porte songe-t-il. S'il redevient violent, Nyota pourra fuir avant qu'il ne l'atteigne.

« Entre. »

A sa grande surprise, sa voix ne tremble presque pas. Il ferme les yeux et essaie de se concentrer sur sa respiration.

Quelques instants plus tard, Spock peut entendre un bruissement de tissu, comme si quelqu'un se levait après avoir été assis par terre et Nyota entre avec précaution. Les yeux rouges, elle contemple la dévastation que Spock a laissé dans la pièce et remarque la chaise. Après avoir doucement fermé la porte, elle s'y assoit en soufflant, épuisée par les quelques pas qu'elle vient de faire. La jeune femme reporte finalement son regard vers son ami et ouvre la bouche, cherchant ses mots. Le vulcain réalise alors qu'elle cherche souvent ses mots depuis quelques jours, elle qui sait toujours quoi dire dans plus de dix langues différentes.

Finalement, c'est lui qui s'exprime le premier.

« Je suis émotionnellement compromis, parvient-il à laisser sortir d'entre ses dents si serrées qu'elles en sont douloureuses.

Le visage de Nyota se tord en une expression empreinte d'une tristesse absolue.

-Oh Spock, murmure-t-elle. Nous le sommes tous.

Elle ne comprend pas, réalise-t-il, pas plus que lui-même. Cette pensée est bien sûr complètement illogique. La vérité, telle que Spock la discerne sans avoir pu méditer dessus, c'est que quelque chose a irrémédiablement changé. La théorie la plus solide qu'arrive à construire Spock, c'est que son esprit bloque consciemment la réalisation de ce qui a changé à la lisière de son esprit, par réflexe protecteur. Il est à ce point empli de haine, de colère et de tourment qu'il ne peut pas se permettre de ressentir ou penser autre chose.

Il ne peut méditer tant que le blocage n'aura pas disparu, et le blocage l'empêche de méditer. Il ne peut s'empêcher de se demander à quel point son ascendance humaine est responsable de cela. Les thérapeutes vulcains que le docteur M'Benga a contacté ne comprennent eux-même pas ce qui se passe. Quelques cas semblables ont été remarqués après la destruction de Vulcain. Spock se rappelle avoir lu que tout avait été tenté pour les aider, en vain. Il préfère ne pas penser à ce qu'ils sont devenus.

Il devient pourtant urgent de réagir. Le besoin de méditer devient si impérieux qu'il en a des répercussions physiques, réalise-t-il. De la sueur perle sur son front et le long de son dos, sa main gauche s'est remise à trembler. Assise face à lui, Nyota le regarde d'un air concerné. Spock est soulagé de ne pas voir de pitié dans ses yeux. C'est là qu'il réalise que s'il ne peut méditer, il peut parler. Peut-être est-ce là quelque chose qu'aucun véritable Vulcain n'a été capable de faire. S'ouvrir, même par télépathie, ne leur vient pas naturellement.

-Quand Vulcain a disparu, finit-il par dire, j'ai ressenti ce vide immense.

-La perte de T'Pring ?

Il opine de la tête. Il n'a pas caché cela à Nyota, ni jamais rien d'autre.

-Oui, entre autres. C'est ce que je ressens maintenant. Je ne devrais pas.

-Parce que la perte est moins grande ? Parce que tu as perdu ta mère et toute ta planète tandis que cette fois notre capitaine a juste failli mourir et une dizaine d'hommes et de femmes qui ne faisaient que leur devoir sont morts ?

-Oui.

Nyota s'approche, s'assoit sur le lit et effleure sa main.

-Spock, la douleur ne fonctionne pas ainsi. Chaque perte est et sera aussi douloureuse que la précédente. L'esprit humain - l'esprit vulcain - fonctionne ainsi. Ce que Jim nous as dit... Bien sûr que cela a laissé un vide en toi et en moi. Je m'en veux de ne pas avoir été là pour lui mais qu'aurais-je pu faire ? Je m'en veux même de ne pas avoir été à sa place.

-C'est... irrationnel.

-Exactement. Mais c'est aussi une pensée que je ne pas m'ôter de la tête. C'est le complexe du survivant. J'ai été formée à le reconnaître, tu as été formé à le reconnaître. Cela ne nous empêche pas de le ressentir.

Pendant un long moment - dix minutes et vingt secondes de silence absolu dans

la pièce - Spock réfléchit à ces paroles. Il comprend leur sagesse, mais elles ne lui conviennent pas réellement.

-Je suis incapable de méditer et de comprendre ce que je ressens, reconnaît-il, mais ce que tu me dis... je ne crois pas que ce soit ça qui m'empêche de fonctionner normalement.

La respiration de Nyota se fait sensiblement plus lente, signe d'angoisse chez elle. Elle connaît assez de choses sur les Vulcains pour deviner la gravité de la situation.

-Que vas-tu faire alors ?

Spock ne peut méditer et faire disparaître sa fureur, mais il peut néanmoins penser et agir logiquement. Il a bien eu le réflexe de venir s'enfermer dans sa chambre plutôt que de risquer de blesser quelqu'un ou d'être mis sous sédatif, ce qui n'aurait fait que retarder sa crise de rage. Ce qu'il ne peut faire taire, il doit le maîtriser.

-Je ne vais pas retourner à l'infirmerie. Puisque ma présence continue là-bas depuis notre retour n'a rien fait pour améliorer mon état mental, il est logique d'examiner si un environnement plus familier sera plus efficace. Je ne reprendrais pas ma place habituelle tant que le docteur McCoy n'aura pas estimé que mon état le permet et je me présenterais régulièrement à l'infirmerie. Cependant, je pense que travailler et forcer mon esprit à se concentrer sur autre chose ne peut qu'être bénéfique. Le lieutenant Sulu agit à la place du capitaine depuis trop longtemps, et sans s'être reposé assez pour un humain. J'imagine qu'il sera ravi d'obtenir mon assistance pour tout ce qu'il jugera nécessaire.

Nyota lui sourit et presse délicatement sa main sur son bras.

-Cela me paraît une excellente et très rationnelle idée commandant, répond-elle avec ce petit sourire qu'elle prend quand son comportement l'amuse. Je retourne de ce pas à l'infirmerie empêcher le docteur de venir vous chercher par la force s'il le faut, et j'avertis le lieutenant Sulu de votre avidité de l'aider dans la paperasse que Starfleet déverse en continu sur son dos. »

Lorsqu'elle parle ainsi, qu'elle imite son phrasé en s'en moquant gentiment, Spock sait que tout ira bien pour Nyota. Il lui rend son sourire il lui est inenvisageable de détruire sa vivacité retrouvée.

Dès que son amie referme la porte, le laissant seul, Spock laisse disparaître tout semblant d'assurance retrouvée. Certes, il est fermement décidé à tout mettre en œuvre pour être capable de méditer et de retrouver son équilibre mental d'une façon ou d'une autre. La distraction par le travail pour pouvoir se concentrer lui semble le meilleur moyen d'y arriver. Cependant, si ses paroles étaient sincères et sa détermination également, il doute fortement d'y arriver.

C'est à peu près à ce stade de ses pensées que le besoin de sommeil le rattrape.

* * * * *

Quand Spock se réveille six heures et trente cinq minutes plus tard, il se sent

frais et dispos pour la première fois depuis la veille du jour où les premières bombes sont tombées. Il se demande quelques instants ce qui a changé, ce qui lui a permis de dormir si facilement et la réponse lui apparaît comme une évidence. Jim Kirk s'est réveillé.

Une partie de lui-même brûle de se rendre à l'infirmierie et de voir de lui-même l'état de chaque survivant. Cependant cette envie n'est ni logique ni propice à son rétablissement. Au contraire, il se dirige donc vers la passerelle après s'être rendu aussi présentable que possible.

Lorsqu'il pénètre sur la passerelle, tout bruit de conversation se tait soudainement. Chaque personne présente se met à le fixer. La sensation est plus que désagréable et Spock s'apprête à faire demi-tour quand le fauteuil du capitaine pivote. Un instant, il lui semble que c'est Jim Kirk qui va se lever, le sourire aux lèvres. Au lieu de cela, Hikaru Sulu lui jette un regard chargé de fatigue et de soulagement et se redresse avec difficulté pour l'accueillir.

« Bon retour parmi nous commandant, salue-t-il. Désolé de ne pas être venu vous voir à votre réveil mais...

-J'ai été informé que Starfleet exigeait de vous de nombreux rapports concernant l'état de l'Enterprise et des justifications concernant votre comportement et vos actions durant votre commandement.

Les épaules de Sulu s'affaissent. Ses cernes forment d'énormes poches sous ses yeux lui donnant l'air d'un homme plus vieux de dix ans et n'ayant pas dormi plus de quelques heures en une semaine. Spock songe que c'est probablement le cas et que ni lui, ni aucune des personnes à l'infirmierie n'est dans un meilleur état.

-Oui, le commandement regarde par dessus l'épaule de tous les officiers de l'Enterprise. Il semblerait que les tentatives de négociations avec les gouvernements sur Cykax aient failli tourner à l'affrontement. Tout le monde est à cran et cherche des boucs émissaires.

Une réaction classique liée à l'affolement et à l'exaspération, coutumière des humains. Il est probable que les choses se tasseront, d'une manière ou d'une autre, après que la Fédération ait obtenu des excuses officielles. D'ici là, Spock peut cependant faire son possible pour épauler le lieutenant.

-Puis-je aider d'une manière ou d'une autre ?, demande-t-il.

Sulu lui lance un regard empreint de soulagement.

-Oui. Venez, commandant.

Quelques minutes plus tard, les deux officiers se retrouvent seuls dans l'une des salles de réunion qui avoisinent la passerelle. La longue table au centre est surchargée de documents et de padds.

-La Fédération attend un rapport exhaustif le plus rapidement possible. Les différentes factions de Cykax mentent comme des arracheurs de dents sur ce qui s'est passé et rejettent le blâme l'une sur l'autre et nient l'urgence de notre intervention. Du coup, la Fédération doit faire face à des accusations d'intervention armée sur une planète étrangère. J'ai besoin... J'ai besoin de témoignages pour appuyer l'accusation de la Fédération, et la défense de l'équipage.

La nécessité de ce rapport apparaît comme une évidence pour Spock. Il ne se sent pas prêt à parler, mais se doit de le faire, ne fut-ce que parce que sinon c'est vers les autres que devra aller le lieutenant. Il passe donc les deux heures suivantes assis face à Sulu à enregistrer son témoignage. Le lieutenant se montre d'un professionnalisme à toute épreuve et l'interrompt uniquement pour obtenir un détail pertinent ou le forcer à confirmer une accusation ou une interprétation des événements. Spock n'omet rien, sinon ce qui concerne Jim. De manière tout à fait illogique, cet entretien le calme. L'idée de savoir que la loi et la justice de la Fédération vont rattraper les belligérants de Cykax est assez satisfaisante. Seule reste désormais en lui la colère de savoir le bourreau de Tarsus, le bourreau de Jim, libre et en vie.

Lorsqu'il se tait, Sulu reste un long moment silencieux, comme perdu dans ses pensées. Il finit par arrêter l'enregistrement avant de s'enfoncer dans sa chaise et de fixer un regard sombre sur Spock.

-Nous aurions dû agir plus vite.

-Peut-être. Mais vous avez choisi l'option de la sécurité en cherchant à confirmer les équations du lieutenant Scott avant de risquer la vie de tous les membres de l'équipage. C'était une décision logique et réfléchie.

-Quand je vois ce qui vous est arrivé, la logique de mes actes me reconforte peu.

-Alors ceci vous rassurera peut-être : vous serez grâce à cette logique même moins menacé d'une condamnation par la Starfleet. Présentez vos actes comme une stratégie pour sauver la vie de membres de la Starfleet condamnés à une mort abominable causée par des gouvernements utilisant le chantage comme moyen de pression. Vos actes étaient réfléchis et justes, nul ne peut rien vous reprocher. Je puis aussi vous garantir que le capitaine vous serra reconnaissant d'avoir tenté et réussi cette manœuvre tout en prenant garde aux vies de l'équipage. C'est exactement ce qu'il aurait tenté lui-même et vous le savez.

Le visage de Sulu affiche un certain soulagement mêlé d'une fierté qui n'ose pas vraiment se dévoiler.

-Espérons que la Starfleet ait la même admiration envers la logique que vous commandant.

-Je ferais un rapport en ce sens, si vous voulez bien m'envoyer le votre. J'en ai entendu le récit par le docteur McCoy et son équipe mais aucun rapport ne m'est encore passé sous les yeux.

-Le mien et celui de Scotty vous parviendront dans les prochaines heures.
Merci.

Sulu consulte son padd en silence. Spock sent venir une autre question et la devine d'avance. Il sent ses muscles se bander par réflexe comme dans l'anticipation d'un coup physique. Après 35 secondes de silence absolu, Sulu relève les yeux et fixe le vulcain.

-Entre vous et moi commandant, ce n'est pas tout, n'est-ce pas ?

Parfois, il est regrettable que la Starfleet soit composée à 70% de gens trop

intelligents pour leur propre bien, regrette Spock.

-Entre vous et moi, réplique-t-il, cela ne vous concernerait en rien.

L'instinct lui commande de frapper Sulu, mais il le fait taire. Sa main tremble sous la table mais le lieutenant ne s'en aperçoit pas et continue à parler d'une voix ferme.

-Je crains bien que si. En tant que capitaine temporaire du vaisseau, j'ai eu accès aux rapports du docteur McCoy et je vois ce qu'il n'a pas vu - uniquement parce qu'il est trop préoccupé par la santé de Kirk - alors qu'il est son meilleur ami : vous cherchez tous à protéger le capitaine. J'imagine que c'est aussi pour cela que vous avez contacté une certaine personne sur la Nouvelle-Vulcain. Je ne sais pas de quoi il s'agit exactement et pourquoi vous gardez le secret, mais j'en suis commandant.

-Vous en êtes ?

-Nous sommes une équipe, explique Sulu en se penchant en avant pour appuyer ses dires. L'Enterprise c'est vous et Kirk, cela va sans dire, mais Uhura, Chekov, Scott et moi sommes là pour assurer vos arrières, alors je le répète, s'il s'agit de protéger le capitaine, j'en suis. De toute façon, je réussirais bien à tirer la vérité de Pavel si ce n'est de vous.

-Nous verrons.

-En effet. Maintenant, je crois vous avoir assez retenu commandant, vous êtes encore en convalescence, et j'imagine que vous allez vouloir descendre à l'infirmerie voir le capitaine. Informez-le de la bonne santé de son navire, j'enverrais Scott lui faire un rapport rapidement. Je viendrais après avoir retranscrit votre témoignage et tout envoyé à la Starfleet. Je préfère ne pas redescendre avant cela. Mon rapport risquerait d'être beaucoup moins objectif.

-C'est tout à votre honneur, le salua Spock avant de se lever pour partir.

Au moment de quitter la pièce, il se retourne pourtant pour poser une simple question qui s'impose à son esprit.

-Vous dites qu'Uhura, Chekov, Scott et vous assurez nos arrières. Pourquoi ne pas avoir mentionné le docteur McCoy ?

-Lui est là pour tous nous freiner quand nous dépassons les bornes. C'est notre conscience à tous et j'ai comme l'impression que c'est justement pour cela que vous cherchez tous à le mettre à l'écart pour l'instant. Ai-je tort ? »

Le silence de Spock tandis qu'il quitte la pièce est suffisamment parlant. Sulu a raison, il craint l'avis du docteur. Il s'attend à le voir partager celui de l'autre Spock, plus expérimenté - plus sage sans doute - et refuse de l'entendre. Illogique, murmure une voix dans sa tête, il est toujours préférable d'avoir un avis contraire pour conforter son opinion ou la détruire. Cependant, aujourd'hui cette logique déplaît à Spock.

Il parcourt un long moment les couloirs du vaisseau et tente de refouler sa colère. Il ne se sent plus tendu au point de pouvoir blesser quelqu'un, mais est toujours incapable de faire taire ses émotions. Il ne tremble pas, pour l'instant, mais pourrait s'effondrer d'un instant à l'autre. Après une heure de déambulations infructueuses, il se décide à regagner sa chambre pour tenter à nouveau de méditer.

Il change cependant d'avis au moment de passer le pas de sa porte et se dirige au contraire vers l'infirmerie.

Celle-ci est presque déserte. Il devine les silhouettes de Chekov et de Nyota derrière le rideau d'une alcôve et deux infirmières sont penchées au-dessus d'un patient. Pour la première fois depuis des jours, l'infirmerie de l'Enterprise fonctionne avec un personnel réduit. Les choses reviennent à la normale, enfin.

Après avoir brièvement salué les infirmières de la tête, Spock se dirige vers l'alcôve où Jim se repose. Il aperçoit de biais le visage de Jim, les traits creusés, le regard morne. Il parle au docteur McCoy assis à ses côtés, la tête posée sur ses mains en un geste de détresse, les coudes posés sur le lit. Le docteur ne regarde pas Jim mais les mains de celui-ci qui tremblent doucement.

Spock s'arrête et écoute.

« La faim était atroce, murmure Jim de cette voix rauque qu'il avait sur Cykax, mais seulement parce qu'elle était omniprésente. Mais le pire, le pire, c'était le reste. La peur d'être découverts, la certitude de la mort, que rien n'y personne ne nous sauverait, que nous ne pouvions compter que sur nous-même. Il y avait cette petite fille...

Ce n'est pas de Cykax que parle Jim, mais de Tarsus. Il raconte au docteur des choses qu'il n'a pas dites à Spock et aux autres. La seule idée qu'il reste d'autres ignominies à dévoiler sur ce qui lui est arrivé sur Tarsus emplit Spock de rage. A nouveau, ses points se serrent.

C'est le moment que choisit le docteur McCoy pour relever sa tête et les regards des deux hommes se croisent tandis que Jim continue à parler, les yeux fermés. Le regard du docteur est difficile à supporter. La voix amorphe de Jim l'est plus encore.

-Est-ce que j'aurais pu faire plus ? Est-ce que j'aurais dû faire plus ? Je n'en sais rien Bones et ça me déchire. Même là en bas dans la tranchée, je n'arrivais pas à agir, à essayer de les sauver. Tout ce que j'arrivais à me dire c'était que je ne voulais pas mourir comme ça. Pas une nouvelle fois. »

Lâchement, Spock tourne casaque.

Il ne s'arrête que lorsqu'il a atteint une salle de gym déserte. Il dédaigne les tatamis d'entraînement aux arts martiaux pour s'approcher des sacs de frappe préférés par les amateurs de boxe du vaisseau. Sans enfiler de gants, il commence à frapper, méthodiquement et violemment.

A chaque fois que son poing heurte le sac, il lui semble comprendre de plus en plus de choses. Ses pensées le ramènent sans cesse à la première fois où il a rencontré Jim Kirk.

Le test du Kobayashi Maru.

Spock revoit le regard goguenard et railleur de Jim quand il déclare avoir gagné, son exaspération devant le jury réunit pour le condamner pour tricherie. Aujourd'hui encore, il s'en vante comme étant sa première victoire. Le test est en passe de devenir une légende à l'académie et Spock ne doute pas que le comportement de Jim Kirk face au test ne soit tôt ou tard analysé et utilisé en cours. Par ailleurs, le

test revient fréquemment dans les conversations à bord du navire. En tant que commandant du navire, Spock sait pertinemment que des paris illégaux se forment. Le capitaine laisse faire, sous prétexte que c'est bénéfique à la santé mentale de l'équipage, et participe de temps en temps. L'un de ces paris consiste à deviner combien de fois Jim Kirk sera capable de battre des scénarios semblables au Kobayashi Maru dans leur mission de cinq ans. Cela fait sourire le capitaine.

Jim Kirk ne croit pas dans les scénarios sans victoire et le fait savoir à qui veut l'entendre. Aujourd'hui, Spock comprend que Jim refuse de croire à des situations qu'il est impossible de transformer en victoire justement parce qu'il a vécu un Kobayashi Maru. Personne n'a gagné sur Tarsus IV, ni Kodos, ni la Starfleet, ni les personnes épargnées par Kodos ni ceux qui ont survécu en dépit de la présence de leur nom sur une liste. Seule la destruction de Vulcain dépasse Tarsus IV en horreur. Sur l'une et l'autre planète, les chances de survies étaient infinitésimales et la Starfleet impuissante à réagir. Pourtant, Jim n'avait pas cessé de croire qu'il était possible de sauver la Terre et avait changé une défaite totale en victoire et sauvé des milliards de personnes. Ce n'était pas, comprend Spock, parce qu'il espérait une victoire possible mais parce qu'il refusait de perdre. Ce n'était pas de l'idéalisme, mais un déni violent, absolu d'une situation aussi désespérée que Tarsus IV.

Pour Jim, le Kobayashi Maru est une insulte et un défi, quelque chose d'inacceptable.

Soudain, Spock comprend mieux son capitaine. Il lui est cependant déplaisant de le découvrir de cette manière et de deviner tout ce qui reste de non-dit entre eux. D'une certaine manière, leur relation est déséquilibrée. Jim a vu Spock à son plus bas, l'a affronté et s'est efforcé de devenir son ami, de construire quelque chose. Il sait également ce que Spock peut devenir, son double s'est chargé de le lui montrer. En comparaison, il semble à Spock qu'il ignore tout de Jim. En vérité, il n'a jamais cherché à le connaître, il a seulement accepté sa main tendue et son offre d'amitié.

Cela ne peut plus suffire à Spock. Il a besoin de comprendre Jim Kirk, de le soutenir, d'être cette équipe invincible dont parle à mi-mots l'autre Spock. Cette révélation est si forte que Spock s'arrête de frapper le sac de sable. Il ne tremble plus. Même si la rage est toujours là - et bien décidée à y rester - elle laisse la place à d'autres sentiments. Incrédulいたé, soulagement, anticipation, joie, chagrin. Surtout, c'est de l'apaisement que ressent Spock. Il se sent désormais capable de respirer lentement et de réfléchir sereinement. Il pourrait méditer et devrait s'y atteler de suite.

Au contraire, il quitte la pièce à vive allure, revenant sur ses pas, une seule pensée à l'esprit. L'infirmerie est encore plus déserte que lorsqu'il l'a quitté une heure plus tôt. McCoy est invisible, les infirmières aussi.

Spock se faufile dans l'alcôve de Jim. Celui-ci repose, les yeux fermés. Sa poitrine monte et descend doucement comme s'il était endormi. Doucement, Spock ferme le rideau de l'alcôve et s'assoit sur la chaise la plus proche du chevet du capitaine. Il se met alors à chercher sur le visage de Jim toute trace d'une amélioration de sa santé. Les traits sont toujours tirés, mais il lui semble que l'humain

a repris quelques couleurs.

Après 69 secondes de contemplation silencieuse, le capitaine ouvre les yeux et le remarque. Il ne bouge pas mais ses yeux brillent soudainement et Spock lui offre une mince tentative de sourire.

« Bonjour, Jim ».

CHAPITRE 8

NYOTA

La vie sur l'Enterprise reprend son cours, plus lentement que de coutume. Pavel est le premier à reprendre son service, suivi par Spock. Après le départ de Fial au bout de deux semaines de convalescence, Uhura se retrouve à tourner en rond dans l'infirmerie. Bien sûr, elle a le droit d'en sortir quelques heures par jour, mais elle se découvre au fur et à mesure que les jours passent de plus en plus réticente à le faire.

Les premiers jours, elle voit peu ses compagnons d'infortune. Elle ne leur en veut pas : ils cherchent à retrouver un semblant de normalité et elle aspire à la même chose. McCoy, plus mère poule que jamais, refuse de la laisser sortir définitivement tant qu'elle n'est pas revenue au-dessus des cinquante kilos. Elle accueille avec soulagement le moindre gramme gagné alors qu'elle a toujours du mal à conserver la nourriture dans son estomac.

Alors, en attendant l'autorisation tant espérée de quitter l'infirmerie, Uhura s'occupe comme elle peut. Elle commence par s'offrir le luxe de se replonger dans des ouvrages qu'elle aime lire et relire. Au départ de leur mission, elle a consacré l'essentiel de son poids en bagage autorisé à des livres. Le vieux format papier lui est cher et elle a hérité de sa grand mère une bibliothèque magnifique à laquelle elle ne consacre pas autant de temps qu'elle le souhaiterait. Hélas, Wangrin et Anna Karénine semblent soudain avoir perdu de leur saveur. Elle les repousse à regret. En marchandant, elle réussit à obtenir de McCoy la permission de travailler quelques courtes heures par jour sur des traductions. On ne lui donne rien d'urgent et rien en rapport avec les affaires courantes. Après tout, elle est censée se reposer. Le travail lui fait plus de bien que le loisir, mais il lui reste de longues heures à occuper.

Naturellement, elle se rapproche de Jim, le seul autre occupant à long terme de l'infirmerie. Ils se retrouvent sur une même haine des psychologues et de la thérapie physique qu'on leur impose. Ils discutent, assis en tailleur sur le lit de l'un ou de l'autre. Jim l'assiste dans ses traductions, insistant pour « dérouiller son klingon » comme il dit. Entre deux discussions sur l'importance et l'utilisation du préfixe en klingon, ils discutent.

Leurs conversations sont toujours terriblement banales.

Parfois, Uhura a envie de hurler sur Jim, de le supplier de s'ouvrir aux autres et d'arrêter de faire semblant. Elle ne le fait pas. Elle sent qu'un rien pourrait braquer son ami et l'éloigner définitivement. Il suffirait d'un geste, d'un mot.

Alors, elle joue le jeu de la normalité. Cela la soulage même en secret de pouvoir

faire comme si tout allait redevenir normal une fois qu'ils sortiront de l'infirmierie. Uhura fait donc semblant de ne pas peser tous ses mots et de ne pas se forcer à avaler chaque bouchée. En échange, Jim fait semblant de ne pas avoir besoin de ne pas surveiller compulsivement leur comportement alimentaire à tous les deux. Ils se regardent à peine, ne se touchent jamais. La conversation la plus personnelle qu'ils ont la première semaine consiste en une discussion sur leurs choix de cursus à l'académie.

Ils sont là depuis dix jours quand, d'un coup, quelque chose change. Uhura lit, à moitié allongée sur son lit d'hôpital en tentant de lutter contre la nausée qui rend l'idée de vomir son repas terriblement attractive quand Jim s'installe en tailleur à l'autre bout du lit. Tout d'abord, il la regarde lire en silence tandis que Uhura s'efforce de se concentrer sur chaque lettre devant elle plutôt que sur son estomac qui se retourne violemment. Jim finit par se pencher légèrement en avant et, devinant son intention, Uhura redresse le livre pour lui permettre d'en lire le titre.

« Orgueil et préjugés, soupire le jeune homme, chef d'œuvre intemporel !

Par-dessus son livre, Uhura lui jette un regard étonné.

-Jane Austen ?

Jim lui répond par une grimace outragée.

-Uhura, si vous osez dénigrer le talent de Jane... Je vous fait jeter par une écoutille.

-Non, je trouve ça très bien pour l'instant. C'est juste que je ne vous voyait pas aimer ça.

-Lisez-la avec plus d'attention alors. Adolescent, je me suis longtemps comparé à Elizabeth Bennet. Imaginez-moi avec une robe d'un blanc virginal et un petit bonnet de dentelle sur la tête, la ressemblance est à s'y méprendre.

Uhura pouffe et tente d'étouffer le son dans les pages de son livre. Sérieux comme un vulcain, Jim continue à pérorer.

-Bien sûr, vous êtes plutôt une Jane Bennet, terriblement sérieuse et tout ça, mais au fond profondément romantique. Bones est Mrs. Bennet, toujours à nous houspiller. Paix à nos âmes. Mr. Darcy, grand brun, ténébreux...

Leurs regards se croisent et ne se lâchent plus pendant de longues secondes. C'est Uhura qui cède la première et éclate de rire. Jim ne peut s'empêcher de l'imiter. Ce n'est qu'après de longues minutes passées à glousser et à tenter d'éviter de regarder Jim en face qu'Uhura réalise que c'est la première fois qu'elle rit depuis que tout a commencé. Cette pensée lui tord soudain l'estomac et elle se sent à nouveau prise de nausées. Respirer devient laborieux. Elle étouffe.

-Hé. Hé !

La voix semble provenir de terriblement loin.

-Respirez Uhura. Tout va bien. Il faut juste respirer, profondément.

Avec des efforts surhumains, Uhura réussit à articuler quelques mots entre deux sanglots.

-Je ne sais pas comment...

-Ce n'est pas difficile, vous y êtes arrivée toute seule jusqu'ici.

La gentillesse de Jim et sa piètre tentative d'humour réussissent à la faire

sourire et à la calmer.

-Vous voyez ? Comme une cheffe.

Mais ce n'est pas ce que je voulais demander, a envie de répliquer Uhura. Elle veut le questionner sur ce qui lui permet de tenir bon malgré tout ce qui lui est arrivé, ce qui l'empêche de lâcher prise. Qu'est-ce qui permet à un homme de s'arrêter pour aider une autre personne alors qu'il ne devrait même plus être capable de tenir debout ? Qu'est-ce qui permet à un homme de se tenir deux fois au centre d'un borborygme émotionnel et d'en sortir avec sa santé mentale intacte ?

Elle ne formule pas sa question à voix haute. Elle pourrait obtenir une réponse et n'en sortirait pas indemne. D'ailleurs, cela n'aiderait probablement pas Jim que d'en parler. Des dizaines de psychothérapeutes ont déjà dû faire le faire travailler là-dessus. Surtout, elle ne peut s'empêcher de penser que la moindre allusion à ce qu'il a vécu ne brise définitivement son ami.

Inconscient de ce qui traverse l'esprit d'Uhura, Jim continue à parler d'une voix douce, une main frôlant celle d'Uhura, crispée sur son livre.

-C'est normal de pleurer. C'est normal de rire aussi. Il ne faut pas en avoir honte. Se refuser de vivre, d'avancer, parce que d'autres ne le pourront plus jamais, ça ne sert à rien. A rien qu'à ajouter des noms sur une liste déjà trop longue.

Il y a eu des suicides chez les survivants de Tarsus IV. Jim leur a donné les chiffres, même si Uhura ne se souvient plus des détails.

Il n'est pas du nombre. C'est l'essentiel.

Uhura reste un long moment perdue dans ses pensées. Jim s'est tu et se contente de regarder leurs mains posées sur le livre. Un sourire pointe sur son visage, mais c'est un sourire désolé et presque sans vie. Uhura déteste le voir. Elle n'a jamais vu Jim aussi mal, et elle n'a pas besoin de cela à ce moment-là. Elle a besoin que Jim aille bien, qu'il la fasse rire, qu'il la reconforte, qu'il se moque d'elle, en étant sincère à chaque instant. Elle a besoin qu'il soit un grand frère pour Chekov, qu'il aide Spock, qui cherche désespérément à aller mieux. Bien sûr, c'est terriblement égoïste que de penser cela, que de demander cela à quiconque.

La nausée revient. Cette fois, Uhura est obligée de se lever précipitamment pour aller vomir. Quand elle revient, Jim pianote sur son padd.

Par habitude, elle fronce les sourcils et tend la main pour le récupérer avant qu'il n'ajoute quelque chose de stupide dessus. Jim le lui rends sans rechigner. La couverture d'un livre s'affiche en plein écran.

-Liste de lecture obligatoire, annonce sérieusement le capitaine. Des romans, des analyses historiques, des livres spécialisés... Tous parlant de cuisine.

Ce seul mot fait regretter à Uhura d'avoir déjà vidé son estomac. Le goût de la bile devient désagréable. Sans se soucier de sa réaction, Jim continue.

-Les premiers livres vont être un calvaire à lire. Mais à force de lire des descriptions du fumet d'une venaison ou du grésillement d'une friture, croyez-moi, l'appétit revient.

Surprise, Uhura l'interroge du regard. Le capitaine hausse les épaules.

-Ça a marché pour moi. Finissez bien sûr votre lecture. Jane Austen est sacrée.

Où est-ce que vous en êtes ?

Sans pouvoir s'empêcher de sourire, Uhura se rassoit sur son lit, et Jim se glisse plus prêt d'elle en poussant sur ses bras. Bientôt, ils se retrouvent épaule contre épaule à lire ensemble la description d'un bal au XVIIIe siècle, s'attendant pour tourner les pages.

Après cela, les choses ne redeviennent pas normales. Il en faudra bien plus pour que la normalité reprenne ses droits sur l'Enterprise. Cependant, leur relation redevient naturelle et non plus forcée.

Le conseil de Jim se révèle efficace, à la grande surprise d'Uhura. Il lui faut tout de même encore presque une semaine pour réussir à manger les trois repas journaliers prescrits par le docteur sans ressentir la moindre nausée. L'autorisation de sortie définitive de l'infirmerie qu'elle obtient grâce à cela l'emplit de joie, mais pas autant que le changement de posture et de regard qu'elle observe immédiatement chez Jim. Elle le sent soudain soulagé d'un grand poids.

« Que peut-il exister de plus agréable que de quitter ce lieu de sévices ?, plaisante-t-il en l'aidant à rassembler ses affaires.

-Une promotion me ferait moins plaisir.

La réponse est totalement sincère. Être enfermé dans un vaisseau spatial est parfois pesant. Être cantonné à un espace d'une centaine de mètres carrés à l'intérieur d'un vaisseau spatial ? On se retrouve vite à frôler la folie.

Un dernier coup d'œil pour s'assurer qu'elle n'oublie ni livres, ni rapports ni affaires personnelles et Uhura se précipite vers la porte aussi dignement que possible, suivie par le rire de Jim. Le docteur McCoy l'arrête à la porte pour la prendre un court instant dans ses bras.

« Continuez à prendre du temps pour vous rétablir surtout, souffle-t-il dans son oreille. Ne cherchez pas à trop en faire tout de suite, même si je sais que la tentation va être forte, vu la conjoncture...

Uhura n'a pas le temps de l'interroger qu'il la relâche, tapote son bras en signe de soutien et la pousse doucement vers la porte de l'infirmerie. Elle laisse donc momentanément tomber les questions qui lui viennent pour sourire au docteur et raffermir sa prise sur ses affaires.

-Le commandant Spock vous attends sur la passerelle demain matin pour reprendre votre poste, ajoute Jim de sa voix sérieuse de capitaine en s'appuyant au chambranle de la porte. D'ici là, hors de question d'essayer d'y poser le pied, à moins de vouloir être escortée manu militari dans vos quartiers. Je suis clair ?

Après un instant d'indécision, ne s'attendant pas à ce discours, Uhura fait signe qu'elle a bien compris. Satisfait, Jim lui offre un autre de ces sourires radieux qui s'efforcent de cacher sa souffrance, la salue de la main et fait un pas en arrière, laissant la porte se refermer automatiquement. Ce n'est qu'alors qu'Uhura réalise ce qu'elle aurait du comprendre bien plus tôt. Jim, lui, est toujours confiné à l'infirmerie, seul désormais.

Figée par la culpabilité, elle reste de longues minutes debout dans la même position, à contempler la porte fermée. Des bruits de pas résonnant dans un couloir

proche l'incite enfin à bouger. Elle rejoint sa chambre à pas lents et y réinstalle toutes ses affaires. Cela fait plus de vingt jours qu'elle n'y a pas mis les pieds. La pièce lui est étrangère et hostile, mais elle y reste néanmoins, s'écroulant sur le lit, si vaste après sa couche étroite de l'infirmerie. Elle ne se déshabille pas, ne se faufile pas sous les draps, mais reste étendue à fixer le plafond jusqu'à s'endormir, malgré la lumière toujours allumée.

Même après ce long congé forcé, son horloge interne reste d'une efficacité sans faille. Uhura se réveille à l'instant où le cadran de son réveil affiche six heures. Elle quitte ses vêtements froissés pour enfiler avec délice et appréhension son uniforme rouge. Ce simple geste lui rends une partie de son assurance. Elle passe à la salle de bain où elle passe de longues minutes à rectifier sa coiffure, geste qui l'a toujours calmé. Enfin prête, elle part déjeuner.

Les membres de l'équipage qu'elle croise la saluent brièvement, en souriant pour l'accueillir à nouveau dans leurs rangs, mais sans insister ou la fixer du regard. Elle leur en est reconnaissante, mais reste consciente de la maigreur qu'elle affiche et qui sera commentée au fil de la journée par tout l'équipage.

Au mess, elle mange rapidement, en silence. Là encore, on lui laisse l'intimité dont elle a besoin. Bientôt, c'est elle qui se met à observer ce qui se passe autour d'elle. Il lui est impossible de ne pas remarquer les cernes et les postures fatiguées. L'épuisement physique et mental est visible chez bien trop de personnes présentes.

Les paroles du docteur McCoy chuchotées à son oreille la veille lui reviennent à l'esprit. Inquiète désormais, elle expédie son petit déjeuner aussi vite qu'elle l'ose, mais en prenant bien garde à vider entièrement son assiette.

A sept heures, elle prends son service. La passerelle est bruyante quand elle y pénètre et il lui faut quelques secondes pour se réhabituer à cette frénésie et réaliser que le bruit n'est pas si fort que cela. L'ambiance est particulière cependant. L'équipage présent est aussi tendu que toutes les personnes qu'a croisé Uhura depuis son réveil. Ce n'est pas la tension qui indique une crise urgente et d'ampleur galactique, mais quelque chose de plus insidieux.

Spock est assis à la place du capitaine et confère à mi-voix avec Sulu. Même si le cache bien, Uhura peut déceler à sa manière de se tenir son envie de jaillir du fauteuil, comme si celui-ci le brûlait.

Sulu est le premier à apercevoir Uhura et il se redresse pour lui sourire. Elle lui rends son sourire et rejoint sa station pour commencer à parcourir les dossiers accumulés et se tenir au courant de la situation. Elle peine cependant à se mettre à jour, car chaque personne présente vient tour à tour lui souhaiter bon retour. Elle réponds à chacun par quelques mots et se replonge dans ses dossiers.

Les transcriptions des dernières communications du vaisseau lui laissent entrevoir une situation compliquée. Les demandes de justifications se suivent et se font de plus en plus insistantes.

« C'est politique, bien sûr, explique Sulu en se penchant au-dessus de son épaule, une tasse de café à la main.

Prise dans ses lectures, Uhura n'a même pas noté que le moment de la pause

informelle - on n'est jamais vraiment en pause sur la passerelle d'un vaisseau comme l'Enterprise - est venu.

-Quoi donc ?

-Ces demandes dont ils nous submergent. La Fédération veut des coupables.

-N'en a-t-elle pas tout trouvés ? Les coupables, ce sont les deux camps qui nous ont fait tomber dans un piège.

-Bien sûr, approuve Sulu d'un ton plein d'excuses qui fait réaliser à Uhura la colère dans sa propre voix. Et la Fédération est amplement satisfaite de nos réponses et ne demande plus que des clarifications sur des points de détail. On devrait apprendre d'ici quelques jours la sentence demandée à l'encontre de Cykax et quelles réparations doivent fournir les deux gouvernements impliqués.

-Quel est le problème alors ?

Uhura parcourt à toute allure les transcriptions et réalise le souci en même temps que Sulu le lui énonce. Les demandes les plus impérieuses, parfois mêmes rédigées sur un ton volontairement provoquant, proviennent toutes de la même source.

-Le problème ne vient pas de la Fédération, mais de Starfleet. Le procès posthume de l'amiral Marcus se tient dans un mois.

-Quel rapport avec Cykax ?

-Cykax, Khan, Néro... 3 événements qui montrent trop les échecs de la Starfleet. La Fédération veut montrer qu'elle prend au sérieux les menaces contre ses ressortissants. La Starfleet...

-La Starfleet cherche à montrer que ce n'est pas de sa faute, réalise Uhura. C'est un amiral de la Starfleet qui a travaillé avec Khan, la Starfleet qui a été incapable d'arrêter Néro à temps.

-Exactement. Bien sûr, la Fédération est autant responsable de Cykax que la Starfleet. Seulement, elle n'a pas affaire à la même pression populaire et médiatique. Et ce ne sont pas ses instances dirigeantes qui vont être sur la sellette dans un mois. Certains cherchent un coupable. Un bouc émissaire, vraiment. Alors Cykax... Cela tombe à point pour ces gens-là.

Uhura se retient de faire tomber sa tête entre ses mains.

-Et une fois de plus, Jim fait un coupable idéal.

Avec un hochement des épaules, Sulu approuve et se remet à boire son café.

-Il faut bien reconnaître qu'il était au centre des trois événements. Bien sûr, c'est ridicule de vouloir en faire un coupable. Malheureusement, depuis la mort de l'amiral Pike, nous n'avons pas que des admirateurs à la Starfleet. Vous verrez qu'il y a quelques allusions déplaisantes à notre "chance insolente" dans ces transcriptions. On sent que certains aimeraient oser employer ouvertement les mots de trahison ou d'incompétence.

-Que fait-on alors ?

Sulu lui jette un rapide regard, comme s'il jugeait sa capacité à se battre après ce qu'elle a vécu.

-On coopère. On constitue un dossier réunissant tout ce qui prouve que le capitaine et le vaisseau ont bien réagi dans des situations de crise. On réunit les

témoignages de l'équipage sur tout ce qui nous vient à l'esprit. Deux ou trois amiraux nous harcèlent sur Cykax ? Cela ne marchera pas, la Fédération nous soutiendra pour ne pas perdre la face. Alors, on prépare des arguments se basant sur d'autres missions, en espérant les prendre de court.

-Bonne idée. Transmettez-moi ce que vous avez, j'apporterais peut être un regard neuf.

-Merci.

Ils restent quelques instants assis l'un à côté de l'autre dans un silence confortable. Autour d'eux, l'équipage revient peu à peu à ses devoirs.

-Tout de même, murmure Uhura en regardant Spock qui ne s'est pas interrompu une seconde et semble au bord de l'effondrement vu sous cet angle, ne peut-on pas faire autre chose ?

-Quoi ? Faire chanter ceux qui veulent nous faire tomber ? Vous avez des secrets croustillants à dévoiler sur l'Amirauté vous Uhura ?

-Non, bien sûr, mais quand même... Vouloir faire passer Jim pour un coupable...

-L'autre solution, c'est de le présenter comme une victime.

Aussitôt, Uhura imagine les massacres de Tarsus décortiqués par les médias aux côtés des tranchées de Cykax. Sa position de double victime des errances de la Starfleet et de la Fédération rendrait Jim intouchable. Cela lui aliénerait aussi tout soutien possible dans les deux instances. Au delà de ces considérations basement politiques, la simple idée de voir la vie personnelle de Jim disséquée en public donne la nausée à Uhura.

-Ça, jamais, siffle-t-elle au travers de dents serrées par la colère.

Le corps de Sulu trahit son intérêt soudain. Son corps s'avance vers elle comme si la question qui n'ose franchir ses lèvres ne pouvait être totalement contenue. Très vite cependant il se maîtrise et se contente de la regarder avec curiosité.

-Chekov et Spock ont eu la même réaction exactement, se contente-t-il d'annoncer platement avant de retourner à sa console.

Uhura passe le reste de son quart à se mettre à jour et à répondre aux dernières dépêches diplomatiques. Lorsqu'à midi la deuxième équipe vient prendre la relève, Chekov bondit hors de son siège pour la rejoindre. Elle lui fait signe d'attendre patiemment que son homologue et quelques collègues la saluent, puis s'engouffre dans l'ascenseur avec le jeune homme.

Ils y sont seuls, et cela libère la parole du jeune homme, si discret toute la matinée.

« Heureux de vous voir en bonne santé lieutenant, commence le jeune homme en tâchant de camoufler son appréhension.

-Merci, répond-elle sans savoir quoi dire d'autre.

Elle sait ce dont il veut lui parler, bien sûr. Elle a elle-même du mal à penser à quoi que ce soit d'autre. Cela la ronge intérieurement, d'autant plus qu'elle ne peut en parler avec le concerné, qu'elle n'ose en parler avec le docteur ou l'un des psychologues de l'équipe.

Tarsus IV.

-Que fait-on alors ?, insiste Chekov.

-Vous avez parlé avec Spock ?

Elle a juste besoin de quelques instants pour réunir ses sens.

-Je n'en ai pas parlé avec lui, avoue le jeune homme. Il est... distant.

Distant. C'est une façon de le dire, mais Uhura a bien vu le renfermement de son ami sur la passerelle, la tension qui l'habite à chaque fois qu'il est venu les visiter Jim et elle. Spock est toujours au bord de la rupture. Il réussit à se contenir, mais à peine.

Uhura se sent pareil. Mais comment expliquer à un garçon aux yeux emplis de temps d'espoir qu'elle doute d'être à jamais à nouveau elle-même ? Qu'il y a des moments où elle se sent bien et d'autres où elle peine à se supporter elle-même et ne peut plus accepter le moindre rapport humain. Qu'elle se sent se refermer sur elle-même en laissant Sulu, Chekov et même Jim et Spock en dehors. Comme si se créer une chrysalide dont elle ne sortirait jamais était la solution.

C'est vain d'espérer lui faire comprendre, et ce serait cruel d'y arriver. Chekov a réussi à vivre plusieurs catastrophes en gardant son innocence d'enfant. Uhura s'interdit d'être celle qui lui ouvrira les yeux. D'ailleurs, peut être est-ce elle qui est devenue trop cynique et lui qui a raison de voir le monde comme il le voit.

-C'est dur d'assimiler ce que nous venons de vivre, même pour un demi vulcain, se contente-t-elle de répondre de sa voix la plus neutre.

Chekov secoue négativement la tête.

-Non, ce n'est pas ça son problème, je crois. Ce qui est arrivé au capitaine, c'est ça qui le mine.

Cela les mine tous les trois.

-J'ai bien observé Jim ces derniers jours, finit-elle par dire une fois qu'ils sont sortis de l'ascenseur et qu'elle a pu s'assurer que le couloir est vide. Il cherche à donner l'impression qu'il va bien, mais c'est faux. Il simule, pour nous.

-Et nous simulons en retour, pour lui.

Chekov a toujours été bien plus clairvoyant qu'il n'en donne l'impression au premier abord. Uhura approuve d'un signe de la tête.

-Je sais qu'il a dit des choses à McCoy. J'ignore quoi exactement, mais je sais aussi qu'il regrette déjà de nous avoir parlé. Cela se voit dans son regard, il s'accuse du poids qu'il a ajouté sur nos épaules. Il a réussi pendant des années à ne pas s'effondrer sous le poids de la culpabilité du survivant. Je crois que, par moments, la seule chose qui lui a permis de survivre depuis Tarsus, c'est la certitude que les gens qui le connaissent ignoraient tout de son histoire.

-On ne peut pas faire comme si rien ne s'était passé.

-Jim ne supporterait pas ce mensonge.

-Alors on continue ? Ce qu'on a dit à l'infirmerie ? Chercher Kodos et l'amener à la justice.

A la vérité, Uhura n'ose pas prendre seule la responsabilité. Elle ne croit pas qu'ils aient tort, mais elle n'est pas sûre qu'ils aient raison de vouloir agir seuls. La limite entre vigilantisme et justice est parfois floue.

-Spock. Finit-elle par dire. Demandons à Spock. »

Deux jours plus tard, elle se retrouve assise en tailleur sur le lit de Spock, à parcourir les trop rares dossiers publics concernant la tragédie de Tarsus. Assis sur le sol, Chekov dresse sur une feuille un diagramme portant le nom de Kodos au centre et listant toutes les victimes et survivants de Tarsus. Chaque nom est relié à celui du meurtrier par un trait d'une couleur indiquant la proximité probable entre les deux personnes. Assis à son bureau, des écouteurs sur les oreilles, Spock écoute attentivement des enregistrements sur son ordinateur. A son regard, Uhura est presque sûre qu'il écoute le dernier discours du tyran.

Ils ont passé tout leur temps libre à cette tâche ces dernières quarante-huit heures. Hélas, ils n'apprennent rien, et devinent bien trop de choses. Ils réalisent peu à peu les blancs, énormes, qu'a laissés Jim dans son récit. Ni le capitaine, ni les autres enfants de son groupe ne sont nommés, mais Uhura est sûre de l'avoir reconnu dans plusieurs témoignages.

Elle fixe l'un d'entre eux, froissant et défroissant les coins de la page en un geste machinal. Dix jours après le massacre, le survivant qui témoigne, homme d'une quarantaine d'année, raconte sur plusieurs pages comment lui et sa femme avaient réalisé que leurs réserves de nourriture, soigneusement mesurées et camouflées lorsqu'ils avaient saisi la réalité de la situation, avaient récemment diminué. L'homme s'était alors tenu deux jours en embuscade pour prendre le voleur sur le fait s'il revenait. Découvrant un enfant de 13 ans se faufilant vers sa cave, il l'avait quasiment battu à mort avec ses poings et ses pieds et l'avait laissé là. Le garçon avait mis des heures avant de se redresser et de se traîner dans les bois les plus proches.

« J'aurais jamais frappé un enfant avant, expliquait le témoin. Mais à ce moment là, ça m'a paru normal. Ça n'aurait jamais dû me paraître normal. »

Deux jours après, malgré le danger et ses blessures, l'enfant était revenu et avait dévalisé la réserve du couple, laissant un message écrit d'une main maladroite collée sur le chambranle de la porte. En lisant le message, Uhura a envie de pleurer et de sourire, car qui d'autre que Jim pourrait prendre le temps de s'interrompre dans un vol pour laisser un message déclarant « votre contribution est appréciée » ?

Des témoignages comme celui-là, Uhura en a déjà lu des dizaines, qui permettent presque de dresser une liste des cicatrices sur le corps de Jim et de ses amis. Elle en restait sous le choc, mais se refusait à voir des coupables et des tortionnaires dans les survivants de Tarsus. Elle les plaignait, eux aussi et haïssait simplement les circonstances qui les avait amené à se conduire comme ils l'avaient fait. Elle l'aurait peut être fait, elle aussi. Elle ne pouvait qu'espérer qu'elle valait mieux que cela, qu'ils valaient tous mieux que cela.

Jim, à 13 ans, en avait bien été capable.

Elle revient à la lecture de ses témoignages, se forçant à rompre le fil de ses pensées qui ne l'avance en rien dans sa tâche. Saisissant à nouveau son padd, elle ouvre un nouveau fichier. Au bout de quelques minutes, elle repousse le padd, se frotte les yeux et recommence sa lecture depuis le début, une fois, deux fois.

Rien n'y fait. Elle est incapable de se concentrer sur ce qu'elle lit. Cela lui

arrive parfois quand elle traduit et en général c'est son instinct qui la bloque, cherchant à lui dire qu'elle s'est trompée quelque part. Elle ferme le dossier, et rouvre le précédent, cherchant à retrouver le cours de ses pensées. A sa troisième lecture, elle réalise ce qu'elle voyait sans s'en rendre compte et jure doucement.

Chekov et Spock redressent la tête et la questionnent du regard.

-Les enfants. Il n'y a aucun enfant dans ces témoignages.

-J'en ai parcouru un certain nombre, et j'ai bien vu des enfants, la contredit Spock.

-Oui, ils apparaissent dans les témoignages, mais ils ne témoignent jamais. Où sont les récits des enfants survivants ? Je veux bien que la Starfleet ait caché celui de Jim pour protéger l'enfant d'un héros, mais pourquoi ceux des autres ne sont pas disponibles, même avec nos codes d'accès ?

La question prend de cours les deux compagnons d'Uhura, puis Chekov se met à parcourir fébrilement ses listes sur le sol. Uhura et Spock l'observent en silence, réfléchissant à toute vitesse.

-Pas d'enfant ici non plus, finit-il par dire.

-Jim a dit que des enfants avaient survécu... Combien ?

C'est Spock qui leur procure la réponse.

-19. Dont 17 condamnés à mort. 6 étaient avec Jim, tous entre 7 et 13 ans.

Chekov s'empare de son propre padd et commence à taper à toute vitesse dessus.

-Il y a environ 2500 dossiers de témoignages de survivants et une cinquantaine pour les témoignages des équipes qui ont débarqué à Tarsus, marmonne-t-il tout en écrivant. Parce qu'il fallait vite comprendre ce qui c'était passé, plusieurs personnes ont été interrogées en même temps par les premiers arrivants. Chaque dossier commence par une fiche présentant les survivants en détail, nom, origine, âge, poids, sexe... pour retrouver plus facilement tel ou tel témoignage. Si on crée un algorithme de recherche en tenant compte de ces éléments...

Il relève la tête quand le résultat s'affiche devant ses yeux.

-Le témoin le plus jeune interrogé a 17 ans, l'âge limite fixé par Kodos pour faire partie de ses... élus. Aucun nom d'enfant survivant ne semble apparaître dans les documents.

-Qu'est-ce que cela veut dire ?

Uhura et Chekov se tournent vers Spock. Celui-ci a les yeux fermés et réfléchit silencieusement.

-La Starfleet peut avoir décidé de totalement protéger l'identité des mineurs survivants pour leur assurer de grandir sans ce poids. Cela peut avoir à faire avec le fait qu'un de ces enfants soit Jim. Cependant, il est illogique que ces témoignages ne soient pas présents dans la base de donnée. Ils pourraient contenir des renseignements précieux étant donné que Tarsus IV reste un sujet d'étude important à l'heure actuelle pour améliorer notre gestion de la découverte spatiale. Il serait bien plus logique de diffuser les témoignages d'enfants survivants pour ajouter un autre regard sur la catastrophe de Tarsus IV en anonymisant seulement les noms des

personnes concernées. En soit, l'absence de ces dossiers n'est pas inquiétante, juste intrigante.

-Mais ?

-Il serait bon de chercher à y accéder. Jim a mentionné qu'il a vu son visage à deux reprises : la première fois à la ferme où il logeait, la seconde juste après le massacre. Les enfants qui étaient avec lui ce jour-là l'ont peut être reconnu. Nous savons après tout que ce nom de Kodos est un pseudonyme.

-Jim ne nous l'aurait-il pas dit, si quelqu'un l'avait reconnu ?

-Si quiconque l'avait reconnu, l'identité de Kodos aurait été dévoilée publiquement. Il est cependant possible que les témoignages accumulés nous permettent de découvrir son identité. Ces témoignages cachés constituent notre meilleure chance.

Chekov opine et se remet à pianoter sur son padd en marmonnant.

-Hacker des dossiers de la Starfleet est difficile mais faisable. Le capitaine m'a une fois décrit la façon dont il s'y était pris. J'ai deux ou trois idées que je peux tester, et je peux aussi travailler sur un algorithme plus précis pour cibler les dossiers publics sur lesquels chercher... Tenter de retrouver la ferme où était Jim, voir s'il y a eu des survivants qui décrivent ce dont Jim a parlé et remonté la piste... Il faut organiser davantage les recherches, nous nous sommes trop éparpillés...

Un léger sourire monte aux lèvres d'Uhura tandis qu'elle regarde le jeune homme froncer les sourcils d'un air terriblement concentré. Elle relève les yeux vers Spock pour partager son amusement quand son regard tombe sur l'horloge posée sur le bureau de son ami et ses yeux s'écarquillent.

-Bon sang, il est presque 17 h !

Ils ont failli oublié l'heure pourtant guettée avec impatience tout au long de la journée de la libération de Jim. Réalisant avec elle le temps écoulé, Chekov ramasse avec précipitation ses feuilles éparpillées sur le sol et saute sur ses pieds. Plus mesuré, Spock se lève lentement, reposant son padd sur son bureau. Seul un léger tremblement dans sa main témoigne de son agitation. Uhura ne peut s'empêcher de s'en inquiéter. C'est la première fois en plusieurs jours que Spock montre un manque de contrôle de lui-même.

-Je vais continuer à chercher, promet Chekov en s'éclipsant, ses documents sous le bras, un large sourire sur le visage. Je vous vois tout à l'heure sur le pont. »

Uhura lui rends son sourire puis tends le bras à Spock, comme une jeune fille à son prétendant lors d'un bal dans ces vieux films qu'elle regardait enfant avec sa grand-mère. Spock la laisse glisser son bras sous le sien comme si ce geste lui était naturel, et, vraiment, rien ne pourrait plus crier sa détresse. Il n'a pas une fois eu un tel comportement quand ils sortaient ensemble. Jamais elle ne s'est sentie aussi désemparée.

Elle hésite à le laisser faire. Risque-t-il d'être plus gêné en réalisant de lui-même l'intimité de leur position ou si elle le force à s'en rendre compte ? Préférant raccourcir le plus possible l'inévitable réalisation, elle se détache du bras de son ami et fait mine d'aller éteindre son padd avant de le rejoindre. Il reste pendant ce

temps à l'attendre, la respiration courte et l'œil presque hagard. Il n'essaie pas de lui reprendre le bras cette fois, mais marche à quelques pas d'elle en silence, perdu dans ses pensées.

Ralentissant le pas, Uhura se met à marcher au même rythme lent que Spock. Dans sa tête, elle formule et reformule une dizaine de phrases pour rompre le lourd silence.

« Si nous continuons à marcher à ce rythme, finit-elle par dire, Jim risque d'avoir quitté l'infirmerie sans nous. Il doit être plus que pressé de quitter ses murs.

Spock sursaute légèrement et la regarde comme s'il cherchait une réponse à un problème particulièrement complexe sur son visage. Elle le laisse faire et constate silencieusement l'infime accélération qu'il a donné à leur marche.

-Oui, se contente-t-il de dire avant de retomber dans ses réflexions.

Au temps de leur histoire déjà ancienne, Uhura a toujours respecté ces moments de réflexion. Elle a continué après leur rupture. Spock a toujours eu besoin de réfléchir à ses actions, à ses sentiments. Uhura est taillée dans le même moule : c'est pour cela qu'ils se sont entendus, appréciés et aimés. Elle comprend mieux que quiconque les silences de Spock, avec Jim qui choisit souvent de ne pas les respecter pour forcer Spock à confronter ses opinions et les lui opposer. C'est ce qui fait d'eux une si bonne équipe et qui a rendu leur amitié si difficile au départ.

Uhura n'est pas Jim et en temps normal elle laisserait Spock à ses silences. Mais elle sait aussi les interpréter et elle peut sentir Spock bouillir intérieurement, même si elle ne comprends pas vraiment - pas encore - la raison de ce nouveau débordement d'émotions. Elle sait seulement que Spock ne voudrait pas que son inhabituelle agitation transparaisse. Alors, contrairement à ses habitudes, elle insiste et reprend la parole, cherchant à interrompre le flot de pensées de son ami.

« Il va falloir que nous soyons particulièrement vigilants. Jim risque de vouloir en faire trop les premiers jours. Il doit désertier la passerelle un jour et est en ébullition. Alors, plus de trois semaines d'absences ? Il va essayer de se tuer à la tâche.

Elle ne plaisante qu'à moitié. Même si Jim semble remis de leur calvaire, il présente une fâcheuse tendance à réagir à l'adversité par un mépris renouvelé pour sa sécurité. Cela a toujours exaspéré Uhura et le reste de l'équipage avec elle. Aujourd'hui, elle comprends la raison de ce comportement, ce qui l'inquiète d'autant plus.

-Je n'ai aucun doute sur notre capacité à l'en empêcher, tant qu'il ne quitte pas le vaisseau.

Son ton est bien plus acerbe qu'à l'habitude.

-Ou que les ennuis ne viennent pas nous pourchasser à bord de celui-ci, complète Uhura avec la certitude que, quoi qu'ils souhaitent, leur répit sera de courte durée.

Une fois de plus.

La porte de l'infirmerie s'ouvre pour révéler aux yeux d'Uhura et de Spock la figure exaspérée du docteur McCoy.

« Vous venez pour le prendre ? Parfait. Qu'il aille ennuyer le reste de l'équipage plutôt que mon personnel.

Quoi qu'il dise, son affection et son soulagement percent dans sa voix.

Jim est assis en tailleur sur le bureau du docteur, un sourire radieux - et cette fois tout à fait sincère - s'étalant d'un bout à l'autre de son visage. Apercevant Uhura et Spock, il saute à bas du bureau et se précipite vers eux aussi rapidement qu'il le peut sans perdre sa dignité. Il échoue tout autant que Uhura elle-même au moment de son départ deux jours plus tôt, mais prends le parti d'en rire.

-Si je reste une minute de plus, je suis sûr qu'il va trouver un prétexte pour me garder une journée de plus. Je suis à deux doigts de penser qu'il s'agit d'un acte de mutinerie de votre part à tous. Heureux de vous voir tous les deux.

-Jim.

Uhura et Spock prononcent son nom d'une même voix où l'exaspération ne parvient pas à cacher la profonde affection qu'ils ressentent pour leur capitaine. Jim embrasse chaleureusement Uhura qui ferme les yeux et renferme à son tour les bras autour de lui, profitant de sa présence rassurante et de sa joie de vivre retrouvée. Le jeune homme est moins expansif envers Spock, respectant son besoin de distance, et se contente de serrer brièvement son épaule droite. Spock lui rends son geste en silence, sa main se crispant un instant sur l'épaule droite de Jim.

-Le jour où nous nous mutinerons, vous ne le verrez pas venir capitaine, poursuit Uhura.

L'expansivité et l'humour de Jim sont parfois étrangement contagieux

-Vous n'êtes pas aussi doués que vous le pensez.

-Et à vous imaginez deux fois plus intelligent que vous ne l'êtes, vous ne vous apercevriez de rien même si je hurlais ''rébellion'' sur la passerelle.

Il est aussi trop confiant en son équipage, ne peut s'empêcher de penser Uhura en visionnant les dossiers présents sur son padd. Il y a une raison pour laquelle ils gardent leur enquête secrète pour l'instant.

Jim respire un grand coup et passe le pas de l'infirmerie sous le regard amusé de McCoy qui laisse la porte se refermer derrière eux.

-Et maintenant ? Je suppose que vous n'allez pas me laisser rejoindre la passerelle immédiatement pour avoir laisser à Sulu le temps de finir la mise en œuvre de votre mutinerie ?

-Notre quart commence à vingt heures capitaine, répond Spock en reprenant le plus naturellement du monde sa place aux côtés de Jim. Cela vous laisse tout le temps de vous poser dans vos quartiers et de manger.

Le ton décidé de Spock laisse parfaitement entendre que si Jim faisait mine d'apparaître plus tôt que prévu sur la plate forme, son premier officier se fait fort de le reconduire par la force à l'infirmerie. Jim fait mine de réfléchir quelques instants et rétorque de la même voix qui ne souffre d'aucune réplique :

-Je dépose mes affaires dans mes quartiers, je fais un brin de toilette pendant que vous me briefez sur les affaires du jour, nous mangeons tous ensemble au mess et à dix neuf heures trente je prend mon quart. Cela fera du bien au moral de l'équipe

beta de voir son capitaine sur la passerelle un moment. »

Spock hésite clairement et jauge Jim du regard avant d'accepter d'un hochement de tête. Jim lui répond par un petit sourire empreint d'incrédulité.

Le brin de toilette qu'il a réclamé se change en une longue douche pendant laquelle Uhura et Spock attendent patiemment en échangeant sur leurs dernières lectures. Quand il revient et s'installe sur le lit, il se met immédiatement à questionner Spock sur tout ce qui s'est produit ces derniers jours, lançant des propositions et écoutant attentivement les avis de son premier officier. Peu à peu, ils se penchent l'un vers l'autre, happés par leur discussion. Jim sourit, légèrement et les épaules de Spock se détendent imperceptiblement. Au bout d'une demi-heure de discussion, Uhura se sent peu à peu disparaître à leurs yeux. Ce pourrait être terriblement vexant si ce n'était pas aussi fascinant de les observer se donner la réplique et de voir les idées naissant de leurs échanges enflammés.

Uhura s'installe donc confortablement et les écoute discuter des dernières réparations de l'Enterprise et de la réponse qu'il convient de donner aux demandes répétées de la Starfleet. Elle profite de ce moment de repos tout en guettant le moment de rejoindre le mess pour s'assurer que Jim n'arrive pas le ventre vide sur la passerelle. Une fois qu'elle s'est assurée qu'il leur reste du temps, elle ferme les yeux et somnole en écoutant le bruit de plus en plus faible de leur discussion.

C'est quand elle ouvre les yeux qu'elle réalise ce qui se passe.

Assis sur le lit pour l'un, sur une chaise pour l'autre, leurs têtes sont désormais si proches que leurs cheveux se frôlent. Leur voix s'est réduite à un murmure même si leur discussion reste centrée sur l'Enterprise et son fonctionnement. La posture de Jim est décontractée, naturelle et proclame son bien-être. Ce n'est plus cette attitude faussement assurée qu'il assume depuis des jours et qui heurte Uhura et tous ceux qui le connaissent.

Quand à Spock... Pour la première fois depuis qu'ils ont sauté dans la tranchée sur Cykax, il est véritablement tranquille. Le vulcain anxieux et désespéré qui avouait à Uhura son incapacité à méditer une semaine plus tôt a disparu. Il est lui-même, serein et sûr de lui.

En les voyant ainsi, Uhura a envie de sourire, mais n'y arrive pas. Étrangement, c'est de la tristesse qu'elle ressent avant tout. Elle se dit que chacun d'eux fait ressortir chez l'autre ce qu'il a de meilleur et que c'est ce qui fait d'eux une si bonne équipe. Mais c'est faux, ou plus exactement, ce n'est pas tout. La vérité s'affiche là, sous ses yeux. Les demi-sourires de Jim et Spock, l'attention exclusive qu'ils peuvent parfois s'accorder l'un à l'autre, la façon unique qu'à Spock de hausser le sourcil quand il parle à son capitaine et ami sont désormais des signes clairs à ses yeux. Il y a là de l'attraction. Bien sûr, il y a aussi de la tension, reste des débuts houleux de leur amitié, mais l'une n'empêche pas l'autre.

Tout d'un coup, Uhura s'interroge. Quand donc tout ceci a commencé ? L'incapacité de Spock à méditer, c'était à cause de cela. Mais était-ce à cause de son angoisse pour un homme aimé ou son esprit humain essayant de lui faire réaliser la réalité des émotions qu'il ressent pour Jim ? Uhura n'est même pas capable de

décider, en les regardant, si les deux hommes sont présentement conscients de ce qu'ils donnent à voir au monde et s'ils savent eux-même ce qu'ils ressentent. S'ils le savent, elle doute qu'il se le soient mutuellement avoué.

Ce qu'elle sait, c'est ceci : ce qu'elle voit entre eux est réel et puissant. Il en est forcément ainsi avec eux deux. Depuis le départ, ils ont toujours déchaîné l'un en l'autre des émotions extrêmes, mépris, haine puis amitié. Que du désir ou de l'amour apparaisse n'est en fait qu'un aboutissement logique de leur relation.

Pour leur bien à tous les deux et parce qu'elle les tiens en profonde affection, Uhura ne peut qu'espérer que leur histoire soit durable. Le contraire pourrait les détruire, surtout maintenant. Elle peut y croire cependant, maintenant plus que jamais. Parce que désormais, ils connaissent chacun les failles de l'autre, Vulcain et Tarsus, parce qu'ils se sont vu se battre pour s'en remettre et qu'ils s'admirent mutuellement pour cela.

Malheureusement, l'heure tourne et Uhura se force à les interrompre.

« Messieurs, si vous voulez être sur le pont à l'heure dite, je pense qu'il nous faut nous rendre au mess.

Jim lui sourit immédiatement et se redresse. Spock cligne des yeux et regarde autour de lui comme s'il n'était pas conscient de l'endroit où il était et du temps écoulé. C'était peut-être le cas, pour la première fois de sa vie.

-Merci Uhura, réponds Jim en redevenant soudain le capitaine et en affichant le visage assuré que l'équipage espère voir.

Il lui serre furtivement la main en passant. Sa main ne tremble pas mais est ferme et décidée.

A cet instant seulement Uhura lui rends son sourire. Tout ne va pas encore bien, ils doivent encore se battre avec le traumatisme subit sur Cykax, avec leur colère et leur peur. Mais tout ira bien, pour Jim, pour Spock, pour Chekov, pour elle et pour tout l'équipage de l'Enteprise. Tout ira bien.

Au moment de pénétrer dans le mess des officiers, ils croisent Chekov qui arrive en sens inverse. Le jeune homme salue avec enthousiasme Jim puis repart en prenant bien soin de frôler Uhura.

« J'ai une piste, je crois, murmure-t-il, inaudible pour tout autre personne. Je vous tiens au courant. »

Uhura prend grand soin de ne pas marquer de réaction à cette annonce, pas alors que Jim la regarde en l'invitant à entrer dans le mess avec lui. Elle aura le temps d'y réagir plus tard. Ils auront tous le temps de réagir et d'aider Jim et d'obtenir justice pour eux-même et pour toutes les victimes de Tarsus et de Cykax.

CHAPITRE 9

HIKARU

Vivre et travailler sur un vaisseau spatial n'est pas sans conséquences. Au bout de quelques mois, on développe forcément ses sens. L'ouïe, tout d'abord. On finit par entendre les moteurs et les circuits ronronner dans les murs et il n'est pas besoin d'être ingénieur pour savoir distinguer un ronronnement rassurant d'un autre annonciateur de catastrophe. Le sens qu'a le plus développé Sulu depuis son arrivée sur l'Enterprise, comme chaque membre de l'équipage c'est l'instinct, cet instinct qui vous pousse à tomber au sol deux milli-secondes avant qu'une secousse ne parcourt le vaisseau ou qu'une équipe d'infiltration ne vous tire dessus. C'est ce même instinct qui hurle avec persistance dans les oreilles de Sulu depuis que le capitaine et les autres sont revenus à bord. Quelque chose ne tourne pas rond au sein de leur petite équipe.

C'est une évidence, bien sûr. Rien ne va à bord depuis l'horreur de Cykax. Un nouveau venu le sentirait une minute après son arrivée à bord. Non, il y a un malaise plus profond que ce qui serait prévisible en de telles circonstances. Sulu connaît assez son capitaine pour le voir lutter contre des démons intérieurs plus puissants que jamais. Spock bouillonne d'une tension rentrée préoccupante et semble penser être parfaitement maître de lui-même. Uhura et Chekov ne vont guère mieux.

En temps normal - du moins, selon la conception souple de la normalité propre à l'Enterprise - chacun d'entre eux serait déjà en bonne voie de guérison. Oui, ils ont souffert comme jamais sur Cykax, mais ils ont affronté l'adversité encore et encore et se sont toujours relevés, parce que sur l'Enterprise, on s'appuie les uns sur les autres.

Seulement, cette fois ils en semblent incapables. Le capitaine rumine dans son coin, trop perdu dans sa détresse pour voir celle qu'il cause chez les autres. Il évite même McCoy. Le médecin semble dépassé par la souffrance de Kirk, incapable de savoir s'il doit adopter le visage du médecin ou de l'ami. Uhura, Chekov et Spock semblent s'entraîner les uns et les autres plus profondément dans un objectif que Sulu ne parvient pas à appréhender. Ces trois-là forment un clan désormais et la belle dynamique de l'Enterprise semble se briser.

Inacceptable.

Sulu sait quelle est sa place là dedans. L'équipe doit être réparée et si quatre membres de celle-ci sont perdus, trois autres ont encore la tête sur leurs épaules. A chacun sa tâche : McCoy s'occupera du capitaine, Scott du vaisseau et Sulu des autres. Ils n'ont même pas besoin d'en parler entre eux, la cause est entendue

d'avance.

Seulement, si prendre cette décision est facile, l'appliquer est moins aisé. En dehors de leurs heures sur le pont, les trois complices ont développé l'art de se rendre introuvables. Ils lui glissent entre les doigts, trouvant toujours un prétexte et quand il toque à leurs portes, seul le silence lui répond.

Heureusement, Sulu a suivi assidûment les cours de l'école Jim T. Kirk en infiltration, hackage et nuisances diverses. Ces trois-là se trompent en pensant l'éviter longtemps. Sulu arrive rapidement à se créer une occasion de quitter la passerelle avant la fin de son quart sous prétexte d'une expérience à surveiller. Bien sûr, celle-ci est terminée depuis deux jours mais les trois complices n'en savent rien. Le tout est désormais de deviner juste où ils se réunissent. Ce n'est pas dans un bureau ou un laboratoire. Spock est trop professionnel pour abuser de son rang et forcer l'ordinateur à refuser de révéler leur présence dans un espace de travail. Ils se réunissent donc forcément dans l'une de leurs chambres. Ce ne peut pas être celle de Spock. Le capitaine pourrait venir le voir et s'étonner de voir Uhura et Chekov perpétuellement chez lui. Ce n'est probablement pas chez Uhura non plus. Si on voyait Spock sortir de chez elle, le vaisseau bruiserait immédiatement de rumeurs. Ils se retrouvent donc forcément chez Chekov.

Sulu a quelques scrupules à forcer l'entrée de la chambre de celui-ci. Son geste est tout à fait capable de briser leur amitié mais c'est cette même amitié qui le pousse à agir malgré tout. Ce soir, il sera peut être forcé de demander son transfert loin de sa deuxième famille, mais il aura au moins fait tout ce qu'il pouvait pour la reconstruire.

Ce qu'il voit une fois à l'intérieur fait disparaître tous ses scrupules. Il ne sait pas très bien ce qu'il avait imaginé y trouver, mais pas cette accumulation de papiers, éparpillés sur le sol, posés sur chaque autre surface plane en piles bien organisées, épinglés au mur... Prenant garde à ne rien bousculer dans ce délicat agencement dont il ne sait rien, Sulu s'empare d'une feuille et commence à lire.

Une minute plus tard, il la repose en tremblant. Il se sent plus vieux d'un siècle après avoir lu trente lignes de texte serré. Combien de millénaires alors pèsent sur les épaules de ses amis ? Presque malgré lui, sa main se tend vers une liasse proche. Il lit.

Il lit pendant de longues minutes, de plus en plus sidéré et nauséux. Il finit par s'arrêter, se force à reposer les papiers et pose ses mains tremblantes sur le bureau de Chekov. Elles tremblent sans qu'il ne puisse les arrêter. Il n'a pas lu un dixième de ce qui traîne dans cette pièce mais il est assez intelligent pour combler les vides, au moins en partie. Il ne veut rien savoir de plus et pourtant, pourtant, son regard retourne encore et encore sur ces horreurs dévoilées là sur le papier. Il ne le fait pas, mais seulement parce qu'il se répète inlassablement qu'il doit garder la tête froide, garder ses distances.

Il voudrait tout brûler, même s'il réalise la futilité de ce geste.

Il finit par se mettre à respirer lentement, les yeux fermés et enfin se reprend. Juste à temps, car la porte s'ouvre.

Les trois arrivants le fixent un instant, ébahis, avant que Spock n'ait le réflexe de fermer la porte avant qu'un passant ne remarque ce qui se passe. Sans surprise, c'est Uhura qui passe à l'attaque. Jamais Sulu ne l'a vu autant en colère. Sa fureur pourrait calciner un soleil. Sulu recule d'un pas et ouvre la bouche pour s'expliquer, mais elle le coupe immédiatement.

-Vraiment Sulu ? De toutes les personnes à bord, tu es le dernier que j'aurais soupçonné de violation de la vie privée. Cela ne ferait pas beau sur ton dossier pour devenir capitaine.

Remise en cause de son éthique professionnelle et chantage en un seul souffle. Uhura sait décidément blesser avec quelques mots. Heureusement, Sulu n'est pas sans répondant.

-Cela ne fera qu'un peu plus de travail au capitaine après qu'il ai rédigé vos trois blâmes. La différence, c'est que le mien aura moins de chance d'aboutir à un renvoi dégradant de la Starfleet. Et Chekov ? Ta famille entière en mourrait de honte.

-Tu n'oserais pas !, s'exclame le jeune homme, les poings serrés.

Son habituel sourire a disparu et Sulu ne doute pas qu'il soit prêt à le frapper.

-J'oserais, oui. Mais je ne le ferais pas.

-Pourquoi ?

La méfiance est clairement audible dans la voix de Chekov. Uhura, soupçonneuse, s'appuie à la porte pour lui faire barrage au cas où il tenterait de partir. Spock, lui, demeure à l'écart, silencieux et inexpressif comme jamais. Aux yeux de Sulu, cela le rend d'autant plus dangereux.

-Je ne le ferais pas, car à votre stade de découvertes, je suis certain que Kirk serait terriblement blessé de vous savoir si informés. Non, je préfère le laisser dans l'ignorance plutôt que de lui révéler à quel point vous avez trahi sa confiance. Je n'ai pas envie de le voir regretter de vous avoir pris à bord et d'avoir partagé avec vous ses secrets et ses compétences. Si Kirk ne t'avait pas pris sous son aile Chekov, je doute que tu ai eu l'audace et le savoir faire pour fouiller en toute impunité les archives de la Starfleet. Je ne pense pas qu'il s'attendait à ce que tu utilises ses conseils contre lui.

Uhura et Chekov sursautent. La colère et la honte face à la pique de Sulu se disputent en eux. Spock se contente de hocher la tête, approuvant la logique de son raisonnement.

-Deuxièmement, poursuit Sulu, je comprend pourquoi vous avez creusé si loin. Le capitaine était sur Tarsus, vous a fait des confidences pendant que vous mourriez de faim et ce que vous avez appris était si dur que vous étiez obligé d'en apprendre plus. Les choses qu'on est prêt à faire par amour pour Kirk... Je n'étais pas en bas avec vous. J'aurais probablement fait de même, je ne peux pas vous juger. Je ne dis pas que j'approuve ce que vous avez fait mais... J'en suis.

-Vous en êtes, répète Spock, interloqué.

Sulu ne l'a jamais vu aussi surpris, à part devant l'énigme qu'est Jim Kirk. Ou qu'il était. Les documents éparpillés, hélas, apportent de trop nombreuses et

douloureuses réponses.

-Vous cherchez à débusquer Kodos n'est-ce pas ? J'en suis. Dites moi juste si vous le cherchez pour le conduire devant la justice ou le tuer.

La question les choque visiblement, ce qui est tout de même un peu surprenant juge Sulu. Même les yeux de Spock s'écarquillent pendant au moins une demi-seconde avant qu'il ne retrouve une contenance.

-Il s'agit de justice, bien évidemment, s'exclame Uhura.

-Le meurtre est une forme de justice, ou l'a été, dans un bon nombre de sociétés humaines et aliennes.

La jeune femme lui jette un regard interloqué et il hausse les épaules. Il n'approuve pas ce genre de morale, mais dans certains cas, il est possible d'en apprécier la simplicité. On peut être contre la peine de mort tout en souhaitant pouvoir l'utiliser pour certains cas particuliers. Kodos n'est pas le genre d'homme à mériter même la pire des prisons klingonnes. Pas après ses milliers de victimes.

Spock, lui, ne proteste pas. Face à la souffrance vécue par Kirk, sa précieuse logique doit s'effacer devant la violence d'habitude fermement effacée, mais toujours présente chez tous les Vulcains. Kirk a toujours été sa plus grande faiblesse.

-Il faut qu'il passe en jugement, insiste Chekov.

-Mais comment ? Vous l'avez trouvé si j'ai bien lu vos notes - ou pensez l'avoir trouvé - mais l'amener devant la justice est une toute autre affaire que de le pister.

A vrai dire, Sulu est déjà impressionné qu'ils l'aient retrouvé. Qui irait imaginer que le plus grand criminel de ce siècle se cache sous l'identité d'un comédien itinérant ? Peut-être est-ce justement le secret de sa longue disparition.

-Comment l'avez-vous trouvé d'ailleurs ?

-Chekov a été sensationnel, explique Uhura en s'asseyant, plus calme maintenant qu'elle sait que Sulu est avec eux. Il a vu des liens où personne, pas même Spock, n'aurait pensé à chercher. Un vrai Sherlock Holmes.

-Pas étonnant, c'est un russe qui l'a inventé, après tout, sourit le jeune homme en rougissant un petit peu. Mais c'est Uhura qui a pu confirmer ma théorie, en comparant des enregistrements sonores.

-Si le discours de Kodos avait été rendu public, il y a longtemps qu'on aurait retrouvé cet assassin, renifle Uhura.

Il était permis d'en douter. Peu de personnes ont l'oreille d'Uhura pour reconnaître les voix. Non, il est plus probable que Kodos aurait de toute manière continué à vivre ignoré de tous pendant plusieurs décennies. L'idée de voir ce meurtrier impuni est répugnante. Que justice soit enfin rendue aux morts et aux survivants traumatisés est une idée bien plus agréable.

-Je ne doute pas que l'histoire soit passionnante et j'ai hâte que vous m'expliquez à quel point Chekov a prouvé son génie. Encore une fois cependant, comment comptez-vous le traîner devant la justice ? Car enfin, vous ne pouvez pas vraiment utiliser ces documents. La moitié d'entre eux doit être classée secret défense. A raison, les victimes ont le droit qu'on les laisse tranquilles. Le capitaine ne voudrait pas vous voir sacrifier votre carrière pour lui.

Le connaissant, et en tenant compte de son silence concernant toute cette affaire, mieux valait surtout que Kirk ignore totalement leur implication. Il ne leur serait pas reconnaissant d'avoir réveillé ses démons ou d'avoir voulu le venger ou le protéger. Sulu ne prend pas la peine de le dire cependant. Ses compagnons ne l'ont pas écouté jusque là et n'ont de toute façon pas besoin de lui pour s'en rendre compte. Ils connaissent Kirk depuis aussi longtemps que lui.

De plus, malgré tout le respect qu'il a envers le traumatisme vécu par Jim Kirk, et l'admiration qu'il ressent pour l'homme qu'il est devenu malgré ou à cause de cette épreuve, sa souffrance n'a aucune importance. Le drame de Tarsus n'est pas que celui de Jim. Les autres survivants, condamnés par Kodos ou non, les familles des victimes, tous ont droit à la justice. Celle-ci doit frapper. Le réveil des souvenirs des survivants est un faible coût à payer pour en finir enfin avec cette sinistre affaire.

-Cela ne peut venir de nous, confirme Spock. Cependant, un certain nombre de dossiers sont publics et ont été largement décortiqués par les associations de victimes en quête de justice. Il y en a assez pour relancer l'enquête et mettre la justice sur la voie.

-Surtout, nous avons trouvé dans les dossiers publics quelque chose qui était passé inaperçu jusque là, continue Uhura avec enthousiasme. Il y a un deuxième enregistrement de la voix de Kodos, datant de deux jours avant son discours. C'est très bref, mais la voix est clairement reconnaissable. Il s'agit d'un appel à un des responsables reconnus de la mise en œuvre du massacre, où il le remercie pour les données fournies. Le message s'est retrouvé perdu dans la masse des enregistrements qui ont été conservés de ces derniers jours comme témoignages. Si je n'avais pas su que c'était Kodos qu'on entendait, je l'aurais moi aussi laissé de côté il n'a rien de spécialement incriminant, cela pouvait être un travailleur remerciant un collègue et ignorant tout de ce qui allait leur tomber dessus.

-On en revient au même problème. Comment se servir de cet enregistrement ? Celui du massacre est sous scellés. Seul le texte écrit a été diffusé.

Chekov sourit jusqu'aux oreilles.

-Je connais très bien une journaliste russe. On a eu un entretien quand je suis entrée à la Starfleet, « le plus jeune espoir de l'aéronautique russe ». Elle est devenue amie avec ma famille, elle est très fiable et elle ne dévoile jamais ses sources, quelque soient les ennuis que ça lui attire. De plus, elle a un intérêt personnel dans cette histoire. Sa tante vivait sur Tarsus, elle veut voir Kodos payer. Si je lui envoie l'extrait sonore de la voix de Kodos et un ticket pour son spectacle actuel, je te garantis qu'elle fera le rapprochement.

Cela peut marcher. C'est une coïncidence, juste une coïncidence heureuse. Une journaliste impliquée dans l'affaire, allant par hasard voir un comédien et trouvant sa voix familière. Elle se mettrait à réfléchir et le rapport lui sauterait à la figure. Et une question la tarauderait, inlassablement. Pourquoi cet Anton Karidian, ce comédien obscur n'est-il pas listé parmi les survivants ? Aurait-il changé de nom pour poursuivre sa vie sans devoir porter ce lourd fardeau ? L'excuse est envisageable, d'autres parmi les survivants ont fait ce choix. Mais tout de même, l'histoire

continuera à déranger la journaliste. Elle trouvera des photos de Karidian jeune, les comparera avec celles de colons, et ne trouvera aucune correspondance. Elle reviendra à l'appel enregistré et remarquera qu'il est enregistré comme provenant d'un homme "non identifié". Trop de coïncidences, trop grosses. Chaque coupable du massacre a été retrouvé et condamné. Leurs noms, leurs dossiers d'immigration figurent dans le dossier de Tarsus IV. Tous, sauf cet homme.

Oui, il y a là assez pour un article, assez pour rameuter les survivants et les familles des victimes et exiger une enquête, exiger qu'on diffuse le discours de Kodos. Certes, n'importe quel journaliste pourrait hésiter, sachant que son article s'apparente à de la diffamation. L'envie de publier l'article de sa vie pourrait ne pas être suffisant pour lui faire accepter de prendre le risque de procès et d'une perte de crédibilité professionnelle. Mais une journaliste y ayant un intérêt personnel ?

Kodos est pris au piège. Il ne le sait juste pas encore.

Sulu sourit à ses compagnons. Ça va marcher. Il le sait et eux aussi, mais son sourire les conforte dans leur opinion. Il ne reste plus qu'à régler les détails, et Sulu compte bien parcourir avec eux tous ces documents pour être sûr qu'ils n'ont rien oublié. Il voudrait ne rien savoir de plus, mais il connaît son devoir envers les victimes. Il a prêté serment en entrant à la Starfleet, et ce n'est pas pour reculer devant les horreurs de l'espace. Ensuite, il leur faudra envoyer à l'amie de Chekov leurs données sans qu'on puisse remonter jusqu'à eux. Rien de particulièrement compliqué pour leur équipe. Quand on travaille avec Jim Kirk, on apprend à couvrir ses traces autant qu'à être le plus visible et bruyant possible, selon les circonstances. Il leur faudra ensuite se débarrasser de toute ces papiers compromettants et vérifier une énième fois qu'ils n'ont laissé aucune trace dans les archives de la Starfleet. Ensuite, il n'y aura plus qu'à attendre.

PAVEL

Attendre, c'est ça qui est compliqué. Depuis qu'ils ont fini leurs préparatifs, Pavel a l'impression d'être assis sur un volcan en feu. A la réflexion, il a même mieux vécu son séjour sur le bord d'un volcan prêt à entrer en éruption deux ans plus tôt.

Il fait de son mieux pour se concentrer sur son travail, bien sûr. Au début, rien de plus facile. L'Enterprise est dans un sale état après le gambit de Sulu et Scott et il se retrouve occupé en permanence par les réparations. Ensuite, l'affaire de Cykax revient sur le devant de la scène et il n'a plus le temps de penser à Smilovna et à son papier. La Starfleet a envoyé des enquêteurs et il doit répondre à question sur question, jusqu'à ce qu'on leur dise qu'ils ont agi pour le mieux dans une situation délicate. Le reniflement incrédule de Uhura s'entend à l'autre bout de la passerelle et prend tout le monde par surprise, y compris le capitaine. On leur remet des médailles et Kirk organise une cérémonie en mémoire de leurs camarades tombés au nom d'une absurdité sans nom. A peine l'enquête de la Starfleet terminée, ce sont les représentants de la Fédération qui s'invitent à bord et renouvellent compliments et condoléances. L'exaspération du capitaine est de plus en plus visible, de même que

celle de Spock et tout l'équipage fait profil bas.

Dans un premier temps, il est question que l'Enterprise reste en orbite autour de Cykax le temps des premières négociations menées par les officiels de la Fédération, pour qu'ils reçoivent des excuses officielles de la part des deux gouvernements. Pavel lui, n'a qu'une seule envie, c'est d'allumer les moteurs et de partir le plus loin possible de cette planète répugnante, là où on a jamais entendu parler de Cykax et de ses habitants. Si pour ça il doit s'installer en territoire klingon, il est presque prêt à en payer le prix. Presque.

Il n'a cependant pas besoin d'en arriver à de telles extrémités. Pavel ne sait même pas pourquoi il est surpris quand, pour la première fois de l'histoire, les deux gouvernements de Cykax font quelque chose de concert, à part tirer sur des gens pour accuser l'autre camp. Non, cette fois, ils font encore mieux : envoyer à la même seconde un identique message.

-Il n'y a rien que j'admire plus que la capacité des gouvernements à faire fi de leurs différents pour devenir une nuisance ensemble, commente cyniquement le capitaine quand les représentants de la Fédération lui en envoient une copie sur son padd.

-Que disent-ils ?

-Rien qui vaille la peine d'être répété. Des menaces de mort pour tout membre de la Fédération qui entrerait dans leur espace aérien et des accusations nauséabondes de trahison envers nous. J'ai vraiment hâte que ces gens décollent de leur planète et nous rejoignent dans l'espace. La seule chose qui me rassure, c'est la certitude qu'il ne s'entendront pas plus avec les Klingons. Ceux-là au moins ont un sens de l'honneur.

Après ce message, il n'y a plus vraiment de raison de forcer l'Enterprise à stationner au-dessus de la planète. Un autre vaisseau prend le relais - la Fédération n'a pas tout à fait perdu espoir d'arriver à une solution pacifique et d'obtenir des excuses et des garanties - et l'Enterprise est autorisée à rejoindre des régions plus clémentes de la galaxie.

En l'occurrence, c'est pour se mettre en orbite autour d'une de ces planètes qui sert de lieu de loisirs aux équipages de la Starfleet, avec repos obligatoire de trois semaines pour tout l'équipage. L'amirauté a pris soin de choisir la planète la plus tranquille possible : il n'y a même pas de montagnes, de courants marins dangereux et aucun animal ou plante agressive enregistrée. Ils sont priés en d'autres termes de ne pas faire de vague supplémentaire. Selon la rumeur, l'amirauté a même détourné un autre vaisseau pour patrouiller dans les environs et s'occuper de tout problème pouvant surgir à l'improviste.

Se poser sur une planète si sereine fait des merveilles sur le moral de Pavel. Avoir enfin l'occasion d'envoyer à Zorya Smilovna les données dont elle aura besoin pour débusquer Kodos lui fait plus de bien encore. Après ça, l'attente reprend de plus belle.

A la fin de leur congé, tout l'équipage est à cran. Après ce qu'ils ont vécu, ils ont besoin de se dépenser, de passer à la suite. Le capitaine est particulièrement

affecté. Il se promène le long des sentiers de la planète en regardant l'horizon avec le regard d'un homme qui voudrait courir et hurler, pas flâner au bord d'un lac tranquille.

L'ordre de reprendre leur mission d'exploration soulage tout le monde, mais même dans l'espace, Pavel n'arrive pas à cesser de compter les heures qui s'écoulent, à attendre que quelque chose se passe, n'importe quoi. Plus le temps passe, plus la normalité du quotidien acquiert un côté surréaliste et une horloge semble tictaquer dans son esprit.

C'est un soulagement quand enfin, un matin, Pavel surprend une conversation à ce sujet au mess.

-Il se serait caché tout ce temps au nez et à la barbe de la Fédération, tu te rends compte ?, commente un jeune enseigne.

L'andorienne à qui il s'adresse hoche la tête.

-Ça paraît difficile à croire. J'espère juste que c'est vrai. Il serait temps que ce crime soit puni.

-Je suis d'accord. Surtout, j'imagine ce que vivraient les victimes si ce n'était qu'un article racoleur. Ce serait inqualifiable.

C'est l'avis qui prédomine dans les conversations du jour. À part Pavel, qui connaît la vérité, nul n'ose s'enthousiasmer pour l'article. Le respect pour les victimes les en empêche.

Le lendemain, ils apprennent que des manifestations demandent l'ouverture des archives et la réouverture du procès sont prévues à San Francisco et plusieurs autres villes importantes de la Fédération. Certains estiment que la Starfleet a des comptes à rendre pour son incapacité à trouver Kodos toutes ces années durant. La découverte du génocide n'avait pas suscité autant de réactions. Sans doute les gens se sont-ils adaptés à l'horreur après la destruction de Vulcain et tout ce qu'a souffert la Fédération ces dernières années. Ils ne sont plus sous le choc, mais prêts à réclamer des comptes, enfin. L'annonce des manifestations est accueillie avec satisfaction par de nombreux membres de l'équipage - à part quelques réticences vis à vis des accusations envers la Starfleet - et sans grande surprise. Spock, lui, désapprouve.

-Il est logique de chercher la justice, mais ce genre de réactions émotionnelles est contre productif.

Sulu lui lance un regard halluciné que Pavel approuve en secret. Spock peut rationaliser ses actes tant qu'il veut, sa réaction est particulièrement émotionnelle. Il n'y a qu'à voir la colère dans ses yeux quand on mentionne Tarsus en sa présence. Quand Pavel en fait la remarque à Uhura un peu plus tard, elle renifle avec amusement.

-Il ne trompe que lui-même à ce sujet. Enfin, si tu n'avais pas remarqué, peut être est-il plus discret que je ne pensais. La vérité est que Spock ne peut avoir envers Jim une réaction qui ne soit pas émotionnelle et absolue. J'espère juste...

Spock s'approche d'eux à ce moment là et Uhura n'achève pas sa pensée. Pavel s'éloigne, perturbé. Il passe le reste de la journée à réfléchir tout en aidant à l'entretien des moteurs. Il réalise que bien des choses lui avaient échappé, concernant

Spock et le capitaine et il se retrouve soudain à lutter contre une sensation de malaise. Malgré tous les indices prouvant le contraire ces dernières semaines, Pavel a réussi à se convaincre que Spock était capable de rester rationnel, au moins un petit peu, au moins plus que lui et Uhura, suffisamment en somme, et qu'il les aurait arrêtés s'ils allaient trop loin. Il réalise qu'ils ont peut-être franchi une ligne qui n'aurait pas dû l'être. Finalement, Pavel est soulagé que le capitaine ne soit pas un bord pour le moment, mais en mission au sol avec McCoy et Scotty. La nouvelle aura peut-être perdu de sa nouveauté à son retour dans deux jours.

Il n'en est rien. A peine l'équipe est-elle téléportée à bord et le capitaine Kirk arrivé sur le pont, un sourire presque sincère sur les lèvres que l'amirauté le contacte et réclame une discussion privée. Celle-ci s'éternise et le Jim Kirk qui ressort de son bureau n'est pas celui qui y est entré. Il n'a pas les yeux rouges mais ses épaules sont tendues et son regard se perd au loin, comme s'il ne réalisait pas qu'il était sur le pont de l'Enterprise. Il s'assoit sur son fauteuil, en silence, plus par réflexe que par décision consciente. Personne n'ose prononcer le moindre mot. Seul le ronronnement des moteurs déchire ce silence, jusqu'à ce que le capitaine cligne des yeux, trois fois et regarde le pont, l'équipage et l'espace qui s'étend devant eux. Sa posture se détend légèrement et l'équipage se remet à respirer.

-Spock, finit-il demander d'une voix qui ne tremble pas, quoi de nouveau à bord ?

Jim Kirk sourit toujours pour Spock quand ils parlent de leur navire et qu'il n'y a pas de crise à gérer. Pas cette fois. Quelque chose se déchire à l'intérieur de Pavel. Spock s'avance et commence à lister tout ce qu'il considère que doit savoir son capitaine. Le capitaine l'écoute en opinant régulièrement de la tête, attentif mais distant.

Attentif et distant. Deux mots qui résument Jim Kirk les jours suivants. Il prend son quart à l'heure dite, conduit l'équipage en mission et se bat avec tout ce qu'il a pour le ramener en vie en bord. Il écoute comme à son habitude tous les jours les anecdotes de la vie sur l'Enterprise et sait qui a un cœur brisé, qui fête son anniversaire et quels circuits du vaisseau nécessitent une réparation. Rien ne lui échappe. Il encourage, félicite et reconforte. Lorsqu'on a besoin de lui, il est présent et le reste du temps, il anticipe autant que possible tous les besoins de l'équipage et du vaisseau. Le temps de son quart et en temps d'urgence, Jim Kirk est le capitaine qu'ils connaissent. Compétent. Solide. Déterminé.

L'autre Jim Kirk semble avoir disparu, le capitaine qui est un ami pour tous à bord, l'homme toujours à l'affût du sourire ou du bon mot qui pourra apaiser la situation. Une lassitude inédite s'est emparée de lui. Il semble parfois à Pavel qu'il s'est enfermé dans la routine pour se protéger et que cette même routine l'étouffe désormais. Son émerveillement perpétuel face à l'univers a disparu Pavel n'est pas le seul à s'inquiéter, le docteur McCoy semble à deux doigts de l'anévrisme tant il se fait de souci. Le plus dur à supporter, c'est que personne ne dit rien. Tout le monde à bord se comporte comme si tout était parfaitement normal et que le capitaine n'était pas dépressif. La seule chose qui trahit l'inquiétude générale, c'est le fait qu'il n'y a pas

une personne à bord qui ne jette un regard anxieux vers le capitaine une fois de temps en temps.

Les jours passent. Les semaines aussi. Rien ne change. Le capitaine est toujours aussi absent et nulle nouvelle de l'affaire de Tarsus ne parvient jusqu'à eux. La Fédération maintient une chape de silence sur celle-ci. Les seules communications officielles qu'ils reçoivent concernent les missions de la Starfleet.

-Nous sommes priés de nous dérouter légèrement du plan de vol prévu, annonce un jour le capitaine à son équipe en salle de réunion. La république fibonienne, avec laquelle la Fédération est récemment entrée en contact, cherche à faire la paix avec la planète Teenax. Les Fiboniens sont largement un peuple pacifique et ne sont en conflit avec Teenax que suite à des malentendus culturels. Ils trouvent toute la situation absurde et cherchent un intermédiaire pour les négociations. Ils souhaitent envoyer un symbole de paix à leurs ennemis.

Personne dans la salle ne dit tout haut ce qu'ils pensent tout bas. Leur dernière mission diplomatique n'aurait pas pu plus mal tourner. Mais au fil de leurs trois années de mission d'exploration, ils se sont créés une réputation de diplomates. Il est temps de se remettre sérieusement au travail et de contribuer à faire de la galaxie un lieu de paix. Le capitaine Kirk leur sourit légèrement.

-La Starfleet a pris ses renseignements chez les voisins de ces deux peuples. De manière extensive, si j'en crois la taille du dossier que j'ai du lire hier soir. Les risques sont vraiment minimes et les Fiboniens dignes de confiance. Les Teenaxi semblent assez farouches et querelleurs, mais une paix est vraiment possible. Après cela, nous aurons droit à une courte pause à la base de Yorktown, le temps de nous réapprovisionner. Je ferais savoir à l'équipage que ceux qui le souhaitent peuvent inviter leurs familles à les rejoindre quelques jours là bas.

Le reste de la réunion se passe à étudier le dossier et à décider de la meilleure façon d'aborder les Teenaxi. Finalement, tous se lèvent pour rejoindre leur poste. Le docteur et Scott sont les premiers à sortir. Les autres s'apprêtent à faire de même quand le capitaine les interpelle.

-Vous autres, un instant.

Pavel hésite un moment puis réalise que c'est à lui, Sulu, Uhura et Spock que s'adresse la demande. Il n'est que trop facile de deviner pour quoi ils sont convoqués. Le capitaine, resté assis, pose sa tête dans ses mains et se frotte les tempes en soupirant.

-J'imagine que vous serez satisfaits de savoir que la Starfleet m'a convoqué pour me faire authentifier un enregistrement inédit de la voix de Kodos et un autre d'un homme soupçonné depuis peu d'être sa nouvelle identité.

Pavel ouvre la bouche, sans trop savoir ce qu'il veut dire. La main du capitaine se lève pour l'interrompre. Il fronce les sourcils sans regarder aucun d'entre eux.

-Ne m'interrompez pas. J'ai authentifié la voix, de même que trois autres personnes. Anton Karidian, comme il se fait appeler, doit avoir été arrêté à l'heure qu'il est. La date de son procès sera annoncée sous peu.

-Capitaine, commence Spock d'une voix incertaine.

Le capitaine lui lance un regard furieux.

-Je vous ai dit de ne pas m'interrompre. Le procès aura lieu. En ce qui me concerne, l'histoire est déjà close. Ce que vous avez... Non. Nous n'en parlerons pas. Vous pouvez y aller.

Il laisse retomber sa tête entre ses mains. Pavel sort, la tête basse. Une fois sorti, il remarque les larmes dans les yeux d'Uhura et le teint livide de Sulu. Spock, lui, est forcé de s'appuyer contre le mur, les yeux fermés. A peine la porte s'est-elle refermée que le docteur McCoy surgit à l'angle du couloir. Il leur jette un regard lourd de menaces.

-Vous feriez mieux d'être à vos postes lorsque Jim ressortira.

Il soupire et rentre dans la salle de réunion. Les autres restent seuls avec leurs doutes et leurs regrets. Chacun voudrait rouvrir la porte ou revenir en arrière. L'ambassadeur Spock les a averti, mais il est trop tard, bien trop tard.

Pavel se sent l'âme d'un traître.

INTERMEDE

KEVIN

Kevin est chez lui lorsque la nouvelle tombe. Kodos a été bel et bien été retrouvé et passera en jugement. Le jeune homme reste debout, stupéfait. Il n'est pas ravi, non, ni même soulagé. Une partie de lui-même réalise qu'une boule de colère couve dans son estomac et va bientôt le submerger, mais pour le moment, tout ce qu'il ressent, c'est la faim. Rien d'étonnant. Cela fait plus de dix ans qu'il a faim en permanence, et qu'il se souvient. Il se souvient d'avoir marché en silence et d'avoir suivi Jim le long des rues désertes d'une ville qu'il ne connaissait pas, s'arrêtant quand l'adolescent lui disait de s'arrêter, courant quand il lui disait de courir.

Ils avaient marché, ils avaient couru, ils s'étaient cachés. Ils ne s'étaient arrêtés que lorsqu'ils avaient atteint les bois à la limite de la ville. Une fois sûr qu'on ne les avait pas suivis et qu'ils étaient hors de vue, Jim les avait fait s'arrêter. Kevin pouvait reprendre son souffle et réalisa soudain qu'il avait faim et que ses jambes tremblaient. L'adolescent les compta et demanda leurs noms. Kevin ne les entendit pas. Ses oreilles sifflaient et son front se couvrait de sueur. Il avait envie de hurler et d'appeler ses parents, mais il avait été couché au milieu de cadavres quelques heures plus tôt à peine. Il y avait du sang et du vomi sur son pantalon. Ses parents étaient morts et il ne pourrait plus jamais les appeler à l'aide. Plus personne ne répondrait jamais et il était perdu au milieu de nulle part, avec des enfants tous plus grands que lui et qu'il ne connaissait pas.

-Mouche-toi.

La voix du plus grand des enfants le fit revenir à la réalité. Il réalisa qu'il était roulé en boule sur le sol et qu'il tremblait de tout son corps, sans qu'il puisse s'arrêter. Le garçon le regardait sérieusement, sans se moquer de lui comme la

plupart des enfants de son âge, une main posée sur son épaule pour le rassurer. Avec hésitation, Kevin s'en empara et se moucha bruyamment.

-Jamais vu un gosse aussi morveux. Moi c'est Jim. Et toi ?

-Kevin.

-Tu as quel âge Kevin ?

-Sept ans.

-Et bien Kevin, je vais devoir te demander d'être très brave et fort. Il faut qu'on s'éloigne le plus possible de la ville et qu'on trouve un endroit où dormir. Il va falloir marcher, longtemps et sans faire de bruit. Tu t'en sens capable ?

Il hocha la tête en silence. S'il avait parlé, il se serait mis à pleurer et n'aurait pas pu s'arrêter. Aucun des autres enfants ne pleurait. Il n'allait pas le faire non plus. Jim lui tapa doucement sur l'épaule d'un air approbateur et l'aida à se relever. Sa main était glacée et tremblait. C'est comme ça que Kevin sut qu'il avait aussi peur que lui. Une des filles s'approcha et serra la main de Kevin, pour le rassurer, ou pour se rassurer elle-même. Jim lui sourit d'un air approbateur.

-Ne le lâche pas, ordonna-t-il d'une voix très douce. En fait, je veux que vous vous teniez la main deux par deux. Aidez l'autre s'il a du mal à avancer. Dites-le si vous n'arrivez plus à suivre. Mais ne vous lâchez pas.

Ils promirent tous et Jim jura en échange de les conduire en sécurité. Kevin le crut. Comment ne pas croire Jim, quand il parlait d'un air si décidé et quand ses yeux se fixaient sur le lointain ? Jim avait peut-être aussi peur que les autres, mais lui n'était pas perdu, il savait quoi faire et Kevin lui donna toute sa confiance, pour l'éternité. Aucun des enfants ne savaient où ils étaient. Georgia et Sylvia, les deux jumelles, n'avaient jamais quitté les alentours de leur maison et de leur école, en plein centre de la ville. Kevin non plus, même s'il n'avait pas été à la même école. Les autres, comme Jim, venaient de fermes et de villages plus ou moins éloignés et ne pouvait pas dire quelle direction prendre. Jim les fit s'éloigner dans la direction du soleil qui se couchait, marmonnant qu'il leur faudrait trouver une carte.

Ils finirent par tomber sur une sorte de petit village, cinq maisons réparties autour d'une petite place. Il n'y avait personne, pas même un véhicule et pas un animal. Sans peur, Jim s'avança, ramassa une pierre et s'en servit pour casser une vitre de la porte de la première maison. Il passa le bras, déverrouilla la porte et leur fit signe d'entrer. Kevin et la plus grande des filles, Laouna, se blottirent l'un contre l'autre. Elle était toute prête à pleurer et lui aussi. Jean, le deuxième garçon, reniflait pitoyablement.

-Personne ne reviendra ce soir, jura Jim. Ils sont trop occupés.

Ils le crurent, même s'ils n'étaient pas sûrs de comprendre ce qu'il entendait par là. Darshan, le dernier garçon, respira un grand coup, ramassa une pierre et rentra le premier. Les autres suivirent, s'inquiétant de chaque grincement du plancher. La maison était chaleureuse cependant avec ses murs de bois et ses meubles peints de toutes les couleurs ils finirent par s'installer dans le salon et s'emmitouflèrent dans les couvertures que Laouna et Jim descendirent de l'étage. Il y avait du pain, très dur, du jus de fruit, des fruits secs et des céréales dans un placard et ils firent

bombance cette nuit là, se réconfortant comme ils le pouvait pendant que Jim fouillait les autres maisons. Ils finirent par s'endormir, pelotonnés les uns contre les autres en essayant de ne pas penser à leurs familles. Ils furent réveillés à plusieurs reprises par des sanglots ou des cris de terreur et à chaque fois ils se serraient simplement un peu plus fort avant de se rendormir.

Jim avait raison. Personne ne revint cette nuit là. Plus tard, Kevin comprit que les habitants étaient soit morts, soit trop traumatisés par le massacre pour rentrer chez soi. Jim, lui, avait tablé là-dessus, même s'il les avait fait dormir en bas pour fuir plus facilement si nécessaire. Au matin, il prit le temps de fouiller les recoins de chaque maison. La veille, il s'était contenté de s'emparer de la nourriture. Désormais, il cherchait des couteaux, des cartes, des pansements et il les répartit dans des sacs qu'il confia à chacun. Dans celui de Kevin, il y avait les choses les plus légères, pansements, écharpes et une petite boussole, mais aussi une sorte de poupée de chiffon informe et poisseux. Son poids au fond du sac rassura Kevin même s'il espérait que personne d'autre ne le verrait. Il avait promis d'être fort, après tout.

Il n'y eut pas de petit déjeuner. Jim les fit repartir dès qu'ils eurent fermé leurs sacs, ne les laissant que boire un peu d'eau. Désormais, il n'y aurait plus qu'un repas par jour, s'ils étaient chanceux. Ils ne le seraient pas souvent. Quand ils se furent suffisamment éloignés, Jim les fit s'asseoir en cercle autour de lui et énonça ses règles. Personne ne devait rester seul. Il fallait se cacher au moindre bruit, à la moindre lumière. Toujours aider les autres, toujours partager le contenu de son sac avec les autres. Quand tous eurent juré, ils se mirent à chercher une cachette et ce fut Darshan qui en trouva une, une sorte d'abri sous roche prêt d'un ruisseau. Ils s'y blottirent tous les soirs, la première semaine.

Sans Jim, ils n'auraient pas survécus, cela ne faisait pas de doute. Ils se seraient perdus dans les bois le premier jour. Ils auraient erré dans la ville jusqu'à ce que quelqu'un les trouve et découvre le chiffre 2 inscrit à l'encre sur leur poignet, à moitié effacé, mais les condamnant à mort. Ils auraient cherché de l'aide auprès des rescapés, juste dans l'espoir de recevoir un peu de nourriture et d'affection.

Jim, lui, veilla toute cette deuxième nuit passée à frissonner en plein bois et planifia. Le lendemain, il les fit à nouveau s'asseoir en cercle, partagea entre eux le contenu d'une boîte de conserve trouvée dans l'une des maisons, puis ouvrit un livre qu'il avait également volé, un livre de botanique. Il leur montra les plantes qui poussaient à cette saison et qu'ils devaient chercher, celles qu'ils devaient éviter. Ne mangez-rien sur place, dit-il, ramenez tout. Ne vous séparez pas. Ne vous éloignez pas. Ils lui obéirent, et Jim disparut dans une toute autre direction. Chaque soir ils se retrouvaient pour partager leur maigre repas. Chaque soir Jim revenait, des trésors dans ses poches et dans son sac. C'étaient des fruits, des légumes, des biscuits, de plus en plus rares et rances chaque jour. Il ramena des billes aussi, des nappes pour leur servir de couvertures et dans lesquels s'enrouler pour se réchauffer à l'approche de l'automne. Il refusait qu'ils viennent avec lui, même alors qu'il était visiblement t fatigué de porter toutes ces choses sur de grandes distances. Il revenait toujours plus tard le soir.

Plus tard, Kevin apprendrait que Jim avait compris que suite au massacre des enfants de la colonie - ils avaient besoin de moins de nourriture, mais n'étaient pas des membres rentables de celle-ci - il y aurait d'abord un mouvement de compassion envers des enfants survivants. Mais plus la nourriture serait rationnée, moins on le serait. Et si des gens étaient prêt à partager ce qu'ils avaient avec un enfant, ils ne le feraient pas forcément avec sept. Jim avait raison. Très vite, on le dénonça. Il y avait une récompense pour les survivants du massacre. Une boîte de conserve, ce qui valait une fortune sur une colonie qui avait décidée d'être autosuffisante et de ne consommer que des produits locaux. Un jour, dans les dossiers qui seraient utilisés aux procès de Kodos l'Exécuteur, celui par contumace et celui où l'homme se tiendrait au banc des accusés, il y aurait un portrait de Jim sur du papier jauni et une promesse de récompense. Kevin et les autres, eux, survivaient dans l'ignorance générale. Jim avait prit tous les risques, planifié en prenant en compte le visage répugnant d'une humanité qui cherchait juste à survivre.

Kevin l'ignorait. Pour lui, Jim était juste son héros qui calmait la faim dans son ventre, qui savait quelles plantes éviter et s'il pleuvrait dans la journée juste en regardant les nuages. Il leur racontait l'histoire des enfants perdus ou une légende vulcaine pour les reconforter le soir et les tenait dans ses bras quand ils pleuraient sans être capable de s'arrêter. Des fois, c'était lui qui s'éloignait brusquement pour s'asseoir loin d'eux et Kevin voyait les sanglots silencieux qui secouaient ses épaules. Alors, c'était lui qui venait le prendre par la main jusqu'à ce qu'il se reprenne.

Non seulement ils n'auraient pas survécu sans Jim, mais ils n'auraient pas tenu le coup, mentalement. Oui, Kevin faisait des cauchemars toutes les nuits, Jean se réveillait le pantalon trempé et Sylvia se réveillait en hurlant, mais Jim était doué pour changer l'horreur en une aventure. Il leur apprit à faire une cabane qui leur permettait de dormir à l'abri du vent. Il leur ramena des billes et des cartes à jouer pour les occuper. Ils jouèrent aux bandits, aux pirates, prétendirent être des héros pour faire semblant que leurs familles n'étaient pas morts. Être seuls au monde devenait un jeu grâce à Jim, et non plus la plus grande catastrophe de leur existence. Ils arrivaient même à être joyeux, quelques heures durant. Georgia souriait même de temps en temps, et Kevin riait des fois, les mains sur sa bouche pour ne pas qu'on l'entende.

La première semaine fut presque heureuse. Ils avaient faim mais se débrouillaient, avaient peur mais Jim les rassuraient et ils étaient plus braves que des officiers de la Starfleet. Jim le disait, et ses parents en faisaient partie, alors cela devait être vrai. Il jurait aussi que tous leurs parents seraient tellement fiers d'eux s'ils les voyaient que Kevin bombait le torse chaque fois qu'il pensait à eux sans se mettre à pleurer.

Un soir de la deuxième semaine, Jim revint accompagné. Le garçon s'appelait Hernando, était plus âgé que Laouna et plus jeune que Jim, même s'il était plus grand. Il ne parlait pas, ne pleurait pas et ne mangeait pas. Il restait là, assis, les yeux fermés. Il fallut que Jim s'assoit en tailleur face à lui et refuse de manger tant que l'autre ne mange pas les racines qu'il avait posé devant lui pour qu'Hernando réussisse

à avaler quelque chose. Mais même après ça, il continua à rester silencieux.

Il y avait une personne de plus à nourrir, et de moins en moins de provisions. Jim cessa d'aller fouiller les fermes aux alentours. Celles qui avaient perdu leurs occupants n'avaient plus rien à donner et les habitants des autres n'avaient plus rien à partager avec Jim, ou refusaient de le faire. Ils passaient la journée à marcher, les yeux rivés sur le sol, à la recherche de racines ou d'herbes qui se mangent. Il y eut une journée qu'ils passèrent sans rien manger, puis deux, puis trois, parfois à la suite. Au début, ils avaient trouvé des poissons dans le ruisseau, mais c'était fini. Quelqu'un devait les pêcher, plus haut.

Ils durent bouger au final, et abandonner leur repaire pour se mettre à errer dans la forêt, mâchant de l'herbe et des feuilles pour calmer leurs estomacs vides. Jim continuait à s'absenter, la nuit désormais, pour aller voler ce qu'il pouvait. Il revenait presque toujours les mains vides. Il tomba malade un jour et Kevin se tint prêt de lui, pendant qu'il vomissait et leur demandait pardon. Kevin avait peur qu'il meurt, mais Jim était fort et finit par se relever au bout de deux jours. Hernando mourut pendant ce temps là. Aucun des enfants ne réussit à lui faire avaler quoi que ce soit et ils avaient trop peur pour s'éloigner et chercher quelque chose à manger. Kevin arrachait l'herbe par poignées et la mangeait sans se soucier de la terre qu'il avalait en même temps.

Tout alla de plus en plus mal après ces événements. Jim n'arrivait plus à faire comme s'il ne se passait rien de grave, n'inventait plus de jeu et ne racontait plus d'histoire. Il ressemblait de plus en plus à Hernando, maigre et silencieux. Il disparaissait, et revenait couvert de bosses et d'écorchures. Parfois, il saignait. Rarement, il ramenait quelque chose à manger et puis ça n'arriva plus. Il n'essayait plus de les faire se déplacer. Ils n'en avaient plus la force. Ils se contentaient de se cacher des adultes qui sillonnaient la forêt à la recherche d'une proie. Darshan chuchota un soir à Laouna que ce n'était pas normal qu'ils n'aient jamais été découverts alors que Kevin reniflait bruyamment ou que Georgia éternuait, cachés à deux pas d'un adulte. Jim devait faire quelque chose, et c'était pour ça qu'il rentrait fatigué et blessé. Quand ils posèrent la question, Jim haussa les épaules et alla s'asseoir un peu plus loin.

Kevin ne pouvait plus faire semblant que c'était un jeu et savait qu'ils allaient tous mourir. Ce n'était pas juste, et c'était comme ça. Il espérait juste que ce serait rapide. Quand il le confia à Jim en chuchotant, le garçon hocha la tête, lui avoua que lui aussi et lui promit que ce serait pour bientôt. C'était la première fois qu'il parlait depuis des jours et des jours. Kevin voulut lui faire un câlin mais n'osa pas. Jim se mettait en colère quand on essayait de le toucher maintenant. Il alla s'allonger entre Georgia et Sylvia et se mit à regarder le ciel sans étoiles. Il allait pleuvoir. Kevin détestait la pluie, presque autant que la faim. Au moins quand il mourrait, il n'aurait plus à avoir faim ou froid.

Ils ne moururent pas. Par miracle et par obstination, Jim les avait gardé en vie le temps nécessaire. Cette nuit là, le ciel s'illumina et tout le groupe se leva, écoutant avec appréhension le bruit d'appareils volant à basse altitude et illuminant la forêt.

Sur un geste de Jim, ils se réfugièrent plus profondément sous les arbres. C'étaient les hommes de Kodos qui venaient les achever. Ils n'étaient pas à l'abri et très vite, une des lumières se braqua sur eux et ils entendirent des cris et des bruits de course venant dans leur direction. Livide sous cette lumière blafarde, Jim poussa Kevin derrière lui. Darshan fit de même avec Jean et les jumelles et Laouna s'avança, une pierre à la main. Kevin se demanda s'il devait faire de même et si cela servirait à quelque chose. Il avait promis d'être brave mais ne savait pas s'il pouvait l'être face à des hommes armés.

Quand le premier des hommes entra dans la clairière illuminée, Jim sortit une arme de son sac et la pointa droit vers lui. Sa main tremblait légèrement mais ses yeux étaient furieux et déterminés. En le voyant, l'homme baissa immédiatement sa propre arme.

-Bon sang, ce sont des gosses, grommela-t-il avant de sortir son communicateur. Il y a des gosses en vie ici, faites venir de l'aide ! Vous autres, baissez vos armes.

L'ordre s'adressait aux autres hommes et femmes en uniforme qui s'approchaient. Ils obéirent, mais pas Jim. L'homme fit un pas vers Jim en tendant une main rassurante. Kevin se cacha davantage encore derrière son ami. Les hommes de Kodos aussi avaient fait semblant d'être bienveillants. Ce n'était pas parce que l'uniforme était différents que ces gens l'étaient.

-Ne t'inquiète pas petit, nous sommes de la Starfleet. Nous venons vous aider.

-Ah oui ?, cracha Jim. Et où étiez-vous alors ?

L'homme détourna le regard.

-Personne n'avait idée de la gravité de la situation. L'appel à l'aide est arrivé trop tard et ne permettait pas de juger de l'état d'urgence ici. Je m'en excuse. Maintenant baisse ton arme. Personne ne te fera du mal et tu aura besoin de tes deux mains pour manger.

Tous leurs estomacs gargouillèrent, presque en même temps. Ils n'avaient pas mangé depuis trois jours, à part de l'herbe et Kevin avait la tête qui tournait.

-J'ai fait Jim, gémit Jean en agrippant sa jambe.

En entendant cette supplication, Jim baissa finalement son arme et s'écarta pour laisser les médecins, arrivés entre temps, se précipiter sur Kevin et ses camarades. Quelqu'un plaça une barre de céréales entre les mains de Kevin, lui conseillant de manger doucement, et il oublia tout le reste, les gens de la Starfleet et ses amis. Malgré les conseils, il engloutit le tout en trois bouchées. Cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait pas mangé autant, et rien d'aussi nourrissant. Un bruit sourd et des cris derrière lui le ramenèrent finalement à l'instant présent. Se retournant, Kevin vit Jim à terre. Il allait se précipiter, mais on l'arrêta pour lui placer de force un verre d'eau dans la main et commencer à l'ausculter.

-Il est entre de bonnes mains, certifia la personne qui s'occupait de lui. J'ai besoin que tu te concentre pour répondre à quelques questions.

Kevin aurait voulu être capable d'oser lui crier dessus. Une seule chose lui importait pour l'instant, c'était de savoir que Jim allait bien. Il ne pouvait pas les avoir protégé si longtemps pour mourir maintenant, comme Hernando. Il fut rassuré

de voir une dizaine de personnes courir vers lui, la plupart armés d'instruments médicaux. L'un d'eux cria d'amener une civière et de se préparer à le transférer à bord de la navette. Deux autres lui injectèrent le contenu d'un hypospray dans le bras et la civière arrivait quand quelqu'un s'exclama qu'il le reconnaissait, que c'était le fils de George Kirk.

-Et bien, on dirait qu'il prend le chemin pour devenir un héros comme son père, s'exclama quelqu'un.

Ils se trompaient. Kevin ne savait pas si le père de Jim était vraiment un héros, mais Jim en était un, à coup sûr. Il ne serait pas là sinon. Aucun d'entre eux ne serait là, et Kevin ne laisserait jamais personne penser ou dire le contraire. Il n'avait peut-être que sept ans, mais Kevin savait très bien que les jeux de Jim n'étaient qu'une invention pour calmer leur peur, qu'il avait tout donné pour les aider et les protéger, même s'il n'avait pas toujours réussi. Il avait toujours essayé de se priver pour leur laisser davantage à manger, même si des fois il n'avait pas réussi à être assez courageux et avait repris une part de leur maigre repas quand il croyait que personne ne le voyait. Ce n'était pas grave, Kevin l'avait fait aussi et Jim avait toujours fait semblant de ne pas le savoir. Jim était peut-être plus grand, mais il n'était pas un adulte. Ce n'était pas grave s'il n'était pas parfait, si parfois il s'était mis en colère contre eux et s'il avait été tenté de les abandonner, comme Kevin l'avait entendu le chuchoter à Hernando pendant qu'il le recouvrait de terre. Il avait toujours aidé Kevin à s'endormir en lui chantant les ballades irlandaises que Kevin lui avait récitées, il lui trouvait des mouchoirs pendant ses absences, le traitait de morveux en souriant et le serrait contre lui quand ses parents lui manquaient. Pas un adulte n'avait fait ça pour lui et il était sûr que pas un ne l'avait fait non plus pour Jim. Kevin n'avait peut-être pas la force de parler pour le moment, mais dès que ce serait le cas, il crierait haut et fort que Jim était son héros et qu'il l'avait gardé en vie par sa seule rage.

La seule raison pour laquelle il ne le fit pas, c'était parce que Jim lui-même le lui demanda, une semaine plus tard alors qu'il lui disait définitivement au revoir à l'hôpital qui avait été installé pour les survivants. C'était étrange de dormir seul, d'avoir sa propre chambre et de ne pas sursauter à chaque bruit. Pourtant, c'était presque pire parce qu'ils n'étaient plus ensemble et que Jean n'était même plus là. Jim venait de le lui apprendre, disant d'une voix blanche que son corps n'avait pas tenu le coup.

-C'est mon père le héros, continua Jim en le suppliant d'arrêter de répéter à tous les adultes que Jim était un héros. Je n'ai aucune intention de faire comme lui. Tu n'as plus besoin de moi.

-Je ne veux pas que tu partes !

-On va bien s'occuper de toi, promis Jim d'une voix sombre en soupirant. Je n'ai pas été capable de faire grand chose pour toi et je n'ai pas été capable d'aider Hernando et Jean. Porte toi bien Kevin, on se verra très bientôt.

Kevin sut tout de suite qu'il mentait mais ne dit rien et se contenta de l'agripper encore plus fort, même s'il savait que Jim détestait ça maintenant. Il pleura très fort ce jour-là, sur ses parents, sur Jim et sur lui-même. Il ne voulait pas

perdre son ami, mais savait que c'était déjà trop tard, que Jim s'était perdu lui-même quelque part dans les bois et qu'il ne pouvait pas l'aider. Il disait qu'il allait bien, que sa famille allait s'occuper de lui. Un autre mensonge, Jim n'avait dit qu'une chose dans les bois, et c'était que c'était à cause de sa famille qu'il était là. Jim ne disait plus que des mensonges depuis quelques jours.

En soupirant, Jim finit par détacher de force Kevin de ses bras, et disparut sans un regard en arrière. Kevin ne s'était jamais senti aussi abandonné. Ses parents avaient hurlé quand les miliciens l'avaient entraîné. Jim paraissait juste soulagé de partir.

CHAPITRE 10

LEONARD

Il y a probablement peu de choses aussi étrange que d'être les premiers à mettre le pied sur la passerelle d'un vaisseau tout juste achevé et de savoir que dans quelques jours, ce vaisseau voguera dans l'espace. McCoy ne peut retenir un frisson d'appréhension à cette idée. À ses côtés, il sent Jim frémir également, mais ses épaules se redressent et son torse se bombe. Il a l'air vivant, bien plus vivant que depuis qu'ils ont répondu au piège de Kral. En fait, il n'a pas vu une telle excitation dans les yeux de Jim à l'idée de voler depuis Cykax. Huit mois. Huit mois qu'il doit supporter de voir Jim succomber face à une intense lassitude et un dégoût de lui-même, des autres et du monde. Il s'en passe des choses en huit mois, et chaque épreuve a davantage affaibli Jim. Cykax. La trahison de Uhura, Spock et des autres dans leur quête de justice. Le procès de Kodos, toujours en cours. La destruction de l'Enterprise. La mort du vieux Spock. Chaque coup a été terrible pour Jim, plusieurs ont failli lui être fatal et McCoy craint plus que tout la fin du procès de Kodos. Si Jim s'effondre à ce moment là, il ne se relèvera pas. L'idée est inacceptable.

Jim fait quelques pas et caresse la console et le siège de capitaine. Ses lèvres bougent silencieusement, murmurant quelque chose comme des mots d'amour à son vaisseau. McCoy lèverait les yeux au ciel si, finalement, Jim ne se mettait pas à sourire sincèrement. Le docteur a l'impression de pouvoir vraiment respirer pour la première fois depuis des mois. Il ne comprendra jamais ce sentiment de communion que ressent Jim pour son vaisseau, mais il lui est reconnaissant d'exister. Maintenant, Jim va peut-être faire autre chose que de traîner sa carcasse sans âme autour de lui.

-C'est bien elle Bones. C'est l'Enterprise.

-Et bien, c'est techniquement un tout autre vaisseau qui n'a pas un seul gramme de métal commun avec la présente, mais si tu le dit, je te crois sur parole. Pour moi, c'est juste une casserole volante aux murs bien trop fins pour que je sois rassuré.

-Fais attention à ce que tu dis. Elle a encore les oreilles sensibles.

-Comme un bébé qui vient de naître, ajoute Scotty en souriant.

Sa voix résonne sur le pont désert. Ils sont les seuls présents pour en prendre possession, les seuls êtres vivants présents à bord pour le moment. Ce n'est pas normal. McCoy ne pensait pas en venir là un jour, mais la présence du goblin vert lui manque, tout comme celle de Chekov, Sulu et Uhura. Ils n'ont pas été invités et ne se sont pas présentés. Il est sans doute encore trop tôt pour ça.

C'est stupide, mais McCoy ne peut s'empêcher de se sentir coupable de la

situation. La moitié du temps, du moins. Le reste du temps, il est en colère contre ses coéquipiers, contre la Starfleet, contre Jim et contre l'univers entier.

Il aurait dû voir les signes. Il connaît Jim depuis des années, bon sang. Il aurait dû reconnaître les signes d'un traumatisme profond dans son rapport à la nourriture. Sans parler de ses relations tumultueuses avec sa mère et l'autorité, entre autre. On ne peut pas être ainsi prêt à affronter et charmer l'univers dans un même souffle sans cacher de graves blessures. Seulement, McCoy a bon être un excellent médecin, parfois le fait d'être l'ami de Jim le fait ignorer certaines choses par pudeur et par amitié. Grossière erreur. Et puis, comme tous ceux qui fréquentent Jim Kirk plus de quelques heures, il a finit pas se laisser prendre à son numéro de charme. Si Jim ne veut pas que vous réalisiez que quelque chose ne va pas, il est presque impossible de ne pas le croire. Les gens croient en général que le charme de Jim ne s'adresse qu'à ceux qu'il souhaite conduire dans son lit et à ses adversaires dans un cadre diplomatique. C'est faux, il l'adresse à tous en permanence, prêt à noyer leur méfiance et leurs interrogations. McCoy s'est laissé prendre comme les autres et n'a rien vu venir, alors qu'il aurait dû associer ses troubles alimentaires et Tarsus IV. Maintenant qu'il sait, il revoit bien des jours anniversaire de l'événement où Jim s'est absenté ou replié sur lui même, tendu jusqu'à l'agressivité.

Il aurait dû voir les signes et il s'en veut mortellement de ne pas l'avoir fait.

Jim continue d'arpenter le pont, les yeux déjà fixés sur les étoiles qu'il imagine sur l'écran principal. Il ne s'assoit pas sur le fauteuil de commandement, ne le fera pas avant la procédure de décollage, une vieille superstition de la Starfleet. Il s'y accoude pourtant, faisant tourner doucement le fauteuil comme il le fera bientôt, mais s'arrête quand ses yeux se posent sur ce qui sera le poste de Spock.

Spock. La trahison qui fait le plus de mal à Jim. Rien que d'y penser réveille la colère de McCoy. Encore une erreur à mettre à son actif. Il n'a pas su reconnaître le vieux traumatisme de Jim, mais il aurait dû reconnaître celui de ses équipiers, surtout après la confession de son ami. Il aurait dû agir ou mettre le hold. Pas seulement pour Jim, mais pour eux qui s'empêtrent maintenant dans la culpabilité. McCoy les apprécie tous et il comprend pourquoi ils ont agi. Sachant ce qu'il sait désormais, il éprouve une intense satisfaction à savoir Kodos devant un tribunal. Cependant, c'est un déchirement que de devoir se placer entre Jim et son équipe d'officiers. Il ne ferait pas un autre choix, bien sûr. Il est l'ami de Jim avant d'être le leur et c'est son devoir que de garder la tête de son capitaine hors de l'eau. Tant que Jim n'est pas prêt à leur redonner toute sa confiance, il leur enverra un regard noir et criera pour les garder à la distance que souhaite Jim.

Qu'il le veuille ou non, McCoy en revient toujours au même constat. Jim va mieux, c'est une certitude. Mais Jim ne va toujours pas bien et c'est un euphémisme.

L'affaire Edison a eu au moins un avantage. Ce qu'ils ont tous vécu dans la nébuleuse a en partie apaisé la situation, mais il reste beaucoup à faire pour réparer les ponts coupés entre Jim et son équipe. Au moins, ils sont à nouveau une équipe quand il s'agit des affaires de la Starfleet. Ils présentent un front uni et restent le meilleur équipage de toute la flotte, mais leur alchimie disparaît dès qu'ils quittent le

cadre professionnel. McCoy aurait presque pitié des regards de chiens battus de Chekov. Même à son anniversaire, Jim ne s'est pas totalement ouvert à ses camarades. Ils ont partagé un moment devant la carcasse en construction de l'Enterprise, mais ce moment s'est vite envolé. La tension persiste dans les yeux du capitaine.

Il y a des moments où il prend l'envie à McCoy de saisir le premier objet contondant et d'en asséner des coups à tout ce joli monde jusqu'à ce que tout redevienne comme avant. Ce serait thérapeutique, au moins pour lui. Scotty est plutôt d'avis à les enfermer avec du whisky jusqu'à ce que la situation change. McCoy accepterait, si cela ne s'apparentait pas une mutinerie. Et puis, il pourrait y avoir un mort dans l'histoire. Il a assez dressé de certificats de décès pour toute une vie depuis le début de cette maudite mission.

-Tout semble prêt à démarrer ici capitaine.

-Oui Scotty. Ils ont fait du beau travail.

-Ce n'est pas tout à fait notre passerelle, mais...

Scotty se tait et Jim soupire. Aux yeux de McCoy, tout a été reconstitué exactement à l'identique. Il ne doute pas que pour ces deux amoureux de l'Enterprise, un bouton décalé d'un demi-millimètre ne soit un drame. Un crime de lèse-majesté et une atteinte à l'honneur de leur précédent vaisseau. Le docteur préfère ne pas relever. L'équipage a obtenu que tout soit reconstitué autant à l'identique que possible. C'est tout juste s'ils ont concédé à la nécessité d'améliorer techniquement leur navire, des moteurs aux ordinateurs. McCoy, lui, a sauté sur l'occasion. Il n'est pas question de sentimentalisme quand la vie de l'équipage est en jeu.

-Elle fera ce qu'on attend d'elle, et davantage encore, finit par reconnaître Jim. On peut sentir qu'elle est solide.

-C'est certain. Si nous allions voir ce qu'elle a dans le ventre ?

-De l'énergie et de la passion à revendre, c'est certain. Mais oui, je tiens à m'assurer que tout a bien été fait convenablement.

Jim fait quelques pas vers l'ascenseur avant de se tourner vers McCoy. Par habitude, il lève les yeux au ciel et grommelle. Leur manège ne le trompe pas, ces deux là exagèrent leur anthropomorphisation du vaisseau pour voir jusqu'à quel point il est agacé. Si Spock était là, il aurait levé si fort les yeux au ciel qu'il en aurait un décollement de la rétine. Métaphoriquement du moins, puisque le diable de Vulcain est généralement trop collet monté pour montrer son agacement.

-Allez jouer avec vos moteurs. Je vais regarder ce qu'il ma disposition pour torturer l'équipage et surtout son capitaine dans l'infirmerie.

Voyant qu'il ne fait pas mine de bouger, les deux hommes prennent seul l'ascenseur. Une fois la porte refermée dans un bruissement sonore, il s'effondre dans le fauteuil le plus proche, avant de se relever aussi sec. La superstition le gagne. Le fauteuil va appartenir à Uhura, il n'a aucun droit de s'y asseoir avant elle.

-Bon sang Jim, murmure-t-il.

Ces mots résonnent dans la pièce trop vide, coupant toute envie de s'y attarder. Il appelle à son tour l'ascenseur et rejoint l'infirmerie. Il a du travail

devant lui. Dans moins de quarante huit heures, l'équipage commencera à investir le navire. Sans aucun doute, ce branle-bas le combat occasionnera de nombreuses blessures idiotes. L'infirmier doit être prêt à accueillir les malchanceux et les maladroits. Son rôle à lui est de s'assurer que tous les appareils tiennent bien en place et que les ouvriers n'ont pas oublié un boulon ou une machine indispensable avant que demain son équipe ne s'occupe de garnir les étagères et les placards. Il n'a pas le temps de penser à Jim.

Il y pense néanmoins. Il n'est pas que son ami, il est aussi son médecin, et en tant que tel il a un devoir. L'ami devrait simplement proposer une oreille attentive et un verre de whisky. Le docteur doit décider si toute cette histoire rend le capitaine Kirk impropre à poser le pied sur la passerelle et à diriger le vaisseau. McCoy a trop de décisions à prendre, de choix à faire et dans un délai bien trop bref. L'idée de devoir dire à Jim qu'il doute de sa capacité à diriger l'Enterprise est trop douloureuse pour l'envisager plus de quelques secondes. Il sait que lui refuser de prendre sa place après ces mois d'inactivité forcée le tuerais.

Malheureusement, les équipes qui se sont succédées à bord ont trop bien fait leur travail et McCoy se retrouve très vite à devoir signer un rapport déclarant l'infirmier opérationnelle. Il reste seulement à embarquer l'équipage et le matériel. Lui n'a donc plus qu'à remuer ses idées noires et s'autoflageller encore et encore pour n'avoir rien vu et ne pas avoir agi. Il en revient toujours là. En vérité, il se sent aussi coupable et en colère que les autres. Il comprend leurs actes mais ne peut pas le reconnaître à voix haute, même si ça lui ferait le plus grand bien. Jim a besoin de quelqu'un à ses côtés, pas d'un ami qui reconnaît que s'il avait été mit dans la confiance, il aurait été fortement tenté de participer à la chasse aux sorcières d'Uhura et des autres. Il se serait retenu au final, comprenant trop bien l'impact potentiel sur Jim. Il osait l'espérer, du moins.

La porte s'ouvrit soudain, le faisant sursauter. Avec un petit sourire amusé, Jim s'avance. Son pas est presque léger, sa posture décontractée mais McCoy ne peut s'empêcher de froncer les sourcils. Il se demande à quel point cette assurance est sincère.

-J'ai laissé Scotty en train de susurrer des mots doux à ses biens aimés moteurs. Je me sentais de trop.

-Voilà qui est surprenant, rétorque McCoy, entrant dans le jeu par habitude. Tu n'as pas peur de ce qu'il pourrait faire à ton vaisseau ?

-Je lui ai juré de l'abandonner et de prendre un nouveau chef mécanicien s'il me la traumatise trop vite.

-D'expérience, tu seras le premier à le faire, bougonne McCoy en s'abstenant d'ajouter qu'il en profitera pour mettre sa vie en jeu, par la même occasion.

-Je sais à quoi elle est capable de résister, répond sérieusement Jim.

-Mais ce n'est pas vraiment la même, n'est-ce pas ?

Pour une fois, Jim ne proteste pas ni ne réagit au rappel que l'Enterprise, première du nom, gît au milieu de la nébuleuse et qu'il a été forcé de l'abandonner. Au contraire, il sourit et tire de derrière son dos un objet dont McCoy ne soupçonnait

pas la présence une seconde plus tôt.

-Certes. Il convient donc de la baptiser dans les règles, n'est-ce pas ?

La bouteille est millésimée et l'instant historique, assez pour contrevenir aux règles. D'ailleurs, leurs conversations tardives dans son bureau font partie des éléments de la vie de l'Enterprise qui manquent le plus à McCoy.

-Mon bureau est par là je crois bien. Tu as de quoi servir ?

Jim sourit de toutes ses dents et se penche pour récupérer derrière la porte deux verres, sans doute récupérés au passage au mess, déjà équipé. McCoy ignore par contre comment il a introduit la bouteille à bord et ne le demande pas. Il faudrait qu'il explique en retour comment lui et Scotty font à l'occasion de la contrebande d'alcool sur l'Enterprise et c'est une discussion qu'aucun homme ne souhaite avoir avec son capitaine, fut-il aussi un ami.

Le contenu de la bouteille est proprement divin et ils en dégustent les premières gorgées en silence. C'est un moment étrange. Si la scène est familière, le lieu lui ne l'est pas encore et il est impossible de ne pas songer à tous ceux qui ne réembarqueront pas à bord de l'Enterprise dans deux jours. Ils ne lèvent pas leurs verres en leur honneur cependant. Cela a été fait de nombreuses fois ces derniers mois. Un toast s'impose cependant.

-Aux recommencements, finit par déclarer McCoy en voyant Jim rester silencieux. À notre future chance et à nos inévitables déveines. Aux nouveaux départs, aux nouvelles amitiés et aux nouveaux horizons.

-Aux deuxièmes et aux énièmes fois, achève Jim avant de vider solennellement son verre. Un beau discours. Puis-je l'emprunter ? Il est toujours mieux que celui que j'ai pour le lancement.

-Que dit-il ?

-C'est une page blanche.

Jim soupire et repose son verre. Ses yeux fixent le mur blanc comme s'il cherchait à le faire fondre et celui encore derrière pour voir directement les étoiles au-dehors.

-Je n'arrive pas à trouver mes mots en ce moment. Dès que j'essaie de formuler une phrase, je sens une colère bouillonner en moi, que je n'avais pas ressentie depuis des années. Pas depuis que Pike m'a poussé vers la Starfleet.

-C'est naturel. Il t'a donné un but, te dépasser et dépasser ton père. Maintenant que c'est fait, il te faut te redéfinir par toi même et pas par rapport à un autre.

-C'est ce que j'ai toujours fait n'est-ce pas ? Par rapport à mon père, et par rapport à l'autre, le Jim Kirk du vieux Spock. Pike et lui, je voulais qu'ils soient fiers de moi. Ma propre version du complexe d'Oedipe, minus Jocarta, heureusement.

-Je suis un docteur, pas un psychanalyste. Mais j'ai tout un département de psychologie qui monte à bord après demain et serait ravi d'en discuter avec toi.

Jim mime un frisson horrifié et se ressert un doigt de whisky.

-J'ai dit à Edison que nous étions obligés de changer ou nous étions condamnés à revivre les mêmes batailles, murmura-t-il en faisant tourner son verre entre ses

doigts.

Le changement brutal de sujet ne surprend pas McCoy. Ils continuent la même conversation, mais Jim aime toujours changer brutalement son angle d'approche quand le sujet le touche aussi personnellement.

-Une bonne façon de voir les choses. Ce type n'a pas été capable de vivre dans un monde en paix et aurait détruit la notre pour se sentir satisfait. Odieux personnage.

-J'y pense beaucoup ces derniers temps. Nero. Khan. Edison. On dirait que nos plus grands ennemis sont des hommes incapables d'accepter de vivre en paix et de reconnaître que leur guerre est finie. Ils avaient tous d'autres raisons mais... Il me semble que c'était le cœur de leur problème à tous.

McCoy n'y a jamais réfléchi. Une fois leurs affrontements terminés, il préfère éviter de repenser à ce genre d'homme. Ils lui répugnent, et il a assez affaire à s'occuper de leurs victimes pour réfléchir à leurs motivations. Quitte à se mettre en colère, il préfère que ce soit à propos de choses où il peut agir et trouver une solution, comme une fracture ou un virus inconnu.

-Peut-être, répond-il donc sans s'engager. À quoi veux-tu en venir ?

Jim cesse de fixer le fond de son verre et croise enfin son regard.

-Suis-je comme eux ? Est-ce que moi aussi je suis incapable de cesser de vivre dans le passé et de tourner la page ?

McCoy ouvre la bouche, mais découvre qu'il ne sait pas quoi dire. Il se contente de regarder Jim, perdu comme lui. Il faut qu'il parle cependant, avant que Jim ne se ferme et parte mais pour une fois qu'il est prêt à parler, c'est lui qui ne sait pas quoi faire.

-Je ne sais pas Jim, finit-il par dire, cherchant désespérément ses mots. Je ne crois pas. Tu es parfaitement capable de te projeter dans un futur différent que ce que tu as vécu, tu... Bon sang, chaque jour qui passe tu deviens de plus en plus un idéaliste et un rêveur. Pour toi les idéaux de la Starfleet ne sont pas que des idéaux, c'est un standard auquel tout le monde est capable de se confronter. Tu crois au meilleur de l'humanité alors que tu en as côtoyé ce qu'elle a de pire. D'autres abandonneraient, se suicideraient ou deviendraient peut être dingues, utiliseraient ça comme justification de leurs propres crimes, pas toi. Tu ne vis pas dans le passé, mais il y a des pages qu'on ne peut pas vraiment tourner. Un passé comme ça te colle à la peau, forcément. J'irais même jusqu'à dire que tu ne dois pas t'en détacher, ça ne serait pas sain. Nier quelque chose n'est jamais sain. Continue à faire ce que tu faisais jusqu'ici. Utilise-le pour avoir la force d'agir. Ce n'est pas parce que tu n'es plus le seul informé de ces horreurs que ça doit t'empêcher d'avancer.

-Merci Bones.

La voix de Jim est tremblante, tout comme sa main quand elle se pose brièvement sur son bras. McCoy le scrute attentivement. Il est toujours tendu, mais une partie de la tension qu'il y avait dans ses yeux a disparu, remplacé par une certaine sérénité.

Le soulagement est si fort que McCoy pourrait en pleurer. Tout n'est pas réglé,

loin de là. Il ne suffit pas d'un discours improvisé pour réparer une vie, mais là, maintenant, il a confiance. Il croit désormais, fermement, que Jim peut gérer la situation, qu'il peut prendre les commandes de l'Enterprise et continuer sa vie aussi normalement que possible. Le reste, Tarsus, Kodos, Spock, Uhura, toutes ces choses se régleront d'elles mêmes ou pas. Cela arrivera peut être demain, peut être jamais, mais Jim va se relever.

C'est tout ce qui compte.

Jim repose son verre toujours plein sur la table et se lève. McCoy reste assis. Il a un deuxième verre à vider pour fêter ça. Il hésite tout de même.

-Ca ira pour ton discours ?

-Si je ne trouve pas l'inspiration, je peux te voler le tien ?

-Un discours, ce n'est qu'un discours. Tu peux citer mon discours de présentation de thèse pour ce que j'en ai à faire. Nous sommes de toute façon fous de partir et toi le premier. Qu'est-ce que la Starfleet avait en tête ?

Jim éclate de rire et quitte la pièce.

Deux jours plus tard, Jim se tient fièrement devant tout l'équipage assemblé dans le hangar géant qui abrite l'Enterprise prête au départ. Quatre cent personnes, ou presque, dont un quart seulement fait partie de l'ancien équipage, se tiennent là, prêts à l'écouter. Il n'y a personne d'autre. La Starfleet aurait voulu en faire un événement public, bien entendu. Cependant, le capitaine s'est battu pour que, cette fois du moins, ils ne soient pas utilisés comme publicité pour la Fédération et la Starfleet et après tout ce par quoi ils sont passés, il a obtenu gain de cause. Il y a une caméra toutefois et son discours est enregistré par un ordinateur, mais seulement pour les archives.

La dernière fois que Jim a du ainsi prendre la parole devant l'équipage entier remonte à la fin de l'affaire Nero. La tranquillité et le professionnalisme qu'il affichait n'étaient alors que de la bravade pour maquiller ses incertitudes. Cette fois, ce n'est pas une impression qu'il dégage en avançant entre ses hommes et en montant sur l'estrade qu'on lui a préparé. Après l'avoir vu si tourmenté l'avant veille, McCoy a presque du mal à croire qu'il s'agit de la même personne. Il est impressionné.

Scotty, debout à ses côtés en uniforme de parade, se penche vers lui et lui murmure à l'oreille, aussi discrètement qu'il en est capable.

-Cela fait plaisir de revoir le capitaine d'aplomb. Je dois avouer que j'étais un peu inquiet pour lui.

-Et moi donc. Lui avez-vous parlé ?

-Un petit peu, hier soir.

-L'effet a été remarquable dirait-on.

Scotty hausse les épaules d'un air peu concerné.

-J'ai surtout parlé de mes moteurs et il m'a surtout écouté. Vous me connaissez. Sorti de ma salle des machines, je suis rarement l'homme de la situation. Mais il me semble que nous n'avons pas réagi de la bonne façon jusqu'ici, tous les deux, pas plus que nos autres amis de l'autre côté de l'estrade.

McCoy s'apprête à protester, mais Scotty l'arrête immédiatement.

-Oui, les situations ne sont pas comparables. Pas vraiment. Mais depuis que nous savons, nous traitons tous le capitaine comme s'il était en verre et je commence à penser que c'est la dernière chose dont il a besoin. C'est quelqu'un de solide et s'il avait du craquer sous la pression, ce serait fait depuis longtemps, non ?

C'était si évident d'un coup que McCoy se giflerait volontiers. Comme les autres, Jim est passé par une épreuve terrible. Mais contrairement à Chekov et aux autres, il est déjà passé par une épreuve pire encore. Ce traumatisme n'est que le réveil du premier, qu'il a appris à gérer, au moins en partie. Le connaissant, il a par ailleurs décrété depuis des années que ce qui lui est arrivé ne le touche pas. Ce qui tue Jim à petit feu n'est pas le réveil de ses traumatismes, ni même qu'ils soient connus de ses amis les plus proches. Il y a de cela quelques années, il ne l'aurait pas supporté, mais il a changé. Il n'a pas besoin qu'on le soutienne, juste qu'on lui réaffirme qu'il est plus que ses traumatismes ou que le fils de son père. Qu'on ne le définisse que par rapport à ses actes.

Sur le podium, Jim se racle la gorge et McCoy se retourne vers Scotty.

-Il faudra qu'on en reparle, souffle-t-il.

Le chef mécanicien approuve d'un signe bref de la tête, et tous deux dardent leur attention vers Jim. Celui-ci consulte vaguement quelques notes puis relève la tête et regarda gravement la foule.

-Je vais tâcher de ne pas faire trop long. Nous savons tous pourquoi nous sommes là à baptiser cette Enterprise. N'en rappelons pas les raisons, qui sont encore trop douloureuses pour nombre d'entre nous. Ne les rappelons pas, parce que même si les disparus sont toujours avec nous, nous devons aujourd'hui avant tout souhaiter la bienvenue à ceux qui nous rejoignent et nous réjouir tous ensemble de l'opportunité qui s'offre à nous.

J'ai trouvé, je l'avoue, ce discours incroyablement difficile à écrire. Heureusement, notre vénéré praticien, le bon docteur McCoy m'a dit que je pouvais utiliser ses mots si je ne trouvait pas les bons pour ce discours. Il m'a dit des choses très justes, mais comme il a conclu en déclarant que nos dirigeants de la Starfleet étaient fous s'ils prenaient le risque de renommer ce vaisseau comme le précédent et qu'il devrait nous suspendre tous pour folie furieuse pour prendre le risque de monter à bord, lui le premier, je ne sais pas si je dois le citer. En fait c'était probablement une erreur, ordinateur, effacez cette dernière phrase, je n'ai pas envie que la Starfleet écoute ce discours et réalise qu'il a raison. Je vais devenir fou si je ne pose pas les pieds sur le pont d'un vaisseau et j'en connais plusieurs ici qu'il faudrait enfermer avec moi si on nous maintenait au sol.

Plusieurs personnes dans la foule se mirent à rire.

-Oui, riez, repris Jim, souriant désormais. Voilà ce que nous sommes, Andoriens, Vulcains, Humains... Des fous. Fous de mystère, fous de découverte, c'est cela qui nous réunis ici, au-delà de nos différences. C'est cela qui fonde Starfleet et la Fédération. Nous allons tous fouler ensemble pour la première fois tout un coin inexploré de l'espace, tendre la main à des représentants d'espèces inconnus et développer nos connaissances. C'est ça l'important. Notre raison d'être à bord de ce

vaisseau et notre raison d'être tout cours. Nous sommes mécaniciens, pilotes, traducteurs, médecins, ethnologues, géologues ou diplomates. Nous avons grandi sur trente, cinquante, planètes différentes et nos coutumes semblent parfois irréconciliables. Certains ici ont partagé les pires épreuves, certains n'ont jamais connu la peur de perdre un camarade. Certains voient approcher l'âge de la retraite, d'autres sortent à peine de l'académie.

Nous n'avons rien en commun, sauf ce désir de me voir arrêter de parler pour pouvoir enfin frôler les étoiles d'un peu plus prêt. C'est peut être peu, mais ce sera suffisant pour faire de nous un équipage dont la Starfleet et la Fédération pourront être fières. Allons y.

Un tonnerre d'applaudissements et de cris de joie lui répondent. Avec un grand sourire, Jim darde son regard sur ses officiers, debout d'un côté et de l'autre de l'estrade.

-Je crois que nous sommes attendus.

Il est bon de les voir tous échanger des sourires sincères et d'oublier les tensions qui règnent entre eux. C'est presque bras dessus, bras dessous qu'ils rejoignent la passerelle d'embarquement, suivis par l'équipage. S'ils se retiennent, c'est surtout par respect du protocole et parce que cette fois, les caméras tournent pour donner aux bons citoyens de la Fédération ce qu'ils veulent voir : le plus grand équipage de l'histoire de la Starfleet ré-embarquer pour sa mission de découverte. Jim sourit vers les caméras au moment de quitter la passerelle pour poser le pied dans la baie d'amarrage des navettes, grande ouverte pour l'occasion. Le reste de l'équipe s'empresse de faire de même, à l'exception de Spock qui garde son éternelle expression indifférente.

Une fois hors de vue des caméras, ils se détendent légèrement et se dispersent dans le hangar, pour accueillir les différents groupes qui pénètrent à bord. McCoy s'approche à grandes enjambées de son équipe de médecins et d'infirmiers et n'a plus le temps de penser à autre chose jusqu'à ce qu'il soit l'heure pour lui de rejoindre la passerelle et d'assister au départ.

Il n'est pas le seul à avoir été retardé jusqu'à la dernière minute par l'installation finale de son équipe. Spock le rattrape à grandes enjambées et pénètre avec lui dans l'ascenseur. Ils se sont à peine vus durant leurs mois d'immobilisation forcée et McCoy est à peu près sûr que le Vulcain l'évite.

-Le département scientifique est bien installé ?, demande-t-il en fixant la paroi.

-De manière adéquate.

-Amusant de vous voir ici.

Spock lève un sourcil interrogateur qui donne envie de hurler à McCoy. Arracher les vers du nez à un Vulcain est un calvaire. Il y parviendrait plus facilement avec un marteau piqueur.

-Il me semble pourtant logique de nous rencontrer ici pourtant. Nous sommes tous deux conviés à assister au départ de l'Enterprise.

-Je veux dire ici, à bord. Nous n'avons pas vraiment parlé depuis quelques mois, mais la dernière fois vous parliez de rejoindre la Nouvelle-Vulcain et de vous mettre à

pondre plein de petits bébés vulcains.

Cette fois, Spock tressaille et un de ses poings se referme brièvement. McCoy ne pense pas avoir jamais été aussi prêt de se faire frapper par un Vulcain excédé. Le visage de Jim après avoir rencontré ces poings lui revient en mémoire et il préfère se taire jusqu'à ce que les portes s'ouvrent sur la passerelle.

McCoy est le premier à le reconnaître. Il n'est pas sensible à la magie de l'espace comme la bande de fous qu'il accompagne. Il lui semble pourtant bien sentir la pièce entière vibrer d'anticipation et se retrouve le souffle coupé. En les entendant entrer, Jim se retourne sur son fauteuil et leur offre le sourire le plus éclatant qui soit. À ses côtés, McCoy sent Spock se figer brièvement avant de rejoindre son poste d'un pas moins serein qu'il voudrait le faire paraître. Lui-même se range sur le côté. Même s'il est invité au lancement, il est de trop pendant cet instant de frénésie qui précède le départ. Il profite simplement de les voir ainsi tous réunis, tout malaise dissipé dans ce moment de communion. Seul Scotty est absent, probablement trop occupé à mettre les mains dans le cambouis avec un ravissement de gamin.

Très vite, tout se calme et la voix claire de Jim résonne dans un silence presque religieux tandis qu'il donne les derniers ordres. Les moteurs ronflent et, lentement, ils quittent le gigantesque hangar pour pénétrer dans les tunnels de la base stellaire. McCoy retient son souffle comme les autres quand, enfin, ils s'en extraient et se retrouvent seuls à nouveau face à l'immensité de l'espace. Personne n'applaudit mais Chekov émet un petit rire ravi qui se propage à travers l'équipage présent sur la passerelle.

-Cap sur la nébuleuse monsieur Sulu, souffle Jim, mais pas trop vite, j'aimerais profiter du voyage.

Ce sont des mots comme ça qui finissent dans les annales de l'histoire de l'exploration spatiale et McCoy lève les yeux au ciel. Uhura claque sa langue sur son palais d'un air faussement exaspéré mais ses yeux sont rieurs quand ils se posent tour à tour sur l'écran et sur Jim, avant de se faire pensifs et de s'en détourner. Les autres membres de l'équipage rient à nouveau, sauf Spock qui garde les yeux fixés sur sa console.

Les messages affluent de chaque coin du navire, relayés par Uhura. Tout fonctionne à merveille. Aucune surprise, pas de mal fonctionnement imprévu, aucun accident et McCoy commence presque à se détendre. On aura bien assez tôt besoin de ses services, mais il semblerait que ce ne soit pas dès le premier jour. À son tour, Jim se détend sur son siège et enclenche le haut parleur.

-Bon travail tout le monde. Nous nous dirigeons présentement vers la nébuleuse à vitesse réduite et y pénétreront dans sept heures. Profitez du délai pour vous familiariser avec les lieux. La mission qui nous attend est inédite et exigera beaucoup de nous. Soyons prêts. Je vous fais confiance pour avoir le vaisseau bien en main et ne pas nous l'érafler dès le premier jour.

Spock lève un sourcil dubitatif et prend la parole dès que Jim a fermé la communication.

-Je crains que ce soit trop tard capitaine. Je n'ai pu que constater la présence

dans l'ascenseur d'une rayure importante qui n'était pas là hier.

-Vraiment ?

-Oui capitaine. Étrangement, elle présente une certaine similitude avec une marque présente sur l'ascenseur de l'Enterprise durant les vingt et un derniers mois de notre mission.

McCoy revoit très bien la marque, causée par le sabre de Sulu qui défendait le capitaine lors d'une attaque causée par un équipage alien qui tentait de prendre possession de l'Enterprise après avoir rendu inopérantes toutes leurs armes électroniques. Elle lui était devenue si familière qu'il n'a pas réalisé sa présence durant leur montée vers la passerelle, mais rien n'échappe à Spock.

-Seulement une certaine similitude ?, interroge Jim d'un air sérieux.

-La marque est décalée de vingt sept millimètres vers la gauche, répond Spock en élevant d'un cran supplémentaire son sourcil.

Cette fois, Sulu et Jim sourient à pleines dents. Les survivants de la première Enterprise présents sur la passerelle font de même. La scène, si familière, donne l'impression que tout est revenu à la normale.

-Et bien, je ferais mieux d'informer les plus anciens membres de l'équipage qu'il serait mal venu de recréer des éléments familiers sur un navire flambant neuf.

-Ce serait préférable.

-Je m'en chargerai de vive voix, poursuit Jim. Sulu, vous avez la barre. Je vais m'assurer que tous les départements sont opérationnels.

Ils le sont depuis la veille, mais Jim doit trépigner d'impatience à l'idée de prendre vraiment possession de son nouveau vaisseau. Sulu salut et se concentre sur sa tâche, mais Spock continue à observer Jim comme s'il cherchait à en percer tous les secrets. McCoy est familier avec ce regard, il l'a eu lui même pendant des années mais cela faisait longtemps qu'il n'avait pas vu Spock l'arborer avec une telle intensité. Pourtant, depuis Cykax, il ne leur reste plus grand chose à découvrir de Jim. Leur ami n'a que trop été forcé à se mettre à nu.

-Bones ?

La voix de Jim l'arrache à ses réflexions et il pénètre à sa suite dans l'ascenseur. Il n'a plus rien à faire sur la passerelle pour le moment, à part regarder les étoiles s'approcher lentement. Autant en profiter pour finir de se familiariser avec son infirmerie, son personnel et les dossiers médicaux de chaque membre d'équipage.

-Beau discours tout à l'heure, commente-t-il une fois les portes refermées.

-Merci. Après notre discussion... Je ne sais pas, je l'ai trouvé étrangement facile à écrire. Bon sang, c'est bon d'être de retour dans l'espace !

C'est une évidence. Jim a l'air en meilleure forme que pendant tous ces mois passés à ronger son frein en regardant l'Enterprise se construire peu à peu. McCoy ne comprendra jamais vraiment comment on peut se sentir à se point vivant en étant à quelques mètres du vide intersidéral, mais il se réjouit pour Jim.

-C'est ici que tu es à ta place, se contente-t-il de remarquer.

Jim grimace et détourne le regard.

-J'ai failli ne pas revenir, avoue-t-il. Avant cette histoire sur Altamid, j'ai pensé me retirer. Je ne l'ai dit à personne, mais j'avais commencé des démarches pour un poste de vice-amiral.

Après un moment d'incompréhension, McCoy réalise qu'il n'est pas étonné par cette nouvelle, ni même en colère que Jim le lui ait caché. C'est en quelque sorte la conclusion logique de tout ce qui s'est passé depuis Cykax.

-Pourquoi n'avoir rien dit ?

-J'étais fatigué Bones.

Il ne dit rien de plus et McCoy n'insiste pas, se contentant de poser une main amicale sur son épaule. Il pense à Spock qui a failli partir aussi, poussé par la culpabilité et le sens du devoir. Jim n'en sait probablement rien et il ignore si mentionner ce petit détail améliorerait ou aggraverait le fragile équilibre entre eux. De ce qu'il a vu sur le pont, ils ont décidé d'ignorer le problème mais ne l'ont pas résolu. Il faudra bien qu'ils y arrivent pourtant. Ces deux-là sont incapables d'envisager sérieusement leur vie sans l'autre à proximité. C'est en partie pour cela qu'ils sont toujours à bord et pas à deux bouts opposés de la galaxie, à s'occuper de leur carrière ou de la survie de leur espèce et c'est pour cela que la trahison de Spock fait si mal à Jim.

Lui ne peut pas grand chose pour Jim. Parfois, McCoy a l'impression de n'être que le meilleur ami de Jim, à des années lumières de ce que représente Spock à ses yeux. Tout ce qu'il peut dire ou faire pour aider Jim n'aura jamais d'importance en comparaison de l'influence qu'à Spock sur sa vie. McCoy ne prétend pas comprendre ce qu'il y a entre eux en temps normal, alors encore moins dans les circonstances actuelles. Il n'y a pas de mot en anglais pour décrire ce qu'ils sont et il est peu probable qu'il y en ait un en vulcain, vu comme ceux-là sont constipés émotionnellement.

-Et maintenant ?, finit-il par demander tout en quittant l'ascenseur pour se diriger vers l'infirmerie.

Jim le suit en haussant les épaules.

-Tous ces mois coincés à terre, j'ai failli devenir fou. Je n'aurais pas tenu si j'avais accepté le poste, je ne suis pas encore prêt à quitter l'espace. Dans cinq ans, dix ans, j'en serais peut être rassasié, mais pas encore. Pas encore. Quand je suis cloué au sol, il me semble y être encore, à Tarsus et j'attends juste qu'on annonce une catastrophe. Ici, avec les moteurs qui ronronnent, l'équipage derrière moi et la possibilité d'agir...

Il n'achève pas sa phrase, mais McCoy comprend ce qu'il veut dire. Il se sent vivant, dans ces moments là plus qu'ailleurs. Jim a besoin d'espace et de défis. Il a besoin que ses choix comptent. Maintenant qu'il vont droit vers le danger et le mystère, Jim respire. Ce n'est pas qu'il est accro au danger. Il a juste réalisé qu'il y était à son aise et décidé que là était sa place.

Il n'empêche. McCoy continue de s'inquiéter pour lui. Il le fera probablement jusqu'à ce que Jim quitte le service actif et probablement durant les vingt années qui suivront, et il n'est pas le seul à bord.

-Et Kodos ?, demande-t-il presque malgré lui.

-Kodos ?

Jim fronçe les sourcils, cherchant visiblement le rapport sans le trouver. Il semble étonné par la question plus qu'autre chose.

-Kodos, répète-t-il. Peut m'importe. J'ai juste hâte que tout cela soit derrière nous, définitivement. Il n'est pas caché dans la nébuleuse et il va payer pour ses crimes. Tout ce que je veux, c'est que son existence n'ait plus aucune influence sur la mienne. C'est sans doute trop en demander et visiblement impossible à accepter pour certains, mais j'en ai fini avec cette histoire depuis des années. Il ne me définira pas.

Un vœu pieux, auquel Jim a l'air de croire fermement. McCoy aussi a hâte que tout cela soit derrière eux. Pour Jim et pour les autres.

Ils arrivent à l'infirmierie et McCoy s'apprête à inviter son capitaine à entrer quand, bien sûr, une alarme sonne dans tous les couloirs. Jim sursaute et cours vers l'interphone le plus proche pour obtenir des informations. McCoy est trop loin pour entendre ce qu'on lui dit par dessus le bruit de l'alarme, mais Jim se met à sourire sans pouvoir s'en empêcher.

Tout est à nouveau normal, enfin.

CHAPITRE 11

MONTGOMMERY

Quand on vit la moitié du temps plongé dans des moteurs, on voit parfois les choses différemment. Il semble parfois à Scotty qu'il ne voit que des fragments de la vie à bord de l'Enterprise et qu'il rate la moitié de ce qui se passe d'intéressant. Par contre, cela lui permet de voir toujours les choses d'un œil neuf et de remarquer certaines choses avant les autres.

Prenez Spock par exemple. Ce bon vieux Spock. Il est là, à bord de l'Enterprise depuis avant même l'arrivée de Jim et c'est un Vulcain. Du coup, trop nombreux sont ceux qui supposent qu'il ne change pas. Pour les gens qui le voient à peine, c'est et ce sera toujours le même Spock, hiératique et hautain. À leur décharge, Spock fait tout pour préserver cette image et même ses plus proches compagnons à bord s'y laissent parfois prendre. Oui, même Uhura et même Jim.

Contrairement à eux, Scotty n'est pas présent sur la passerelle en permanence. Et comme il a supervisé de très près la reconstruction de l'Enterprise, ces six derniers mois, il n'a pas beaucoup vu l'équipe. Les autres - c'est à dire Uhura, Spock, Sulu et Chekov, parce qu'il a bien remarqué le schisme à bord - ont passé bien plus de temps ensemble sur la base en attendant le décollage. Il en est allé de même de Jim et McCoy, chacun dans leur coin. Ils sont maintenant entrés dans la nébuleuse depuis trois semaines et Scotty voit les choses d'un œil neuf, contrairement à eux tous.

Spock donc. Spock est hiératique comme jamais alors qu'il contemple les étoiles et la poussière interstellaire de la nébuleuse mais Scotty ne se laisse pas avoir. Il y a quelque chose de nouveau dans sa façon de se tenir sur la passerelle. Quelque chose a changé, mais du diable si Scotty sait quoi.

La nébuleuse est belle mais Scotty est plus remué par la beauté d'une mécanique en action que par celle des astres en mouvements. Pour lui, ce morceau de ciel n'est pas différent de celui qu'ils sillonnent depuis une semaine. Le spectacle le lasse déjà et il s'en détourne. Il est un des rares à le faire. Spock et Jim sont fascinés, chacun à son poste et même McCoy ne quitte pas la nébuleuse du regard tout en discutant avec le capitaine. Uhura par contre tapote ses écrans d'un air concentré. Les communications sont un problème depuis l'entrée dans la nébuleuse et même elle peine à le résoudre. Quand elle en vient à tapoter ainsi sur la première surface disponible c'est qu'elle atteint un niveau inégalé de frustration. Scotty la rejoint.

-Je doute que le problème va se résoudre en foudroyant du regard cet ordinateur.

Surprise, elle lève les yeux vers lui.

-Ça sera peut être plus efficace que ce que j'ai tenté jusqu'ici.

-J'ai quelques doutes. Cinq minutes de pause à regarder le spectacle ne ferait pas de mal par contre.

Uhura jette un regard noir à la nébuleuse. Dans son esprit, c'est sans doute sa némésis. Malgré tout, la jeune femme quitte sa console et vient s'appuyer à la rambarde à côté de Scotty. D'un geste du menton, il lui désigne Spock.

-Est-ce que Spock va bien ? Il m'a l'air un peu étrange.

Elle suit son regard et fronce les sourcils en observant le demi-vulcain. Celui-ci ne s'en aperçoit pas alors qu'il est à demi tourné vers eux. En soi, c'est un signe.

-Je n'ai rien remarqué, finit par répondre Uhura. Il est très concentré sur son travail scientifique depuis notre entrée dans la nébuleuse.

Scotty n'est pas sûr que ce soit aussi simple que ça. Ils ont tous vu un Spock concentré sur sa tâche jusqu'à en oublier l'univers qui tourne autour de lui, mais là c'est autre chose. Uhura ne remarque rien, ce qui le ramène à sa réflexion précédente. Étant moins présent, il voit parfois davantage de choses et si Uhura ne remarque rien c'est que le changement s'est fait sous ses yeux et par si petites touches que même la vieille amie de Spock n'a rien noté.

Presque par réflexe, il se tourne vers Kirk. Quand on veut comprendre les humeurs de Spock il faut observer Kirk, et vice versa. Règle numéro une de la vie sur l'Enterprise.

Jim a l'air heureux et à son aise sur la passerelle. Sa simple présence semble tout rendre plus brillant autour de lui. Ce charisme et cette assurance devraient être mis en bouteille et distribués à toute la galaxie. Pendant des mois, Jim a simulé cette certitude sur cette même passerelle, ne trompant personne. La personne qu'ils ont sur le pont aujourd'hui est le véritable Jim avide de découvertes et vivant comme peu de personnes savent l'être. Il guérit, petit à petit et tout le monde respire à nouveau à bord.

Finalement, Jim semble à son tour se lasser de la vue. Il s'en détourne et retourne s'installer sur son fauteuil, souriant au passage à chaque membre de l'équipage présent. Tous lui rendent son sourire ou inclinent la tête en retour. Pas un seul ne souhaiterait se trouver ailleurs dans la galaxie. Tant que Jim Kirk est à sa place dans l'univers, ils sont tous prêts à graviter autour de lui comme des satellites.

Une fois assis, le capitaine parcourt encore une fois des yeux la passerelle, s'assurant que tout fonctionne de manière optimale et interroge du regard Uhura. Celle-ci hoche la tête, confirmant que tous les messages qui lui arrivent sont rassurants. Il prend ensuite son padd mais n'y jette qu'un regard rapide. C'est peut être le meilleur signe que tout va bien. Il n'éprouve pas le besoin de se noyer dans le travail comme trop souvent ces derniers mois mais préfère observer tranquillement la vie à bord. Profiter du voyage, comme il l'a dit lors du départ.

Chekov et Sulu semblent avoir adopté la même attitude. Le premier sourit presque autant qu'avant et le deuxième ne disparaît plus dans les laboratoires au moindre prétexte. Uhura, bien sûr, est déjà retournée à sa console et toute son

attention est consacrée à résoudre son mystère. C'est Uhura, consciencieuse et professionnelle. Il n'y a aucune tension dans sa manière de se tenir cependant. Juste avant les événements d'Altamid, son attitude était fermée et son dos se tendait en une attitude défensive chaque fois qu'elle sentait le regard de Jim sur elle, les rares fois où Jim regardait dans sa direction du moins.

Il aura fallu la destruction de l'Enterprise, la perte de dizaine de membres d'équipage, la presque destruction de Yorktown pour que les choses reviennent à la normale. L'humanité dans toute sa splendeur.

Jim semble saisir sa pensée et se retourne à moitié vers lui.

-Et bien Scotty, rassuré de voir que la passerelle est entière pour le moment ?

-J'apprécie le 'pour le moment'. Vous comptez déjà faire des folies, capitaine ?

Un petit rire coupable traverse l'assemblée. Ils sont déjà avides de retrouver le danger, fous tant qu'ils sont, et Scotty autant que les autres. Seul McCoy et peut être Spock ont un semblant de conscience à bord du vaisseau. Jim darde un doigt accusateur vers son mécanicien et lui fait les gros yeux.

-On ne me la fait pas à moi. Vous venez vérifier s'il y a un risque avant de placer votre pari. Dites-moi sincèrement, à combien est la cote ?

Trois cent contre un pour une situation critique de niveau 2 au moins d'ici la fin de la journée, mais Scotty se garde bien de le dire à voix haute. Il répond à la question par un regard innocent et Jim détourne le regard en souriant. Il n'y a pas de paris secrets à bord de l'Enterprise, tous ceux qui sont dans la confidence le savent. Et tout le monde est dans la confidence, même Spock. Les officiers bien sûr n'ont pas le droit de parier, c'est la condition au maintien de ce status quo. Scotty va tout de même mettre son propre pari sur une alerte demain au début du premier quart. Le nuage de poussière a l'air aussi inoffensif que tous les autres jours depuis qu'ils s'en approchent mais ils seront à portée d'une planète dans treize heures environ. Voilà qui promet un peu plus d'excitation.

Le regard de Jim continue sa route et se pose sur Spock. Normalement, c'est le moment où le capitaine a coutume de sortir une petite plaisanterie à laquelle Spock répond par une pique pince sans rire. Il reste silencieux, mais son petit sourire ne disparaît pas. Le second est toujours plongé la tête dans les étoiles, les yeux rivés sur ses calculs. Scotty jette un rapide coup d'oeil à Uhura. Elle fronce les sourcils. Cette fois, elle aussi a remarqué que leur ami vulcain continue de se noyer dans le travail, même s'il trouverait probablement une façon plus rationnelle de le dire.

Un problème pour un autre jour. On ne peut pas aider un vulcain qui ignore logiquement la main qu'on lui tend. Un proverbe de Jim, évidemment. Celui-ci ne se laisse pas démonter par l'attitude de Spock bien sûr. Il secoue la tête avec affection. Peut être même de manière un peu trop affectée.

L'équilibre qu'il affiche est encore en partie du jeu d'acteur. Scotty retient un juron entre ses dents. Il lâche la rambarde et s'étire.

-Et bien puisque le sort semble nous épargner, je retourne à mes machines.

Vous voulez m'accompagner capitaine ?

Celui-ci jette un regard vers l'espace qui s'affiche devant eux.

-Mon quart dure encore vingt minutes.

À son poste, Spock lève enfin la tête.

-Je doute qu'en vingt minutes le risque qu'un problème surgisse soit significativement plus important si vous n'êtes pas sur la passerelle capitaine.

Jim rit doucement et se lève, levant les mains en signe d'abandon. Sans plus discuter, il pénétra dans l'ascenseur avec Scotty. Dès que les portes se furent refermées, il s'appuya à la paroi et ferma les yeux.

-Mon corps n'a plus l'habitude de ce rythme.

-Que devrais-je dire avec mon âge ? Ou le docteur McCoy ?

-Lui est né avec cinquante ans de cynisme et de mauvaise humeur, qu'il ne s'étonne pas de l'état de ses artères. Alors Scotty, vous m'avez fait venir pour une raison particulière ?

Il hausse les épaules tandis qu'ils quittent l'ascenseur pour se diriger vers le département d'ingénierie.

-Vous aviez l'air d'avoir besoin de vous dégourdir les jambes.

-J'aurais pu le faire bientôt.

-Un peu plus tôt, un peu plus tard... Je sais que la situation s'est améliorée ces dernières semaines mais...

-Oui. Mais.

Jim soupire et pénètre à sa suite dans la salle des machines. Ils y errent un moment, saluant les quelques personnes au travail qui répondent avec enthousiasme en voyant leur capitaine. Presque tous sont nouveaux, arrivés juste à temps pour le lancement de la nouvelle Enterprise. Jim connaît déjà leurs noms à tous. Il sait même que l'un d'eux attend de savoir si sa sœur a accouché et demande de ses nouvelles. Scotty commence à peine à nouer des liens avec eux.

Même sur un vaisseau flambant neuf comme celui-ci, il y a toujours quelque chose à faire. Scotty entraîne Jim dans un coin un peu plus isolé et ensemble, ils mettent les mains dans le cambouis, métaphoriquement parlant du moins. Scotty veut tenter quelques ajustements qui pourraient permettre à Uhura d'avoir une connexion plus claire avec l'extérieur de la nébuleuse et il a assez confiance dans la dextérité de Jim pour le mettre à l'ouvrage.

Le silence est confortable. Les seuls propos qu'ils échangent ne concernent que la tâche en cours. De toute manière, elle demande suffisamment de doigté pour qu'il leur faille se concentrer au maximum.

Scotty n'attend pas du capitaine qu'il parle et celui-ci ne se sent pas sous pression pour qu'il le fasse. L'homme est une véritable tête de mule et Scotty approuve entièrement McCoy quand celui-ci se met à tourmenter Jim pour qu'il se mette à table car sans cela, il se rendrait la vie infernale. Quelquefois cependant le silence est préférable et Jim a assez souvent été forcé de se mettre à nu ces derniers temps. D'après McCoy, Starfleet doit faire des pieds et des mains pour que les médias ne s'emparent pas de l'histoire de Kirk sur Tarsus IV.

Une heure passe ainsi et le travail est loin d'être fini. Cependant, si Scotty peut se permettre de déborder sur son temps de repos, il n'en va pas de même pour le

capitaine. Celui-ci doit être frais et dispos pour son prochain quart et les moments de repos sont en général trop rares pour qu'on les gaspille. Ils le savent tout deux mais Jim ne fait pas mine de s'en rendre compte. En grognant, Scotty finit par se relever et Jim est bien obligé d'en faire autant.

Il s'étire et baille, bien obligé de confesser sa fatigue.

-Bon travail Scotty. J'espère que ceci aidera Uhura. Nous savions que les communications seraient un problème, mais j'aimerais assez ne pas avoir à planifier des aller-retours réguliers vers Yorktown chaque fois que nous avons besoin de transmettre quelque chose au commandement de Starfleet. Et puis, cela casserait notre immersion dans l'inconnu.

-Tout à fait. Et puis nous ne voulons pas qu'ils s'imaginent que nous avons déjà cassé cette magnifique demoiselle.

En général, il est mal vu de parler de ce genre de choses dans un vaisseau neuf. À bord de l'Enterprise, le pire est déjà arrivé et l'équipage a déjà retourné la superstition en décidant que rappeler sa fragilité éloignera l'infortune. Jim sourit et caresse la paroi. Il aime ce vaisseau plus encore que Scotty qui n'aimera pourtant jamais quiconque autant que le ronronnement bienheureux qui résonne sous leurs pieds.

-Des fois je me réveille en me demandant où je suis, confesse-t-il doucement. Les pièces sont les mêmes mais l'odeur est différente.

-Nouveau vaisseau, nouvelle odeur. Bientôt elle aura celle de la maison.

-C'est exactement ce que m'a dit Bones. Et presque exactement ce que m'a dit Spock.

-Vraiment ?

-Disons qu'il a haussé le sourcil gauche, ce qui chez lui est un roman.

Jim sourit doucement, mais son regard est voilé, presque nostalgique. Cette fois, Scotty ne peut rester silencieux.

-Et puis, après Altamid...

Il s'interrompt. Après Altamid, oui, et après Cykax et Vulcain et Tarsus, après toutes les horreurs qu'ils ont pu voir et vivre ensemble et séparément sur des dizaines de planètes. Jim renifle doucement, leurs pensées suivant le même cours sinistre.

-Après Altamid, poursuit Scotty plus fermement, j'imagine que nous sommes tous comme l'Enterprise.

-Brisés au point qu'il faille tout reconstruire de zéro ?

-Semblables, mais différents.

Il s'attend à une autre remarque cynique, mais Jim se contente de hocher la tête.

-C'est si simple, dit ainsi.

-Vos mots capitaine, plus ou moins.

-A quelle occasion ?

-Qui sait ? Je ne m'en souviens pas. C'était un beau discours en tout cas.

C'était lors d'un discours commémoratif il lui semble, mais ce n'est pas la chose

à dire pour l'instant.

-Quand on répète suffisamment certains mots, on finit par y croire, songe Jim à voix haute.

Il hoche encore la tête, une fois, deux fois puis serre la main de Scotty et s'en va. Ce dernier le suit des yeux. Il peut voir la scène, Jim adolescent ou jeune adulte, les yeux levés vers les étoiles et les défiant du regard et décidant d'être désormais le plus grand des optimistes. Il l'a sans doute fait par simple esprit de contrariété au départ, mais au fil des mois et des années, Scotty a vu cette fois en le meilleur des êtres pensants devenir un des éléments centraux de sa personnalité. La confiance malgré les revers, l'optimisme malgré l'horreur et le défi toujours face au destin.

Les jours suivants, Scotty s'arrange pour passer plus de temps avec le reste de l'équipe et surtout avec Jim. Les choses continuent d'évoluer, à leur rythme, c'est à dire lentement, trop lentement au goût de tous.

Les repas pris en commun au mess redeviennent une habitude. Bien sûr, ils peuvent rarement tous y être et ils sont souvent interrompu par une urgence quelconque, mais les sourires redeviennent enfin complices. Jim fait semblant de ne pas remarquer que les yeux se fixent souvent sur son assiette mais ses épaules restent tendues. Les yeux de Spock notamment semblent compter les calories ingérées par le capitaine. Si quelqu'un s'approche avant que Jim se soit suffisamment rempli l'estomac, il jette à l'importun un regard si noir que plusieurs ont préféré faire retraite. Une fois, une enseignante s'est mise à bégayer et à rougir jusqu'à ce que McCoy écrase le pied de Spock, par pitié pour la pauvre fille. Le médecin est à peine plus discret dans sa surveillance, tout comme Uhura.

Scotty devine plus qu'il ne comprend à quel point la situation pèse à Jim. Il y a une raison toute simple qui explique pourquoi il ne leur a jamais rien dit, malgré leur amitié. Ils ont tous été trop choqués par sa révélation pour le réaliser, lui compris. Jim a survécu, encore et encore, à ce que l'univers lui lançait à la figure. C'est un survivant et il a découvert que quand on s'en tire, il y a un prix à payer. Le prix de la survie, c'est de devoir vivre à nouveau.

Jim n'y est jamais vraiment parvenu. Il a continué à seulement survivre et à attendre la prochaine horreur, même après l'Enterprise, même avec leur amitié. Il a accepté tout ça comme un cadeau provisoire, persuadé qu'il perdrait tout bien assez tôt. Et s'il ne leur a rien dit, ce n'est pas par manque de confiance ou parce que leur amitié n'était pas assez forte, c'est parce qu'il savait que c'était inutile, puisqu'il allait les perdre aussi. Pourquoi les blesser avec ce récit alors ?

C'est la première raison. Il sait aussi qu'une telle catastrophe définit quelqu'un aux yeux des autres et Jim refuse d'être défini par les crimes de Kodos. Il n'a pas tort. C'est difficile désormais de ne pas y penser en le voyant manger, rire ou diriger le vaisseau, tout comme il est difficile de ne pas voir l'ombre de la défunte Vulcain derrière Spock. Être ami ne change rien à l'affaire, en ces circonstances.

McCoy pense que l'âge qu'avait Jim au moment des faits joue aussi. Il était enfant et il n'a jamais pu dépassé ce traumatisme, seulement l'enfouir. À bien des égards, Jim est encore le gamin de douze ans qui mourrait de faim et regardait le

monde avec défiance. Scotty a tendance à être d'accord avec le docteur. Jim n'a jamais voulu qu'ils découvrent ce qu'il a vécu. Aux débuts de leur amitié, Jim a dû se demander une fois ou deux s'il allait leur en parler. Au début, sans doute a-t-il décidé de se taire parce qu'il voulait d'abord gagner leur amitié et leur respect. Il devait être leur capitaine, il ne pouvait pas leur dévoiler une si grande faiblesse. Sans doute a-t-il continué à se taire parce qu'il ne voulait pas de leur pitié. Et le petit garçon de Tarsus, lui, devait craindre qu'ils aient honte de lui. Il est clair que cet enfant s'est toujours considéré coupable ne pas en avoir fait davantage sur cette horrible planète.

Il n'a jamais voulu lire dans leurs yeux qu'il était coupable. Et quand il a enfin fini par confesser les faits... Ils savent comment cela c'est terminé. La blessure est loin d'être guérie, elle s'est aggravée.

Les choses avancent dans le bon sens, c'est déjà ça.

Leur traversée de la nébuleuse continue d'être sans histoire. Scotty a même du déclarer les paris sans vainqueur ni perdant et laissé tout le monde retenter sa chance. Pour le moment, ils évitent de s'aventurer plus en profondeur dans la nébuleuse. Les équipes se relèvent pour faire des relevés qui permettront d'expliquer et de remédier au silence radio qui leur est imposé. C'est devenu le mystère numéro un à bord et tout le monde s'y attaque. Les rumeurs vont bon train. Une base klingone secrète se protège des curieux et il va leur falloir s'emparer de leur technologie pour la contrer. Un trou noir se forme au milieu de la nébuleuse et crée d'étranges réactions qui ne font que commencer. Il y a sur un des astres qu'ils viennent explorer d'autres restes de la civilisation pillée par Krall et aussi étrange que celui qu'il a utilisé dans un but de destruction totale. Celle-là est la plus populaire, et la plus vraisemblable. Il y en a d'autres, qui frôleraient le ridicule si l'Enterprise n'avait pas réalisé à plusieurs reprises que l'invraisemblable et l'impossible n'ont pas cours dans les étoiles.

En attendant que les choses évoluent ou que les scientifiques et les mécaniciens règlent le problème, Jim décrète que tous doivent en profiter pour se divertir tant qu'ils en ont la possibilité. Les anciens et les nouveaux de l'équipage commencent à mieux se connaître après tout et des soirées cinémas ou jeux s'organisent sur les différents ponts. Jim prend grand soin de passer quelques minutes au moins à chacune de ces activités. Scotty l'accompagne parfois, généralement pour discuter cinq minutes avant d'aller s'écrouler sur son lit. Lui et Uhura accumulent les heures supplémentaires. Le capitaine détourne les yeux et ne dit rien car il compte sur eux ils sont les plus à même de trouver la solution. Il s'autorise quand même à leur faire quitter par la force leur poste pour l'accompagner. L'idée de Jim se révèle bonne au final. Malgré ce désagréable mystère qui les empêche d'avancer dans leur mission, le moral reste bon. Uhura les divertit quand même quelquefois en chantant pour l'équipage.

Un soir, Jim les entraîne tous à un tournoi improvisé de jeux de dés et de cartes. Même Spock participe, sans doute uniquement à cause du sourire enthousiaste de Jim. Scotty tente de faire de même, mais se met vite à somnoler sur une

banquette, bercé par les rires et les cris de joie. Il a prolongé son quart de plus de trois heures après tout, mais n'est pas prêt à se coucher. La compagnie est trop agréable, même si elle est bruyante. Quand il soulève les paupières, Uhura et Jim sont debout autour d'une table et s'affrontent sans pitié, encouragés sans distinctions par leurs camarades et Spock s'est assis non loin de lui, observant la scène d'un air impassible.

-À quoi jouent-ils ?

Spock tourne un œil vers lui et hausse un sourcil.

-Je n'en ai pas la moindre idée. Il est probable qu'ils changent les règles au fur et à mesure.

Uhura accuse Jim de tricherie entre ses dents. Celui-ci pousse un cri outragé et dévoile rageusement sa main en la jetant sur la table. Il y aura du sang et des larmes si ces accusations sont répétées, promet-il. Scotty se redresse et s'assoit pour mieux observer la scène. Un combat entre ces deux-là peut se révéler épique. Spock non plus ne les lâche pas des yeux. Il faut dire que la scène fait plaisir à voir. Tout en s'insultant, les deux adversaires se sourient à pleine dent. Pas de rancune, pas de regrets, juste le plaisir de s'affronter amicalement.

Les menaces ne font pas peur à Uhura. Elle fixe son capitaine dans le blanc des yeux et profère quelques mots en vulcain. Scotty n'y comprend rien mais reconnaît la langue. Par-dessus la table, Jim se penche jusqu'à ce que leurs deux nez se frôlent.

-Ah oui ?, répond-il doucement. J'aimerais vous voir essayer, lieutenant Uhura. Elle sourit avec triomphe et claque d'une main sur la table.

-Ah ! Je savais que vous aviez travaillé votre vulcain !

Jim rit doucement, cherche furtivement Spock du regard, puis les deux adversaires se rassoient et continuent plus paisiblement leur partie. Sur sa banquette, Scotty se recule pour s'appuyer au mur. Il cherche une position plus confortable mais celle-ci lui permet aussi d'observer plus aisément Spock.

Quand on connaît un peu Spock, on apprend à remarquer des gestes minuscules et les infimes variations de son expression. Un froncement de sourcil peut être l'expression d'une sainte colère. Le plus simple écarquillement des yeux signifie un millier de choses et rien n'est plus dangereux qu'un palpitements de la narine. Scotty n'est pas mauvais pour déchiffrer tout cela. Uhura et Kirk sont terriblement bons à ce jeu.

Spock a cligné des yeux, trois fois et son dos, déjà droit comme lors d'une inspection, s'est imperceptiblement tendu un peu plus encore. Il fixe son capitaine sans ciller pendant de longues minutes, si longtemps que Jim doit forcément s'en apercevoir. Il ne tourne pas la tête vers eux cependant. Finalement, Spock se lève et se glisse silencieusement hors de la pièce.

À la table de jeu, personne ne s'en est aperçu. Uhura a fini par gagner haut la main et Sulu tape sur l'épaule de Kirk avec une fausse commisération avant de déclarer qu'il aurait fait mieux. D'un geste vif, le capitaine le force à prendre sa place et ordonne à Uhura de l'anéantir. La jeune femme lui fait une parodie de salut

militaire et commence à battre les cartes.

Scotty se lève et se rapproche pour observer la partie. Chekov s'est placé derrière Sulu bien sûr et grimace souvent en voyant les cartes qu'il pioche. Parfois, il lui chuchote à l'oreille une stratégie de joueur russe, mais il est bien évident que Sulu n'a aucune chance Jim s'est placé derrière Uhura et fait de même. Le temps que dure la partie, tout est parfait. Leur complicité habituelle est là, leur confiance et affection les uns envers les autres totales. Ils étaient ainsi au-dessus de Vulcain et de la Terre avant même de se connaître. Ils l'ont été à nouveau face à Krall. Il faut du temps, simplement et si la partie se prolonge, plus d'une heure durant, c'est qu'ils ont tous envie de prolonger cet instant parce qu'ils ne savent pas si il durera encore le lendemain.

Malgré cette envie, Jim finit par se redresser et souhaite à tous une bonne fin de soirée. Il reste le capitaine, il ne peut se permettre des heures de sommeil. Au moins ne semble-t-il plus être insomniaque. Les cernes sous ses yeux ont disparu depuis qu'il a retrouvé son fauteuil de capitaine. Il sourit à tous les membres de l'équipage qui quittent leur partie des yeux pour le regarder partir. Aussitôt qu'il a disparut, les conversations reprennent. Scotty hésite un instant à rester et parler un peu avec Chekov d'une idée qu'il a eu, mais lui aussi a besoin de dormir. Il est déjà resté trop longtemps, aussi se contente-t-il d'un salut de la tête à la cantonade, puis il part dans le sillage du capitaine.

La porte s'ouvre et se referme, étouffant le bruit joyeux des conversations. En comparaison, le couloir est sinistre avec ses lumières froides. Le choc est violent, et pas seulement pour Scotty. L'entrée de la salle de repos est dans un renforcement et quand il pointe sa tête dans le couloir, il hésite à avancer. Jim se tient au milieu du couloir, appuyé contre un mur, les yeux fermés et la respiration lente de celui qui tente de retrouver un semblant d'équilibre intérieur. Finalement, il se redresse et rectifie légèrement son uniforme.

-Des petits pas, murmure-t-il en fixant le mur en face.

Scotty s'apprête à dévoiler sa présence. Le capitaine a grand besoin d'une tape amicale sur l'épaule avant qu'ils aillent tous deux se reposer. Il n'a pas besoin que Scotty lui rappelle qu'il a une oreille attentive et il n'a probablement rien de plus à confier qu'un sentiment de solitude. Il est évident que souvent, tout ce dont Jim a besoin pour repartir de plus belle c'est un simple rappel qu'il n'est pas seul dans l'univers. Il n'en demande pas plus en fait et il se replie si on en offre trop.

Avant que Scotty ait eu le temps de sortir de son recoin, un sifflement se fait entendre.

-Le capitaine est attendu sur le pont.

-J'arrive, répond Jim en appuyant sur le communicateur le plus proche.

Il vérifie une dernière fois sa mise et s'en va d'un pas décidé. Il n'a pas remarqué Scotty. Tant mieux, peut être. Celui-ci hésite un instant à suivre son capitaine. On pourrait avoir besoin de lui là haut. Cependant, ce n'est pas une alerte générale, pour le moment du moins, et si Scotty veut pouvoir être utile, il a besoin d'au minimum quatre heures de sommeil. Il jette un dernier regard inquiet à Jim puis

part dans l'autre direction.

Il arrive à dormir presque six heures d'affilées avant qu'une sonnerie ne le convoque sur la passerelle. Il ne s'inquiète donc pas plus que ça. Après tout, on l'aurait appelé en cas de crise.

La passerelle, pourtant, est en effervescence à son arrivée. La moitié du département de déchiffrement et de linguistique semble être ici, circulant entre la console d'Uhura qui donne des consignes à dix personnes en même temps, et la salle de réunion voisine. Scotty y jette un œil Jim et Spock sont penchés au-dessus de la table centrale, plongés dans leur travail. Eux aussi sont entourés d'officiers scientifiques et de plusieurs ingénieurs. Ils sont si occupés qu'ils ne réagissent pas à sa présence, contrairement à Uhura. D'un geste, elle disperse ses séides et lui fait signe d'approcher.

-Spock nous a trouvé une piste.

Elle n'a pas besoin d'en dire plus. Ce vilain petit mystère des communications impossible est la seule raison possible pour une telle activité. Scotty se tourne vers les deux hommes autour de la table. L'uniforme de Spock est froissé, ce qui signifie qu'il s'est soit couché avec, soit qu'il ne s'est pas couché de la nuit. Celui d'Uhura est impeccable mais sous l'excitation, il devine la fatigue. Elle a sans doute pu dormir un peu, mais on l'a vite réveillée.

-Raconte.

-Spock a eu une intuition la nuit dernière.

Bien sûr, les Vulcains n'ont pas d'intuition, l'entendent-ils presque dire depuis l'autre pièce. Ils ont des raisonnements qu'ils mènent parfaitement à leur terme. Scotty n'a pas assurément pas vu Spock quitter la salle de repos l'air perturbé. Il n'est pas du tout monté sur la passerelle à la recherche d'une diversion et ne s'est pas emparé du mystère numéro un pour ne penser à rien d'autre.

Scotty n'en dit rien bien sûr et écoute simplement Uhura, hochant la tête tout en sentant l'excitation monter en lui. Uhura a raison, Spock a trouvé la clé de leurs problèmes de communication. Ils ne reçoivent que des grésillements mais Spock a réalisé que ce sont les messages de la Starfleet qui arrivent en centaines de fragments indéchiffrables. Et, en moins d'une heure, il a réussi à élaborer le début d'une équation pour reconstituer ces messages et commencé des calculs pour trouver l'origine de cette anomalie. Scotty ne sait pas ce qui l'impressionne le plus, le cerveau du demi-vulcain ou son abnégation à ignorer ce qui le contrarie. À la réflexion, c'est une aptitude de Jim également.

Uhura leur lance un coup d'œil légèrement inquiet une fois qu'elle a fini de lui expliquer la situation.

-Je ne crois pas qu'ils aient dormi de la nuit. L'affaire n'était pas si urgente.

-Probablement, mais ces deux-là ne supportent pas un mystère irrésolu.

-C'est vrai, sourit maintenant Uhura. Et cela fait plaisir de les voir comme ça.

C'est vrai. Leurs deux têtes penchées sont proches de se frôler et même de si loin, on devine leur conversation. Un large geste de la main de Kirk, c'est une hypothèse jetée au vent et probablement vraie. Le sourcil froncé de Spock réprouve

l'idée. La main de Jim se pose sur la table ? ' ' Bon sang Spock, au diable la logique, ça va marcher' '. Et au coin de la bouche de Spock, c'est presque l'ébauche d'un sourire.

Bien sûr, ce n'est pas la première fois qu'on peut surprendre un de ces demi-sourires quand Spock fait face à Jim. C'est le premier depuis longtemps cependant et il a quelque chose de particulier. Uhura aussi l'a vu. Elle cligne des yeux et siffle doucement, attirant le regard de Sulu qui hoche la tête avec l'expression de quelqu'un qui est tout sauf surpris. Évidemment. C'est quelque chose à quoi ils évitent même de penser en général. Malgré des réflexions intensives et plusieurs conférences au sommet - restées secrètes pour les intéressés - personne à bord n'est capable de détricoter ce mystère-là.

Le capitaine et son commandement ont ou n'ont pas quelque chose de plus fort qu'une simple amitié, mais même Uhura et McCoy, leurs plus proches amis en sont réduits aux conjectures. Ils ne sont pas ensemble, mais l'ont peut être été, très brièvement. Quelques missions où ils se sont retrouvés seuls ont laissé derrières elles un sillage de rumeurs. Scotty n'y croit pas, pas plus que tous ceux qui sont vraiment proches de Jim et Spock. Pour eux, il y a deux théories valables, aussi crédibles l'une que l'autre.

Soit ils ne se rendent pas compte de leurs sentiments, soit ils sont dans le déni.

Bien sûr, ils sont tous des scientifiques et toute théorie est soumise à une infinité de variable. L'un pourrait être dans le déni, l'autre ne se rendre compte de rien, ou l'inverse. Le déni s'il y a pourrait être causé par plusieurs choses, sens du devoir, peur d'un échec, incapacité à se projeter dans l'avenir... Sans compter leurs divers traumatismes d'enfance leur ayant insufflé une tendance à s'isoler, à ne faire confiance à personne et à se sentir coupable et inadéquat face à l'autre.

À un moment ou un autre, ils ont bien sûr tous tenté de comprendre le fin de l'histoire. Aucun n'y est parvenu en demandant à demi-mots et ils n'osent pas être plus directs. Avec ces deux-là, c'est la recette pour un désastre assuré. Scotty a adopté la même stratégie que les autres, se taire et éviter d'y penser pour ne pas commettre accidentellement un impair. Soit ils sauront la vérité un jour, soit cela restera le plus grand secret de l'Enterprise. En attendant, c'est le seul sujet sur lequel tout pari est interdit. De même, toute spéculation publique est sévèrement mais discrètement sanctionnée par Uhura et McCoy.

Ce demi-sourire de Spock, Scotty s'engage à l'ignorer comme les autres. Il détourne le regard et constate au passage que, à part Uhura et Sulu, personne ne semble avoir remarqué quoi que ce soit. La première replonge la tête dans son déchiffrement, le second dans ses calculs. Et au vu de la situation, Scotty a trop à faire pour s'attarder.

Prenant rapidement congé d'Uhura, il va prendre ses ordres auprès du capitaine. Celui-ci est sérieux et ses ordres sont fermes, demandant à être appliqués sans délais. Le vaisseau n'est pas en état d'alerte, mais aucun d'eux n'a envie de vivre encore un jour totalement coupés de la Fédération et incapables d'appeler à l'aide. Scotty hoche la tête, attentif. Il n'a pas le temps de penser à autre chose.

S'il lui semble que la main de Spock tremble légèrement quand la main de Kirk

se pose près d'elle, il s'interdit d'y penser également et il n'y repense pas, effectivement, du moins pas en descendant au département d'ingénierie, ni en donnant ses ordres là-bas. Il y a quelques moments de flottement le temps que la majorité du personnel arrive, suivi d'une courte frénésie, puis l'attente commence.

Scotty aime passionnément les moteurs de l'Enterprise et pourrait passer l'essentiel de sa vie ici à les bichonner. Le seul aspect de son travail qu'il n'aime pas, c'est que lors des moments de crise, il est souvent loin de tout à attendre sans nouvelles de ce qui se passe là-haut et des risques que courent les autres membres de l'équipage. Et quand l'attente s'éternise, on n'a pas d'autre choix que de tourner et retourner les mêmes idées dans sa tête. On recompte mentalement le temps qu'il faut pour que tout le monde soit à son poste, la vitesse à laquelle on peut procéder aux ajustements nécessaires. On se répète que le risque est faible et on n'écoute pas la petite voix qui ajoute 'cette fois', que s'ils sont d'accord sur leurs calculs là-haut c'est qu'ils sont bons. Il y a quelque chose dans la nébuleuse qui envoie des ondes vers l'Enterprise et déforme les messages que l'on tente de leur envoyer. Ils ont besoin d'aller à une vitesse supérieure à celle de cette onde et les moteurs vont être fortement sollicités. Leur baptême du feu.

-Tu t'en tireras bien ma belle, murmure Scotty en passant sa main sur la paroi de métal.

Il répète dix fois dans sa tête la procédure, liste les hommes et les femmes présents autour de lui et la liste de leurs aptitudes et respire un grand coup. Il a entièrement confiance en leur faculté à faire face à la situation.

Une fois ainsi rassuré, il ne lui reste vraiment plus rien à faire qu'à compter les minutes avant qu'on les sollicite et, bien malgré lui, son esprit revient à ce qu'il a vu sur la passerelle. S'il a une certitude, c'est qu'il ne s'est jamais rien passé jusqu'ici. Que les choses changent, dans le contexte actuel, c'est soit la pire, soit la meilleure chose qui puisse se produire. Scotty n'est pas assez sage, ou assez voyant, pour le savoir.

-Scotty, c'est à vous.

Une courte inspiration, une courte prière et Scotty hurle ses ordres. Il n'y a plus rien qu'y compte que la tâche qui leur a été assignée et que les vrombissements des moteurs. Il grince des dents quand un long et strident grincement de métal engloutit la pièce. La belle mécanique de l'Enterprise souffre et pourrait bien ne pas y résister. Le vrombissement devient si infernal que toute la pièce vibre. Rester sur ses pieds devient difficile, penser impossible. Le grincement doit être audible jusqu'au pont. Une voix résonne, mécanique, dans les hauts parleurs. Kirk. Il est impossible avec le bruit de comprendre ce qu'il demande mais Scotty peut l'imaginer, assis dans son fauteuil, une main crispée sur l'accoudoir et le torse en avant, refusant de montrer son inquiétude par d'autres signes. Il sait ce qu'il attend de lui. Encore un effort. Scotty s'agrippe à sa console et pousse encore les moteurs, juste un peu, juste assez. Mentalement, il compte jusqu'à cinq puis inverse la poussée.

Tout se calme.

-Bien joué, murmure Kirk d'une voix rauque. Bien joué.

Ces deux mots rassurent immédiatement Scotty. S'il y a des dégâts en dehors de son département, ils sont probablement minimes. Il prend donc le temps de s'assurer que tout va bien pour son personnel et pour ses moteurs avant de remonter vers la passerelle. Il marche d'un pas vif, mais pas trop pressé. Il n'en a pas besoin, aucune alarme ne résonne à bord.

Quand il pose le pied sur la passerelle, il constate qu'il a raté le moment d'auto-congratulation joyeuse, comme souvent. La passerelle n'a plus qu'une équipe restreinte pour contrôler ce qui se passe à bord de l'Enterprise. Ils sont visiblement en train d'attendre la relève et beaucoup bavardent à mi-voix. Le fauteuil du capitaine est vide. Chekov se retourne en entendant Scotty arriver et lui sourit avant de lui indiquer où trouver Kirk et Scotty se tourne vers la salle de conférence.

Jim est assis, visiblement fatigué par sa nuit blanche et tous ceux qui sont présents le couvent du regard, craignant de le voir s'effondrer. Uhura a probablement déjà contacté l'infirmerie et McCoy doit être en route pour envoyer de force le capitaine se reposer. Spock a l'air à moitié tenté de s'en charger lui-même. Jim se lève à moitié en voyant Scotty mais un claquement de langue d'Uhura le renvoi au fond de celui-ci.

-Félicitations Scotty, le félicite-t-il. Vous nous avez donné l'impulsion nécessaire. Comment vont les moteurs ?

-Ils vivront, répond Scotty. Vous avez pu contacter la Starfleet ?

Le sourcil droit de Spock, debout derrière le capitaine, se soulève légèrement. Jim ne peut le voir, mais rit doucement.

-Assez longtemps pour leur résumer succinctement la situation, répond Uhura, et savoir qu'ils ont bien reçu le message, cette fois. Il nous reste maintenant à décrypter ceux que nous avons reçu jusqu'ici.

-Beau travail donc.

-Il nous reste à rejoindre la source de la perturbation, aussi vite que le permettront nos moteurs, ajoute Kirk. Spock a terminé d'en déterminer l'origine et Sulu est en train de finaliser le trajet à travers la nébuleuse.

-Je ne promet pas que ce sera le plus court ou le moins dangereux. Nos senseurs n'ont pas encore cartographié ce coin là.

-Faites de votre mieux. Personne n'en demande davantage.

Son sourire lui est rendu au centuple par l'équipage. Toutes les épaules se décrispent et les regards se fixent à nouveau, impatients, vers les étoiles. Scotty fait de même, mais pas sans avoir noté que toute tension a disparu chez ses camarades, même chez Spock. Quelques heures plus tôt, celui-ci était pourtant le plus tendu de tous. Le sourire de Jim Kirk est parfaitement serein et ses yeux brillent. Quelque chose a changé à nouveau, et pour le mieux. Scotty sait ce que c'est.

L'Enterprise vole vers sa nouvelle destination et tout va bien.

CHAPITRE 12

SPOCK

Ils arriveront à destination dans une heure et trente deux minutes. Spock ne le dira pas à voix haute, mais il doit s'avouer impatient de survoler la planète d'où provient la perturbation qui les a momentanément coupé de tout contact avec la Starfleet. Ils ont mis deux semaines à arriver à destination et Spock ne comprend toujours pas la nature des ondes qui causent cette perturbation. C'est fascinant.

À considérer sa façon de s'agiter sur son fauteuil, Jim Kirk pense la même chose. Leur capitaine n'aime rien tant que les mystères de l'espace. C'est quelque chose qu'ils partagent. Le connaissant comme il le connaît, Spock sait qu'il va se tourner d'un instant à l'autre vers lui pour avoir son avis sur la question, et il va le faire en souriant comme si rien ne s'était passé. Parce que c'est Jim.

Et parce qu'il sait qu'il ne peut pas l'imiter, Spock détache son regard du capitaine et se concentre sur sa console. C'est illogique d'agir ainsi, Spock se le répète depuis des jours. L'évitement n'est pas une stratégie efficace à long terme, particulièrement sur un vaisseau spatial. Il continue cependant car une partie de son cerveau ne peut tolérer de prétendre que rien n'a changé.

Cependant, qu'il le veuille ou non, les choses ont changé. Tout en tâchant de se concentrer sur son travail, Spock dresse une liste. Jim s'est remis à chercher son regard et son avis à la moindre occasion. Il plaisante avec lui, essaie de le faire réagir d'une manière ou d'une autre à ces plaisanteries, s'installe face à lui au mess des officiers. Seulement, il ne lui propose plus une partie de jeu d'échec ou de finir une discussion passionnante dans sa chambre alors que la raison devrait leur dicter d'aller dormir pour être prêts à affronter ce qui les attends le lendemain. Et si Spock sent encore souvent le regard de Jim s'attarder sur lui quand il lui tourne le dos sur la passerelle, il trouve contre toute logique ce regard moins chaleureux.

C'est ce qui a changé du côté de Jim, mais Spock a changé également et ne sait ce qu'il doit en penser.

-Alors monsieur Spock, prêt à résoudre ce nouveau mystère ? Vous nous avez concocté une nouvelle théorie ?

La voix de Jim le rappelle à des préoccupations plus pressantes. Spock se retient de froncer les sourcils quand il réalise qu'il n'a aucune idée de ce qu'il vient de lire sur son écran.

-Pas encore, reconnaît-il tout en relisant en diagonale le rapport qu'il a sous les yeux. Je dois toujours constituer une équipe scientifique pour le débarquement,

permission de quitter la passerelle ?

Jim se tait un instant de plus qu'il n'est nécessaire. Ils savent tout deux qu'il pourrait former son équipe d'ici. Même si leur départ est encore récent, il connaît déjà les atouts de son équipe par cœur.

-Permission accordée. Rendez-vous à la salle de téléportation.

Voilà qui répond à une question que Spock a jusqu'ici obstinément refusé d'accorder la moindre attention. Ils participent encore aux mêmes missions au dépit de toutes les recommandations officielles. Spock devrait être soulagé, mais il n'arrive qu'à ressentir un vague sentiment de nostalgie. Étrange. L'autre Spock ressentait ça en pensant à l'Enterprise et son équipage. Mais c'était quelque chose qui était des décennies derrière lui. Spock se tient debout les deux pieds sur le plancher du vaisseau.

-Bien, capitaine.

Les mots ont du mal à sortir. Il a besoin de méditer. Encore. Et ce sera insuffisant. Encore. Il n'y a pas de réponse à son problème, sinon une qu'il ne peut ni demander, ni obtenir. Spock l'accepte. Il a juste besoin de temps.

Après avoir salué, il s'empresse de quitter la passerelle. Une grande inspiration, et il est prêt à se remettre au travail. Quand l'ascenseur le dépose au niveau des laboratoires, il peut même prétendre que tout va bien. C'est d'ailleurs vrai, en un sens. S'il se force à y réfléchir assez longtemps, il doit reconnaître que tout est véritablement revenu à la normale, comme si rien n'avait changé sur l'Enterprise. La relation qu'ils ont tous avec Jim est redevenue ce qu'elle était, une solide amitié. L'épreuve de Cykax et de Tarsus est derrière eux.

Mais la normalité laisse un goût amer dans la bouche de Spock. Cette épreuve les a rendu plus forts, et Jim en particulier. Leur amitié prend la même voie, c'est du moins ce que soutient Uhura si fortement qu'il la croit sans peine. Le problème vient de lui. Spock ne s'est jamais senti si humain. Sa sœur Michael en rirait si elle le voyait, à moins qu'elle ne compatisse. Il a toujours cherché à être aussi vulcain que possible et voilà qu'il ne parvient pas à se maîtriser lui-même. Tout est revenu à la normale, mais pas lui. Il en est incapable.

Seul le kolinhar pourrait le soulager, et l'idée, qui l'a accompagné toute sa vie, lui paraît désormais abjecte.

Réunir une équipe ne lui prend pas beaucoup de temps. Il reste alors à Spock quarante sept minutes à occuper avant le départ de la mission. Plutôt que de remonter sur la passerelle, il choisit de rejoindre son propre laboratoire et s'assit devant son ordinateur pour avancer ses recherches. Du moins, c'est son but à l'origine. Au lieu de ça, il reste simplement assis à réfléchir.

Il repense au vieux Spock et à son dernier message avant sa mort. Il concernait Tarsus et contenait des reproches envers leur traitement du problème, ainsi que des mots de compassion. Il était passé par là lui-aussi après tout, quoi que pas de la même manière.

Ce sont ses derniers mots surtout qui s'imposent à l'esprit de Spock. « Ce que j'ai ressenti en apprenant ? De la peine et de l'admiration pour l'homme qu'est

devenu Jim Kirk malgré cela. ». De la peine et de l'admiration, c'est à peine un centième de ce que Spock ressent chaque fois qu'il y pense. L'autre Spock ressentait mille fois plus aussi, probablement, mais pour lui, c'était quelque chose de révolu. Son Jim était parti depuis longtemps. Spock, lui, n'a pas cette distance. Il ne peut pas donner l'illusion, tout juste nier la vérité.

Aussi, après avoir refermé son travail sans avoir modifié une seule virgule, Spock se lève, défroisse son uniforme et se dirige avec toute l'apparence de la sérénité vers la salle de téléportation.

Ils sont huit à s'y tenir, quatre scientifiques, deux personnes de la sécurité, Sulu, le capitaine et lui. Tous sourient Jim trépigine même. Ils sont excités d'enfin commencer leur mission. Spock prétend ne pas être touché par cette excitation, mais le regard que lui adresse Jim signifie qu'il ne dupe pas ceux qui le connaissent. Ils partagent toujours ça, au moins, ce même désir vibrant de découvrir les secrets de l'univers.

-Nous allons partir sans vous monsieur Spock.

À grand peine, il retient la réplique qui naît dans son esprit. Plaisanter avec Jim est un acte trop intime à ses yeux depuis peu. Spock se contente donc de saluer silencieusement de la tête et rejoint le reste du groupe sur la plate-forme. Aussitôt, Jim Kirk se redresse. Sa posture, son regard, tout est différent tandis qu'il s'adresse au groupe, leur rappelant l'importance de leur mission. Ils ont un mystère à résoudre, celui d'une planète qui bloque les communications alors que les scanners n'ont révélé aucune forme de vie intelligente à la surface. Quatre membres de l'expédition les ont rejoint au départ de la mission. Ils ont l'air convenablement impressionnés. Même si la Starfleet leur a envoyé les meilleurs éléments disponibles, Spock prend note de surveiller leur réaction une fois à la surface.

Les termes scientifiques qui décriraient le mieux la planète échappent complètement à Spock. Étrange et incorrecte sont les seuls qui lui viennent à l'esprit. Son tricouleur peine à lui donner des informations plus claires que ce que ses yeux constatent. Le sol est presque spongieux, comme s'ils marchaient sur de la terre gorgée d'eau, mais a l'apparence d'une roche volcanique. La gravité change selon l'endroit où on se tient. Et ce ne sont que deux des multiples anomalies qu'ils ont détectés en dix minutes d'exploration préliminaire.

Pendant qu'il essaie de donner un sens à ces contradictions, le capitaine s'approche de lui sans qu'il ne le remarque. Sa voix, juste derrière lui, le fait presque sursauter.

-Et bien, monsieur Spock ? Quel effet cela fait de se tenir sur une planète qui semble entièrement dédiée à l'illogisme ?

-La sensation n'est pas très différente de ce que l'on peut ressentir en visitant la Terre, ne peut-il s'empêcher de répliquer, mais ici corroborée par une observation empirique.

Spock se retourne à temps pour voir Jim se mettre à sourire.

-Fascinant et illogique. Votre combinaison préférée, n'est-ce pas ?

Le regard de Spock s'attarde un peu trop longtemps sur les traits de son

visage.

-Cela ne fait aucun doute, capitaine.

La confession est moins douloureuse qu'il ne l'aurait cru. Il est parvenu à garder sa voix relativement indifférente, mais Jim lui lance un regard scrutateur. Cela les laisse un instant dans une situation inconfortable, puis Jim reprend une attitude professionnelle.

-Je regrette qu'un géologue ne soit pas descendu avec nous.

-Je suppose que tout le département s'empressera de demander à faire partie du prochain groupe à descendre.

-Oui, à première vue, il n'y a que les départements de xénoanthropologie et de linguistique qui ne devraient pas me submerger de demandes. Ceux de xénobiologie seront un peu déçus, par contre.

Spock hoche la tête. Il y a de la végétation, mais elle est rare et relativement normale comparée au reste de leur environnement. Sulu l'observe néanmoins avec attention, penché au ras du sol à la recherche d'une anomalie notable. En vain jusqu'ici et il semble proche de prendre ça pour une injure personnelle. Un reniflement amusé échappe à Jim, puis il se tourne vers les trois spécialistes en ondes et télécommunications qu'ils ont emmenés avec eux.

-Et bien, avez-vous trouvé un indice de la provenance de ce fichu signal ?

-Peut-être bien capitaine, mais je n'irais pas jusqu'à en jurer, répond l'un d'entre eux. Il y a comme un écho déformé sur nos instruments, venant de l'ouest.

-À une grande distance ?

-Pas excessivement. Une demi-heure de marche, peut-être ?

-C'est un hasard heureux.

Les regards de Spock et de Jim se croisent. Trop heureux. Ils n'ont pas choisi ce point d'arrivée au hasard mais parce que la planète est parcourue d'orages violents qui rend toute téléportation hasardeuse. Le signal de la téléportation passerait mal à travers la couche nuageuse. Seules quelques régions semblaient épargnées, sans raison immédiatement visible. Là où ils se trouvent, le ciel est dégagé, mais de tous les côtés, l'horizon est chargé de nuages noirs. Ils ont un début de réponse maintenant, mais plus encore de questions.

-Qu'est-ce qui peut émettre des ondes aussi loin dans l'espace et perturber la météo à l'échelle d'une planète ?

-Un seul moyen de le découvrir, capitaine.

Jim lui sourit à nouveau avant de s'interrompre brutalement et de se détourner pour faire signe aux membres de l'expédition de se diriger vers la source du signal. Cela fait mal, bien plus que cela ne devrait. Cependant, Spock a une mission à accomplir, aussi enfouit-il cette douleur avant d'embrayer le pas à son capitaine.

Tout en avançant, Jim sort son communicateur.

-Kirk à l'Enterprise.

Un grésillement s'élève, assez fort pour rendre presque inaudible la voix de Scott.

-Je vous reçoit capitaine, mais très mal.

-Nous nous dirigeons vers une source potentielle du signal, à une demi-heure vers l'ouest. Du nouveau de votre côté ?

-Impossible de trianguler le signal, la couverture nuageuse bloque tout.

Spock lève les yeux. Au-dessus d'eux, le ciel est limpide, mais l'horizon est bouché de tous les côtés. Logiquement, il en est de même dans les autres régions épargnées par les vents.

-Continuez à étudier tout ça alors. Je vous recontacte quand nous aurons du nouveau.

-Bien. Mais faites attention, la couverture nuageuse ? Elle se déplace, lentement mais sûrement d'est en ouest et dans votre direction. Ne vous retrouvez pas en-dessous si vous voulez qu'on vous ramène à bord. En principe, vous avez trois ou quatre heures devant vous avant d'être sous le nuage.

-Noté.

Jim range son communicateur et ralentit sa marche. Spock l'imité afin qu'ils distancent le reste de l'équipe. Ils avancent d'abord en silence, chacun réfléchissant à la tournure que prend les événements et à la conduite qu'il convient d'adopter. Une situation si familière ne devrait pas être si inconfortable.

-Je n'aime pas ça, souffle Jim en écho accidentel aux pensées de Spock. Je n'aime pas ça du tout.

-Une raison particulière à cela, capitaine ? La situation est certes inhabituelle, mais ne semble cependant pas à ce point préoccupante.

L'instinct de Jim est cependant exceptionnel. Spock vérifie l'accessibilité de son phaseur et observe avec plus d'attention leur environnement. Jim hoche la tête et fait de même à ses côtés.

-Je ne sais pas, continue-t-il. Quelque chose me met mal à l'aise, et pas seulement la tempête qui vient vers nous. C'est comme si quelque chose me rongerait l'estomac depuis qu'on a posé le pied sur cette planète. Je dis juste... prudence. Je sens que ça va être une de ces missions.

Spock hoche la tête. Son expérience corrobore l'instinct de Jim. Ils sont sur l'une de ces missions qui se termine généralement par des messages de condoléances à des familles dévastées ou par des rapports si étranges qu'ils savent qu'il leur faudra pendant des mois jurer à l'amirauté que oui, les choses se sont passées exactement telles qu'ils les ont énoncées dans le rapport. Normalement, Jim devrait être aussi inquiet qu'excité à cette perspective.

S'il ne l'est pas, Spock se prépare au pire.

Abruptement, la plaine s'arrêtait pour faire place à une longue faille qui s'étendait à perte de vue et large de plusieurs kilomètres. À mi-chemin entre les deux rives, se dresse une sorte de grande aiguille de pierre. Au premier coup d'œil, rien d'anormal.

-Spock, vous avez une meilleure vue que moi, l'appelle le capitaine alors que Spock échange ses informations avec les scientifiques de l'équipe.

-Oui.

Jim renifle d'un air amusé.

-Est-ce moi qui fatigue ou bien est-ce que cette chose a bougé depuis tout à l'heure ?

-Non, elle se déplace bien lentement vers le nord-ouest. Nous devrions l'atteindre quinze minutes plus tôt que prévu et le signal pourrait bien provenir de là.

-J'aime de plus en plus la tournure que cela prend.

-Recommanderiez-vous la prudence, capitaine ?

-Moi ? Jamais. Question de principe. Je vous laisse le soin de le faire.

Il retient un sourire, purement par habitude et s'efforce d'ignorer ces trop intenses émotions qu'il ressent. Il y parvient, une fois de plus, mais combien avant qu'il ne puisse plus les retenir ?

Jim lui jette un regard fugace que Spock ne parvient pas à décrypter, puis le capitaine se retourne vers leurs équipés. Il écoute ses ordres, intervenant à quelques reprises pour proposer son point de vue. Le capitaine acquiesce à certaines de ses idées et en réfute d'autres, toujours avec le sourire, et quand ils entament une longue descente le long du ravin vers l'aiguille de pierre, Spock se surprend à retenir un sourire. Malgré tous ses efforts, Jim s'en rend très vite compte et sourit à son tour.

-Et bien monsieur Spock ? Vous semblez bien...

Il s'interrompt, cherche ses mots et fronce les sourcils. Le silence s'éternise.

-Il est rare de vous voir à cours de mots capitaine. Dites-moi donc quelle impression je donne que je puisse la confirmer ou l'infirmier.

Il s'attend à un sourire ou un rire, malgré la situation. Au contraire, le capitaine redresse les épaules et jette des regards anxieux tout autour d'eux.

-Définitivement, il y a quelque chose d'anormal. C'est comme si je sentais quelque chose s'insinuer sous ma peau.

-Je ne sens rien.

S'il était humain, les poils de Spock se dresseraient probablement sur ses bras en signe d'inquiétude. Lui ne ressent rien de particulier, mais un coup d'œil lui permet de constater que Sulu et leurs autres équipés affichent eux aussi une nervosité supérieure à la normale. Odoudou, une femme que Spock a toujours connu impassible et décidée se frotte le bras comme si elle cherchait un moyen de se réchauffer ou de faire disparaître quelque chose de sur sa peau. Pendant qu'il les observe débattre du meilleur moyen d'aborder la descente, il écoute d'une oreille le capitaine enregistrer ses consignes. Une précaution peut être superflue, mais Spock n'en jurerait pas. Si les idées de Jim sont fondées, l'équipage au-dessus de leurs têtes pourrait tirer bénéfice de ces indications.

-On dirait que l'inquiétude est contagieuse, n'est-ce pas ?, murmure Jim une fois qu'il eut terminé.

Il hoche la tête.

-C'est inévitable, lorsqu'une équipe est composée presque exclusivement d'êtres humains. Vous disposez de cette remarquable capacité à réagir à l'inquiétude des autres.

-Et je ne doute pas que vous la trouviez fascinante, le coupe Jim, mais dites-moi, vous êtes inquiet aussi.

Spock hausse le sourcil à cette affirmation péremptoire. Jim le fixe avec ce regard que Spock connaît bien, celui qu'il affiche quand les enjeux sont énormes. Quand il le regarde ainsi, Spock cesse de s'interroger sur la pertinence ou la légitimité de ses questions. Il se fit à l'instinct de Jim, à cent pour cent.

-Oui.

-Et rien d'autre ?, insiste Jim.

-De la curiosité vis à vis de tout ceci. De la méfiance.

-Autre chose ?

-Rien de significatif.

Jim lui jette un regard dubitatif mais ce que Spock ressent d'autre n'a rien à voir avec leur mission. Ses appréhensions n'appartiennent qu'à lui. Que pourrait-il dire à Jim d'ailleurs ? Rien qui n'ait sa place dans cette mission. Fort heureusement, le capitaine n'insiste pas. Il devrait. En tant que capitaine, c'est son devoir. Mais Spock lui est reconnaissant de n'en rien faire. De toute manière, il ne pourrait pas lui apporter de réponse qui soit claire ou concise. S'il en était capable, il y a longtemps qu'il l'aurait fait.

Il n'a de toute manière pas le temps de s'appesantir davantage sur la question. Après un dernier regard circonspect dans sa direction, Jim reprend la longue et difficile descente. Le sol et les parois de pierre restent toujours aussi impossiblement spongieuses ce qui ralentit leur progression. En principe, et si les prévisions de Scott sont justes, ils ont encore deux heures devant eux pour en découvrir davantage sur ce qu'il y a en contrebas. Mais malgré ces difficultés, Spock s'interroge sur les réactions de Jim depuis qu'il est sur cette planète. Il agit de manière inhabituelle et Spock ne peut déchiffrer la logique de ses propos ou de ses actes. Quelque chose le perturbe, et ce n'est pas seulement le résultat de ces derniers mois et des regrettables actions de Spock. C'est quelque chose de nouveau. De perturbant. Ni lui ni le capitaine ne sont vraiment concentrés. Il faut que cela change, et vite, avant qu'ils ne compromettent leur mission.

C'est alors que l'un des scientifiques, un jeune humain avec lequel Spock a eu l'occasion de parler quelquefois et qui semblait parfaitement équilibré, se met à hurler et à s'arracher les cheveux.

-Je le savais, oh, je le savais !

Le dernier mot n'est plus guère qu'un sanglot et Spock et Jim n'ont que le temps de tendre la main. Trop tard. L'homme - Paul Schneider, se souvient-il soudain - a déjà sauté dans le vide. Abasourdi, Spock cligne des yeux, une fois, deux fois.

Quand il les rouvre, il est allongé dans la salle de téléportation à bord de l'Enterprise où Scott et McCoy lui jettent des regards inquiets. Spock se redresse sur un coude et se sent immédiatement vaciller tant sa tête le lance. Il est inhabituellement fatigué et perd quelques secondes à se demander où il est et ce qui se passe. Puis, la mémoire lui revient. La corniche, le saut de Schneider, l'attitude étrange de Jim.

Aussitôt, il jette un regard frénétique autour de lui. La pièce est emplie de techniciens penchés sur leurs appareils. Quelques membres de l'équipe médicale

attendent des consignes à proximité.

-Le capitaine ? Les autres ?

Sa voix est rauque, comme s'il avait crié.

-Nous espérons que vous pourriez nous le dire, avoue McCoy tout en continuant son examen à l'aide d'un tricouleur.

Spock prend quelques secondes le temps de chercher s'il est blessé, mais à part sa tête qui continue de le lancer périodiquement, il ne détecte aucune blessure et se redresse sans écouter les protestations du docteur.

-Où sont-ils ?

-On y travaille. Venez.

Spock se laisse entraîner à travers les couloirs du vaisseau sans protester une fois qu'il a compris qu'une cellule de crise est en train d'être réunie. McCoy continue de pester en le suivant mais Spock bloque sa diatribe. Il va bien. Vraiment. La fatigue dans ses muscles se dissipe pendant qu'il marche. Ce n'est probablement qu'un effet secondaire d'avoir passé du temps sur une planète à gravité différente. Il refuse donc de s'en inquiéter.

Par contre, il doit reconnaître que son état mental est problématique.

En quelques minutes à peine, ses boucliers mentaux se sont effondrés. Il se sent... vulnérable. Heureusement, ils ne croisent aucun télépathe ou empathie sur leur chemin. La rencontre n'aurait été agréable pour aucun d'entre eux. Comment ses défenses ont-elles pu se briser en si peu de temps ? Il ne peut qu'imaginer une attaque violente contre sa psyché, mais alors il ne devrait pas être capable de marcher et de penser si facilement. La seule autre hypothèse étant qu'il ait de lui-même baissé ses boucliers et omis de les rétablir avant de grimper à bord, il ne parvient pas à comprendre ce qui a bien pu se passer.

En toute logique, il devrait confesser son problème aux autres, ou du moins au docteur. Il n'en fait rien parce qu'alors il devrait se déclarer compromis émotionnellement et confier la responsabilité du sauvetage du groupe coincé sur la planète à d'autres et c'est inenvisageable. Tant que rien n'explique son état, il n'en fera rien.

Quand ils arrivent en salle de conférence, Spock a à peine commencé à rétablir ses boucliers. Il ignore le regard soucieux que partagent Uhura et Chekov en le voyant arriver et s'installe aussi naturellement que possible au bout de la table. Les autres l'imitent.

-Les autres nous rejoignent, explique Uhura en voyant son regard se poser sur les quelques chaises vides. Scotty a mis tout le monde au travail pour essayer de comprendre la situation.

-En attendant qu'ils arrivent avec les résultats de leurs calculs, poursuit Scott, vous pouvez nous expliquer ce qui c'est passé ces six dernières heures ?

Un coup d'œil à l'ordinateur renseigne Spock. Il ne lui manque pas quelques minutes mais presque sept heures qui ont disparues de sa mémoire. Au moins, ce laps de temps est davantage cohérent avec ce qui est arrivé à ses boucliers mentaux. Sa première hypothèse était probablement juste : ils ont été forcés. Seulement, il a eu le

temps de s'en remettre. La situation par contre apparaît plus critique que jamais.

-À neuf heures cinquante huit, heure de bord, le capitaine a enregistré un message annonçant que nous descendions dans une faille pour examiner une aiguille de pierre à l'intérieur de celle-ci. Selon toutes les apparences, cette aiguille bougeait lentement le long de la faille en direction de du nord-ouest et était la source possible du signal que nous cherchons à identifier. Nous avons commencé la descente depuis cinq minutes quand l'enseigne Schneider s'est jeté dans le vide.

-Une explication ?, demanda Uhura d'une voix troublée.

-Aucune que je sois en mesure de fournir. Mes souvenirs s'arrêtent là. Je suppose que le capitaine aura décidé de continuer la descente, au moins pour récupérer les restes de Schneider ou vous aura contacté pour vous demander de le faire. À ce moment-là, nous avons au moins deux heures devant nous avant de passer sous la couverture nuageuse.

-Et il ne vous est pas venu à l'idée de mentionner l'amnésie ?, gronda le docteur.

-Je viens de le faire.

-D'autres symptômes que vous auriez oublié de mentionner.

-Rien de pertinent. Avez-vous des indices sur ce qui s'est passé ensuite ?

Scott se laissa distraire par la question même si Uhura et McCoy brûlaient visiblement d'insister.

-Nous avons reçu une communication, à peu près une heure après que vous ayez commencé votre descente. Plus exactement, un début de communication. Le capitaine a à peine eut le temps de prononcer quelques mots puis, plus rien. Et un orage a éclaté juste au-dessus de vous, surgissant de nulle part. Après ça, nous avons été incapable de vous contacter ou de vous téléporter à bord. L'orage bloquait tout signal.

-Que disait la transmission ?

-''Quelque chose est définitivement anormal ici. On dirait que cette planète...'' et le message s'arrête ici, explique Uhura. Nous n'avons toujours pas réussi à déchiffrer le reste, même avec les algorithmes que nous avons créés. Tout ce que nous pouvions faire, c'était préparer une équipe pour atterrir près de votre position, mais une navette ne résisterait pas à ces orages. Nous n'avons pu que rester là à attendre une ouverture.

Spock opina. C'était la décision logique et la plus économe en vie humaine. Si sa vie seule était en jeu, il aurait approuvé sans réserves. Ce n'était pas le cas. Jim était en bas et leurs hommes. Il prit une lente inspiration.

-Comment suis-je remonté alors ?

-Il y a trente minutes, une communication a été émise de la planète, fragmentée comme nos échanges avec la Starfleet, reprend Uhura. Le logiciel de décryptage que nous avons mis au point est en train de finir de le reconstituer. Nous sommes en alerte maximale depuis que la voix du capitaine a été authentifiée de même que les mots ''danger'', ''mort'' et ''blessé''. Nous craignons le pire.

-Aussi quand votre signal est apparu sur nos écrans, nous n'avons pas hésité une seconde, achève Scott. Nous vous avons ramené en espérant avoir un début de

réponse. Mais...

Il s'interrompt à temps mais Spock connaît la fin de sa pensée. Ils ne savent même pas si les autres sont encore en vie.

-Mettons-nous au travail alors.

Les autres lui répondent par des murmures enthousiastes. Les propositions fusent immédiatement. La plupart ont été énoncées pour la première fois il y a des heures, mais tous espèrent que Spock aura un regard neuf sur la question. Il est le premier à l'espérer. Ils doivent être capable de trouver quelque chose. Si travailler aux côtés de Jim toutes ces années lui a appris quelque chose, c'est bien qu'aucune situation n'est réellement désespérée et qu'il y a toujours un moyen.

Il ne croit plus au Kobayashi Maru.

Et s'il doit se faire téléporter seul à des milliers de kilomètres de distance de son équipe, il le fera sans hésiter une seconde.

Très vite, ils sont rejoints par toute une équipe de spécialistes pour décider d'un angle d'approche. Spock discute avec une ingénieure qui a l'air de penser que faire des moulinets avec ses bras rend son propos plus censé quand il remarque un étrange manège près de la porte. Un spécialiste des communications montre quelque chose à Uhura qui s'éclipse puis revient dans la pièce et fait signe à Scott qui à son tour presse Chekov de les rejoindre. La discrétion n'est pas leur fort. Mais après tout, Spock ne peut pas les critiquer car bientôt trois paires d'yeux se redressent pour le fixer.

Uhura prend sur elle de se rapprocher de lui tandis que les deux autres se dirigent le plus naturellement possible vers le coin le plus vide de la pièce.

-Nous avons décrypté le message du capitaine.

-Et ?

-Suis-moi.

Son visage est sombre. Elle ne dit rien tandis qu'ils se faufilent entre les scientifiques penchés autour de la table sur des projections théoriques. McCoy a rejoint les autres et le foudroie du regard.

-Et quand comptiez-vous nous dire que vos défenses mentales étaient compromises ?

Ses dents sont serrées mais il n'est pas difficile de voir qu'il a envie de hurler. Spock inspire, deux fois et lui répond d'une voix égale.

-Cette information n'était pas pertinente.

-Mon œil. Ce genre d'information est toujours pertinent. Que s'est-il passé ?

-Je n'en sais rien. Que dit le message du capitaine ?

-Il n'est pas des plus... cohérents, confesse Uhura. Sauf en ce qui te concerne.

Il semblerait que vous ayez rencontré quelque chose en bas, quelque chose de conscient. Spock, je suis désolée, mais ses ordres sont clairs.

Elle n'achève pas sa phrase. Elle n'en a pas besoin, Spock l'entend parfaitement. Il est momentanément relevé de son poste. Même McCoy le regarde avec pitié et il en vient à se demander s'il ne sous-estime pas lui-même son état. Scott a un mouvement maladroit pour tendre une main vers son épaule mais se reprend et se

redresse.

-Nous allons les ramener. Reposez-vous Spock.

Avant que McCoy n'ait le temps de lui ordonner de se rendre à l'infirmierie, Spock incline la tête.

-Je vais méditer, déclare-t-il et cette réponse leur convient suffisamment pour que personne ne tente de le suivre. Pour l'instant. Il ne doute pas que McCoy ne le harcèle bientôt, mais ça lui laisse du temps. Suffisamment pour se reprendre et obtenir des réponses, avec un peu de chance.

La première chose qu'il fait en arrivant dans ses quartiers n'est pas de méditer c'est d'écouter l'enregistrement du message de Jim qu'il a ordonné à l'ordinateur de bord de lui transmettre. Il l'écoute en silence, debout au milieu de la pièce, les poings et la mâchoire serrée. Une fois, deux fois. Il ne se sent pas mieux pour autant. Pour retrouver un semblant d'équilibre, il allume les bougies qu'il utilise pour méditer. Il s'installe, ferme les yeux et inspire profondément.

L'effort est vain. Il est difficile d'utiliser la méditation pour maîtriser ses émotions quand il n'a aucune idée de ce qu'il ressent ou est censé ressentir. La voix de Jim, déformée par des grésillements le hante. L'urgence dans celle-ci, l'angoisse...

Mais peut être la méditation peut-elle au moins l'aider à trouver une logique dans ce qui c'est passé. Aucune communication ne passait entre la planète et le vaisseau et le capitaine le savait. S'il a envoyé ce message, c'est donc logiquement, qu'il savait qu'il passerait. Pour preuve, il ne demandait pas de le téléporter à bord si son signal devenait clair mais quand. À la deuxième écoute, Spock avait entendu sa voix en arrière plan, presque inaudible. Protestant ? Ce serait logique, il n'abandonnerait jamais Jim dans une situation dangereuse. Donc Jim savait que son message serait reçu et décrypté. Cela signifiait qu'ils avaient trouvé un début de réponse à leurs questions.

La brièveté du message donne un autre indice. Jim savait qu'il n'aurait que peu de temps. Il avait du choisir quelles informations transmettre et il en avait choisi deux : il y avait une chose en bas de sentier avec laquelle ils avaient commencé à communiquer et il fallait d'urgence remonter Spock à bord. C'étaient là qu'intervenaient les protestations de Spock et que Jim cessait d'être compréhensible.

Pas comme ça Spock, pas à cause de cette chose. Là haut...

Sur sa cuisse, la main de Spock tremble et se contracte de manière irrationnelle. Il ne peut pas être là. Il ne peut pas rester là à ne rien faire quand en bas... Que se passe-t-il seulement en bas ? Une inspiration, plus longue encore. La question suivante qu'il convient de se poser concerne la raison pour laquelle le retour de Spock était si urgent. Même alors qu'il était déchiré par la destruction de Vulcain et la mort de sa mère, Jim lui a fait suffisamment confiance pour l'accompagner sur le vaisseau de ses meurtriers. S'il lui a fait confiance pour se maîtriser dans ces circonstances, pourquoi pas cette fois ?

Spock ignore les signaux que lui envoient son cœur en battant plus vite et se concentre sur cette unique question. Le reste doit être ignoré. Spock a été renvoyé

car il mettait en danger l'équipage ou la mission. Autre hypothèse, il a été écarté car c'était lui qui était en danger. Ce serait consistant avec la perte de mémoire - alors qu'il n'a subi aucun traumatisme crânien - et la disparition de ses murs mentaux.

Un souvenir lui revient, fugace. La main de Jim sur la sienne, brûlante.

Je déteste ça.

Nous sommes passés par pire.

Peut-être, Spock, mais... J'ai l'impression de trahir votre confiance.

Jamais.

Il rouvre les yeux, sous le choc, mais le souvenir fugace s'est déjà dissipé et il reste là, le souffle court et le cœur battant. Il ne trouve pas de sens à ces mots, ni à la main de Jim sur la sienne, ni à ses regards avant que tout ne dégénère en bas. Il ne peut pas y trouver un sens.

Mieux vaut renoncer à la méditation. Il n'arrive à rien de toute façon.

Il se redresse et s'installe devant son ordinateur, songeant vaguement à commencer à rédiger son rapport mais se relève avant d'avoir écrit le premier mot. Ce serait le ramener aux mêmes pensées dont il voudrait se débarrasser. Il ne peut s'empêcher de penser qu'il ne trompe personne, qu'il essaie de se mentir à lui-même et qu'il est en train d'échouer lamentablement. Il s'assoit sur son lit, se redresse et pars se laver les mains qui lui paraissent brûlantes. En revenant dans la pièce, son regard se pose sur la photographie que lui a légué son double en mourant.

Même si elle est posée au même endroit depuis que l'Enterprise est repartie en mission, il est toujours aussi étrange de voir à quoi ils ressembleront tous dans quelques décennies. Cette confiance et ce calme qu'ils affichent dessus ne correspondent pas à l'image que Spock a d'eux aujourd'hui. Il s'assoit sur le lit et s'empare de l'image. Les yeux de Jim pétillent dessus, d'une façon si différente et si familière... C'est un homme que Spock ne connaît pas mais qu'il devine chez son ami et qu'il a hâte de rencontrer. Peut importe les différences dans leurs vies, les traumatismes. L'autre Spock lui a dit ce qu'il est advenu de l'autre Anton Karidian. Comment il a vécu caché des décennies et comment ses péchés l'ont rattrapé sous le visage de sa fille. Lui et les autres ont empêché Jim de confronter son bourreau. Mais même sans ça, Spock sait que Jim a le potentiel de devenir le capitaine sur la photographie.

Le lit se révèle trop confortable. Malgré lui, Spock sent ses yeux se fermer. Il est bien plus épuisé qu'il n'aurait aimé l'avouer et sa vaine tentative de méditation a empiré les choses. Il laisse sa tête retomber sur l'oreiller.

Il se réveille deux heures plus tard sans que nul ne l'ai dérangé. Se redressant, il constate à quel point son uniforme est froissé et sale. Étrange. Il aurait dû s'en rendre compte bien plus tôt et tâcher d'y remédier avant même de mettre les pieds en salle de conférence. Un officier doit paraître irréprochable, en particulier s'il espère obtenir de retourner sur le terrain pour épauler son capitaine. Avec son apparence, il n'est pas étonnant que les autres officiers l'aient prié de se retirer. Son comportement frôlait l'irrationnel, à plus d'un titre. Comment a-t-il pu trouvé logique et naturel de les laisser dans l'ignorance de son état mental ? S'ils ne l'ont pas envoyé de force à l'infirmerie c'est sans doute par crainte qu'il ne réagisse

violemment. Spock croit volontiers qu'il en aurait été capable.

Il se sent mieux, c'est indéniable. Un instant, il soupèse l'idée de s'imposer dans l'équipe qui travaille à ramener Jim et les autres mais y renonce immédiatement. Le seul fait d'y avoir pensé prouve qu'il continue d'avoir un comportement anormal. Ses défenses mentales sont toujours inexistantes et toute personne dotée d'un minimum de capacités mentales à bord de l'Enterprise devrait sans doute s'échiner à bloquer ses pensées s'il passait à proximité. Heureusement que la très large majorité de l'équipage n'a jamais démontré la moindre sensibilité psychique.

Il interrompt le cours de ses pensées. Il y a là quelque chose d'important, quelque chose dont il doit se souvenir.

Ils sont assis au font du précipice, quelqu'un gémit derrière eux et la main de Jim se crispe sur son épaule. « Ce n'est pas moi, murmure-t-il, ce n'est pas ce que je ressens. Spock, pourquoi n'avoir rien dit ? »

Tout ne lui revient pas en mémoire d'un coup, ce serait trop facile et la mémoire ne fonctionne pas ainsi, mais il commence à se souvenir de ce qui s'est passé sur la surface de la planète. Jim l'avait compris le premier. La planète, aussi incroyable que cela paraisse, était un être sentient. Plus encore, elle était sentiente et avide de communiquer.

Il s'approche de l'interphone. Le reste peut attendre.

-Spock à Uhura.

La voix fatiguée de la jeune femme lui répond quelques instants plus tard.

-Ici Uhura. Je suis désolée, Spock, nous n'arrivons toujours pas...

-Je sais. Ce n'est pas un signal émit depuis la planète qui bloque nos communications, c'est la planète qui tente de communiquer avec nous. Elle communique par un mélange d'ondes électroniques et de télépathie. Pour les sortir de là, vous avez besoin de trouver un moyen de communiquer directement avec elle.

Le silence d'Uhura trahit sa stupéfaction. Spock n'attend pas qu'elle réponde et coupe la communication. Si elle a des questions, elle peut le joindre sans soucis, mais la connaissant, il sait qu'elle va se mettre directement au travail et ne pas s'arrêter avant d'avoir trouvé une solution. Quand à lui, il a encore besoin de se reprendre.

La planète a tenté de communiquer avec eux et, dès qu'ils se sont téléportés, a patiemment et méticuleusement démolit ses défenses mentales sans même qu'il s'en rende compte. Et Jim...

Jim l'a réalisé bien avant lui. Jim l'a senti, et Spock frissonne presque à l'idée de ce qu'il peut avoir senti d'autre. Certains détails de leur conversation en bas commence à prendre du sens. Jim a senti... quelque chose venant de lui. Il a peut être même essayé de le lui faire comprendre, mais alors il l'a fait avec trop de tact et Spock lui-même était trop atteint déjà pour s'en rendre compte. L'idée que Jim puisse prendre trop de précautions pour lui parler lui arrache étrangement un sourire.

Revient alors de plus belle cette impression qu'il se ment à lui-même. Il y a quelque chose dont il ne veut même pas reconnaître l'existence. Oui, il est, depuis le retour de cette planète, terrorisé. Le plus inquiétant, c'est que la sensation lui est

étrangement familière, comme s'il tâchait d'ignorer cette inquiétude depuis des mois.

Il a tout un travail de méditation à faire là-dessus, mais il devra attendre. Le plus urgent est de rétablir ses murs mentaux et il s'y attelle immédiatement. Le processus est long et fatiguant, mais bien plus facile que sa pathétique tentative de méditation quelques heures plus tôt. C'était comme s'il avait voulu dès le départ échouer dans celle-ci. Un acte incohérent de plus, mais il ne s'attarde pas sur cette pensée, pas plus que sur tout le reste.

Quand il rouvre les yeux, trois heures de plus se sont écoulées et pour la première fois depuis le début de la mission il peut dire sincèrement que son état mental est satisfaisant. En conséquence, il lui apparaît pour la première fois clairement à quel point ses pensées et actions des dernières heures ont été largement dénuées de tout sens commun. Il a été touché plus qu'il ne l'aurait pensé possible par cette attaque. Ou plutôt, celle-ci a réveillé plusieurs choses qu'il se taisait à lui-même. D'un coup, Spock voit un certain nombre de choses sous un angle nouveau. Il aimerait maintenant savoir si c'est une bonne ou une mauvaise chose.

La voix de Scotty l'interrompt dans ses pensées alors qu'il finit de changer d'uniforme et de rectifier l'état de ses cheveux.

-On a établi un contact et on les a retrouvés. Ils remontent d'ici quelques minutes.

Le visage de Jim est sombre quand il se matérialise sur la plate-forme. Au final, ils ont perdu deux hommes d'équipage. C'est toujours trop et Spock sait que Jim le vit encore plus mal car ce sont les premiers morts de cette nouvelle mission, alors qu'ils ont entamé celle-ci depuis moins de deux mois. Autant dire qu'il le vit comme une atteinte personnelle.

-Que c'est-il passé ?, demande le docteur McCoy en se précipitant vers Jim.

Heureusement, celui-ci n'a pas l'air blessé, juste épuisé. Les autres survivants sont dans le même état. La pire blessure, au premier coup d'œil, semble une immense ecchymose sur la tempe de l'une d'entre eux.

-Que savez-vous de ce qui s'est passé en bas ?

-Pas grand chose, répond McCoy en jetant inconsciemment un regard dans la direction de Spock.

Il n'ajoute pas ce qu'il serait en droit de dire, qu'il aurait fallu que Spock soit capable de fournir un discours cohérent. Jim suit le regard de McCoy et croise celui de Spock. Celui-ci ne devrait pas être là. Le docteur ne l'a pas autorisé à reprendre son poste. En le voyant arriver devant la salle de téléportation, McCoy s'est contenté de soupirer et de lui intimer l'ordre de le suivre à l'infirmierie ensuite. Spock a décidé de prétendre ne pas l'avoir entendu murmurer que ce n'était pas comme s'il n'allait pas suivre Jim comme son ombre jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'il aille bien.

Spock déteste le reconnaître, mais McCoy n'a pas tout à fait tort. Il est attentif au moindre geste du capitaine et c'est pour ça qu'il remarque aussi vite son changement d'attitude quand Jim remarque sa présence. Son dos se redresse, ses épaules se cessèrent et il lui sourit.

Le sourire est familier et Spock retient un froncement de sourcil. Jim ne sourit

aussi largement que dans deux types de circonstances totalement opposées, quand il est si heureux qu'il ne peut se contenir et quand il cherche à cacher quelque chose, souffrance, colère ou mépris. Les deux sont virtuellement indistinguables l'un de l'autre. Même McCoy se laisse régulièrement tromper par ce sourire. Cette fois, Spock ne se laisse pas tromper. La différence entre les deux lui paraît si évidente qu'il doute de se laisser tromper une fois de plus.

C'est un choc pour Spock et ça ne devrait pas l'être. Nul ne le connaît aussi bien que Jim désormais et il connaît Jim mieux que quiconque. Ils sont la meilleure des équipes, comme aime à le répéter la propagande de la Starfleet, et pour une fois celle-ci est assez juste. Peu importe les malentendus et les non-dits, ils devinent depuis longtemps les pensées de l'autre.

-Je suis content de voir que vous allez mieux, monsieur Spock.

-Moi de même capitaine.

Jim hoche la tête avec soulagement puis cesse de sourire et se retourne vers McCoy.

-Schneider s'est jeté dans le vide. Chan s'est suicidé aussi. Ils avaient une relation et Chan cherchait à annoncer à son compagnon qu'elle allait le quitter. La planète a révélé à Schneider ce que ressentait, ou plutôt ne ressentait plus, Chan pour lui. Il ne l'a pas supporté.

Aucun de ceux qui sont remontés ne regarde dans la direction de Spock mais il devine ce que cela veut dire. Ce qu'il ressentait, consciemment ou non, ils l'auront tous senti.

-Je suis désolé Jim, murmure le docteur en serrant l'épaule du capitaine. Vous feriez mieux de tous descendre à l'infirmerie puisque vous êtes en état de marcher. On va s'occuper de lui.

Jim hoche la tête et ne proteste pas. C'est inhabituel qu'il ne se batte pas de toutes ses forces pour éviter l'infirmerie alors qu'il est capable de marcher jusqu'à la passerelle et de faire comme s'il pouvait reprendre son quart comme si tout était normal.

-Très bien, allons-y. Mes félicitations à tous pour avoir réussi à communiquer avec cette planète - il va vraiment falloir lui trouver un nom d'ailleurs - et nous avoir ramenés. Uhura, bravo. Vous allez vous amuser les prochains jours je pense.

-Une planète communiquant par ondes radio et télépathie ?, renifle celle-ci. Vous m'avez gâtée capitaine.

-M'a-t-on déjà surpris à faire les choses à moitié ? Nous avons marché sur le cerveau d'une planète et j'ai encore du mal à me faire à cette idée. Spock, un mot en descendant ?

Il hoche la tête, incertain. Les autres commencent à s'éparpiller, les uns vers la passerelle ou les laboratoires, les autres suivant McCoy qui discute doucement avec Sulu vers l'infirmerie. En passant, le docteur leur jette un long regard menaçant mais se contente de quelques regards à la dérobée pendant qu'ils avancent le long du couloir. Jim et Spock avancent assez lentement pour rester hors de portée d'oreille sans risquer l'ire du docteur. Spock hésite presque à soutenir Jim qui reste d'abord

silencieux et vacille presque une fois ou deux. Il peut sentir les efforts presque surhumains que fait le capitaine pour rester éveillé.

-Je suis soulagé, j'avoue, murmure enfin Jim. Quand ils ont réussi à vous téléporter... Vous m'avez beaucoup inquiété.

-J'en suis désolé.

Jim claque sa langue d'un air agacé.

-Je l'ai dit et je le répète, ce n'est pas votre faute. Vous n'avez pas demandé à projeter ces émotions. Si vous le souhaitez, je peux ignorer tout ça.

Il n'en doute pas. Jim est sincère dans son envie de l'épargner mais Spock a tout de même conscience de ses réticences.

-Mais vous souhaitez en parler.

Jim soupire de soulagement et Spock retient un sourire. À ses yeux, il est si prévisible. Il s'arme de courage pour affronter la suite et n'est pas surpris quand Jim s'arrête, place une main sur son épaule et le fixe droit dans les yeux. La dernière fois que Spock a été capable de résister à ce regard remonte très loin. En réfléchissant un peu, il devrait pouvoir trouver le moment exact, mais il faudrait pour cela qu'il soit capable de détourner le regard.

-Je veux en parler, oui. Spock, je n'ai pas aimé ce que j'ai senti.

Un serrement de cœur, que Spock voudrait pouvoir ignorer. Il s'y refuse cependant. Le déni est illogique.

-Je pensais, j'espérais que les choses étaient revenues à la normale, poursuit Jim. Vous ressentez vraiment ça envers vous-même ?

Spock en a un instant le souffle coupé. Il ne pensait pas que Jim pouvait encore le surprendre, et pourtant. Il laisse totalement de côté le sujet que Spock pensait l'entendre aborder pour ne se concentrer que sur lui. C'est Jim tout craché. Il répète mentalement la question dans sa tête et fronce les sourcils. Lui-même ne s'est pas posé la question. Que ressent-il envers lui-même ?

Il est en colère.

C'est une colère sourde, mais constante et qui dure depuis l'annonce publique de l'arrestation de Karidian. Il a médité là-dessus quelquefois depuis et en a retiré deux choses essentielles. Cette colère s'accompagne de mépris et date d'avant même cette annonce, du moment où il a irrationnellement décidé d'agir sans consulter Jim. Il accepte cette colère, elle est légitime. Ses actions étaient égoïstes et ont blessé Jim.

-Oui. J'ai bien conscience que certaines de mes actions ces derniers mois...

-Karidian.

-Exactement. J'ai dépassé un certain nombre de limites.

-Mais si je ne me trompe pas, l'interromps Jim une fois de plus, vous semblez avoir réalisé que j'ai pardonné aux autres. Pourquoi pas à vous, Spock ?

Il est peu probable qu'il ai réalisé cela avec l'aide de la planète. C'est plutôt que Jim l'a observé ces dernières semaines autant que l'inverse. Spock ne nie pas, mais incline la tête en silence. Ils arrivent aux ascenseurs qui descendent vers l'infirmierie et les autres se sont arrêtés pour les attendre. D'un geste de la main,

Jim leur ordonne de continuer sans eux. Tous obéissent, même Sulu qui lève un sourcil sarcastique et semble se retenir de rire. Bien entendu, McCoy reste malgré tout et croise les bras d'un air menaçant en se stationnant devant l'ascenseur qui se referme. Jim l'ignore ostensiblement et fixe toute son attention sur Spock.

-En tant que premier officiel, j'ai une plus grande responsabilité dans cette histoire. Je suis prêt à l'assumer.

-Même si j'ai déjà pardonné ? Oui, j'ai été en colère, Spock, je vous faisais confiance. Et je vous en ai voulu, vous n'imaginez pas à quel point. Je voulais être celui qui le trouve un jour. C'est stupide, je ne sais même pas ce que j'aurais fait dans ce cas là. Je l'aurais probablement tué et j'aurais gâché ma vie. J'ai même un temps pensé quitter la Starfleet ou accepter un poste derrière un bureau. Moi ! Mais j'ai pris le temps de réfléchir et j'ai cessé de vous en vouloir.

-Pourquoi ?

-Je n'ai pas confronté Karidian, mais votre travail, celui d'Uhura, de Chekov et Sulu ? Vous avez obtenu plus que je n'ai jamais rêvé. Il va être condamné. 8127 personnes sur Tarsus, si on oublie ses complices, 4258 morts et ils vont tous obtenir justice. Oui, je pourrais être toujours en colère. Oui, je pourrais décider que c'est une trahison trop grave que nous restions amis. Mais au final Spock ? Je pardonne, parce que j'aurais été capable de faire la même chose. On est parfois plus irrationnel quand c'est quelqu'un à qui l'on tient qui est touché que quand cela nous concerne.

Irrationnel, peut être, mais Spock y voit malgré tout une certaine logique. De toute manière, cela n'a aucune importance. Spock est presque choqué du soulagement qu'il ressent en cet instant.

-Je ne puis exprimer ma reconnaissance. Notre amitié signifie beaucoup pour moi et j'aurais détesté que ma présence à bord vous soit déplaisante.

Jim rit doucement.

-Elle l'a été un moment, je ne prétendrais pas le contraire. Mais votre absence aurait été plus insupportable encore. Je suis content que nous ayons parlé de ça. Nous aurions dû le faire depuis plusieurs semaines, évidemment, mais mieux vaut tard que jamais. Quand au reste... Et bien, est-il vraiment nécessaire d'en parler ?

Ses yeux pétillent de joie puis il se tourne vers McCoy, sans laisser à Spock l'opportunité de le questionner sur ces paroles pour le moins ambiguës. Spock a bien une idée de ce qu'il veut dire par là. Il ne peut avoir seulement diffusé son auto-flagellation autour de lui et il aimerait parfois que Jim soit moins perspicace. S'il connaît Jim aussi bien que lui-même, l'inverse est également vrai, aussi agaçant que ce soit.

Et c'est là qu'il sent deux doigts frôler les siens. Il reste figé sur place.

Voilà qui répond à de nombreuses questions que Spock a volontairement évité de se poser jusqu'ici, pas parce qu'il doutait de la réponse mais à cause du prix qu'il attache à leur amitié. Changer cette configuration lui paraissait un risque inutile et il a toujours pensé qu'il pouvait s'en satisfaire. Il n'a jamais posé la question, mais il lui semble que c'est ce que l'autre Spock a toujours fait. Lui et l'autre Kirk étaient plus sages sans doute et, à leurs âges, avaient été frappés par moins d'épreuves.

En bas, Jim lui a pris la main, Spock s'en rappelle soudain. Il lui a saisi par pur réflexe humain, pour le réconforter quand Spock s'était effondré au moment où la planète avait fini de détruire ses défenses mentales. Réalisant le malentendu culturel, il l'avait aussitôt lâché. Spock avait refusé de se demander quand Jim s'était renseigné sur la question, trop occupé à contenir la douleur et à se repaître de la sensation incroyable de cet instant.

Non, il n'est pas étonné et s'il se serait contenté de l'amitié, ce simple frôlement fait battre son cœur plus vite. Parce que c'est Jim. Il l'a méprisé puis brièvement et intensément haï avant de se mettre à le respecter avec réticence et étonnement. Jamais il n'a ressenti d'émotions si différentes et intenses pour une seule personne. Mais c'est Jim. Il l'a très vite fasciné et continue de le faire. Il y a une fougue, une conviction en lui et une droiture qui forcent l'admiration. Spock ne pourra jamais espérer le comprendre tout à fait, mais il le connaît plus que quiconque et il remercie Jim de ce geste, parce que lui n'aurait jamais rien changé. Il peut nier tout ce qu'il veut, Jim n'est pas du genre à faire de même. Non, pas Jim. Spock peut ignorer l'attraction physique et enfouir au plus profond de son cerveau tous ces petits détails qui veulent lui hurler à quel point il lui est cher, Jim, lui, se précipitera droit vers le danger. Quel danger, d'abord, semble demander cette ébauche de baiser. Et maint enant, Spock réalise qu'il n'y a aucun danger.

Jim fait deux pas vers le docteur puis se tourne vers lui et l'apostrophe.

-Et bien monsieur Spock ? Nous n'allons pas faire attendre ce cher docteur tout de même !

Spock lui embraye le pas, par réflexe et lève un sourcil.

-Fascinant.

Sa remarque a l'effet espéré et Jim étouffe un petit rire. Il accélère pour prendre sa place à ses côtés et reste impassible quand ils pénètrent dans l'ascenseur, même quand le docteur lève les yeux au ciel devant leur manège. Et une fois que celui-ci s'est retourné pour faire face à la porte, Spock se contente d'écouter d'une oreille Jim protester contre tout usage excessif d'un hypospray. Ce n'est qu'au moment de sortir de l'ascenseur qu'il s'autorise à frôler à son tour les doigts de Jim.

CONCLUSION

JIM

Il y a quelques concepts avec lesquels Jim a été en conflit au cours de sa vie mais aucun autant que celui de la famille. Il n'y a qu'à regarder son enfance. Son père a été un fantôme qu'il était prié de révéler sans éprouver la moindre rancœur. Sa mère a été absente physiquement et émotionnellement. Moins on parle de son beau-père, mieux il se porte. Son frère a fait de son mieux jusqu'à Tarsus, même si Jim ne l'a pas vraiment aidé et après Tarsus a été trop rongé par la culpabilité pour le regarder dans les yeux. Alors, non, il n'a jamais cru au concept de la famille en grandissant. C'était tout juste un mensonge qu'on vendait aux enfants qu'on croyait trop stupide pour comprendre les choses.

Pike a été le premier qui a fait comprendre à Jim ce que pouvait être une famille. Il aurait voulu pouvoir lui en vouloir. Il ne voulait pas d'une famille, que ce soit celle dans laquelle il était né ou une qui l'aurait choisi. Même appartenir à un groupe comme une classe ou une équipe lui répugnait. C'était dangereux, même s'il ne savait pas vraiment pourquoi. Bien sûr, il ne pouvait échapper à son identité, fils de George Kirk, le héros de la Fédération, survivant de Tarsus, mais il refusait avec véhémence tout le reste.

Maudit Pike. Jim ne pourrait jamais assez le remercier.

Il avait été tout ce que Jim imaginait être un père, attentif, patient mais exigeant. Jim espérait marcher sur ses traces comme capitaine. Il lui devait bien ça. Enfant, Jim avait choisi d'adopter à la suite plusieurs identités, celle de l'enfant qui gâchait son potentiel, du fils indigne du grand héros de la Starfleet, et du petit voyou. Ce n'étaient pas des rôles spécialement agréables à jouer, mais au moins on n'attendait rien de lui et il était libre de faire ce qu'il voulait. Quitte à ce qu'on lui renvoie le fantôme de son père dans la figure, qu'au moins ce soit pour de bonnes raisons. C'était une solution de facilité, et une solution idiote. Et puis Pike était venu et lui avait chamboulé la tête en lui disant que s'il devait être sans cesse comparé à son père, ce soit parce qu'il le mérite. Aujourd'hui, il n'y avait plus que sa mère pour le jauger à l'aune de son père. Les autres le jugeaient selon ses propres fautes et mérites ou en le comparant à Pike.

Jim s'était pris au jeu de prouver qu'il était plus que le fils de son père et avait même découvert qu'il aimait les défis que lui posait la Starfleet, même en temps que simple cadet cloué au sol. Très tôt, il avait découvert qu'il était doué pour ça et pour la première fois trouvé ce qu'il voulait faire de sa vie et, enfin, une identité qui lui

était confortable à porter.

Seulement, il y avait quelque chose qu'il n'avait pas prévu. Par Pike, Jim avait trouvé une famille bien malgré lui, une famille exaspérante, éreintante, trop curieuse mais fantastique. C'était inattendu et cela c'était fait totalement malgré lui. Jim avait alors fait une découverte bien trop inconfortable à son goût.

Quand on s'ouvre aux autres, on leur laisse voir qui on est vraiment. Dès les premiers instants à la Starfleet, Jim avait baissé sa garde - maudit Pike, une fois de plus - et ceux qui le voulaient avaient pu déceler l'homme qu'il avait le potentiel de devenir.

Cela avait commencé avec Bones et Uhura, même si Jim avait réussi à corriger le tir avec le seconde très vite. Comme un idiot, il avait pensé que c'était mieux qu'elle continue de le sous-estimer et de le mépriser. Cela le faisait rire aujourd'hui. Pas elle, mais elle avait toujours eu plus de bon sens que lui.

Il n'avait pas réfléchi en se liant d'amitié avec Bones. Il s'était simplement dit que l'homme avait l'air intéressant. Le temps qu'il réalise ce qu'il faisait, il était déjà trop tard. Bones avait décidé que Jim avait grand besoin d'amis et qu'il ferait l'affaire. C'était la meilleure et la pire chose qui soit jamais arrivée à Jim. L'amitié... Il n'avait pas connu ça depuis Tarsus. Comment se lier à quelqu'un qui ne savait pas ce que c'était de ne pas manger pendant des jours et de dormir en se recouvrant de boue pour ne pas être remarqué par les hommes de Kodos ?

Facilement avait été la déconcertante réponse. Se faire des amis était facile. Bones l'avait prouvé, et Uhura, Scotty et tous les autres. Jim savait séduire les gens après tout. Cependant, si ceux là étaient devenus ses amis, c'était parce qu'ils ne s'étaient pas laissés séduire. Jim avait du lutter pour gagner d'abord leur respect puis leur amitié. Avec Bones, Scotty, Chekov et Sulu cela avait été simple. Avec Uhura et Spock, beaucoup moins.

Il y a eu des moments difficiles depuis qu'il est pour la première fois monté à bord de l'Enterprise mais il aura gagné au passage cette chose terrible et irremplaçable. Sa famille.

Seulement, fallait-il qu'elle soit si invasive ? Dès les premiers jours de son amitié avec Bones, Jim avait du être prudent. Son ami avait toujours respecté son silence quand on abordait les sujets douloureux de l'enfance et de la famille mais cela ne l'empêchait pas de se poser des questions. Jim s'était habitué aux regards inquisiteurs portés sur son assiette, aux conversations dans son dos de ses amis et aux regards qui cachaient difficilement leur inquiétude voire un sentiment de pitié.

Ne plus rien à avoir à leur cacher est déstabilisant. Surtout, peut être, parce qu'il ne s'attendait pas à être aussi soulagé. Ils savent tout de lui désormais et cela ne le gêne même pas. Un capitaine de la Starfleet est toujours en représentation, c'est le rôle qui veut ça, mais il n'a pas à l'être avec eux, il n'est que Jim. C'est agréable, même s'il ne sait toujours pas très bien comment se confier. Heureusement, sa fantastique équipe a désormais décidé de faire preuve d'une patience infinie face à ses moments de mutisme. Ils ne posent aucune question, sauf Bones et ils n'ont pas renouvelé leurs indiscretions. Ils se contentent d'être là et d'être eux-mêmes. C'est

à dire que Sulu l'invite à l'accompagner dans son laboratoire, que Chekov lui parle énigmes mathématiques, que Scotty sort une bouteille d'alcool parfaitement illégale et que Uhura l'invite d'un geste de la tête à manger avec elle au mess.

En ce jour, ils sont particulièrement attentifs à lui laisser de l'espace et Jim leur en sait gré. C'est une journée difficile qui s'annonce mais tant qu'il est sur le pont, il est plus facile de faire semblant de l'ignorer. L'équipage ignore ce qu'il en est et Jim tient à ce que cela ne change pas. Il agit comme à l'ordinaire et les autres lui emboîtent le pas. Il se conforme autant que possible à l'image du parfait capitaine qu'il espère être un jour, donne ses ordres, signe ses rapports, échange des plaisanteries avec son équipage.

À la fin de son quart, il est épuisé. Il salue distraitement l'équipage et appelle l'ascenseur. Spock s'y engouffre à sa suite juste avant que les portes se referment. Les bras croisés, l'air imperturbable, il fait des efforts considérables pour ne pas regarder Jim. C'est du Spock tout craché, de le suivre pour lui montrer son soutien qu'il le veuille ou non, mais tout en lui laissant la possibilité de refuser ce soutien.

Jim s'appuie contre la paroi, ferme les yeux et respire profondément.

-Je ne suis pas prêt, Spock.

-Je peux regarder pour vous.

-Je dois le faire moi même. Mais je m'étonne que vous ne l'ayez pas fait.

Spock fait passer son poids d'une jambe sur l'autre. Un signe d'incertitude qu'il laisse rarement paraître.

-Je ne sais qu'elle aurait pu être ma réaction sur le pont en cas d'une issue défavorable.

Jim non plus. Il a vingt fois pensé à prendre son pad et à regarder et il a renoncé à chaque fois. Il refuse de s'effondrer maintenant. Il a trop de choses à faire pour se le permettre et trop de personnes qui dépendent de lui.

Il doit être fort, mais comment l'être alors que le procès de Kodos s'est terminé depuis presque deux heures ?

Spock pose une main sur son épaule. Peu à peu, Jim se calme, suffisamment pour rouvrir les yeux et se redresser. L'inquiétude se lit dans le regard de Spock et, il n'y a pas si longtemps, Jim se serait braqué. Il aurait tenté de blesser Spock, d'une manière ou d'une autre, pour que celui-ci oublie qu'il avait pu voir un instant de faiblesse chez Jim.

Ce temps là est définitivement derrière lui. Avec un peu de chance. Il a appris à faire confiance à ses amis pour garder ses secrets et ne pas le juger. Il ne se sent plus en situation de faiblesse face à eux. Qu'ils regrettent leurs actions passées lui suffit. Il n'en aurait pas été de même, avant. Jim ne se sent pas en danger juste parce qu'ils savent. C'est agréable.

Oui, il espère vraiment ne jamais plus se sentir ainsi sur la défensive, mais cela arrivera tôt ou tard. C'est inévitable. Jim ne se fait aucune illusion. Sa mère n'a jamais guéri après la mort de son père, il ne pourrait jamais passer outre Tarsus et ses multiples traumatismes, jamais totalement du moins. Mais au moins, plus jamais il n'aura à les affronter totalement seul. Mais contrairement à ce qu'il a toujours pensé,

que d'autres soient informés ne veut pas dire qu'il est trop faible pour y faire face par lui-même. Cela veut seulement dire qu'il n'a pas à le faire. Ils sont une équipe. Son équipe.

-Merci d'être là Spock, finit-il par murmurer.

Il est resté trop longtemps silencieux, mais la main de Spock n'a jamais lâché son épaule. Jim espère seulement que le ton de sa voix transmet convenablement toute sa reconnaissance, et tout le reste. Spock ne sourit pas, bien sûr, mais sa main reste à sa place jusqu'à ce que l'ascenseur arrive enfin à destination. Il se place entre son capitaine et la porte le plus naturellement du monde, laissant à Jim l'occasion de rectifier son uniforme, puis ils sortent ensemble.

-Rien d'autre qui ne réclame mon attention ?

-Rien qui ne puisse être géré par d'autres, capitaine.

-Et de votre côté ?

-Aucune obligation immédiate.

-Alors je veux bien de cette compagnie que vous m'offriez.

Spock incline légèrement la tête et ils se dirigent ensemble vers la chambre de Jim. Aux yeux de l'équipage, tout paraît normal, le capitaine et son second vaquant à leurs occupations. Ils ne marchent pas plus près l'un de l'autre qu'avant, ne semblent pas plus intimes qu'auparavant. Ils ont pris grand soin de ne rien changer à leurs habitudes. Jim comme Spock tiennent trop à leur intimité, pour des raisons complètement opposés. Spock n'a jamais trompé Jim : il a toujours su que le Vulcain appréciait leur échanges furtifs de regards et le reste. Ils n'ont jamais agi parce qu'ils ne ressentaient pas la même chose ou par crainte d'une nouvelle intimité. Jim n'est pas trop sûr de la raison des réticences de Spock. Cela tient à son héritage principalement, mais pas uniquement et Jim restera dans l'ignorance parce qu'il ne compte pas dire à Spock que lui s'est retenu parce qu'il ne supportait pas l'idée de se mettre à nu métaphoriquement parlant devant lui. Quand l'autre Spock a débarqué pour la première fois dans son univers, Jim a senti confusément qu'il savait à propos de Tarsus et que ce vieux vulcain acceptait totalement Jim et ses défauts. Il n'a jamais été prêt à prendre le risque de vérifier si son Spock pouvait le faire aussi. Quand il a sauté le pas, c'était par instinct.

Un saut de foi.

Il ne regrette rien.

Une fois la porte de sa chambre refermée, Jim sent immédiatement Spock se détendre, imperceptiblement. Il sait qu'il en est de même pour lui. Cette fois, c'est lui qui cherche le contact de Spock, cherchant presque désespérément ses lèvres pour se sentir glorieusement vivant quelques instants. Spock répond avec enthousiasme avant de se détacher à regrets. Il a raison de le faire. Jim cherche à être distrait même quelques secondes et ce n'est pas juste ni envers leur nouvelle relation. Il prend son pad, s'assoit sur le lit et l'allume. Spock le rejoint, mais ne regarde pas l'écran, lui laissant la primeur de la découverte.

Jim ne sait pas s'il supporterait un contact physique en cet instant. Il est terrorisé à l'idée que Kodos s'en sorte. Il a refusé de suivre le procès et les débats

autour il pouvait soit le suivre, soit gérer son bateau et son équipage, mais pas les deux. Malgré sa détermination à s'en tenir éloigné, il a tout de même écouté cinq minutes du procès, le jour de son ouverture, juste le temps de s'assurer que c'était bien Kodos.

C'était lui, bien sûr. Son équipe était trop douée pour se tromper. Il n'en avait pas douté une seconde, mais il avait besoin de savoir. Dès qu'il avait eu sa preuve, il avait éteint le son et passé le reste de la soirée dans un état second, couvé par le regard attentif de Spock.

Depuis, il se tient à l'écart, trop à l'écart, peut-être, du procès. Maintenant, il ne peut s'empêcher de paniquer. Et si Kodos était parvenu à leur faire croire qu'il y avait méprise ? Si les preuves étaient insuffisantes ? Il s'en veut d'avoir refusé de témoigner. Combien d'autres survivants ont fait de même, pour ne pas revivre Tarsus une fois de plus ? Si la défense de Kodos peut utiliser ce manque de témoins pour faire douter le jury... Jim sent la bile remonter dans sa gorge.

-C'est illogique, non ? J'ai besoin de savoir le verdict, mais j'en ai tellement peur que je n'ose regarder ce qui bien sûr aggrave mon angoisse.

-Illogique pour un vulcain, peut être. Angoisser, gagner du temps, ce sont des réactions humaines. Elles ont leur propre logique et il serait absurde de les déprécier simplement parce qu'elles proviennent d'une autre race.

Jim rit doucement et s'appuie contre Spock, épaule contre épaule.

-Je crois qu'en fait j'ai peur d'être déçu par le résultat, quel qu'il soit.

L'humanité a été barbare dans le passé, tu le sais. Tarsus n'est que la dernière des horreurs que nous avons perpétré.

-Oui.

-C'est pour ça que nous avons créé la Starfleet je crois, pour nous prouver que nous sommes capable du meilleur aussi, d'émerveillement et d'empathie. J'admire cet idéal et je veux le porter dans tous les recoins de la galaxie. Alors pourquoi je regrette qu'un tribunal de la Fédération soit incapable d'infliger la peine maximale ?

Spock ne dit rien. Il ne lui répond pas que c'est humain de souhaiter la mort de ses ennemis ou que c'est dans leur nature d'être violent. Il se contente de poser une main sur son genou et Jim peut la sentir trembler.

-J'ai failli tuer Khan après... Si Nyota ne m'avait pas arrêté, je l'aurais fait.

-Je sais.

-Elle en a parlé ?

-Jamais.

-Ce n'est pas la logique qui m'a arrêté, ni l'éthique ou la crainte de finir ma carrière devant un tribunal. Nyota m'a crié que le garder en vie était le seul moyen de préserver la tienne.

C'est le tour de Jim de se taire. Cela, il ne le savait pas.

-C'est également la seule raison que nous avons eu de ne pas traquer nous même Kodos, poursuit Spock. Je l'aurais tué. Je soupçonne que Nyota aurait fait de même.

Jim compris ce qu'il ne disait pas. Que sa crainte que ce geste sois abject aux yeux de Jim l'avait seul arrêté. Il n'en revenait toujours pas, même après toutes ces

années, de compter autant aux yeux de Spock. Même maintenant qu'il était son amant. L'affreuse petite voix qui le suivait depuis Tarsus lui disait que cela ne durerait pas. Qu'ils se lasseraient, tous. Que Spock partirait. Jim la fait se taire, inspire et baisse les yeux.

-La réclusion à perpétuité, sans aucune possibilité d'aménagement de peine. Sa voix tremblait à peine. Spock hocha la tête.

-C'était la seule option envisageable. Puis-je ?

Dans un état presque second, Jim lui tend le pad. Il a besoin de temps pour récupérer le souffle qu'il retenait sans le réaliser. C'est fini, et en même temps, ce ne sera jamais terminé. Jim sera toujours ce que Tarsus et Kodos ont fait de lui. Il aimerait juste se sentir un peu plus léger.

-Il a été reconnu coupable de tous les chefs d'accusation, explique Spock en parcourant l'article. Sa défense n'a pas convaincu le tribunal. Il purgera sa peine en isolement absolu sans possibilité de recevoir quiconque à part son docteur et l'amirauté. Un moyen de couper sous le pied aux journalistes qui réclament un entretien depuis des mois, j'imagine.

Jim frissonne de rage à l'idée que ce monstre obtienne une tribune pour ses discours abjects. Il a beau savoir que la presse est essentielle à toute démocratie, il a été suffisamment victime de certains de ces vautours pour vouloir les vouer tous aux gémonies.

Un ping retentit sur le pad. Spock renonce à sa lecture pour s'intéresser au message sans demander à Jim sa permission. Elle lui est accordée d'emblée, de toute manière.

-Le docteur McCoy vous ordonne vingt quatre heures de repos et demande s'il doit passer avec une bouteille de whisky dans la soirée, reprend Spock d'une voix professionnelle. Que dois-je lui répondre ?

-Je crois que j'ai besoin de rester seul.

La voix de Jim n'est qu'un coassement ridicule.

-Oh. Très bien.

Spock commence à se lever et le cœur de Jim se serre. Il saisit la manche de Spock.

-Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne peux pas voir les autres maintenant, mais tu peux rester Spock, bien sûr.

Son compagnon reste silencieux et Jim a envie de jurer. C'est un désastre. Toute cette histoire est vouée à l'échec, il n'a aucune idée de ce qu'il fait la moitié du temps.

À sa grande surprise, Spock se rassoit et il parvient à le regarder dans les yeux quelques secondes avant de détourner le regard. Il ne peut pas faire face à ce qu'il voit dans ces yeux pour l'instant. Il ne peut pas faire face à quoi que ce soit.

Spock prend sa main dans la sienne et Jim s'autorise enfin à s'effondrer.

Quand il se réveille, il est enlacé avec Spock dans son lit. Leurs uniformes sont froissés et les cheveux de Spock sont dans un tel état que Jim éclaterait volontiers de rire si la situation était différente. Sentant son regard sur lui, Spock ouvre les

yeux. Jim y lit la même chose qu'il a tenté d'ignorer la veille. Il a encore du mal à accepter cet amour et cette compassion que lui témoigne Spock mais aujourd'hui il ne se sent pas faible de reconnaître leur existence.

-J'ai mieux dormi que depuis une éternité et j'en suis le premier étonné.

-Moi de même. Il y a quelque chose de terriblement satisfaisant dans le fait de laisser ses ennemis coucher en prison.

Oui, c'est une idée qui laisse un goût agréable en bouche. Jim a toute une galaxie à portée de ses doigts et Kodos va moisir dans un étroit bocal. Il s'étire et s'allonge sur le dos, profitant de l'instant. Spock suit le moindre de ses mouvements du regard avec un air presque affamé.

Ils sont avides l'un de l'autre depuis qu'ils se sont enfin trouvés. Et si la veille Jim s'est refusé à tout geste envers Spock, il n'a pas envie de se retenir aujourd'hui. Hier, il n'aurait cherché qu'un moment d'oubli et ce n'aurait été juste ni pour l'un ni pour l'autre. Aujourd'hui, il se sent merveilleusement vivant et il invite Spock du regard.

-Je n'ai pas le droit de jouer au capitaine de la journée. Une idée sur comment meubler cette journée ?

-Ce serait avec plaisir capitaine, mais pour ma part j'ai encore tout mes devoirs du jour à accomplir. Je vous verrais au déjeuner.

-Bien sûr. Mais ce n'est que partie remise j'espère ?

Le regard que lui jette Spock tandis qu'il se lève à regret est la seule réponse dont il ait besoin. Jim reste couché tandis que son second part rectifier sa tenue et sa coupe de cheveux puis se lève à regret. S'il n'a pas Spock à ses côtés, il ne voit pas l'intérêt de rester là.

Une journée sans rien faire, c'est terriblement long, du moins pour Jim. Il a de l'énergie à revendre. Aussi triche-t-il avec les ordres du bon docteur McCoy. Il ne travaille pas à proprement dit, mais il en profite pour mener une inspection informelle des différents laboratoires et départements de l'Enterprise. Il discute des besoins avec chaque équipe et passe plus de temps à papoter qu'à vraiment travailler. Il apprend à mieux connaître son équipage et en profite pour réfléchir.

Bien sûr, Bones n'approuve pas quand Jim débarque à l'infirmerie avec un grand sourire, mais il l'entraîne sans trop protester dans son bureau pour sortir une bouteille prohibée de derrière celui-ci.

Ils boivent deux verres en silence, ils boivent à tout et à rien. Au temps qui passe, aux cheveux qui blanchissent, aux ennemis qui partent et aux amis qui restent. Ils échangent quelques souvenirs de l'Académie et des premiers mois sur l'Enterprise et se mettent à rire. Il y a tant de bons souvenirs et de grands moments. Ces derniers temps, Jim avait du mal à s'en souvenir.

Finalement, la faim force Jim à se lever et Bones lui embraye le pas. Jim prend le temps d'échanger quelques mots avec tous les membres de l'équipage qu'ils croisent.

-Il y a trop de cernes sous les yeux de ces gens, grogne Bones. Une journée de repos ferait du bien à tout le monde.

Jim lève ostensiblement les yeux au ciel.

-Si c'est un avis médical, je promet de laisser l'entière responsabilité de l'équipage descendre se reposer sur la prochaine planète qui n'essaiera pas de nous manger ou de nous tuer.

Bones lève un sourcil dubitatif en le voyant acquiescer si vite, mais il a raison. Ils ont tous besoin de repos.

Une fois au mess des officiers, ils retrouvent Uhura, Chekov, Sulu et Scott en train de discuter au-dessus de leurs assiettes vides. Leurs sourires sont fatigués mais ravis. Ils ont remporté une victoire, mais sont à bout de nerfs. Une planète forestière, ou une plage de sable, décide Jim. Ce sera une bonne manière de les remercier de leur soutien. Il s'empare d'une chaise et s'installe à côté d'eux. Scott lui tape amicalement le dos avant de réclamer le droit de modifier les moteurs de l'Enterprise. Jim éclate de rire et détourne la conversation vers les recherches d'Uhura, pour le faire mariner un peu. Cette dernière entre dans son jeu et lui lance un petit clin d'œil. Il suffit de jeter un regard à Sulu pour savoir qu'il compte rebondir dès qu'elle aura terminé pour agacer Scott.

Jim les connaît par cœur.

Et maintenant, eux le connaissent par cœur aussi.

Il inspire une grande goulée d'air. Oui, il restera tout ce que Tarsus et Kodos ont fait de lui. Mais Jim a aussi été modelé par le sacrifice de son père, l'indifférence de sa mère et l'exemple de Pike. Il a été poussé dans la bonne direction par McCoy et Spock et tous les autres.

Spock se joint enfin à eux. Il glisse très naturellement sa chaise entre Scott et Jim, salue leurs camarades et glisse presque accidentellement ses doigts contre ceux de Jim. Tous les autres le remarquent, bien sûr, mais ils n'en ont cure.

-T'hy'la, murmure-t-il en mettant fin à ce trop court baiser qui laisse Jim sur sa faim.

Comme si de rien n'était, il apporte ensuite une rectification à la conférence improvisée d'Uhura.

-Alors il y avait bien un mot en vulcain, marmonne bruyamment Bones.

Jim éclate de rire. À son tour, il frôle les doigts de Spock. Par le hublot, il peut voir les étoiles.

Tout va bien.

F I N